This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SA 8828.45

Harvard College Library

GIFT OF

Archibald Cary Coolidge, Ph.D.

(Class of 1887)

ASSISTANT PROFESSOR
OF HISTORY

1105

2 v

0

SCÈNES ET PAYSAGES

DANS

LES ANDES

II

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

SCÈNES ET PAYSAGES

DANS

LES ANDES

PAR

PAUL MARCOY

Le dernier fils du Soleil
Une nuit de Noël à Tiahaya
Une cérémonie nautique au bord du lac de Titicaca
Les sources de l'Apurimac
Les ruines d'Ollantaytampu

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1861

Droit de traduction réservé

SA 8828.45

(2 vols)

LE

DERNIER FILS DU SOLEIL.

Sept ans de courses à travers l'Amérique du Sud m'avaient conduit, vers la fin de l'année 184..., à Aréquipa, charmante ville du Bas-Pérou, située à dix-huit lieues de l'océan Pacifique. Mon intention était d'y passer seulement quelques jours, tant pour me reposer de mes fatigues que pour mettre un peu d'ordre dans mes notes de voyage qui, prises à la hâte et de toute façon, dans la balsa de l'indigène comme dans la pirogue du sauvage, au milieu des déserts de sable ou sur le sommet des Cordillères, étaient souvent indéchiffrables pour moi-même. Après un mois de séjour à Aréquipa, soit que mes jambes me parussent encore alourdies, soit que mon

travail fût loin d'être terminé, je ne songeais nullement au départ. Installé dans une maisonnette solitaire du quartier de Huayna-Marca à demi cachée par de grands daturas en fleurs, possesseur d'une terrasse de six pieds carrés du haut de laquelle mes regards embrassaient dix lieues d'horizon, je me sentais, après cent agitations diverses, l'esprit si calme, si rafraîchi, si complétement heureux, que, pour prolonger cet état de quiétude, m'autorisant de l'exemple du philosophe grec, je remettais sans cesse au lendemain les affaires sérieuses. Trois mois passèrent comme un rêve dans ce doux *far niente* de la pensée, interrompu, ou pour mieux dire entretenu par des promenades à cheval faites aux alentours d'Aréquipa. Déjà mes compatriotes commençaient à s'étonner de ce qu'ils appelaient : — mon inconcevable paresse, — et quelques érudits de l'endroit, renchérissant sur eux, me pressaient vivement de partir pour Cuzco, où m'attendait une ample moisson de souvenirs historiques.

Afin de mettre un terme aux admonestations des uns et aux dissertations des autres, autant que pour dépister leur curiosité singulièrement éveillée par la prolongation de mon séjour, et l'allure mystérieuse de ma demeure toujours close, j'annonçai hautement mon intention de partir pour Cuzco, mais en me promettant tout bas d'abréger autant que possible ce voyage prématuré qui, pour me mettre en

règle vis-à-vis de quelques importuns, m'arrachait brutalement aux douceurs de ma solitude et aux parfums pénétrants de mes daturas.

Quelques heures me suffirent pour préparer mes bagages et prendre un passe-port. Dans l'après-midi, accompagné d'un *arriero* qui me louait des mules et devait me servir de guide, je quittai ma demeure, longeai l'interminable rue de Huayna-Marca, et traversant la Pampilla, désert de sable étendu aux portes de la ville, je commençai à gravir les hauteurs de Cangallo.

L'ascension était rude pour nos montures et peu récréative pour moi-même qui, tournant le dos à la ville et aux cultures des environs, n'avais d'autre perspective qu'une montagne de schiste micacé, parfaitement aride, sur laquelle tombaient à pic les rayons d'un soleil brûlant. Santiago, c'était le nom du guide, bavardait de son mieux pour rompre la monotonie de notre tête-à-tête, mais sa conversation, qui ne roulait que sur les difficultés du chemin ou les qualités de ses bêtes, n'était pas de nature à m'enthousiasmer, et je le laissai parler sans l'interrompre. Après un long monologue que la chaleur et la poussière rendaient très-méritoire, mon homme, rebuté par le silence que je gardais obstinément, s'affaissa sur sa selle et parut s'assoupir. Les mules, suant et soufflant, continuèrent leur tâche laborieuse. Le soleil avait disparu quand nous

atteignîmes le point culminant de la montagne, et, comme il arrive toujours sous ces latitudes où les crépuscules sont inconnus, la nuit descendit brusquement et nous surprit en chemin. Heureusement la poste de Cangallo, où nous devions coucher, se trouvait à peu de distance, et une demi-heure d'un trot rapide nous suffit pour y arriver.

Après un léger repas prélevé sur les provisions que renfermaient mes sacoches, j'allai faire le tour du bâtiment qui nous servait d'abri. Des murs de boue, des toits de chaume, un parc à lamas, fut tout ce que j'entrevis dans l'ombre. A la température brûlante de la journée avaient succédé les rigueurs du pôle. Une bise glaciale soufflait de la Cordillère, dont les cimes blanchâtres se dressaient à l'horizon; la terre durcie craquait sous mes pieds, et certain ruisseau qui, pendant le jour, avait dû tomber des rochers et traverser en murmurant le plan incliné sur lequel la poste était édifiée, dormait à cette heure emprisonné sous une croûte solide. Le ciel, magnifiquement constellé, promettait pour le lendemain une belle journée.

En rentrant, je trouvai Santiago accroupi devant un bûcher qu'il avait allumé au milieu de la chambre. L'idée du mozo me parut excellente, bien que la fumée qui se dégageait du foyer menaçât de nous asphyxier pendant notre sommeil; mais comme il m'assura qu'elle s'envolerait par la toiture, je le

crus sur parole, et, après avoir transformé mes pellons en matelas et fait de ma selle un oreiller, je parvins à m'endormir malgré la cuisson de mes yeux et les quintes d'une toux opiniâtre.

Levés avec le jour qui teignait de rose et de bleu les neiges des pitons voisins, nous poursuivîmes notre route dans la direction du nord. La chaîne des Andes déployait devant nous ses ramifications immenses, qui variaient d'aspect à chaque instant. Une brise vivifiante, dont le soleil levant atténuait un peu la froideur, dilatait nos poumons et prêtait aux animaux une énergie singulière. A cette heure, plus n'était besoin de la voix ou de l'éperon pour activer leur allure; la mule de charge, maîtresse de ses mouvements, trottait en tête, le nez au vent, les oreilles dressées, poussant des hennissements joyeux, auxquels nos montures répondaient d'un ton plus grave, comme si elles eussent voulu témoigner par là de l'impatience et du malaise que leur occasionnait le poids de nos individus.

De Cangallo à Huallata, où nous devions terminer la journée, on compte environ douze lieues. Le chemin, accidenté comme tous ceux de la Cordillère, passe successivement du nadir au zénith, à travers des formations minérales de tout genre; tantôt il serpente au fond d'une gorge étroite et profonde, au-dessus de laquelle le ciel apparaît comme un mince ruban d'azur, tantôt il contourne

les flancs d'une montagne, d'où le regard embrasse un horizon immense, tantôt enfin, au grand effroi du voyageur, ce même chemin, transformé en étroit sentier, longe les parois d'un abîme de quelques mille pieds de profondeur.

Le jour allait finir quand nous atteignîmes la poste de Huallata, misérable cahutte assise sur une colline exposée aux quatre vents. Une Indienne en haillons était accroupie devant un feu de *bosta*[1] et allaitait un enfant, tout en surveillant de l'œil la marmite en terre dans laquelle mijotait son souper, une poignée de farine de maïs délayée dans de l'eau. En me voyant entrer sous son toit, la femme murmura un *Alli llamanta*[2] puis, sans attendre ma réponse, prit son marmot d'une main, son souper de l'autre, et passa dans une autre pièce, me laissant maître de céans. J'examinai le bouge où nous devions passer la nuit. Une cloison en terre sèche le divisait en deux parties. Les murs, criblés de lézardes, offraient ces tons dorés de vieilles pipes dont nos coloristes modernes ont tant abusé dans leurs tableaux d'intérieur. Du plafond, tapissé de toiles d'araignée, pendaient, concurremment avec de longues mèches de chaume que le vent faisait remuer, des cerceaux emboîtés les uns dans les au-

1. Excréments de lama qui servent de combustible aux Indiens des hauteurs.

2. C'est le bonjour des Quechuas.

tres, qui servaient à la fois d'armoire, d'étagère et de garde-manger. Les jarres destinées à la *chicha*, cette bière de maïs que consomme le peuple indien, étaient empilées dans un coin de la hutte, dont le sol disparaissait sous une litière d'os de mouton, de paille de maïs et de pelures de pommes de terre. Entrevu dans le crépuscule, cet intérieur, jonché d'ordures et encombré d'objets étranges, rappelait à la fois l'antre de la sorcière et le parc à pourceaux.

Comme j'achevais mon inventaire, Santiago parut, et, après avoir ranimé le feu, s'empressa de calfeutrer les murailles à l'aide de paille et de chiffons qu'il ramassa çà et là. Ces soins pris, il laissa tomber la peau de vache suspendue par sa queue, qui servait à la fois de portière et de porte à l'habitation, et nous ne tardâmes pas à ronfler comme des gens harassés de leur journée. Les vagissements de l'enfant, qui s'éveillait avec l'aurore, nous avertirent qu'il était temps de nous remettre en route. En partant, je remis à notre silencieuse hôtesse une pièce de deux réaux, prix de la couchée, qu'elle noua dans le coin d'un lambeau d'étoffe qui couvrait ses épaules, après m'avoir adressé le remercîment habituel : *Dios tacsé pagarasunki*[1].

De Huallata à Colca, troisième poste signalée sur la carte des itinéraires péruviens, on compte sept

1. Dieu seul te payera cela.

petites lieues. Le chemin, de plus en plus étroit, côtoie le bord des précipices avec une telle assurance, que le voyageur, tout entier à sa sûreté personnelle, ne s'aperçoit pas qu'il s'élève vers l'empyrée à raison de cent mètres par heure; rien cependant n'est plus réel; mais comme les accessoires le distraient du sujet, que sa frayeur l'emporte sur son malaise, ce n'est qu'à de longs intervalles et en atteignant le sol uni de quelque *puna*[1] que ce même voyageur constate avec surprise que sa respiration devient de plus en plus gênée et que l'air atmosphérique, en pénétrant dans ses poumons, y fait l'effet d'une pointe d'aiguille. Ce phénomène, dont il s'empresse de demander la raison à son guide, et que celui-ci ne manque jamais d'attribuer aux exhalaisons du soroché (antimoine), même dans les parages où ce métal n'existe pas, n'a d'autre cause que l'élévation de la Cordillère, qui, en cet endroit, dépasse déjà de douze mille pieds le niveau de la mer.

Il était environ midi quand le ciel, jusqu'alors d'une admirable pureté, commença à se couvrir de nuages. Ces vapeurs, accourues du nord, se soutinrent pendant quelque temps dans la haute région de l'air, puis s'affaissèrent graduellement vers la terre.

1. Les punas ou parties planes de la Cordillère forment une longue suite de plateaux dont la température et la végétation sont très-caractérisées.

A mesure qu'elles se rapprochaient du sol, il s'en détachait de longues flammèches noirâtres, pareilles à des traînées de fusain qui flottaient un moment dans l'espace et finissaient par s'accrocher aux dentelures des montagnes, qu'elles cachèrent bientôt entièrement. La brise était tombée. Les tiges de l'*ichu* (jarava), seule graminée qui croisse dans cette partie de la Cordillère, ne vacillaient pas d'une ligne. Un orage se préparait.

Le site que nous traversions en ce moment, vaste plaine sillonnée de rides profondes creusées par l'écoulement des neiges, ne pouvait offrir aucun refuge contre la tempête. Un seul parti nous restait à prendre, c'était d'éperonner nos mules, afin d'arriver le plus tôt possible à la rancheria de Colca, que mon guide assurait être à une petite distance.

Nous trottions depuis un quart d'heure, indifférents aux plaintes de nos montures, à qui chaque coup d'éperon arrachait un soupir lamentable, lorsqu'un coup de tonnerre sec, vibrant, sonore, se fit entendre, comme le prélude de la symphonie que les éléments concertaient entre eux. Du trot cadencé, nous passâmes alors, l'éperon aidant, au galop furieux, mais les jambes des animaux ne pouvaient lutter de vitesse avec la tempête qui se rapprochait de minute en minute, et je compris bientôt qu'à moins d'un miracle, nous n'échapperions pas au déluge qui nous menaçait. Le vent, un

moment endormi, se remit à souffler par brusques rafales. Les nuages s'amoncelèrent plus sombres, plus bas, plus pressés; leur teinte noirâtre passa successivement au brun rouge et au jaune livide, et de longs éclairs en jaillirent, pareils à des serpents de feu. Un second coup de tonnerre, qui ébranla l'espace et fut répété par toutes les cavités de la Cordillère, donna le signal de la tourmente, qui s'abattit sur nous avec l'impétuosité d'un torrent qui rompt ses digues. Durant quelques minutes, une trombe de feu, de vent et de grêle nous enveloppa des pieds à la tête, nous permettant à peine de respirer. Aveuglés, ahuris, le nez enfoui dans nos ponchos, le corps ramassé sur nos selles, hors d'état d'avancer, nous lâchâmes la bride à nos mules. Les pauvres animaux, livrés à leur instinct, firent brusquement volte-face pour garantir leurs yeux et leurs naseaux du choc des grêlons qui recouvraient déjà le sol d'une couche épaisse.

Un peu remis de la terrible secousse que j'avais éprouvée, j'écartais les plis du *tapacara*, dans lequel j'étouffais, pour voir ce qui se passait autour de moi. L'orage, loin de se calmer, semblait au contraire redoubler de furie; les nuages crevaient sans interruption, les éclairs se croisaient comme les fusées d'un feu d'artifice, et les coups de tonnerre, indéfiniment répétés par les échos des montagnes, ressemblaient, à s'y méprendre, à de grosses dé-

charges d'artillerie. On eût dit que deux armées se canonnaient autour de nous. Parfois une détonation plus brusque éclatait au milieu du vacarme infernal, une lueur plus vive éclairait l'atmosphère et l'imprégnait d'une odeur de soufre; c'était la foudre qui, lasse de gronder, s'abattait sur quelque pic voisin, attirée par une veine métallique comme par un paratonnerre.

L'effroyable tempête dura près d'une demi-heure; puis, les nuages noirs qui recélaient la foudre se dirigèrent vers le sud et la neige se mit à tomber par larges flocons. En un instant, le tracé de la route disparut sous une couche uniforme, et nous n'eûmes pour nous guider que les sinuosités de la Cordillère et la configuration de ses divers sommets.

La rancheria de Colca était close et muette quand nous l'atteignîmes; pas un Indien sur le seuil des cabanes, pas un filet de fumée au-dessus des toits. Force nous fut de passer outre et de pousser jusqu'à Rumihuasi, où nous n'arrivâmes qu'à dix heures du soir, transis, affamés, les yeux à demi brûlés par la réverbération de la neige, qui éclairait l'obscurité d'un vague reflet d'aurore boréale.

Quatre Indiens, accroupis autour d'un feu de bosta, étaient en train de jouer aux osselets quand nous entrâmes dans la hutte. Leur premier soin fut de se retirer précipitamment au fond de la pièce, afin de nous laisser paisibles possesseurs du foyer,

politesse à laquelle je fus d'autant plus sensible, que mes vêtements, saupoudrés de neige, étaient devenus, au contact de l'air, d'une roideur métallique. Pendant quelques minutes, je restai debout devant le brasier, incapable d'articuler une parole, regardant sans les voir les jolies flammes bleues qui dansaient à sa surface, tout entier au bien-être physique qui me pénétrait par degrés, à mesure que mon sang reprenait, avec sa chaleur, son cours naturel.

A part le sol de la hutte, détrempé par la neige que les allants et les venants avaient apportée du dehors, quelques gouttières du toit et les vents coulis qui passaient par les gerçures des murailles, le bivac me parut assez confortable; mais ce qui acheva de me réconcilier avec la situation, ce fut le cadavre d'un mouton fraîchement égorgé que j'aperçus pendu à une solive. Comme mes provisions de route tiraient à leur fin, j'achetai sur-le-champ la moitié de l'animal, que son propriétaire m'abandonna pour une piastre, au grand scandale de Santiago, qui prétendait qu'un mouton tout entier ne valait que quatre réaux.

« Les voleurs! me dit-il quand les Indiens se furent retirés; comme ils profitent de l'occasion pour écorcher les voyageurs.

— Ils imitent certains arrieros de ma connaissance, lui répondis-je, qui exigent dix piastres par

mule, quand le fret habituel entre Aréquipa et Cuzco n'est que de huit piastres. »

Santiago, ne trouvant rien à répondre, s'empressa de préparer des grillades pour notre souper.

Le lendemain, nous ne quittâmes Rumihuasi que fort avant dans la matinée. L'orage de la veille et la neige, qui commençait à fondre, avaient si bien détrempé les chemins, que nos mûles suèrent sang et eau pour franchir les trois lieues qui nous séparaient d'Ocoruro; nous entrâmes dans le village à l'heure de l'Angélus, c'est-à-dire entre chien et loup.

Ce *pueblo*, le plus élevé de la Sierra Nevada [1], se compose d'à peu près cent cinquante huttes de sept à huit pieds de hauteur, grossièrement construites avec des éclats de pierre enduits de boue et couvertes en paille d'ichu. Il n'offre qu'une seule rue, très-accidentée par la disposition singulière des cabanes. Les unes se présentent de face, les autres de trois quarts, certaines en profil perdu, celles-ci empiètent audacieusement sur la voie publique, celles-

1. Sa hauteur, que je mesurai deux ans plus tard, est de 17 315 pieds au-dessus du niveau de la mer. Longtemps on crut, sur le témoignage du savant M. de Humbolt, que la ferme d'Antisana, dans la république de l'Ecuador, était le plus haut point habité du globe. Mais l'expérience a prouvé depuis, que les poumons de l'homme peuvent aspirer sans danger un air encore plus raréfié, et les Indiens d'Ocoruro, placés à 2800 pieds au-dessus des fermiers équatoriens, en sont la preuve concluante.

là s'en éloignent de quelques mètres. Ce manque de parallélisme, d'où résulte une infinité de figures géométriques, donne au village d'Ocoruro l'aspect le plus baroque qu'on puisse imaginer.

Une petite cour quadrangulaire, qui dépassait le faîte des toitures, m'annonçait le voisinage de l'église. Pensant, à tort ou à raison, que le presbytère n'en devait pas être éloigné, je tournai dans cette direction la tête de ma mule, et, après avoir pataugé durant quelques minutes dans une mare de neige fondue, accroché mes étriers en babouches aux angles des maisons et heurté deux ou trois chiens, qui me poursuivaient d'aboiements enroués, j'arrivai, traînant mon guide à la remorque, devant une chaumière d'aspect moins délabré que celles du village. Malgré l'heure et le froid, la porte en était encore ouverte, et, à la clarté d'un suif collé à la muraille, j'aperçus une Indienne occupée à filer. Au bruit de nos montures, elle tourna la tête, nous entrevit dans l'ombre et se leva d'un air effaré. Je priai Santiago de porter la parole.

« Est-ce ici que demeure M. le curé? demanda le mozo dans son quechua le plus pur.

— *Ari*, dit la femme; mais le señor padre est absent depuis quinze jours et ne sera de retour qu'à la fin du mois. Si vous tenez à le voir, vous le trouverez à sa mine de Cotagayta.

— *Votoa!* Et la mine est-elle éloignée ?

— Trente petites lieues. »

Santiago me regarda comme pour me demander ce que je comptais faire.

« Puisque le curé est absent, priez-la de vous enseigner la maison de l'alcade, car nous ne pouvons, par le froid qu'il fait, passer la nuit en plein air. »

L'Indienne en m'entendant se mit à rire.

« L'alcade a suivi le curé, dit-elle, et les Indiens ont suivi l'alcade. Tous sont allés travailler au nouveau *bolson*, qu'on a rencontré dans la mine ; il n'est pas resté un seul homme dans le village, et je ne pense pas que les femmes veuillent vous recevoir.... Voyez pourtant chez Huarmi-Juana.... Comme celle-là n'a ni mari à craindre, ni réputation à perdre....

— Seriez-vous assez bonne pour nous indiquer sa demeure? dis-je à la femme.

— La gouvernante du curé n'est pas une *Alcahuèta*, » me répondit-elle sèchement, en me jetant sa porte sur le nez et l'assujettissant en dedans au moyen d'une barre.

Je restai tout étourdi de l'apostrophe.

Santiago, jurant en vrai muletier qu'il était, parlait déjà de forcer le logis et de tancer l'Indienne de son impertinence, quand je le priai de me suivre ; le mozo obéit à contre-cœur. Son orgueil de *Costeño* se révoltait à l'idée d'endurer l'insulte d'une vile *Serrana*.

Comme toutes les huttes étaient closes, qu'aucune lumière ne brillait à travers leurs joints, il me parut assez difficile de découvrir la demeure de cette Huarmi-Juana dont on venait de nous parler. Mon guide prit un excellent parti pour nous tirer d'embarras, c'était de frapper à toutes les portes jusqu'à ce qu'il eût trouvé celle qu'il cherchait. A la quarante-troisième cabane et à l'invariable formule qu'il avait adoptée : « Est-ce ici la case à Huarmi-Juana? » une voix répondit enfin : « C'est ici ; mais la Juana dort, passez votre chemin.

— Il y a deux piastres à gagner, » lui cria le mozo.

Une lumière parut bientôt à travers les fentes de la cabane, puis la porte s'ouvrit, nous laissant voir une femme d'environ quarante ans, courte, rougeaude, tannée, les cheveux en désordre, et les épaules à peine couvertes par un méchant lambeau de serge.

« Enchanté de te voir, Juana de mon âme, lui dit le guide en mettant pied à terre.

— *Chistoso!* fit la femme ; d'où venez-vous donc à cette heure, et qui vous a indiqué ma maison?... Padre mio! fit-elle en m'apercevant, il y a quelqu'un avec vous.... »

Le mozo, sans répondre, lui prit la chandelle des mains et entra dans la hutte, où je le suivis bravement. La perspective de passer une nuit à la belle

étoile, par un froid de quelque vingt degrés, étouffait en moi toute espèce de scrupule.

Quand Santiago eut examiné l'intérieur du rancho, il se tourna vers l'Indienne, que nos façons étranges ne laissaient pas que d'inquiéter un peu.

« Juana, lui dit-il, pendant que je vais desseller mes mules et les mettre dans ton corral, car tu dois avoir un corral, tu allumeras du feu ; sur ce feu tu placeras une *olla* pleine d'eau, puis, tandis que cette eau chauffera, tu débarrasseras un côté de ta chambre, que tu balayeras si c'est nécessaire, afin que le Huéracocha[1] que j'accompagne puisse s'y installer pour passer la nuit. Va, ma fille, et ne perds pas de temps à me répondre. »

L'Indienne nous regarda tour à tour d'un air ébahi. Elle ne comprenait pas qu'on vînt la réveiller pour l'obliger à allumer du feu et à balayer sa hutte. Bien décidé à laisser les choses suivre leur cours, tant qu'elles ne s'écarteraient pas de la ligne d'une civilité puérile et honnête, j'étais allé m'asseoir sur une pierre qui tenait lieu de chaise et m'occupais à dévisser mes éperons. La femme cependant demeurait toujours plantée sur ses jambes.

1. C'est le nom donné autrefois par les Indiens du Pérou aux conquérants espagnols, qu'ils croyaient sortis de la mer, ainsi que leurs vaisseaux. *Huera*, dans l'idiome quechua, signifie écume, et *cocha* ou *atun cocha*, le grand lac. Cette expression, détournée de son sens primitif, est aujourd'hui un titre de noblesse équivalant au *caballero* de la langue espagnole.

« Eh bien, la Juana ! » lui cria le guide, qui débarrassait les mules de leurs harnais.

Ces simples mots, par la façon dont ils furent prononcés, produisirent sur l'Indienne un effet singulier; sans prendre le temps de se vêtir, elle s'accroupit devant l'âtre, remua les cendres, ralluma le feu, plaça sur trois pierres branlantes une marmite en terre, qu'elle avait remplie d'eau, et, suivant à la lettre les instructions du guide, s'empressa de mettre un peu d'ordre dans sa demeure.

Santiago entra comme elle achevait sa besogne. Avec un aplomb magistral, le mozo lui remit un quartier de notre mouton, lui dit de le couper par morceaux et de mettre ces derniers dans la marmite. L'Indienne obéit avec la docilité d'un caniche, et, sa confiance renaissant à mesure que son premier étonnement se dissipait, elle offrit d'ajouter au potage des ognons et des pommes de terre qu'elle avait en réserve.

Quand le chupè fut cuit à point, on m'en servit une portion copieuse dans une espèce de soupière. Je m'assis à terre, plaçai le vase entre mes jambes, et m'occupai immédiatement à satisfaire mon appétit. Le mozo suivit mon exemple, et le bruit de nos mâchoires, joint au silence dans lequel nous nous renfermions, dut prouver à la Juana qu'il y aurait eu cruauté de sa part à nous refuser l'hospitalité.

Le souper terminé, une question assez délicate

restait à débattre entre nous, c'était de savoir comment nous nous y prendrions pour concilier notre envie de dormir avec les lois de la bienséance, Huarmi-Juana ne paraissant pas disposée à passer la nuit en plein air, et ma pudeur s'effarouchant à l'idée de dresser ma couche à trois pas de la sienne, je ne sais trop de quel œil le mozo envisageait la situation, ni quelle conséquence il en tirait pour son propre compte, mais il devina mes perplexités et se chargea d'arranger l'affaire. Moyennant quatre réaux de supplément, la Juana consentit à nous abandonner sa chambre et à aller partager le lit d'une de ses *comadres*. Nous restâmes donc maîtres du logis, et comme la plénitude de mon estomac redoublait encore mon besoin de sommeil, en un clin d'œil j'eus terminé mes apprêts nocturnes et posé ma tête sur la selle, qui, suivant l'usage, me tenait lieu d'oreiller. Cinq minutes après, mon corps, immobile comme un lingot de plomb, laissait à mon esprit la faculté de s'envoler dans le monde des rêves.

Éveillé de bonne heure par la rigueur du froid qui redoublait aux approches de l'aurore, le premier être animé que j'aperçus en mettant le nez dehors fut Huarmi-Juana en faction devant sa porte. Je compris que l'Indienne, craignant d'avoir affaire à deux filous, qui, après avoir abusé de ses services et l'avoir dépossédée de sa demeure, tenteraient de

s'enfuir sans payer leur écot, était venue les prendre au saut du lit, bien décidée à leur barrer le passage. La gratification que je lui donnai devait dépasser toutes ses espérances, à en juger par ses remercîments, qui duraient encore au moment où je m'éloignai. Je n'ai jamais vu reconnaissance plus loquace que celle de cette *Huarmipampayrunacuna*, car telle devait être la condition de Juana, notre hôtesse, si j'en crois l'expression échappée à la servante du curé.

Au sortir d'Ocoruro, le chemin, au lieu de monter comme il avait fait jusqu'alors, se mit tout à coup à descendre, et nous profitâmes de cet avantage pour changer le pas habituel de nos mules en un trot allongé. Comme le ventre ballonné de ces animaux témoignait d'une réfection copieuse, et que je n'avais aperçu ni grain ni fourrage aux alentours de notre demeure, je demandai au guide la raison de cet embonpoint, que j'étais tenté d'attribuer à une hydropisie. Le mozo me rassura en m'apprenant qu'il avait arraché une partie du chaume qui recouvrait la hutte pour la donner à ses bêtes, lesquelles s'étaient très-bien accommodées de cet aliment.

Après quelques heures d'une descente non interrompue, la température s'adoucit sensiblement, et les sommets neigeux ne tardèrent pas à disparaître à l'horizon. Des fougères et des scolopendres se

montrèrent dans le creux des rochers, la mousse et l'herbe rase tapissèrent le sol des Punas, et, sur un monticule, à vingt pas du chemin, j'aperçus quelques myrtes nains ramassés en boule[1].

Dans l'après-midi, nous avions traversé la région des punas, ces plateaux andéens dont l'élévation dépasse les plus hauts sommets des montagnes d'Europe, et d'assise en assise, de versant en versant, nous nous rapprochions de plus en plus de la zone des cultures, lorsqu'en atteignant le faîte d'un escarpement, mes regards plongèrent tout à coup sur un lac immense, au bord duquel un charmant village à maisons blanches, coiffées de tuiles rouges, s'épanouissait entre les joncs et les roseaux comme la fleur d'un nymphæa. Ce lac, de forme ovale, échancré seulement devant le village, était bordé de tous côtés par une montagne de grès blanchâtre, vasque naturelle, haute de mille pieds, et dont les parois verticales se reflétaient dans l'eau avec une netteté singulière. Tous les nuages du ciel se miraient en passant dans le clair azur de ce bassin dont la tempête n'avait jamais troublé les ondes; quelques sarcelles brunes y nageaient lentement, laissant après elles un sillage immobile. Vu de haut et de loin, ce tableau dégageait un parfum d'églogue qui rafraîchissait les sens et l'esprit. Les habi-

1. *Myrtus microphylla.*

tants de ce calme séjour devaient descendre à coup sûr des bergers de Théocrite ou de Virgile, chanter comme eux leurs amours sur des pipeaux rustiques, se nourrir de maïs à défaut de *castaneæ molles*, et couler des jours tissés d'or et de soie. Le mozo s'empressa de m'apprendre que ce lac et ce village étaient ceux de Langui, et qu'ils relevaient de la province de Tinta. Les Languineños, ajouta-t-il, comme si sa qualité de guide lui fît un devoir de ne rien omettre, sont, de tous les habitants de la province, les plus voleurs, les plus ivrognes et les plus querelleurs. Il ne se passe pas de semaine que le gobernador n'en fasse emprisonner et fouetter quelques-uns par suite de vols, de rixes et de blessures.

« Que le diable t'emporte avec tes détails ! murmurai-je en m'arrachant à contre-cœur à la contemplation de ce paysage. »

Le soir venu, nous allâmes bivaquer dans une ferme où l'on nous servit un plat de cochons d'Inde à la purée de piment, une salade d'ognons crus et des beignets à la mélasse. La délicatesse de ce menu me fit penser que nous devions toucher à la limite d'une civilisation avancée. En effet, le lendemain, nous faisions une entrée pompeuse dans le village de Tungasuca.

Ce village était le théâtre d'une foire, qui, chaque année, s'y tient à la même époque. Les commerçants

péruviens s'y étaient donné rendez-vous de cent lieues à la ronde, et l'installation de leurs domiciles temporaires prêtait à la localité une physionomie assez pittoresque. Des bannes rayées, des tentures, des draps de lit, soutenus par de longues perches d'où pendaient des banderoles aux couleurs nationales, cachaient entièrement les murs et les toits des chaumières. La grande place, métamorphosée en champ de foire, présentait sur ses quatre faces une double ligne d'ajoupas, de niches et de paravents, qui tenaient lieu de boutiques, et devant lesquels se pressait une foule compacte d'acheteurs et de curieux. Au centre de cette place, des marchands de gâteaux, des glaciers, des fruitiers, des vendeurs de chicha et d'eau-de-vie avaient dressé leurs éventaires — une serviette étendue à terre — et criaient leurs marchandises sur tous les tons. Des banquiers ambulants promenaient leur roulette à travers la foule et provoquaient les amateurs au jeu du *monte* en faisant luire à leurs yeux des monceaux de piastres. Des prestidigitateurs de Huamanga, pauvres diables déguenillés, jonglaient avec des poignards et des boules, éteignaient dans leur bouche des charbons allumés, ou se perçaient la langue avec des aiguilles ; les ânes, les mules, les chevaux, confondus avec le public, prenaient part à ce spectacle. Un nuage de fumée, envolé des fourneaux, des chicherias et des rôtisseries établis en plein air, planait au-

dessus du tableau, et une rumeur sonore s'élevait de toutes parts, semblable aux vibrations d'une cloche lancée à toute volée.

En arrivant, mon premier soin avait été de jeter la bride sur le cou de ma mule, de remettre l'animal à la garde de Santiago et d'aller flâner devant les boutiques, où tous les produits de l'industrie humaine, depuis les modes de Paris jusqu'aux ivoires de Canton, étaient réunis. Dans ce bazar universel, la Belgique était représentée par des contrefaçons de nos auteurs français [1]. Ballotté en tout sens par le va-et-vient de la foule, je franchis sans m'en apercevoir la ligne des boutiques, j'enfilai une rue et me trouvai bientôt devant l'église du village, humble bâtiment badigeonné d'ocre jaune et couvert d'un toit de paille surmonté d'une croix. La porte en était ouverte à deux battants. Au moment d'entrer dans le lieu saint, je fus retenu par l'idée de mon accoutrement de voyage et du cliquetis de ferraille que mes éperons chiliens faisaient entendre à chaque pas. Craignant de troubler le recueillement des fidèles, je m'arrêtai sous le porche et me contentai d'allonger le cou pour entrevoir l'intérieur du vaisseau.

1. J'y trouvais, avec Bossuet, Fléchier, Massillon, Bourdaloue, les *Natchez* de Chateaubriand, une magnifique édition grand in-8, imprimée sur deux colonnes, des œuvres de Georges Sand, jusqu'à cette époque, et la *Notre-Dame de Paris*, de Victor Hugo, format in-12.

Le curé, debout en ce moment sur le maître autel, où il raccommodait lui-même quelque moulure du tabernacle, tourna la tête par hasard, et, m'ayant aperçu le sombrero à la main, dans une attitude de curiosité, abandonna son poste et vint, en essuyant ses mains à sa soutane, me demander pourquoi je n'entrais pas. J'objectai l'inconvenance de mon costume. Bah! fit-il, l'église est en réparation, et comme pour m'engager à bannir tout scrupule, il tira de sa poche un étui à cigarettes, m'en offrit une, en prit une autre et alla l'allumer à un lampion placé au-dessus d'un bénitier.

Tout en mêlant nos fumées, le pasteur me demanda le lieu de ma naissance, mon nom, mon âge et les motifs qui m'amenaient dans le pays. Quand j'eus satisfait de mon mieux à toutes ces questions, dont la bonhomie atténuait l'indiscrétion, il m'apprit à son tour qu'il s'appelait Pedro Garmendia, qu'il était né dans la province de Maynas, limitrophe de l'Ecuador, avait cinquante-deux ans révolus, desservait depuis deux ans la cure de Tungasuca et souffrait beaucoup d'un catarrhe à la vessie. Une fois la glace rompue entre nous, il m'avoua que, pour subvenir aux frais de réparation que nécessitait son église, qu'il comptait embellir par la même occasion, il allait frapper d'un impôt extraordinaire la bourse de ses ouailles, Indiens aisés pour la plupart. « Ils crieront bien un peu, me dit-il, mais le

plaisir de voir leur église pimpante, leur curé revêtu d'ornements neufs et d'entendre le son de l'orgue, car je me propose de leur en donner un, les fera passer sur bien des choses. Pauvres Indiens, je les aime après tout, bien qu'ils me jouent des tours pendables quand je leur envoie le *Diezmero*[1]. Croiriez-vous que les drôles ont l'effronterie de n'accuser que le tiers de leur récolte, afin d'amoindrir la part de l'évêque, la mienne, celles de l'alcade et du gobernador! Heureusement j'ai des yeux qui les guettent, et quand je puis prendre un de mes fraudeurs en flagrant délit, ce qui m'arrive neuf fois sur dix, mon ami l'alcade se charge, à ma prière, de lui moucheter les épaules avec le chicote et de le garder quelques jours en prison. »

Toujours causant de ses affaires, le pasteur m'entraîna vers la sacristie et de là dans son presbytère, qui se composait d'une seule pièce, à peu près nue, et d'une petite cour servant à la fois de bûcher, d'office et d'écurie. Cette triple destination me fut dénoncée par un amas de bosta, quelques quartiers de mouton sec suspendus à des cordes et une mule étique qui tourna vers nous un œil somnolent quand son maître l'eut appelée : *Negrita*. Le triste animal ayant fait acte d'obéissance, se remit à lécher les efflorescences salpêtrées qui couvraient la muraille.

1. Indien chargé de recueillir les dîmes.

Après quelques petits verres d'eau-de-vie, si gracieusement offerts qu'il me fut impossible de les refuser, je demandai au curé si l'ancien cacique de Tungasuca, *Tupac-Amaru*, n'avait pas dans le village des descendants de sa lignée qui pussent me donner quelques renseignements sur la vie de cet homme et sa fin malheureuse, les historiens que j'avais consultés étant muets à cet égard.

« Je ne connais, me répondit-il, que des *Quispè*, des *Mamani* et des *Condori*, trois familles d'Indiens qui ont la prétention de descendre du Soleil en ligne directe, ce qui ne les empêche pas d'être plus gueux que les ratons des champs. Quant à Tupac-Amaru, je ne sais trop que vous en dire, mais mon sacristain était de ses amis ; holà, Symphorose ! »

Un Indien quechua, qui vaquait dans la cour à quelque travail domestique, accourut en s'entendant appeler. L'homme, essuyant ses lèvres au revers de sa manche, fixa sur nous deux petits yeux obliques, pleins d'un étonnement craintif.

Ne trouvant point à ce contemporain de Tupac-Amaru la physionomie de son âge, je le regardai de l'air dont un numismate examine une médaille douteuse. Quelques fils d'argent brillaient, il est vrai, dans les tresses de sa chevelure, et son visage était un peu flétri ; mais le torse encore droit et les jambes musculeuses accusaient soixante ans au plus ; or, l'ami de Tupac-Amaru, d'après mon esti-

mation, ne pouvait-être qu'un vieillard chenu et cassé, une intelligence retombée en enfance.

Tandis que je faisais ces réflexions, le curé se pencha vers moi.

« Tel que vous le voyez, Symphorose a cent neuf ans, me dit-il ; le gaillard mange peu, mais en revanche sa soif est telle, que je suis obligé de tenir sous clef ma provision d'eau-de-vie; souvent, au moment de dire la messe, je m'aperçois que l'une des burettes est vide et je n'ai pas besoin de demander où le vin a passé. Encore s'il n'était qu'ivrogne ! Mais croiriez-vous qu'à son âge, le vieux cabron.... » Ici le curé me dit quelques mots à l'oreille. « Oui, reprit-il à voix haute, sans mon intervention, ce mauvais sujet eût déjà fait plusieurs années de *cadena*, car le chiffre de ses victimes dépasse déjà la douzaine.... aussi nos mères de famille, qui le redoutent à l'égal du diable, l'ont-elles surnommé *sacssaracata*, mot qui exprime bien le fol entraînement du drôle vers le péché en question. »

Tout ceci m'avait été dit en espagnol et Symphorose, pour qui, comme pour ses pareils, cette langue était lettre close, n'en avait pas compris un mot ; mais l'adjectif quechua, lâché par le curé, lui fit dresser l'oreille et deviner qu'il s'agissait de lui. Loin de paraître honteux de voir un étranger au courant de ses affaires, il me regarda d'un petit air de fatuité comme pour me dire : Tu ne m'aurais pas

cru de cette force ; puis, voyant que je souriais, il se prit à rire bruyamment.

« Silence! pécheur endurci, lui cria le curé d'un ton de brusquerie amicale qui me donna à penser que la brebis galeuse de son troupeau n'en était pas la moins chérie. Voici un jeune seigneur qui vient de loin pour avoir des détails sur Tupac-Amaru ; peux-tu lui en donner?

— *Ari*, fit le sacristain, dont la physionomie, d'égrillarde qu'elle était, devint sérieuse et presque triste.

— Tu l'as donc connu ? demandai-je à l'Indien.

— En douterais tu? me répondit-il d'une voix gutturale. Tupac-Amaru était l'ami de Huaman, que les pères jésuites ont baptisé sous le nom de Symphorose. Bien des neiges sont tombées dans la Cordillère depuis cette époque, et ton père n'était pas encore né, quand j'aidai mon ami à brûler des *chapetons*[1] dans l'église de Sangarrara.

— Comment ! s'écria le pasteur, tu as eu la scélératesse de brûler des Espagnols dans une église, et tu oses encore t'en vanter devant moi ! Quand je vous disais que ce coquin avait le diable au corps, ajouta-t-il en me poussant du coude. »

Ma curiosité était vivement excitée par ce début, et je priai Symphorose de me raconter en détail

1. C'est le nom familier par lequel les Indiens désignent les Espagnols de la péninsule.

toutes les circonstances de sa liaison avec le célèbre cacique, ce qu'il s'empressa de faire après avoir requis humblement l'autorisation du curé.

« José Gabriel Tupac-Amaru que tu veux connaître, me dit l'Indien, était le dernier rejeton de la descendance Condorcanqui et l'arrière-petit-fils de cet Inca Tupac-Amaru à qui le vice-roi Toledo fit trancher la tête. Né à Cuzco, il fit ses études au collége de San Francisco de Borgia, se maria plus tard avec une de ses cousines et vint s'établir à Tungasuca, dont il était cacique par droit de naissance. A l'époque où nous nous connûmes, il avait quarante-huit ans, juste six ans de plus que moi.

« Sans la révolution qui éclata dans ce village, nous ne nous serions peut-être jamais liés, car Tupac-Amaru était de la race des empereurs ; il était riche et moi pauvre chasqui de la nation Poque, je n'avais pour vivre que mon état de messager, qui consistait à porter d'une province à l'autre les dépêches du vice-roi. Pour un voyage de cent lieues on me donnait quelquefois une piastre ; quelquefois aussi les agents espagnols ne me donnaient rien et me battaient fort, sous prétexte que j'étais resté trop longtemps en route.

« Un jour, en revenant de Macusani, je trouvai notre place de Tungasuca remplie de monde. On faisait cercle autour d'un homme qui gesticulait en parlant très-fort. Je m'approchai et reconnus don

José Gabriel Tupac-Amaru. Ses cheveux étaient en désordre et ses yeux lançaient des éclairs. Je priai mon compadre, un tio Juan Cancio qui se trouvait là, de m'apprendre de quoi il s'agissait. « Compa-« dre, me répondit-il, l'Espagnol Antonio Arriega, « le corrégidor de la province, vient de frapper nos « métairies d'un nouvel impôt, pour pouvoir rem-« bourser au trésor royal les trente mille piastres « qu'il a perdues au jeu la nuit dernière. — Et que « dit le seigneur Tupac-Amaru? demandai-je à mon « compadre. — Il propose à nos amis de l'accom-« pagner chez le corrégidor, à qui il veut dire son « fait, mais ceux-ci refusent, craignant de s'exposer « à la colère de l'Espagnol, qui est homme à les « faire pendre. — A la maison du corrégidor! » criai-je alors de toutes mes forces. La foule effrayée s'écarta pour me laisser passer. Tupac-Amaru vint à moi et me serra la main. « Tu es un brave, me « dit-il, viens avec moi chez le corrégidor. » Les Indiens eurent honte de leur couardise et se précipitèrent à notre suite. Nous entrâmes dans la maison de l'Espagnol, et, malgré ses prières et ses larmes, car la peur le faisait pleurer comme un enfant, Tupac-Amaru le saisit au collet et le conduisit lui-même en prison. Le lendemain, nous le pendions, après lui avoir attaché sur la poitrine un écriteau qui portait ces mots, tracés de la propre main du cacique : « Mort aux Espagnols. »

« Le cadavre n'était pas encore refroidi que Tupac-Hmaru dépêchait des chasquis dans toutes les provinces pour les engager à se joindre à nous. Mais la nouvelle de la mort du corrégidor était déjà parvenue à Cuzco; une junte s'organisa, et cinq cents soldats espagnols furent chargés de nous poursuivre. Tupac-Amaru fit monter aussitôt des Indiens sur les hauteurs avec ordre de surveiller la marche de l'ennemi. L'un d'eux vint un soir nous avertir que les Espagnols étaient arrivés à Sangarrara et qu'ils passeraient la nuit dans l'église, dont ils avaient fait une caserne. Tupac-Amaru nous réunit au nombre de six mille; nous quittâmes nos sandales pour faire moins de bruit, et, munis de sacs de bosta, de brassées d'ichu et de tout le bois que nous avions pu ramasser en chemin, nous arrivâmes vers minuit dans le village de Sangarrara, où les Espagnols, sans défiance, dormaient comme des bienheureux. Nous commençâmes d'abord par cerner l'église et, dressant le long de ses murs tout le combustible que nous nous étions procuré, nous y mîmes le feu. L'église, construite en pieux de *Huarango*[1], était vieille et brûla comme de l'étoupe.

« Pendant trois heures nous ne cessâmes de chanter, de crier et de jouer du *Pututu*[2], pour étouffer le

1. *Mimosa lutea.*

2. Corne d'Ammon. — Les Indiens ne sonnent de cet instrument que dans des occasions solennelles et à propos d'événements tristes plutôt que joyeux.

bruit que les Espagnols faisaient dans l'église. Comme le jour allait paraître, la charpente embrasée s'écroula ; nous écoutâmes, et, n'entendant plus rien, nous fîmes silence à notre tour.

« Deux jours après cet événement, Tupac-Amaru me nommait général de division et m'envoyait à la tête de douze mille hommes au-devant de son neveu le niño Mendiburu. L'enfant s'était enfui de chez ses parents et combattait de son côté pour la même cause que nous. Après avoir soulevé les populations de la Paz, de Potosi, de Cochabamba, il se dirigeait vers Sangarrara, quand je le rejoignis près du grand lac de Chucuytu. Nous traversâmes les provinces de Huancané et de Laricaja, laissant derrière nous une trace de sang et des tourbillons de fumée. Les Espagnols s'étaient réfugiés dans Sorata, à l'abri de fortifications en terre, d'où leurs canons vomissaient sur nous le fer et le feu. « — Tayta, me dit l'enfant « Mendiburu, ils vont tuer nos hommes jusqu'au « dernier si nous n'y mettons ordre. Il me vient une « idée. » Sans s'expliquer davantage, il réunit cinq cents hommes, se met à leur tête, et, tournant la base du serro d'Ancona devant lequel la ville était édifiée, il commence à gravir ses flancs escarpés. Je le perds bientôt de vue. Pendant ce temps, les Espagnols ne cessaient de tirer sur nous. J'éparpille mes hommes dans la campagne et les fais coucher à plat ventre. Les canons de l'ennemi s'endorment bientôt. Vers

le soir, voilà que le serro d'Ancona lâche tout à coup sur la ville les écluses de ses cinq torrents; l'eau défonce le toit des maisons, balaye les fortifications et nous rend maîtres de la ville. Une heure après, tous les Espagnols étaient égorgés. Quand Mendiburu revint, les étoiles brillaient au ciel. En soupant, il me conta de quelle façon il s'y était pris pour contenir les eaux de la montagne et les diriger sur Sorata. Mes Indiens sont exténués de fatigue, dit-il, mais l'Espagnol est mort, et l'oncle Tupac-Amaru sera content de nous.

« A huit jours de là, nous rentrions à Tungasuca. Tupac-Amaru nous y attendait pour marcher sur Cuzco, où les troupes espagnoles s'étaient rassemblées : avant de partir, le chef nous réunit en conseil et chaque Indien, par l'intermédiaire des Curatas, fut appelé à donner son avis sur le mode d'attaque. Les uns proposaient d'entrer de nuit dans la capitale, pour y surprendre l'ennemi pendant son sommeil; d'autres voulaient qu'on le réduisît par la famine. Quand mon tour fut venu de parler, je dis simplement que des lenteurs nuiraient au succès de notre cause, et qu'une attaque en plein jour, maintenant que nous étions en nombre, me semblait préférable à un combat de nuit. Tupac-Amaru fut de mon avis, et nous nous mîmes en marche. A trois lieues de Cuzco, le chef partagea l'armée en deux corps. Il prit le commandement de l'un et me mit à

la tête de l'autre. Je devais entrer à Cuzco par San Sébastian, pendant que Tupac-Amaru s'y introduirait par les hauteurs de Picchu. Comme le chemin que j'avais à suivre était tout uni, tandis que celui qu'avait pris le chef serpentait autour des serros, j'arrivai le premier dans la ville. En nous voyant, les Espagnols se débandèrent; deux compagnies de miliciens ayant tenté de résister, nous les assommâmes à coups de bâton.

« Le soir, je rejoignis Tupac-Amaru sur les hauteurs de Picchu. De cet endroit, nos regards plongeaient dans la ville, où j'avais laissé une garde de deux cents hommes. Au milieu de la nuit des feux s'allumèrent sur plusieurs points. « — Vois, me dit « le chef, ce sont les Espagnols qui se rallient. — « Tu te trompes, lui répliquai-je, ce sont nos Indiens « qui se chauffent. » Là-dessus nous essayâmes de nous rendormir.

« Quand le jour parut, nos hommes, formés en colonne, s'engageaient dans la gorge de Santana pour descendre à Cuzco. Tupac-Amaru s'était mis à leur tête. A l'entrée du premier faubourg, un bataillon d'Indiens, commandé par le cacique Matheo Pomacagua, vint se joindre à nous. Tupac-Amaru les accueillit en frères et leur demanda des nouvelles de l'Espagnol. Il est en fuite, dit le cacique. En regardant les nouveaux venus, je distinguai quelques visages barbus qui se cachaient sous des

monteras. « Trahison! trahison! » criai-je; il était trop tard. Le bataillon de Pomacagua chargeait nos Indiens, pendant que les hommes barbus, se jetant sur la mule de Tupac-Amaru, la forçaient à galoper vers la ville.

« Surpris par cette brusque attaque, et découragés par la perte du chef, nos Indiens prirent la fuite en m'entraînant avec eux. J'errai quelque temps dans les environs, fou d'inquiétude, mais n'osant pas descendre à Cuzco, dont les Espagnols gardaient l'entrée des faubourgs. Un jour, n'y pouvant plus tenir, je pris les habits d'un Leñatero, et, poussant devant moi un âne chargé de fagots, j'entrai dans la ville par la quebrada de Sapi. Cuzco avait un air de fête; les rues étaient jonchées de feuillage, les portales du cabildo tendus d'étoffes rouges comme pour une procession du Corpus, et les Huarmis espagnoles se montraient à leurs balcons avec des fleurs dans les cheveux.

« J'eus comme un pressentiment de malheur, et mes tempes se mouillèrent d'une sueur froide. Des Indiens allaient et venaient par les rues, mais, craignant qu'ils ne fussent du parti de l'Espagnol, je me gardai bien de les questionner. Tout à coup, des cris s'élevèrent du côté du Huatanay[1]; la foule y courut; je suivis la foule. Les portes du couvent des

1. Ruisseau torrentueux descendu des montagnes, et qui coupe la ville de Cuzco du nord au sud..

Pères de Jésus étaient ouvertes à deux battants, et des hallebardiers espagnols en gardaient le seuil. Je grimpai sur le mur d'une chicheria pour voir ce qui s'allait passer. Je n'attendis pas longtemps; un homme parut sous le porche, soutenu par deux soldats qui l'aidaient à marcher, car la torture avait brisé ses os. Un nuage rouge passa devant mes yeux en reconnaissant Tupac-Amaru. A sa vue, les tambours battirent, la foule cria, et les Huarmis des balcons agitèrent leurs mouchoirs.

« Une mule caparaçonnée de noir attendait le patient. Les soldats l'assirent sur sa croupe, le visage tourné vers la queue de l'animal. De grosses larmes tombaient une à une de mes yeux, en regardant le cacique, dont le visage était serein et la toilette digne de sa naissance. Il avait mis ce jour-là un *uncu*[1] de satin noir brodé d'or, des bas de soie blancs, et des souliers de velours noir. Une lourde chaîne d'or, qui soutenait un crucifix, pendait sur sa poitrine.

« D'autres prisonniers vinrent à sa suite. Je reconnus tour à tour la femme de mon ami, ses deux fils, son oncle et son neveu le niño Mendiburu. On les conduisit au cabildo pour y être jugés. Quand ils furent passés, je me cachai la tête dans ma llacolla

1. L'uncu des Ando-Péruviens, courte tunique sans manches, que portaient autrefois les Incas. C'est l'*Ichcahuepilli* des anciens Mexicains. Ce vêtement est depuis longtemps passé de mode.

et je pleurai amèrement. Le soir, on alluma des feux sur la grande place, et les enfants tirèrent des pétards en signe de réjouissance. Les prisonniers étaient condamnés à mourir. Ne pouvant rien pour eux, je quittai Cuzco dans la nuit même, maudissant les bourreaux espagnols et appelant sur leur tête la vengeance de Pachacamac! Jésus n'était plus pour moi que le Dieu des tyrans et je le....

— *Chito hereje*[1] ! » fit le curé.

Cette exclamation coupa la parole à Symphorose. Il nous regarda tour à tour d'un air hébété, comme s'il eût cherché à ressaisir le sens de ses paroles, puis l'éclair d'animation qui brillait dans ses yeux s'éteignit rapidement, et le masque du Quechua reprit son immobilité première.

« Vous avez eu tort de l'interrompre, dis-je au curé; maintenant il ne parlera plus.

— Eh! son histoire était finie.

— Non, car on m'a parlé d'un affreux supplice auquel Tupac-Amaru fut condamné, mais sans m'en donner les détails, et j'avoue que j'aurais tenu à les connaître.

— Rien n'est plus facile! fit le curé en emplissant d'eau-de-vie un grand verre à chicha et le tendant à Symphorose, qui sourit de plaisir et l'avala d'un trait :

1 Silence, hérétique!

— Maintenant, *Indio bruto*, ajouta-t-il, reprends ton histoire à l'endroit où tu l'as laissée. »

Le Quechua se gratta la tête d'un air embarrassé.

« Symphorose ne sait pas d'histoire, dit-il après une pause; Symphorose est un Indien, et l'Indien ne *lit* pas dans les livres comme le chapeton....

— Canaille! fit le curé, dis plutôt qu'un premier verre d'eau-de-vie ne te suffit pas et que tu en veux un second. »

Pendant que le curé s'exécutait de nouveau, j'essayai de remettre le narrateur sur la trace de ses souvenirs, en lui parlant de Tupac-Amaru, du traître Pomacagua et des Espagnols.

« L'Indien est une brute, me dit-il après avoir bu; n'as-tu pas entendu le padre appeler Symphorose *Indio bruto*! le padre a raison. L'Indien est rouge et son esprit est lourd; l'Espagnol a la peau blanche et son esprit est subtil. J'aime les Espagnols. Padrecito de mon cœur, donne encore de l'eau-de-vie à Symphorose!... »

Je vis qu'il était inutile d'insister, et, levant la séance, je pris congé du curé, en regrettant que sa fâcheuse interruption m'eût privé d'entendre la fin de l'histoire de Tupac-Amaru. Symphorose était allé s'asseoir dans un coin, où il chantonnait à demi-voix; en partant, je lui dis adieu, mais il ne parut pas m'entendre; son esprit, surexcité par l'eau le feu, voyageait déjà dans les mondes sublunaires.

Comme je rentrais dans le champ de foire, un mozo basané, d'assez mauvaise mine, à qui mon signalement avait été donné, sans doute, vint me demander si je n'étais pas le Huéracocha étranger que Santiago s'était chargé de conduire à Cuzco. Sur ma réponse affirmative, le drôle me dit que mon guide ayant appris qu'un de ses parents du village de Combata était en danger de mort, venait de partir à franc étrier, abandonnant mes bagages dans une chicheria. L'idée d'un vol me vint naturellement à l'esprit, et je demandai l'adresse de cette chicheria, presque certain qu'elle serait introuvable. A la honte de mes soupçons, le mozo s'empressa de m'y conduire. D'un coup d'œil je m'assurai que mes bagages étaient au complet et que rien ne manquait au harnachement de ma mule. Je remerciai intérieurement Santiago de n'emporter que les avances qu'il avait reçues, et, bien persuadé que nous ne nous reverrions plus, je me mis sur-le-champ en quête d'un arriero. Vingt convois de mules étaient sur le point de partir et j'eus bientôt trouvé mon affaire. L'homme avec qui je traitai devait quitter Tungasuca au petit jour. Je lui remis mes bagages en le priant de m'indiquer un gîte. Il me désigna une chicheria de sa connaissance où je serais hébergé comme un prince. J'y trouvai, en effet, d'excellent *picante* et j'y dormis d'un très-bon sommeil, malgré le chant des coqs perchés à trois

pieds de ma tête et les steeple-chases que, pendant la nuit, les cochons d'Inde exécutèrent autour de moi.

A l'heure dite, l'arriero frappait à ma porte pour m'avertir qu'il était temps de me lever. En un clin d'œil, je fus prêt à le suivre. Nous nous rendîmes dans le champ de foire, où m'attendait une mule toute sellée; j'enfourchai ma bête; le muletier cria : « Vamos! » et notre troupe, composée de trois mozos et de seize animaux chargés de colis, se mit en marche au carillon de la Madrina.

Je ne tardai pas à comprendre, au pas grave dont nous cheminions, qu'il nous faudrait bien quinze jours pour faire les vingt-cinq lieues qui nous séparaient de Cuzco. Mais cette lenteur de locomotion, qui eût allumé la bile d'un homme affairé et fait le désespoir d'un amoureux, me souriait assez pour le moment. J'avais encore sur le cœur mes marches forcées à travers les relais de la haute Cordilière : et l'obligation de gagner chaque nuit un gîte, sous peine de geler en chemin, m'ayant toujours paru aussi absurde que tyrannique, je n'étais pas fâché de pouvoir m'y soustraire.

A partir de Tungasuca, les punas disparurent et furent remplacées par des montagnes à pente douce et à croupe arrondie, qui bordaient la route des deux côtés. Le rio Vilcabamba, sorti de la lagune de Langui, coulait à notre droite, au fond d'un ravin en-

combré de roches énormes. Le paysage, sans être très-récréatif, offrait néanmoins quelques teintes vertes qui tranchaient agréablement sur le ton rougeâtre des montagnes.

Nous fîmes halte à Yanaoca, un village de trente feux, où le muletier avait une comadre dont la santé, me dit-il, l'inquiétait beaucoup. C'était une façon polie de m'avertir que j'aurais à l'attendre. Pendant qu'il mettait pied à terre pour se renseigner sur le compte de la femme et s'abreuver de chicha en même temps, j'achetai d'horribles galettes, un coq étique et quelques quartiers de mouton fumé, que je remis à l'un des mozos appelé Trésor, en l'instituant conservateur de mon garde-manger. Le muletier reparut au bout d'une demi-heure, très-rouge et très-agité, circonstance qui, jointe au silence dans lequel il se renfermait, me fit conjecturer qu'il avait recueilli de tristes nouvelles.

Quand l'heure de camper fut venue, nous nous arrêtâmes à l'entrée d'une gorge étroite, tapissée d'herbe rase et rafraîchie par un ruisseau d'eau courante. Les mules, débarrassées de leurs fardeaux, se vautrèrent d'abord les quatre fers en l'air pour se délasser, puis se mirent à paître pendant que, de leur côté, les mozos allumaient du feu et placaient de champ la marmite. Après le souper, le muletier rapprocha ses ballots de façon à figurer les trois murs d'une hutte, couvrit le tout de grandes

bannes de laine, et je n'eus plus qu'à me glisser sous cet abri, dont les parois bien closes gardèrent toute la nuit une douce chaleur.

Le lendemain, nous traversâmes Quiquijana, une bourgade riche, que les chartes péruviennes qualifient de ville très-fidèle, peut-être à cause de cinq maisons à balcons sculptés et à toits de tuiles que j'y admirai en passant, car la cité fidèle n'a qu'une population de six cents âmes. Une jeune fille brune et svelte, debout à la fenêtre d'un de ces logis aristocratiques, tressait ses longs cheveux noirs en nous voyant défiler. Je la saluai de mon air le plus gracieux, mais, soit que ma personne lui déplût, soit que mon salut l'eût choquée, elle y répondit par une abominable grimace, et se cacha précipitamment derrière son rideau.

Pour me consoler de ma mésaventure, je reportai mes yeux sur le paysage, qui avait entièrement changé d'aspect. Des cultures de maïs, de *quinua*[1], de pommes de terre et de luzerne se montraient dans les bas-fonds et sur la pente des collines; quelques pommiers dressaient leur tête au-dessus des haies de cactus et les serros eux-mêmes étaient couverts de plantes étranges dont les hampes et les bractées, encore garnies de leurs vieilles fleurs desséchées, n'attendaient pour tomber et être

1. *Chenopodium quinoa*, espèce de millet.

remplacées par d'autres, que les premières bouffées d'un vent tiède. On était alors à la fin d'octobre. Je me promis, à mon retour, d'étudier en détail ces plantes fanées, larves végétales dont le printemps et le soleil devaient faire autant de papillons radieux.

Notre voyage se poursuivit sans encombre jusqu'à la lagune d'Urcos, que nous atteignîmes le sixième jour. Du haut de l'éminence qui longe le chemin, j'admirai un instant ce lac d'une lieue de circuit, bordé de roseaux verts et couvert de palmipèdes qui folâtraient à sa surface. Le muletier, se méprenant sur la nature de mes pensées à l'aspect de ce bassin enchâssé dans ses trois montagnes, vint me souhaiter pour toute richesse le bijou enfoui dans ses eaux; et comme je le regardais d'un air étonné, il m'apprit que la chaîne d'or de Huayna Capac, cette merveille à laquelle quatre historiens espagnols ont consacré chacun une page, ce bijou colossal, long de quatre cents mètres et destiné à enserrer la grande place de Cuzco pendant les réjouissances publiques, se trouvait dans le lac, où les Indiens l'avaient précipité, à l'époque de la conquête, afin de le soustraire à la rapacité des Espagnols. Naturellement, il me vint à l'esprit que les habitants du pays auraient dû dessécher le lac pour en retirer cette chaîne, et j'en fis l'observation à mon homme, qui me répliqua qu'ils l'avaient tenté

à plusieurs reprises, mais toujours sans succès, les anneaux de la chaîne ayant eu le temps de prendre racine et de rejoindre sous terre les filons primitifs dont on les avait tirés. La légende me parut singulièrement apocryphe, et notre conversation en resta là.

Le jour suivant, au moment où le soleil allait disparaître, une masse compacte d'édifices apparut au fond de la Quebrada dans laquelle nous cheminions depuis le matin. Cuzco! cria le muletier en étendant le bras vers la ville que des brouillards bleuâtres enveloppaient déjà. J'éperonnai ma mule, l'homme piqua la sienne, et bientôt nous galopâmes côte à côte dans le faubourg tortueux de la Recoleta, laissant à la troupe le soin de nous rejoindre.

Le guide, à qui je confessai mon ignorance de la localité, me conduisit au *tambo*[1] de San José, grand caravansérail situé près du couvent de Santa Catalina, me fit ouvrir sur-le-champ une espèce de casemate qu'il appelait une chambre, laquelle ne recevait d'air et de jour que par la porte, et m'assura que je serais très-convenablement logé pour cinq francs par jour. La nourriture, l'éclairage, le coucher, le ser-

1. Le tampu des Incas était presque toujours une demeure fortifiée, dont il reste encore quelques échantillons dans le pays. Le tampu des modernes ou plutôt le tambo, comme on l'appelle par corruption, n'est plus qu'un lieu de halte, une espèce de caravansérail destiné aux commerçants nomades et aux muletiers.

vice, devaient, il est vrai, rester à ma charge, le tambo n'étant qu'un abri et pas du tout une hôtellerie, genre d'institution inconnu d'ailleurs à Cuzco.

Pendant que j'examinais ce singulier réduit, long de dix pieds sur six de large, épais de muraille, voûté en dôme, et qui n'avait d'autre meuble qu'un cube de maçonnerie destiné à supporter le lit ou l'almofrez du voyageur, l'arriero revint muni d'une chandelle qu'il venait d'acheter et d'un plat en terre contenant un peu de salade hachée menu, deux poissons frits et un petit pain. C'était mon souper. Bien qu'accoutumé à la vie frugale des voyages, j'allais hasarder une observation sur la mesquinerie de ce repas, quand le muletier s'empressa de me dire que c'était tout ce que la capitale des Incas pouvait offrir à pareille heure. Je n'eus plus qu'à m'asseoir et à expédier ma pitance.

Après une nuit entière passée à regarder couler le suif de mon luminaire, car des aptères hexapodes de l'ordre des suceurs s'étaient introduits dans mon lit et ne me permirent pas de fermer l'œil, je priai le muletier de me trouver un logement dans lequel on pût travailler le jour et dormir la nuit, le cachot du tambo de San José n'offrant aucune espèce de ces ressources. Le brave homme se mit en course, explora tour à tour la ville et les faubourgs, et réussit à me trouver, chez une veuve de la rue du Marquis, deux pièces situées au rez-de-chaussée, dans

le fond d'une cour; le tout fort humide, garni de gros barreaux de fer, et dégarni de meubles. La veuve, eu égard à ma qualité de Français, ne demandait du logement que seize piastres par mois, et offrait généreusement de prêter deux chaises. J'acceptai sa proposition. Quand je fus installé dans ce logement, je m'y trouvai si mal que j'en parlai à mon hôtesse, qui sourit en me disant qu'il ne tiendrait qu'à moi d'y être comme un dieu; en effet, une amie de la veuve, que je soupçonnai toujours d'être la veuve elle-même, se chargea de prêter des meubles pour tout le temps que je passerais à Cuzco. Le logement fut transformé, les fenêtres garnies de rideaux, le sol recouvert d'un tapis, et ma bourse allégée de quarante piastres qu'il me fallut payer comptant.

Les premiers jours de mon arrivée furent exclusivement consacrés à la visite des antiquités. Du haut de la forteresse ruinée du *Sacsahuaman*, j'étais parvenu à reconstruire l'ancienne ville, aidé dans ce travail par les débris des murs incasiens qui supportent les constructions modernes; Pizarre et ses compagnons, pour éviter les frais de main-d'œuvre, s'étant contentés de décapiter les anciens édifices au lieu de les abattre entièrement.

La ville actuelle, presque dépeuplée relativement à sa grandeur, ne compte que 16 000 habitants, bien que M. Huot, continuateur de Maltebrun, lui en ait

donné 40 000[1]. Son élévation au-dessus de la mer est de 12 500 pieds et 90 lieues en ligne droite l'en séparent. Cuzco possède 9 églises, 4 couvents d'hommes, 3 de femmes, 3 béguinages, 2 hôpitaux, 3 colléges, un hôtel des monnaies et une imprimerie que le vice-roi la Cerna y établit en l'an de grâce 1822. Les chicherias ou cabarets à bière y sont si nombreux, qu'en beaucoup d'endroits ils forment des rues entières, concurremment avec les *Héladerias*, où les glaces et les sorbets sont cotés à des prix modérés. C'est dans la plus renommée de ces rues qu'est né Garcilaso de la Vega, l'historien des Incas. La chambre où naquit l'auteur de la *Real Cronica*, était occupée, à l'époque où je la visitai, par un Indien borgne qui dressait des chiens à faire l'exercice.

J'habitais Cuzco depuis trois semaines, lorsqu'un jour, en revenant de dessiner des bas-reliefs du temps de Pachacutec, oubliés dans le coin d'une cour de la rue du Triomphe, je me trouvai nez à nez avec un don José de Balcarcel que j'avais connu à Aréquipa, menant un train de prince, grâce aux combats de coqs où, dit-on, il gagnait des sommes folles. Nous échangeâmes une poignée de main en nous félicitant mutuellement de notre rencontre, et don José m'apprit, entre autres choses, que le gou-

1. Il suffit de jeter les yeux sur un almanach de Cuzco pour s'assurer que M. Huot a compris dans la population de cette ville les habitants de toute la province du même nom.

vernement présidentiel, après avoir longtemps contesté ses capacités administratives, venait de leur rendre un hommage éclatant en le nommant préfet de Calca, une province située à cinq lieues de Cuzco. Quinze mille francs d'émoluments se rattachaient à cette place; mais le nouveau préfet, trouvant ce denier trop mesquin, m'assura qu'à partir de l'année suivante il le porterait à trente mille, en pressurant convenablement ses administrés, Indiens pour la plupart.

Je le quittai, non moins émerveillé de ses plans de tutelle que de ses calculs financiers, l'engageant à me venir voir avant son départ, s'il n'avait rien de mieux à faire.

A trois jours de là, et comme j'étais en train d'examiner à la loupe les cristallisations d'une Ficoïde, le préfet de Calca entra dans ma chambre, botté, éperonné, cravache en main, et se laissa choir sur le sofa, où, faute d'espace, j'avais étalé quelques plantes sèches. Je m'élançai trop tard pour saisir le fonctionnaire public par les épaules, lui faire faire volte face et le placer dans un fauteuil.

« Je vous gêne peut-être ? me dit-il.

— Au contraire, répliquai-je, en jetant un regard de regret sur mes plantes pulvérisées.

— Le motif qui m'amène ici, poursuivit le préfet, vous est tout personnel. Avant d'aller m'ensevelir dans ma triste province, j'ai voulu vous présenter à

un digne chanoine de mes amis, qui raffole des étrangers, et surtout de ceux qui, comme vous, passent leur temps à disputer aux rats de vieilles paperasses. Mon chanoine, homme de belles façons et du meilleur monde, a de la fortune et deux.... nièces à marier.

— Pourquoi cette pause? demandai-je.

— Elle est nécessaire; passons au nom de mon ami, qui est Justo Apu Ramo de Sahuaraura.

— Quel terrible nom pour un chanoine! m'écriai-je en riant.

— Ce nom qui vous choque, continua Balcarcel avec une gravité solennelle, est celui du dernier rejeton de la dynastie du Soleil. Par la branche masculine, mon ami descend de Tupac-Yupanqui, onzième empereur de Cuzco, et par les femmes, du dernier Quitu de Lican[1]. A l'heure actuelle, Sahuaraura est trésorier de l'évêché, inspecteur des églises de la province, archidiacre du chapitre de Santo Domingo, facteur général des orgues de la ville, premier violoncelle des chœurs sacrés, et officier de la Légion de mérite. En 1824, Simon Bolivar le décora

1. Les chefs du pays de Lican, aujourd'hui république de l'Ecuador, portaient le titre de Quitus, comme ceux du Pérou s'appelaient Incas. Huayna-Capac, douzième empereur de la dynastie du Soleil, prit pour femme la fille du dernier roi de Lican de laquelle il eut le célèbre Atahuallpa, que les Espagnols étranglèrent à Caxamarca. Quito, capitale de l'Ecuador, rappelle, par son nom, celui des Quitus, ses premiers maîtres.

de cet ordre dans les plaines d'Ayacucho, où, en sa qualité de prêtre et de citoyen, mon ami combattit avec la parole et le glaive pour l'émancipation du Pérou. »

Je restai plongé dans un silence admiratif, m'étonnant autant des noms baroques du chanoine que de la réunion de ses dignités.

Le préfet de Calca était radieux.

« Quand voulez-vous que je vous présente? me demanda-t-il.

— Mais demain même, si cela ne vous dérange pas. »

Le lendemain, à midi, mon introducteur entrait chez moi et me trouvait prêt à le suivre.

Dans une des ruelles montueuses qui entourent l'église de Santo Domingo, le préfet s'arrêta devant une maisonnette blanche à volets peints en vert, à la porte de laquelle il heurta du pommeau de sa canne. Cette porte s'ouvrit et un Indien quechua, vêtu du costume traditionnel, justaucorps bleu à trois basques flottantes, culotte à canons doublés de rouge, les cheveux tressés et les jambes nues, nous introduisit dans un petit vestibule qui communiquait avec le patio, ou cour d'honneur, par un escalier. Cette cour était disposée en parterre. Une haie de myrtes, bizarrement festonnés, s'élevait à hauteur d'homme, ne laissant apercevoir que les têtes de quelques pavots rouges et de grands tournesols. Au centre de la

cour un gnomon reposait sur son socle de pierre, et de quatre urnes en terre cuite s'élançaient, toutes fières de leur nouvelle condition, des touffes de Tragopogon, vulgairement appelé salsifis[1].

L'indien, traversant cette cour, nous conduisit dans un salon vitré placé au rez-de-chaussée, avança des siéges, et nous quitta sans avoir desserré les dents.

La pièce où nous nous trouvions, longue d'environ trente pieds, sur dix de large, entièrement vitrée du côté du soleil levant et tendue au couchant d'un papier bleu pervenche, ressemblait assez au local d'une serre chaude. Un canapé, des fauteuils et des chaises en bambou vernissé, composaient son ameublement. Deux statuettes coloriées de Manco-Capac, le divin empereur qui fonda Cuzco, et de sa sœur et épouse Mama-Ocllo, dues au ciseau naïf de quelque sculpteur du pays, se prélassaient dans des niches en bois doré, placées aux deux extrémités de la chambre; l'intervalle était rempli par des portraits de Simon Bolivar, de Napoléon Ier, de sainte Rose, patronne de Lima, et de Mme Lafarge, dont la triste célébrité faisait en ce moment le tour du

1. Cette estimable chicoracée, importée dans la Sierra du Pérou depuis une dizaine d'années, n'y est encore cultivée que comme fleur d'agrément. Ainsi que beaucoup de légumes d'Europe qui ne font que végéter sous ces froides latitudes, elle ne donne point de graines, et on la propage au moyen de ses rejets.

monde. Ces lithographies, encadrées de baguettes noires, sentaient d'une lieue l'atelier de la rue Saint-Jacques.

Le chanoine parut comme je terminais ma revue du salon. C'était un petit homme d'environ soixante ans, couleur de brique cuite, le nez en bec d'aigle et la lèvre pendante, les yeux à schlérotique jaune, bridés par les coins et singulièrement obliques; le front étroit, les pommettes saillantes, la barbe nulle, les cheveux collés sur les tempes, et bleus à force d'être noirs; le type quechua dans toute sa pureté. Son costume consistait en une houppelande en drap café au lait, à plusieurs collets superposés, évidemment taillée sur le patron d'un *carrick* de 1815. Il avait des bas de filoselle, des souliers à larges boucles, et une casquette de loutre à visière de cuivre, qu'il ôta en nous apercevant.

Les nièces du chanoine, deux femmes de trente-cinq à quarante ans, entrèrent à sa suite. La ressemblance frappante de ces trois visages m'expliqua sur le champ les points suspensifs dont le préfet de Calca avait cru devoir orner son discours.

La robe de ces dames, d'une indienne rouge à losanges noirs, indiquait, par l'identité de la coupe et des agréments, une conformité touchante dans le caractère des deux sœurs. Un châle de laine, couleur pulpe de melon, dernier envoi de la mode espagnole, drapé comme un peplum autour de leur

taille, en voilait les chastes contours ; un cercle d'or brillait à leurs oreilles, et une coiffure de fleurs de capucines ravivait encore le noir lustré de leur chevelure.

Ma présentation à ces descendants du Soleil eut lieu selon les règles du cérémonial quechua. Le chanoine me reçut des mains de Balcarcel, me pressa la tête contre sa poitrine et me remit aux ñustas ou princesses ses nièces, qui me tendirent leur main que je baisai respectueusement. Cette formalité accomplie, nous nous assîmes au milieu d'un silence si profond qu'on eût entendu des mouches voler.

Quelques minutes se passèrent et le chanoine, m'adressant un profond salut :

« Parlez, seigneur français, » me dit-il en langue espagnole.

En homme au courant de l'étiquette ando-péruvienne, je n'eus garde d'accepter l'invitation qui m'était faite, barbarisme social que se fût hâté de commettre un voyageur novice. Je lui rendis donc son salut en répliquant :

« La parole est à vous, seigneur chanoine. »

Le silence régna de plus belle.

Au bout d'un moment, notre hôte se tourna vers don José :

« Vous ne parlez donc pas, seigneur préfet ? » demanda-t-il à ce dernier.

Balcarcel fit une réponse exactement semblable à la mienne.

Le chanoine prit le parti de s'exécuter :

« Chers seigneurs, nous dit-il, je vous suis bien reconnaissant de votre bonne visite; don José, nous nous connaissons depuis longtemps et vous ne mettrez pas en doute la sincérité de mes paroles; quant à votre ami, qui me voit aujourd'hui pour la première fois, si je lui disais que ses compatriotes sont de tous les Européens ceux que je préfère, il prendrait cela pour une flatterie; qu'il juge plutôt par lui-même du cas que je fais des hommes de sa nation. »

Le chanoine montrait du doigt le portrait de Napoléon Ier.

« Seigneur chanoine, répliquai-je, je vous remercie de la bonne opinion que vous avez de nous; mais la généralité de la nation française ne saurait être comparée à l'homme que vous désignez; celui-là était une exception aussi rare que glorieuse, et mes compatriotes, qu'il dépassait de cent coudées, l'ont surnommé, d'accord en ceci avec les nations rivales, le plus grand génie des temps modernes.

— Et vos compatriotes ont eu raison ; après Simon Bolivar, le libérateur de l'Amérique, Napoléon est, à mon avis, le plus grand capitaine du monde entier. »

Je m'inclinai sans répondre; qu'ajouter en effet à un pareil éloge!

La conversation tomba bientôt sur Cuzco et ses antiquités. Placé sur son véritable terrain, le chanoine se mit en frais d'érudition, et, après avoir disserté longuement sur la matière, me demanda quel effet la cité du Soleil avait produit sur moi. Comme je lui répondais que j'étais encore sous le coup de l'étonnement, situation morale qui ne me permettait pas de formuler un jugement raisonnable : « Valgame Dios! s'écria-t-il, vous êtes le premier voyageur que j'entende parler ainsi ; tous ceux que j'ai vus avaient la prétention de connaître à fond ce pays après un séjour de quelques heures; et tenez, le dernier d'entre eux, un marquis milanais dont j'ai oublié le nom, ne poussa-t-il pas l'irrévérence jusqu'à discuter avec moi des points de notre histoire qui me sont aussi familiers que mon pater noster. Autant valait me dire que j'étais une bête ou que je radotais!

— Il est des gens si mal appris! » fit don José de Balcarcel en manière d'apophtegme.

Les deux princesses le regardèrent d'un air gracieux, et celle qui paraissait l'aînée se pencha vers lui et lui dit à demi-voix :

« *Qquey huéracocha iatchasca sapa tuta café hufia cuyman* [1].

— *Hinapouni* [2], » fit le préfet.

1. Ce seigneur a peut-être l'habitude de prendre du café.
2. C'est probable.

Je ne pus réprimer un sourire, que l'altesse surprit au passage.

« Auriez-vous compris ce que je viens de dire à votre ami? » me demanda-t-elle en adoucissant encore sa douce voix.

Je confessai d'un air modeste que la langue sacrée du Soleil ne m'était pas inconnue.

Cette révélation obtint un succès d'enthousiasme et fondit subitement la glace qui nous séparait; le chanoine me serra la main, ses nièces rapprochèrent leurs chaises de la mienne, tandis que don José, sérieux comme une idole japonaise, me chatouillait les jambes avec le bout de sa canne.

Sur un signe des princesses, le laquais indien qui assistait à notre entrevue, accroupi dans un coin du salon, où il ne bougeait pas plus qu'une sculpture, se leva, roula devant nous un guéridon, le couvrit d'une nappe en guipure, y plaça des tasses et un sucrier, courut préparer le café, et nous l'apporta au bout d'une demi-heure dans un pot en terre brune, qu'il débarrassa du cercle de cendres qui en marquait la base. L'homme le servit à la ronde en versant de haut, comme ces sveltes pages des tableaux de Terburg.

Pendant notre visite, qui dura quatre heures, la conversation passa par toutes les phases qui rattachent le sublime au grotesque. De Napoléon Ier et de la dynastie du Soleil, nous en étions venus à traiter

la question des socques articulés, que le chanoine Inca trouvait bien supérieurs aux souliers à semelle de liége, nouvellement importés dans le pays.

Comme je me disposais à partir, il me demanda où j'avais élu domicile, s'offrant à me servir de guide dans un pèlerinage archéologique à travers la ville, proposition que j'acceptai avec tant d'empressement qu'il crut devoir m'annoncer sa visite pour le dimanche suivant à onze heures très-précises.

Au jour fixé, le digne Sahuaraura, exact comme une horloge à réveil, entrait chez moi au moment où l'esquilon d'argent de la cathédrale, annonçait la fin de la grand'messe. Je ne le reconnus pas tout d'abord, tant son nouveau costume le rajeunissait.

Il était coiffé d'un sombrero à la Bazile, orné de deux houppes pendantes. Sa soutane en satin noir de Malaga, qui lui serrait coquettement la taille, son rabat en satin bleu broché d'argent et ses manchettes en point de Venise, lui donnaient l'air galant d'un abbé de cour. Un splendide parapluie en taffetas rouge lui servait à assurer sa marche et pouvait garantir son chef en cas d'ondée.

Sans prendre le temps de se reposer, il m'entraîna dehors avec une vivacité juvénile et déploya sur-le-champ ses connaissances de cicerone. Nous fîmes religieusement le tour de la ville, nous arrêtant devant tous les murs, furetant dans tous les recoins, examinant les moindres pierres. Le bon chanoine,

doublement consciencieux en sa qualité de prêtre et d'antiquaire, n'omit aucun détail et tint à me montrer jusqu'au dernier moellon du temps des Incas.

Trois heures sonnaient quand nous arrivâmes devant le temple du Soleil, aujourd'hui église et couvent de Saint-Dominique. Là, mon guide fit halte, tant pour reprendre haleine que pour préparer sa dissertation sur l'antique monument. Pendant qu'il rassemblait ses idées, je remarquai de l'autre côté de la rue ou plutôt du chemin, car cet endroit de la ville était aussi désert que montueux, les débris d'une muraille bâtie, non plus dans l'appareil cyclopéen de la période héroïque, ou dans l'appareil *isodomum*, comme la plupart des échantillons que nous venions d'examiner, mais dans la manière que les architectes modernes nomment appareil en bossage. Je montrai cette ruine au chanoine en lui demandant à quel édifice elle se rattachait.

« Laissons cela, me dit-il ; c'était la demeure d'un traître, dont le souvenir est odieux à tous ceux de ma race. Quant à son nom, si vous tenez à le savoir, on l'appelait Matheo Pomacagua.

— Ce cacique, qui livra Tupac-Amaru aux Espagnols ?

— Lui-même ; et ces Espagnols, qui devaient récompenser son dévouement à leur cause par le grade de colonel, s'acquittèrent envers lui en lui faisant

trancher la tête. Les ruines que vous voyez sont celles de sa maison, rasée en 1814 par arrêt de la cour suprême. Mais qui a pu vous parler de Tupac-Amaru, cousin germain de ma défunte mère? Je ne connais aucun auteur qui fasse mention de mon noble parent. »

Je racontai au chanoine les détails de mon entrevue avec le curé de Tungasuca et l'histoire que je tenais du sacristain Symphorose, sans oublier la brusque façon dont l'Indien l'avait terminée à l'endroit le plus pathétique.

« Vous touchiez, sans le savoir, à la plaie vive de ce malheureux, que je connais beaucoup et que j'eusse déjà recueilli, si, depuis longtemps, Tungasuca n'était pour lui le nid, la patrie, l'univers. Mais je comblerai la lacune qu'il a laissée dans vos souvenirs. Remettons à un autre jour notre examen des ruines du temple du Soleil et allons chez moi, où nous trouverons don José de Balcarcel. Je l'ai invité à dîner dans l'idée que vous ne refuseriez pas de vous joindre à nous. »

Comme j'allais répondre, le chanoine mit mon bras sous le sien et m'entraîna vers sa demeure, située, ainsi que je l'ai déjà dit, derrière le couvent de Santo Domingo.

Les vierges du Soleil, vêtues de soie vert pomme, drapées dans des châles de crêpe de Chine ponceau et coiffées d'asters naturels, étaient assises dans le

salon bleu, où le préfet de Calca leur chantait un *Yaravi*[1], en s'accompagnant sur la guitare.

Notre arrivée fut saluée par un cri de joie. Les ñustas m'accueillirent comme une vieille connaissance et me firent asseoir entre elles sur le sofa. Le chanoine, après s'être enquis de l'heure du dîner, nous quitta pour aller lire son office, et don José se remit à filer des sons.

La voix du préfet, que j'entendais pour la première fois adapter ses intonations aux exigences du solfége, était bien un peu rauque, un peu cassée, et sa méthode de chant assez détestable, mais il avait affaire à un auditoire indulgent, plus disposé à l'encouragement qu'à la critique, et son yaravi, écouté dans le plus grand silence, parut causer à ces dames un sensible plaisir.

Quand il eut fini, il me tendit la guitare, que je repoussai comme si elle eût été de fer rouge, sous le double prétexte qu'une laryngite paralysait en ce moment mes ressources vocales et qu'un rhumatisme articulaire, pris en voyage, m'ôtait l'usage de mes doigts. La guitare fut accrochée à un clou et la conversation, traitant de *omni re scibili et quibusdam aliis*, dura jusqu'au moment où le laquais indien vint annoncer que la soupe était servie.

« Allons avertir mon oncle, dit la plus jeune des

1. Poésie ancienne, qui se chante sur un mode lent et triste; de *Yaravicu*, poëte ou plutôt rhapsode, du temps des Incas.

altesses, qui prit le bras de Balcarcel, me laissant offrir le mien à son aînée. »

Nous trouvâmes le chanoine dans son potager, vaste enclos séparé de la cour d'honneur par un mur en briques. L'illustre vieillard avait dépouillé son costume de ville et s'occupait à tendre des piéges aux oiseaux qui dévoraient ses semences. Nous le rejoignîmes pendant qu'il se lavait les mains dans l'auge du puits.

« Vous ne vous doutez guère, me dit-il, des souvenirs qui se rattachent à ce lieu-ci. Regardez d'abord au-dessus du mur de clôture cette tour carrée qui touche au couvent de Santo Domingo. »

Je levai le nez vers la lourde masse qui bornait tout un côté du potager.

« Cette tour, reprit le chanoine, est le piédestal sur lequel l'image du Soleil était placée autrefois. Chaque matin, l'astre du jour, en se levant, la caressait de son premier rayon. Ce terrain, planté de légumes, était le célèbre *coricancha*[1] ou jardin des Incas. Au lieu de fleurs naturelles, il portait, comme son nom l'indique, des fleurs d'or, façonnées avec une rare habileté par des ciseleurs de Huamanga. L'eau dans laquelle je viens de laver mes mains, et dont la source est inconnue, servait aux ablutions matutinales du villacuma, ou grand pontife. Le bassin qui la contenait était revêtu de lames

1. *Cancha*, jardin ; *ccori*, or.

d'or et d'incrustations de pierres précieuses. Que sont devenues ces merveilles, où sont aujourd'hui ceux qui les créèrent?... Hélas! comme dit votre compatriote Bossuet, que j'ai chez moi traduit en espagnol, « le temps a fait un pas, et la face de la « terre a été renouvelée.... »

Sahuaraura s'interrompit au cri que jeta le laquais en paraissant au fond du potager. L'homme faisait avec ses bras des signaux de télégraphe.

« Mon oncle, le dîner vous attend, dit la plus jeune des princesses, qui comprit sur-le-champ cette pantomime. »

Le chanoine nous conduisit au pas de charge vers le comedor, où le couvert était dressé. Après un court *benedicite*, nous attaquâmes les fruits, les gâteaux et les confitures qui couvraient la table, et, selon la coutume ando-péruvienne, le dessert précéda le dîner. Quand nous parûmes suffisamment gorgés de sucreries, on servit le potage, composé de *chuño* [1] de mouton sec et de fromage blanc, et relevé par un coulis de baume, de safran et de piments rouges. Au potage succédèrent deux entrées; une tête de veau flanquée de fruits et de légumes et un *sullu* [2] de brebis aux raisins secs; puis, vinrent

1. Pommes de terre légèrement écrasées et exposées pendant quelques nuits à la gelée. On les fait bouillir avec du fromage. C'est le mets favori des habitants de la Sierra.

2. Agneau mort-né. Le *sullu* le plus estimé des gens du pays

des écrevisses cuites dans du lait, des pigeons farcis de menthe et de tranches de concombres, des cochons d'Inde couchés sur un lit de laitue, des crèmes au fenouil, des beignets saupoudrés de feuilles de rose et de paillettes d'or, des mets de toute sorte et de toute couleur, dont le dénombrement eût fatigué le vieil Homère.

Ce repas somptueux fut arrosé de vin doux, de vin âpre et de tafia anisé, servi tour à tour et après chaque service, toujours selon la coutume ando-péruvienne. Comme on venait de placer sur la table un immense pastelillo jonché de ces merises noires appelées capulis, Sahuaraura héla l'Indien qui servait à lui seul d'écuyer tranchant, de maître d'hôtel et d'échanson, et lui dit un mot à l'oreille. L'homme alla prendre sur une étagère une amphore en faïence remplie d'un liquide quelconque, couronné d'une écume épaisse, et la plaça devant le chanoine.

« C'était la boisson de mes ancêtres, me dit ce dernier; l'*acca*, que nous nommons aujourd'hui chicha; aux seules vierges du Soleil appartenait l'honneur de broyer le maïs sacré et de préparer par la cuisson cette liqueur que l'empereur et les grands de sa cour buvaient dans des coupes d'or. »

En achevant, le fils du Soleil emplit son verre du

est un fœtus de quatre à six mois, encore à l'état glaireux. Les marchés sont abondamment pourvus de ce mets étrange, dont le seul aspect donne des nausées à l'Européen.

breuvage traditionnel, et passa le pot aux princesses, qui remplirent le leur. Don José, suivit l'exemple des princesses et je fis comme don José, malgré certaine répugnance dont je n'étais pas maître. Le pot, repris par le chanoine, continua son mouvement gyratoire, jusqu'à parfait épuisement de la liqueur qu'il contenait.

Le dîner s'acheva et nous passâmes de la salle à manger dans le salon bleu, où la vue de la guitare, suspendue à son clou, éveilla chez les princesses un désir de danse que Balcarcel se mit en mesure de satisfaire, en raclant *con furore* l'air connu de la *Moza mola*. Déjà la plus jeune des vierges avait rejeté son châle en arrière, cambré sa fine taille et déployé son mouchoir en me priant de lui servir de vis-à-vis, quand son oncle lui posa la main sur l'épaule.

« Manuelita, lui dit-il, danse avec ta sœur, j'ai besoin d'entretenir un moment le petit Français[1]. »

Manuelita fit une charmante moue, qui exprimait clairement que cette substitution d'individu n'était pas de son goût, mais déjà sa sœur était en place, don José attaquait le glosa de l'air en question, et le dépit de la jeune altesse s'effaça devant le plaisir de partir du pied gauche.

1. El Francesito, diminutif qui exprime l'affection et peut également exprimer le mépris.

Je suivis Sahuaraura dans son cabinet de travail, élégante retraite tendue d'une vieille étoffe de soie et garnie d'étagères, où d'admirables échantillons de bric-à-brac péruviens étaient entassés pêle-mêle. Une fenêtre ouverte sur le jardin laissait voir à travers un réseau de cobœas et d'aristoloches, un coin du ciel rougi par le soleil couchant.

« Un Inca du bon temps, me dit-il, en ouvrant un de ces bahuts de chêne finement sculptés qui datent de la conquête espagnole, vous eût offert, après le dîner, quelques feuilles de *cuca*[1] pour aider à la digestion ; moi, pauvre rejeton du grand arbre, je ne vous offre qu'un cigare ; cela vous va-t-il ?

— Parfaitement, » lui répondis-je en prenant un puro de Guayaquil dans la caisse qu'il me tendait.

Le chanoine en prit un aussi, l'humecta délicatement entre ses lèvres, se procura du feu à l'aide d'un yesquero et me présenta son cigare allumé avec cette grâce coquette que les Espagnols ont transmise aux Américains, leurs descendants ou leurs colons.

« A présent, reprit-il, en chassant par ses narines un flot de fumée, parlons un peu de ce qui vous intéresse. Vous m'avez dit tantôt que le sacristain

1. *Erythroxilum coca*, petit arbuste de la famille des malpighiacées. Les Indiens des deux sexes mâchent les feuilles de cet arbuste, qui sont au Pérou l'objet d'un commerce important.

Symphorose avait refusé d'achever l'histoire de mon infortuné parent que vous désiriez connaître en entier.

— J'avoue que j'y tenais infiniment.

— Eh bien, mettez-vous à cette table ; vous y trouverez tout ce qu'il faut pour écrire. Je vais vous prêter une relation manuscrite des derniers moments de Tupac-Amaru, et, pendant que vous en prendrez un extrait, moi je dirai mon chapelet. »

J'obéis, et, quand je me fus installé devant la table, le chanoine me remit un petit cahier de papier jauni, que j'ouvris bien vite à la première page.

Tout d'abord je crus que Sahuaraura, se trompant de cahier, m'avait donné à déchiffrer quelque fragment du Zerdauchst ou du Zend-Avesta, tant l'écriture que j'avais sous les yeux offrait des formes inusitées. En y regardant de plus près, je reconnus la méthode calligraphique en usage dans la Biscaye et le Vascongado du dix-huitième siècle, c'est-à-dire le plus épouvantable amalgame de lettres grecques, de notes de musique et de paraphes fantastiques qu'il soit donné à l'imagination de concevoir et à la main d'exécuter. Ceux à qui le hasard a permis de voir un acte minuté dans quelque escribania d'Aspeyta ou d'Elizondo, comprendront facilement le martyre que me causa cette lecture, martyre que je ne puis comparer qu'à celui de Champollion le

jeune, épelant pour la première fois les Tau, les Ibis et les Anubis des Pylônes égyptiens.

Onze pages du munuscrit traitaient de l'interrogatoire du cacique. Les noms des juges, ceux des témoins, l'âge, les qualités et jusqu'aux relations de famille de ces derniers, y étaient relatés dans une phraséologie pompeuse, entremêlée d'invocations à Jésus et à la Vierge. De ce fatras indigeste, j'arrivai enfin au passage intéressant de l'œuvre, à la sentence prononcée contre Tupac-Amaru. Ce morceau de littérature judiciaire était ainsi conçu :

« Comme il ressort clairement de l'instruction du procès que Joseph-Gabriel Tupac-Amaru a profité de la stupidité bien avérée des Indiens et de leur dévouement à la race des Incas, pour les pousser au meurtre, au pillage, à l'incendie, à la rébellion contre le roi d'Espagne, à la violation des églises et à la profanation des saints mystères, ledit Tupac-Amaru, se disant Inca, sera traîné par les cheveux, de sa prison jusqu'au lieu de son supplice, auquel assisteront sa famille et ses complices.

« A l'endroit désigné pour l'exécution, le bourreau arrachera la langue du révolté avec des tenailles rougies[1], après quoi les membres d'icelui, attachés à la croupe de quatre poulains indomptés[2],

1. *Hecha ascua*, à l'état de braise, dit le texte.
2. *Potres indomitos.*

seront arrachés de son corps et départis sur quatre points différents. L'un de ses bras sera envoyé à Tungasuca, dont il a été l'indigne cacique, l'autre à Carabaya ; une de ses jambes à Santa Rosa et l'autre à Chumbivilcas ; sa tête sera remise aux habitants de Tinta, pour qu'ils l'exposent trois jours durant sur la traverse d'une potence, puis, ce délai expiré, cette tête sera placée au bout d'un pieu et ce pieu fiché en terre devant la principale entrée du village de Tungasuca.

« Après l'exécution dudit Tupac-Amaru et la répartition de ses parties nobles aux chiens de la ville [1], le tronc et les intestins du supplicié seront brûlés sur l'éminence de Picchu, du haut de laquelle le soi-disant Inca a eu l'audace de venir réclamer la ville de Cuzco, comme sa propriété légitime. Ses cendres seront jetées au vent, et une pierre placée sur le lieu de l'exécution transmettra à la postérité le crime du coupable et son châtiment.

« En outre, il est enjoint à tous les Indiens de la ville et de la province de Cuzco de détruire, sous peine des plus terribles châtiments, les portraits, effigies ou insignes de leurs rois. Défense à ces mêmes Indiens de sonner de la conque en signe de deuil le jour anniversaire de la conquête du Pérou,

1. *Su verguenza despedazada y hechada à los perros de la ciudad.* Littéralement. « sa honte mise en pièces et jetée aux chiens de la cité. »

jour qu'ils tiennent pour néfaste et que nous qualifions d'heureux. Les documents, cartons ou dossiers relatifs aux titres de descendance des Incas et reconnus pour tels par l'empereur Charles V, devront être apportés sur la place publique pour y être lacérés et brûlés par la main du bourreau.

« Prononcé par nous, très-illustre et très-puissant seigneur, don Antonio José de Azèche, chevalier de l'ordre royal de Charles III, surintendant de la rente des tabacs, visitador général des tribunaux, etc., etc., assisté dans nos fonctions par les seigneurs Fernand de Saavedra, José de Sanz, etc., etc.

« Cuzco, 15 mai 1781. »

« Et cette horrible sentence fut exécutée? demandai-je au chanoine qui avait terminé ses prières et, debout derrière moi, me regardait écrire.

— Dans toute sa teneur, me répondit-il. Mais ce que vous ignorez, car la sentence n'en dit rien, c'est qu'avant de mourir, Tupac-Amaru vit tomber devant lui les têtes de sa femme, de son oncle et de son neveu. Les deux fils de l'Inca, qu'on avait enchaînés à un poteau, assistèrent ensuite au supplice de leur père et furent assommés eux-mêmes avec la chaîne de fer qui les retenait captifs. Ces faits monstrueux s'accomplirent le 18 mai 1781, trois jours après la signification de la sentence, à onze heures du matin,

sur la place de la cathédrale, à l'endroit appelé : *Portales de los Panaderos.*

— Dieu fasse paix aux victimes et pardonne aux bourreaux! murmurai-je en rendant le cahier à son propriétaire et mettant dans ma poche la traduction que je venais de faire.

— *Amen*, répliqua Sahuaraura; et maintenant que votre curiosité est satisfaite, mon chapelet dit et notre cigare achevé, allons rejoindre ces dames qui doivent m'en vouloir de les avoir privées du plaisir de danser avec vous. »

Une explosion de rires, de cris et de musique nous accueillit en entrant dans le salon.

Le *Jaleo*, exécuté par les deux sœurs et dirigé par le préfet de Calca, qui raclait tour à tour les cordes de la guitare et cognait du poing son ventre sonore, touchait à ce moment de délire où le danseur, courbé jusqu'à terre, poursuit sa danseuse de sollicitations pressantes. Le rôle de l'homme était rempli par l'aînée des princesses avec un entrain, une désinvolture dignes d'un chinganero de profession. Le vieux chanoine, enthousiasmé, se mit à battre des mains en mesure en me faisant signe de l'imiter. *Anda la Jarana*[1] ! cria don José en accélérant le mouvement de la figure avec les pieds, les mains

1. En avant le tapage! C'est l'expression dont le joueur de guitare se sert ordinairement pour accélérer le mouvement de la dernière figure du Jaleo.

et les genoux. Les deux sœurs, électrisées par nos bravos, redoublèrent le jeu de leurs hanches et de leurs mouchoirs, et finirent par se tordre comme des couleuvres. Tout à coup, ô contre-temps inattendu! deux cordes de l'instrument, trop vivement sollicitées, se rompirent avec un bruit strident qui nous fit tressaillir. Balcarcel jeta un cri, les vierges du Soleil s'arrêtèrent, et comme il ne se trouva pas dans la maison de cordes de rechange, que les boutiques étaient fermées à cause du dimanche, force fut de remettre le Jaleo à un autre jour. A la faveur de cet incident, je pus effectuer ma sortie, sans trop d'opposition de la part de mes hôtes.

Le lendemain, le préfet de Calca accourait chez moi pour me serrer la main, me faire ses adieux et me prier d'être son interprète auprès du chanoine et de sa famille, qu'il n'avait pas le temps de voir. Une émeute d'Indiens, dans la maison d'un cabaretier qui avait refusé de leur donner à boire, l'obligeait, me dit-il, à se rendre en toute hâte dans sa préfecture, pour apaiser les troubles, punir les factieux et prévenir les horreurs d'une guerre civile.

« Bon voyage, lui dis-je, et n'oubliez pas, dans la relation de l'événement que vous adresserez *al supremo Gobierno*, de faire du cabaretier un chef de parti, des ivrognes autant de guerilleros, de changer le vin absorbé en sang répandu, et les bouteilles en carabines ; cela vous vaudra quelque aubaine. »

Balcarcel disparut, et je n'entendis plus parler de lui.

Quelques jours se passèrent. Un soir, comme je revenais d'herboriser aux alentours de la ville, rapportant une variété de champignons que je comptais analyser sous forme d'omelette, je trouvai sur le rebord de ma fenêtre une lettre d'Aréquipa, que le facteur y avait déposée. Cette lettre, toute confidentielle, m'avertissait que, si mon absence, déjà trop longue, se prolongeait un jour de plus, mes daturas allaient périr de sécheresse. Comme ma revue archéologique était terminée, mes croquis en point et mon herbier convenablement assorti, je fis ce que tout amateur de daturas eût fait à ma place : j'entassai mes effets dans des malles, j'envoyai quérir un arriero au tambo voisin, et lui dis de se tenir prêt pour le lendemain dans la matinée.

Ces formalités remplies, je me rendis chez Sahuaraura, pour le remercier de ses bontés et prendre congé de ses nièces. Malgré l'heure avancée — sept heures venaient de sonner — je fus introduit sur-le-champ dans le salon bleu, où les princesses charmaient leurs loisirs en ourlant des mouchoirs de poche. Elles m'apprirent que leur oncle, fidèle à une vieille habitude, était allé, après son dîner, faire une partie d'échecs chez un ferblantier du voisinage, avec lequel il avait un bout de parenté. Comme elles se disposaient à l'envoyer chercher, je les priai de

ne troubler ni son plaisir ni sa digestion, promettant de revenir le lendemain avant mon départ.

Levé de bonne heure, j'expédiai d'abord mon guide et mes bagages, avec ordre de m'attendre à Urcos ; je réglai ensuite mes comptes avec mon hôtesse, et n'eus plus qu'à monter sur ma mule et à courir chez le chanoine, que je supposais encore endormi. A mon grand étonnement, je trouvai sa porte ouverte et le paisible logis sens dessus dessous. Trois chevaux, sellés et bridés, piaffaient dans la cour ; l'oncle et les nièces étaient en habits de voyage, et le laquais empilait au fond d'une manne des bouteilles de tout format et des comestibles de toute sorte.

« Vous partez donc aussi ? m'écriai-je.

— Belle question ! fit le chanoine. Est-ce qu'un Inca laissa jamais sortir son hôte de Cuzco sans l'accompagner un bout de chemin et sans vider avec lui une dernière coupe ? »

Pendant que je me confondais en remercîments, les princesses m'offrirent chacune un bouquet de leurs plus belles fleurs, que je plantai galamment dans les fontes de ma selle, en essayant de leur tourner un madrigal dans leur propre langue, où je les comparais à deux tourterelles sorties du même œuf et roucoulant de concert à l'ombre d'un *tunal*[1],

1. *Cactus tuna.* Cette plante, qui, dans les parties tempérées du bas Pérou, couvre de vastes espaces et atteint jusqu'à huit

Elles rougirent un peu du compliment, rirent beaucoup de la façon dont j'écorchais leur idiome, et sautèrent d'un bond sur le dos de leurs montures; puis, quand le chanoine se fut installé sur la sienne, nous enfilâmes un zahuan obscur, qui servait d'écurie, et nous nous trouvâmes dans la rue. L'Indien, portant sur sa tête la manne aux provisions, nous suivit au pas gymnastique.

Parvenu à l'extrémité du faubourg de la Recoleta, et comme nous venions d'entrer en rase campagne, Sahuaraura me montra à quelque distance, sur le talus qui bordait le chemin, un arbre dont le tronc rugueux, le maigre feuillage et les racines déchaussées annonçaient l'extrême vieillesse.

« C'est le chachacumayoc[1], ou l'arbre de la séparation, me dit-il, planté, si l'on en croit la chronique, par *Capac-Yupanqui*[2], cinquième empereur de la dynastie du Soleil. Depuis cette époque, pas un voyageur n'a quitté Cuzco sans venir, en compagnie de ses parents et de ses amis, s'asseoir un moment sous cet arbre pour y recevoir leurs adieux et

pieds de hauteur, donne une ombre épaisse, sous laquelle viennent se blottir, durant le jour, cinq ou six variétés de tourterelles, depuis le *cuculi*, qui est de la grosseur d'un pigeon ramier, jusqu'à l'*urpilla*, de la taille d'un moineau franc.

1. *Capparis ruidifolia*, famille des capparidées. C'est le seul individu de ce genre que j'aie trouvé dans un périmètre de quatre-vingts lieues.

2. Le règne de cet Inca remonte à la fin du treizième siècle.

leur faire les siens. Habituellement on y vient à cheval, en habits de voyage, et le matin plutôt que le soir. Des provisions sont étalées sur l'herbe ; la compagnie s'assied en rond, et la fête du cacharpari, ou des adieux, commence par de gais propos, se poursuit au milieu des chants et des rires et s'achève souvent dans les pleurs. »

Comme nous étions arrivés, il ne restait plus qu'à suivre de point en point les indications du chanoine. Nous nous assîmes donc, non pas sur l'herbe, le site en était dépourvu, mais sur les tapis de nos selles, non pas en cercle, mais aux quatre points cardinaux, et le laquais ayant débarrassé la manne des vivres qu'elle contenait, nous nous trouvâmes en face d'un excellent déjeuner, que l'exercice et l'air vif du matin rendaient doublement précieux.

Au plus fort de l'engagement, et comme nous portions un toast au rétablissement des antiques coutumes, quelques passants, qui remontaient la route, nous montrèrent du doigt en riant. Cette inconvenance, que le chanoine et ses nièces ne relevèrent pas, et à laquelle l'Indien riposta par un geste de mépris non équivoque, me donna à penser que notre réunion sous l'arbre des adieux devait être un fait acquis à l'histoire, un usage tombé en désuétude et si peu connu de la génération actuelle, qu'il prêtait à rire aux badauds.

Après une réfection plus que suffisante et des liba-

tions copieuses, je me levai pour prendre définitivement congé de mes hôtes. Soit que chez moi l'émotion fût au comble, soit que les rasades versées par les princesses m'eussent porté au cerveau, trouvant la parole au-dessous de la circonstance, je les embrassai tour à tour, oublieux de leur rang et de leur sexe, et sans que mon audace parût les courroucer. Le chanoine eut aussi sa part de mes embrassements, et, comme son émotion était pour le moins égale à la mienne, il voulut me tenir l'étrier quand je me mis en selle, excès d'honneur que je ne me résignai à subir qu'après avoir tout mis en œuvre pour m'y soustraire.

Je partis enfin, chargé des souhaits de bonheur de mes nobles amis, marchant au petit pas et me retournant à chaque minute pour répondre du geste aux signes d'affection qu'ils continuaient de m'adresser avec leurs mouchoirs. Un coude du chemin ne tarda pas à les dérober à ma vue, et, pour échapper aux idées noires qui me venaient en foule, je ne vis rien de mieux que de lancer ma mule à fond de train.

Je galopai de si bon cœur qu'à six heures du soir j'avais atteint le lac d'Urcos, où m'attendait mon guide, franchi deux relais de poste, et fait sans y songer neuf lieues de Cordillère.

Je revis successivement les sites que j'avais traversés deux mois auparavant : Tungasuca, dont la

foire n'existait plus, Langui et son lac si limpide, Ocoruro et ses pitons glacés. L'été commençait; une mousse épaisse recouvrait déjà le granit des Andes; les plantes, naguère desséchées, se couronnaient de feuilles et de fleurs; des parfums étranges se jouaient dans l'air, et les grands plateaux émaillés de fleurettes aux mille couleurs, ressemblaient de loin aux compartiments d'une mosaïque.

Huit jours après mon départ de Cuzco, j'arrivai sur les hauteurs de Cangallo, et la ville d'Aréquipa m'apparut au bord de sa vallée, avec ses toits pressés, ses tours, ses clochers, ses coupoles, qui découpaient leur silhouette sur le fond rouge et lumineux d'un soleil couchant.

UNE

NUIT DE NOEL A TIABAYA.

I

OÙ IL EST VICTORIEUSEMENT DÉMONTRÉ QU'EN POLITIQUE, COMME EN BIEN D'AUTRES CHOSES, CE QU'UNE FEMME VEUT....

L'avant-dernière nuit que je passai à Aréquipa fut signalée par un *pronunciamiento* assez bizarre. Le fait se relie si étroitement aux événements politiques dont cette partie du bas Pérou vient d'être le théâtre[1], que j'ai cru devoir en faire comme le pro-

1. Les nouvelles de l'Amérique du Sud, reçues en France au mois de mai 1858, annonçaient le bombardement et la prise d'Aréquipa par le général Ignacio Vivanco, ancien président du bas Pérou.

logue de ce récit, non qu'il ait avec lui une connexion bien intime, mais parce qu'il m'a paru joindre au mérite de l'à-propos, l'avantage d'offrir une page intime et entièrement inédite de l'histoire des révolutions politiques du nouveau monde.

Il était environ deux heures du matin. J'avais passé ma soirée à feuilleter la *Cronica Réal* de Garcilaso de la Vega et la *Historia del Peru* de Blas Valera, en quête des chapitres où ces auteurs traitent de la première occupation de la vallée d'*Ari-Qquêpa* par les sujets de Mayta-Ccapac, et, parfaitement convaincu, après lecture des susdits chapitres, qu'aucun de ces auteurs, d'ailleurs si bien renseignés, n'avait trouvé la vraie signification du nom de cette vallée, j'achevais d'écrire la ligne suivante : « La véritable étymologie d'Aréquipa n'est pas celle que nos ethnographes ont cru devoir adopter sur la foi des auteurs espagnols du seizième siècle..., » quand un choc violent ébranla les volets entre-bâillés de ma fenêtre, située à un rez-de-chaussée donnant sur la rue, en même temps qu'une voix me jetait en passant cet avis sinistre : *Revolucion, apaga U. la luz.* (Révolution! éteignez la lumière).

Courir à ma fenêtre, ouvrir à deux mains les volets intérieurs, avancer précipitamment la tête au dehors, la retirer plus précipitamment encore, en jetant un cri terrible, tout cela fut l'affaire d'une seconde. Dans mon empressement à juger de l'im-

minence du danger que m'annonçait la voix mystérieuse, j'avais oublié que toutes les fenêtres des maisons de la ville sont garnies à l'extérieur de barreaux de fer destinés à protéger leurs habitants aux jours d'émeute, et comme l'architecte de celle que j'occupais n'avait rien négligé sous ce rapport, cet oubli de ma part, joint au brusque contact de mon front avec les barreaux, avait eu pour résultat une douleur aiguë, presque aussitôt suivie d'une bosse.

Étourdi du coup, je me laissai tomber dans un coin de la baie, où, tout en frictionnant la partie contusionnée avec la paume de ma main, j'essayai de prêter l'oreille. Un bruit de foule, une espèce de piétinement auquel se mêlaient des clameurs confuses, s'entendait du côté de la *Llocila* (prise d'eau) qui se trouve au pied du volcan Misti, à l'est d'Aréquipa. Bientôt la rumeur grossit, et les voix, devenues plus distinctes, parurent se diriger vers le quartier de Santo Domingo; l'émeute, car c'en était une, se rapprochait du centre de la ville; mais pourquoi cette émeute, quand la bataille d'*Agua Santa*, gagnée par le général Vidal, avait assuré définitivement à celui-ci le pouvoir que lui disputaient depuis longtemps les généraux Torrico, Orbegoso, la Fuente, San-Roman et l'ex-président du conseil d'État Menendez?

Pendant que je cherchais le mot de cette énigme avec une ardeur qui m'empêchait de constater l'aug-

mentation de plus en plus sensible de mon enflure, des pas précipités retentirent dans la rue, et un homme enveloppé de son poncho parut tout à coup à ma fenêtre.

« Par la Vierge immaculée! me dit-il à voix basse, éteignez donc cette lumière!

— Vilain oiseau de nuit! répliquai-je à cet individu, vous êtes causé que j'ai failli me briser le crâne contre les barreaux! »

Je venais de reconnaître dans mon conseiller nocturne un sereno du quartier que, chaque nuit, je trouvais invariablement posté près de ma fenêtre, où, sous prétexte de me donner l'heure et le bulletin exact de l'atmosphère, il ne manquait jamais de me réciter une lamentable élégie sur sa situation présente et ses appréhensions futures. Cette élégie, que l'homme terminait habituellement par la demande d'un réal pour s'acheter de l'eau-de-vie, était coupée en strophes régulières par la consommation des cigarettes, que de quart d'heure en quart d'heure il sollicitait de ma munificence et que je lui passais tout allumées à travers les barreaux.

Comme le sereno n'avait pas cru devoir répondre à ma phrase de bienvenue, et que sa préoccupation d'esprit, à en juger par le silence qu'il gardait et l'attention profonde qu'il prêtait aux bruits de la rue, semblait l'emporter ce soir-là sur ses habitudes solliciteuses, je me décidai à prendre l'initiative, et,

roulant une cigarette, je l'allumai et la lui offris, dans l'espoir que ce procédé délicat provoquerait chez lui un peu d'expansion; mais, à mon grand étonnement, l'homme, au lieu de la fumer selon sa coutume, l'éteignit contre la muraille et la glissa derrière son oreille, étui naturel où les Cholos et les Métis placent volontiers leurs bouts de cigares.

« Voyons, mon brave, lui dis-je enfin, impatienté de ce mutisme, allez-vous m'apprendre ce que signifie la recommandation que vous m'avez faite?

— Bien volontiers, me répondit-il, mais d'abord éteignez votre lumière. »

Je m'empressai de souffler ma bougie.

« J'ai l'honneur de vous annoncer, continua-t-il, que le Pérou est en pleine révolution, et que nous culbutons cette nuit le président Vidal pour en mettre un autre à sa place. Vidal est un *Churupaco* sans élégance et sans tournure, hors d'état de représenter dignement la nation péruvienne; c'est de plus un homme à sentiments étroits, qui vend les broderies de ses vieux uniformes et fait venir ses repas de la Fonda, au lieu d'avoir une cuisine digne de sa situation; vous comprenez, monsieur, qu'un pareil président ne saurait faire notre affaire, aussi nous sommes-nous empressés de lui choisir un successeur. Quant au conseil que je vous ai donné d'éteindre votre lumière, c'était tout bonnement dans la crainte que les soldats et les Cholos qui passeront

près d'ici ne s'amusassent, en voyant une fenêtre éclairée au milieu de la nuit, à y envoyer quelques balles. Monsieur comprend-il maintenant?

— Pardieu, je comprends parfaitement, et ma reconnaissance vous est acquise à tout jamais.... Seulement, il est une chose que je ne m'explique pas très-bien encore; c'est le rôle qu'en qualité de sereno vous pouvez jouer dans cette affaire, car vous avez dit *nous*, si j'ai bien entendu?

— Qu'est-ce que monsieur trouve donc d'étonnant à cela; un sereno n'est-il pas un citoyen libre?

— Voilà, mon cher, ce que j'ignore; mais ce dont je crois être sûr, c'est qu'un sereno est avant tout chargé de la police de la ville et du maintien de l'ordre, et qu'en prêtant la main aux factieux qui veulent le troubler, ce sereno manque d'abord à son devoir et s'expose ensuite à voir son dos lier connaissance avec la plus neuve des courroies de don José Aranibar, l'intendant de police devant qui il a juré, la main sur l'Évangile, ainsi que cela se pratique, respect, obéissance et fidélité à la constitution.

— Brrr! fit l'homme, qui sait si demain je ne serai pas moi-même intendant de police!

— Diable! repris-je, mais alors c'est beaucoup plus sérieux que je ne le croyais. Et peut-on savoir, honnête sereno, le nom du nouveau chef que vous allez élire?

— Rien n'est plus facile; toutefois je vous avouerai, avant d'aller plus loin, que le mouvement que je me suis donné cette nuit en courant d'un quartier à l'autre, les émotions successives que j'ai éprouvées et la poussière qu'il m'a fallu avaler en outre, m'ont si fort desséché la gorge, que le nom que vous demandez aura bien de la peine à en sortir.... Ah! si j'avais le moindre verre d'eau-de-vie, ou seulement un demi-réal pour me le procurer, que de choses intéressantes je pourrais vous apprendre...! »

La pensée du sereno était d'autant plus saisissable, qu'il avait cru devoir y joindre les ressources de la mimique en passant un bras à travers mes barreaux et en me montrant la paume de sa main, comme une sébile dans laquelle je pouvais déposer mon offrande. Je n'eus plus qu'à m'exécuter.

Mais au moment où l'homme, après m'avoir remercié par un signe de tête, se disposait à me livrer, en échange de ma pièce de monnaie, les secrets de sa politique transcendentale, une troupe de soldats et de Cholos que nous n'avions pas entendus venir, par la raison bien simple que leurs pieds, privés de chaussures, n'éveillaient aucun écho dans la nuit, débouchèrent tout à coup par la rue de Santo Domingo, munis de torches allumées, dont les reflets empourpraient les maisons voisines. Parvenus au centre du carrefour, ces hommes s'arrêtèrent pour pousser un cri de ralliement, auquel répondit un

cri plus éloigné. Mon sereno profita de l'incident pour s'éclipser dans l'ombre, et je restai seul, le visage collé aux barreaux, regardant cette foule étrange, qui ne tarda pas à disparaître dans la rue del Comercio, tandis que les cris de *Afuera Vidal, al muladar el Sambo* (à bas Vidal, au fumier le Sambo!) poussés par une centaine de voix, allaient réveiller en sursaut tous les habitants du quartier.

Cette première troupe n'était que l'avant-garde de l'insurrection, l'escouade des aboyeurs chargés de proclamer la déchéance du général Vidal; le corps d'armée parut bientôt; il se composait d'un groupe d'officiers au milieu desquels paradait, sur un cheval fougueux, une femme coiffée d'un chapeau de paille de Panama, drapée dans un poncho d'étoffe blanche, et qui saluait gracieusement de la main les bourgeois à dèmi vêtus, que la peur ou la curiosité venait d'attirer aux fenêtres. Les cris de *Viva doña Cipriana! Viva Vivanco!* retentissaient sur les pas de ce cortége, éclairé par la flamme des torches, et auquel une nuée de rabonas, hideuses vivandières, armées de fourches et d'épieux, servait d'arrière-garde. Bientôt toute la ville fut en rumeur. Les tambours battirent la générale, les cloches de la cathédrale, des églises et des couvents, sonnèrent à la fois, des feux furent allumés dans les rues, des torches flambèrent à tous les balcons et des milliers de fusées montèrent dans les airs en signe de réjouissance.

« C'est à n'y rien comprendre, me disais-je *in petto*, quand j'eus refermé ma fenêtre et rallumé ma bougie; quoi! cette douce et charmante doña Cipriana, qui, il y a trois mois à peine, avouait ingénument qu'elle avait failli mourir de peur en allant de nuit frapper aux portes du couvent de la Merced, pour y chercher le prêtre qu'un de ses parents demandait à son lit de mort, cette femme au cœur timide, est-elle bien la Bradamante que je viens d'entrevoir, affrontant les ténèbres, haranguant la multitude et promenant l'émeute aux quatre coins de la cité? Allons, allons, M. de la Condamine a eu tort d'écrire que les Amazones du rio Nhamondas étaient rentrées dans la Guyane par la rivière das Trombetas; ces dames, au contraire, ont dû remonter le grand fleuve qui porte encore leur nom et se répandre dans l'intérieur du bas Pérou, où leur descendance est représentée de nos jours par Mme Gamara, l'ex-présidente, et Mme Vivanco, la présidente actuelle. Demain j'aurai l'honneur d'aller féliciter notre héroïne sur ce beau coup de tête, qui, s'il devient un coup d'État, changera probablement les destins de la république. »

Le lendemain, en effet, je me présentai dans la maison Q..., où doña Cipriana avait momentanément élu domicile. La noble dame était en train de dépêcher un messager au général Vivanco, alors à Cuzco, pour signifier à celui-ci qu'au lieu de conti-

nuer à faire les affaires du président Vidal, il eût à s'occuper des siennes, vu qu'à partir de cette heure ce n'était plus Vidal, mais bien lui, Vivanco, que les populations reconnaissaient pour seul et véritable président du Pérou. On devine facilement que je ne pus être reçu. Qu'importaient d'ailleurs au triomphe de la conquérante les félicitations d'un obscur voyageur, quand une députation de bourgeois aréquipéniens piaffait déjà sous ses fenêtres, n'attendant que le moment de ployer le genou devant la présidente? Je repris à pas lents le chemin de mon domicile, et, pour me consoler de ma mésaventure, j'improvisai sur les hasards de la fortune une soixantaine de coplas en espagnol, que je regrette fort de ne pouvoir transcrire ici.

Le soir vint et l'animation redoubla dans la ville. Des lampions furent accrochés aux fenêtres, des bandes de soldats, ivres d'enthousiasme et de *resacado*, parcoururent les rues, escortés de leurs rabonas échevelées et accompagnés de joueurs de guitare. Le peuple suivait en dansant. Sur la plaza Mayor, en regard de la cathédrale, une estrade tendue de velours rouge avait été dressée, autour de laquelle quelques trombones exécutaient de brillantes fanfares. Chaque chicheria ou cabaret eut son festival. Vers neuf heures, quand l'ivresse, comme dit Rabelais, eut gagné jusqu'aux sandales, danseurs, buveurs et musiciens abandonnèrent les tavernes et,

se répandant dans les rues, commencèrent à exécuter le long des trottoirs les plus étranges farandoles, aux cris répétés de *Viva el Peru! Viva nuestro Vivanco!*

Un buste du général, trouvé je ne sais où, fut placé sur une civière, entouré de chandelles, et quelques militaires revêtus de semblants d'uniformes, les pieds nus, coiffés de bonnets de police en calicot blanc, le promenèrent par la ville, aux applaudissements d'une foule émerveillée.

Ce buste, ou plutôt cette tête du nouveau président, dont la beauté remarquable produisait, dit-on, sur les femmes de Lima, l'effet d'une véritable *jettatura*, était l'œuvre d'un sculpteur du pays, habile à façonner le bois. En véritable artiste, épris de la couleur autant que de la forme, ce sculpteur, une fois le portrait achevé, l'avait doté d'un coloris charmant, avait épanoui sur chaque pommette une rose à cent feuilles, et, non content de reproduire, à l'aide d'ocre rouge et de noir d'ivoire, la nuance *auburn* des cheveux de son modèle, avait poussé l'imitation de la nature jusqu'à enchâsser dans les cavités sourcilières, deux yeux d'émail, auxquels la flamme des chandelles prêtait un éclat radieux. En narrateur fidèle, j'ajouterai que cette tête, au lieu d'être supportée par un socle, comme la plupart des œuvres de ce genre, était nettement terminée par une ligne droite qui, passant entre la cinquième et la sixième

vertèbre cervicale, donnait au chef du général Ignacio Vivanco l'aspect d'une tête coupée.

Dans la foule à laquelle je m'étais mêlé, pour ne perdre aucun détail de ce spectacle, j'entendis une chola, pauvre femme du peuple, debout à mes côtés, s'écrier en joignant les mains, quand passa devant nous la civière triomphale : *Dios mio que candida es la gente de mi tierra*[1] !

Le bruit des vivat étouffa fort heureusement ces paroles, qui, dans l'enthousiasme bachique dont la foule était animée, pouvaient procurer les honneurs du martyre à l'imprudente qui les avait proférées.

Après deux heures de promenade dans les rues et de libations au seuil des cabarets, le cortége regagna la plaza Mayor, et le chef polychrome du président fut solennellement déposé sur le velours de l'estrade, où, pendant le reste de la nuit, les trombones burent à sa santé et lui jouèrent à l'envi leurs plus brillantes symphonies.

Le surlendemain de cette mémorable soirée, après avoir pris congé de mes amis et connaissances, je quittais Aréquipa pour n'y plus revenir. Suffisamment édifié sur les antécédents historiques de la cité hispano-américaine, bâtie, en 1536, par le capitaine Pedro Anzurez de Campo Redondo, j'avais

1. Mon Dieu, que les gens de mon pays sont bêtes !

hâte d'entreprendre l'exploration de la vallée qui s'étend devant elle comme un tapis de verdure et de fleurs, et lui donne ce cachet pittoresque qui manque à la plupart des villes de l'Amérique du Sud, presque toujours cachées dans les anfractuosités des Cordillères, ou accroupies au bord de l'Océan, dans des plaines de sable.

II

QUI TRAITE DE DÉTAILS DOMESTIQUES DANS LESQUELS LES CÉLIBATAIRES ET LES VOYAGEURS AUX TERRES LOINTAINES, POURRONT TROUVER QUELQUES INDICATIONS UTILES.

Le village d'Umaro, où j'avais transporté mes pénates et que je comptais habiter pendant la durée du travail que j'allais entreprendre, est situé à deux lieues ouest d'Aréquipa et à cinq cents pas d'une chaîne minérale, qui forme, de ce côté, la limite naturelle de la vallée.

Rien de plus triste que l'aspect de ce site, borné au couchant par une muraille de grès roussâtre, haute de mille pieds, longue de quatre lieues, et dans les interstices de laquelle pointent, de loin en

loin, des candélaris épineux, qui lèvent vers le ciel leurs bras poudreux et décharnés comme pour implorer de sa miséricorde quelques gouttes de pluie à défaut de rosée. Entre cette muraille et les maisons du pueblo, au milieu de maigres terrains, où les pierres semblent pousser concurremment avec le trèfle et les pommes de terre, passe la rivière ou plutôt le torrent Tambo, dont le bruit, l'écume et le mouvement égayeraient quelque peu cet aride paysage, si les avantages qui résultent de la présence de ce cours d'eau n'étaient désagréablement contrebalancés par les dégâts qu'il occasionne à l'époque de la fonte des neiges dans la Sierra. Sortant alors du lit que lui a creusé la nature, son premier soin, en s'épandant aux environs, est de submerger les récoltes, d'abattre les maisons et d'entraîner les animaux, au grand émoi des propriétaires. Il faut, du reste, rendre à ces derniers une justice : depuis trois siècles que le même fait se reproduit au moins une fois chaque année, l'idée ne leur est pas encore venue qu'en reculant d'une centaine de toises leur village si souvent submergé, ils seraient pour toujours à l'abri des inondations.

Une particularité non moins remarquable que la laideur du site que je viens de décrire, c'est l'orientation des maisons du pueblo, dont toutes les ouvertures, quelles qu'elles soient, portes, fenêtres, œils de bœuf ou chattières, au lieu d'être percées à l'est,

c'est-à-dire du côté de la vallée, de la Cordillère et du soleil levant, regardent obstinément la muraille ornée de cactus, qui leur intercepte à la fois l'espace, l'air et la lumière. Je n'ai jamais pu m'expliquer ce genre de construction adopté par tous les maçons autochtones, à moins qu'il ne faille l'attribuer à cette horreur de la civilisation et à ce besoin d'en détourner les yeux, qui caractérisent la plupart des races primitives.

La préférence que j'avais cru devoir accorder à Umaro sur tous les villages voisins — préférence dont les voyageurs ou les touristes qui ont visité Aréquipa et sa vallée pourraient à bon droit s'étonner, si je ne me hâtais d'en donner la raison — cette préférence tenait uniquement à ce que ces derniers, placés dans une situation riante, entourée d'eaux vives, d'arbres et de fleurs, jouissent du privilége d'attirer pendant la saison des bains, c'est-à-dire de novembre à janvier, la bonne et la mauvaise société d'Aréquipa, tandis que le village d'Umaro, privé de ces agréables ressources et n'ayant à offrir aux citadins en villégiature que les cactus de sa muraille et les pierres de son torrent, est, de leur part, l'objet d'une profonde indifférence et même d'un abandon complet. Or, c'est précisément sur cette indifférence et sur cet abandon que j'avais compté. Dans les villages à la mode, tels que Sabandia, Tingo, Jésus, Sachaca, los Perales, où les baigneurs

et les oisifs viennent planter leur tente pendant un mois ou deux, ma porte eût été littéralement assiégée par une foule de visiteurs des deux sexes, qui, sous prétexte que je devais m'ennuyer seul, m'eussent proposé de me distraire en leur compagnie, au moyen de bains plus ou moins prolongés, de parties de dés plus ou moins ruineuses, de bals plus ou moins décolletés. A Umaro, je n'avais à redouter aucune de ces propositions malséantes, n'ayant d'autres voisins qu'un meunier cholo tout occupé de ses moutures, et quelques commères qui passaient leurs journées à fabriquer de la chicha et leurs nuits à la boire, gens de bien s'il en fut, point bavards, peu curieux, et qui, loin de chercher à faire ma connaissance, soit à la faveur d'un salut, soit à l'aide d'un compliment, quand, par hasard, je les surprenais assis au seuil de leurs chaumières, se levaient en m'apercevant et rentraient aussitôt chez eux, comme des limaçons dont on touche les cornes.

La demeure que j'avais prise en location pouvait passer pour un château, à côté des sept ou huit ranchos que comptait le village ; aussi les habitants de ce dernier, par égard pour la tournure de l'édifice, auquel se rattachaient à titre de dépendances un morceau de terrain en friche et deux figuiers improductifs, ne l'appelaient-ils jamais autrement que *la hacienda*, qualification qui, dans leur idée, équivalait à celle de *domaine*.

Ce château ou ce domaine, selon qu'on voudra le nommer, était un parallélogramme en terre, couvert de chaume, et se composait d'une seule pièce d'à peu près quinze mètres de long sur huit mètres de large, divisée en deux parties par une cloison en toile blanchie à la chaux; une banne tendue à l'aide de cordes et de clous, et constellée par la dent des surmulots, servait de plafond au double appartement éclairé par le jour de la porte et les rayons du soleil qui, glissant à travers le chaume et les trous de la toile, venaient dessiner sur le sol des arabesques lumineuses dont le déplacement indiquait l'heure diurne avec l'exactitude d'un gnomon. Devant la façade de la maison, tournée comme celle des demeures voisines du côté de la muraille aux cactus qui bornait l'horizon, s'étendait une varanda, espèce de cage oblongue, treillisée en roseau, couverte en paille et reposant sur un terre-plein auquel on parvenait du dehors par un escalier de trois marches. Cette varanda, où l'air et la lumière circulaient librement, pouvait, selon les goûts de l'habitant, servir de salle à manger, de salon de conversation ou de cabinet de travail ; en attendant, elle servait d'asile aux hirondelles et aux chauves-souris. Telle était, en y rattachant un poulailler et un parc à mules, situés, l'un à la droite, l'autre à la gauche de l'édifice, l'exacte configuration de ce dernier. Quant au mobilier locatif, il se composait d'une

table carrée et de deux bancs en bois scellés à demeure dans la pièce d'entrée, d'un fouet accroché au-dessus de la porte, d'une malle sans couvercle, et de bouteilles vides, oubliées probablement par le précédent locataire.

Quelque délabré que puisse paraître ce domaine, il avait néanmoins son personnel de serfs attachés à la glèbe, que je vis accourir le soir même de mon arrivée. A peine mes bagages étaient-ils déposés sous la varanda, que trois petits Indiens de huit à dix ans, entraient accompagnés de deux molosses d'une maigreur phénoménale. Pendant que les premiers me saluaient au nom de la *Virgen purissima*, en m'appelant leur père et en me baisant la main, selon l'usage du pays, les seconds me flairaient, pour s'assurer par mon odeur de mon rang et de ma dignité, et suffisamment renseignés par cet examen olfactif, faisaient acte de soumission en me posant leurs pattes crottées sur les épaules.

Une chola entre deux âges, que j'avais arrêtée à l'avance pour me servir de cuisinière, parut sur ces entrefaites et vint prendre mes ordres. Je lui montrai la manne aux provisions en la priant de me préparer à souper. Le premier soin de la femme, après avoir vérifié la nature des victuailles dont je m'étais pourvu, fut de décrocher le fouet, d'en appliquer lestement quelques coups aux molosses, en leur donnant pour raison de cet acte arbitraire

qu'une varanda n'était pas un chenil, et de distribuer sa tâche à chacun des enfants, qu'elle connaissait par leurs noms, et sur l'esprit desquels elle paraissait avoir une certaine influence, à en juger par l'activité remarquable que ceux-ci déployèrent sur-le-champ. Pendant que l'un courait à la source voisine pour y puiser de l'eau, l'autre allumait du feu à quelques pas de la demeure, avec la fiente sèche et les bûchettes que lui passait son camarade. De son côté, la cuisinière allait, venait, tranchait, dépeçait avec un empressement grave et digne, qui me donna de sa personne et de son talent culinaire une très-haute idée.

A huit heures précises, mon couvert était mis dans la varanda, un chupé fumant placé sur la table, et les trois bambins, Mathias, Mariano et Manuco, debout en face de moi, les bras croisés sur la poitrine, les yeux fixés en terre, attitude respectueuse que leur avait fait prendre Antuca[1], la cuisinière, habituée, à ce qu'il me parut, au style et aux traditions des maisons nobles du pays. Celle-ci, tout en s'occupant des préparatifs de mon coucher, venait de temps en temps s'assurer par un coup d'œil que nos jeunes conscrits étaient toujours au port d'armes, la tête droite, les épaules bien effacées, les pieds sur une même ligne et dans une immobilité

1. Diminutif quechua d'Antoinette.

parfaite. Quant aux molosses, retenus sur le seuil par la crainte des coups de fouet, je les entendais geindre et soupirer avec des inflexions de voix qui témoignaient autant de sympathie pour ma personne que d'envie de prendre part à mon souper.

Au bout d'un quart d'heure, j'avais satisfait aux exigences de mon estomac, fait le nœud de rigueur à ma serviette, et, comme je retirais de ma poche mon étui à cigarettes, Antuca, comprenant à ces démonstrations muettes que je lui donnais carte blanche, s'empressa d'enlever les restes du chupé, dont elle fit quatre parts inégales, s'adjugea la plus forte et distribua les trois autres aux enfants, qu'elle entraîna sur ses pas à l'extrémité de la varanda. Là, chacun d'eux s'assit à terre et se mit à expédier sa pitance avec une activité de mâchoires qui dénotait un appétit longtemps contenu. Après le tour des gens vint celui des chiens, qui furent chargés du nettoyage de la marmite et des assiettes, et s'en acquittèrent en conscience.

Tandis qu'en femme d'ordre, ma ménagère, avant de se coucher, ramassait çà et là ses divers ustensiles et les empilait dans un coin, les jeunes Indiens, qu'elle avait dépêchés au dehors sans leur donner le temps d'avaler leur dernière bouchée, reparurent portant des brassées de luzerne avec laquelle ils se mirent à façonner des tampons. Curieux de connaître la destination de ces objets qui, par leur configu-

ration autant que par la qualité de leur matière, me semblaient dignes d'intérêt, j'interrogeai mon factotum femelle, qui m'apprit que ces tampons de feuilles étaient destinés à calfeutrer le plafond de ma chambre à coucher, par les crevasses duquel des légions de surmulots, domiciliés depuis longtemps dans le chaume de la toiture, avaient l'habitude de s'introduire chaque nuit dans l'intérieur de la maison, pour s'y livrer à des perquisitions gastronomiques, quelquefois même à des ébats folâtres, dont mon sommeil pourrait être troublé. J'attendis patiemment que ces réparations urgentes fussent terminées, et quand mon plafond eut été restauré, que j'eus donné ma bénédiction aux enfants[1] et reçu mon bougeoir des mains d'Antuca, je passai dans la seconde pièce, où je trouvai mon almofrez[2] ouvert et ma couche dressée. Dix minutes après, j'étais enseveli dans un profond sommeil.

1. Cette formalité, que les domestiques d'une maison ne manquent jamais d'accomplir à l'égard de leurs maîtres et des visiteurs inconnus qui se trouvent présents à l'heure du coucher, consiste de leur part en un souhait de bonne nuit, suivi d'un baiser qu'ils déposent sur la main de la personne à qui ils s'adressent, hommage auquel celle-ci répond invariablement par les paroles *Anda con Dios*, en leur imposant les mains.

2. Grand porte manteau en cuir brut, muni d'une chaîne et d'un cadenas, et dans lequel est renfermé un coucher complet. Ce porte manteau est indispensable dans un voyage à travers les sierras, où la plupart du temps on est obligé de dormir à terre.

Pendant la nuit, les secousses de la cloison, jointes aux trépignements, aux soubresauts et aux culbutes qui ébranlaient de telle sorte la toile du plafond, qu'on eût cru que tous les rats de la contrée s'étaient donné rendez-vous en ce lieu, me démontrèrent victorieusement l'opportunité des bouchons de feuilles. Sans la sage précaution qu'avait cru devoir prendre ma cuisinière, j'étais rongé jusqu'aux os. Un moment j'eus l'idée de me lever et de fuir ce repaire; mais, en songeant que la luzerne, végétal antipathique aux surmulots, mettait entre eux et moi une barrière infranchissable, je ne tardai pas à me rendormir, bercé par la tempête qui mugissait au-dessus de ma tête.

Le lendemain, après un repos de douze heures, la première chose que j'aperçus, en entrant dans la varanda, fut la nappe mise; la seconde fut ma ménagère, occupée de fouetter le chocolat qu'elle me destinait. J'attaquai immédiatement le côté solide du déjeuner, et quand j'en fus au théobrome, dont la préparation savante faisait honneur au talent d'Antuca, j'interpellai cette dernière au sujet des arrangements qu'il me faudrait prendre avec les habitants du pueblo d'Umaro, pour l'approvisionnement du garde-manger, que je désirais tenir sur un pied de guerre. Mais, à mon grand étonnement, elle m'apprit que le pueblo, ne produisant rien, ne se trouvait en mesure de rien fournir, et que, depuis

le pain jusqu'à la moutarde, j'aurais à tirer toutes mes subsistances d'Aréquipa. Après mûre délibération, il fut décidé que, le samedi de chaque semaine, Antuca, à califourchon sur un âne que je devais louer à cet effet, se rendrait à la ville pour y faire nos provisions solides et liquides chez les fournisseurs de sa connaissance; deux mannes en osier, munies de leurs couvercles et accrochées au bât de l'Aliboron, devaient servir au transport des denrées. Afin de ne pas surmener l'animal, Antuca offrait généreusement d'effectuer le retour à pied

Je remerciai la brave femme du zèle qu'elle manifestait à l'endroit de mon service, et l'engageai à persévérer dans ces louables intentions, l'assurant qu'elle n'aurait jamais à se plaindre de moi si sa conduite était toujours à la hauteur des circonstances. Comme je terminais cet entretien par quelques instructions sur la façon toute maternelle dont je désirais qu'elle traitât les jeunes Indiens que je plaçais sous sa tutelle, elle m'interrompit dès les premiers mots, pour m'assurer qu'à cet égard je pouvais être parfaitement tranquille; non-seulement elle se chargeait avec plaisir de la surveillance des enfants, mais elle promettait encore de développer leurs qualités naissantes et de raccommoder leurs chausses; quant aux soins à donner à ma personne, jamais évêque ou archevêque, assurait-elle, n'aurait été plus dorloté que moi. Mes cigarettes seraient

prises chez la bonne faiseuse, mon linge parfumé aux mille fleurs, ma chère des plus délicates, et si quelque voisin, de l'un ou de l'autre sexe, s'avisait de tenir sur mon compte des propos peu séants, c'est elle, Antuca, qui se chargeait de lui en demander raison.

Devant un pareil dévouement, qui me débarrassait des tracas du ménage et me laissait le libre emploi de mon esprit et de mon temps, je me sentis pénétré d'une si vive reconnaissance, que j'abandonnai sur-le-champ les rênes de l'État et la conduite des affaires à mon fidèle ministre, bornant désormais mes aspirations à cette royauté paisible que Béranger a immortalisée dans la plus naïve de ses chansons.

Grâce à l'abandon complet de tous mes pouvoirs, abandon qui me procura d'immenses avantages, pendant qu'Antuca en retirait à peine quelques légers profits, mon bonheur domestique fut sans nuages, et, pendant cinq mois que j'habitai le manoir d'Umaro, je le déclare ici, à la louange de mon majordome femelle, et puisse ma déclaration lui valoir que de droit près d'un célibataire ou d'un voyageur à venir, jamais, au retour de mes longues courses, je ne manquai de trouver mes pantoufles à ma portée et mon dîner servi à point.

III

COMMENT EN CUEILLANT LES POIRES D'AUTRUI, L'AUTEUR FIT LA CONNAISSANCE D'UN BOTANISTE DU PAYS, ET CE QUI S'ENSUIVIT.

En débutant dans la grande vallée par une exploration des plages du Tambo, à partir de l'endroit où ce torrent reçoit les eaux du Sabandia, jusqu'aux plaines d'Utchumayo, où il s'unit au Rio-Chile pour former la rivière Victor, tributaire de l'océan Pacifique, j'avais cru tenter un coup de maître et recueillir la matière de dix volumes; mais cette exploration, bien qu'accomplie selon le rite accoutumé, c'est-à-dire le fusil sur l'épaule, le baromètre en sautoir, l'herbier en bandouillère, un album d'une main et un filet de l'autre, n'avait eu pour moi d'autre résultat qu'un gros rhume, une foule de meurtrissures et l'intime persuasion que la flore et la faune de ces parages étaient d'une pauvreté désespérante, et que rien n'y méritait les honneurs de la science ou de l'art, de l'herbier ou de l'album. Mortifié, mais non rebuté par l'insuccès de cette tenta-

tive, j'avais tourné le dos aux rives infécondes du Tambo et dirigé mes pas vers les coteaux riants de Sachaca et de Tiabaya, au pied desquels, le jour même de mon arrivée, j'avais tué de beaux oiseaux, étudié les mœurs de quelques autres, et constaté que la fourrure de l'aperæa est d'un gris uniforme à l'état sauvage, et que le cresson, la menthe et le céleri, croissent naturellement aux revers des fossés. Pénétré d'un légitime orgueil à l'idée de ces découvertes que je me promettais de pousser plus loin, je continuai donc mes études sur la contrée, passant, selon que besoin était, du sentier banal à l'enclos privé, soit en enjambant les ruisseaux, soit en franchissant les clôtures, au grand scandale des chacareros sur le domaine desquels j'empiétais ainsi sans cérémonie.

Quelques jours me suffirent pour explorer le plat pays compris entre Sachaca, Yanahuara, Cayma, Utchumayo, Ocongate et Tiabaya; puis, quand j'eus catalogué, peint ou décrit tout ce qui m'avait paru avoir quelque droit à une mention, passant de l'étude des plaines à celle des hauteurs, je gravis successivement les rampes de Sachaca et celles d'Ocongate, d'où j'atteignis les collines de Tiabaya, au pied desquelles, du côté de l'ouest, est situé le pueblo d'Umaro, où j'avais élu domicile.

Tiabaya, si renommé vers la fin du dix-huitième siècle, par la saveur de ses ragoûts pimentés, la

qualité de sa chicha et le nombre de ses guinguettes, où les deux sexes d'Aréquipa, depuis la première noblesse jusqu'à la plus infime roture, accouraient le dimanche en pèlerinage, Tiabaya aux bals si caractéristiques, aux amours si faciles, aux festins si tumultueux, Tiabaya n'était, hélas! à l'heure où je le visitai, qu'un obscur village peuplé de Cholos et d'Indiens, voués, ainsi que leurs compagnes, aux travaux agricoles, circonstance qui les tenait éloignés de leurs demeures, dont les portes restaient closes du matin au soir pendant six jours et demi de la semaine.

La première fois que je me hasardai dans ce morne séjour, je crus, littéralement, être entré dans un cimetière. Les maisons, hermétiquement closes, carrées de forme et peintes à la chaux, avaient un air de sépulcres blanchis. Il était midi; un soleil éclatant inondait la grande place, et, réverbéré par une ligne de murailles qui la flanque sur trois côtés, brûlait les yeux comme un miroir ardent. Des cactus rabougris, des crassulées étranges, s'étalaient sur les toitures comme une lèpre végétale, et ajoutaient une tristesse de plus à la tristesse générale. L'église, close et muette aussi, formait le côté sud du parallélogramme avec sa tour carrée qui dominait la foule des maisons et sa statue équestre de san Yago, le gynète espagnol, dont le cheval, depuis longtemps, ne galopait plus que

sur trois jambes. L'ortie, les mauves, la folle avoine, avaient recouvert l'aire de la place et rempli les acéquias disposées en croix, qui durent autrefois rouler une eau claire et limpide, mais dont les sources étaient aujourd'hui taries et les canaux à demi comblés par la poussière et le gravier. Des porcs, des poules, des canards, seuls hôtes de la localité, étaient voluptueusement couchés au milieu des herbes. Au bruit de mes pas, ils levèrent la tête, et, me reconnaissant sans doute pour un étranger, s'enfuirent avec toutes les démonstrations d'un violent effroi. Je traversai la place, où la végétation me montait jusqu'aux genoux, et pris au hasard une des ruelles qui y aboutissent, laquelle me conduisit, après maints circuits assez périlleux, au pied des serros, qui forment un soubassement au pueblo; là, le décor changea brusquement. Au lieu du village aux murs calcinés par un soleil torride, j'eus sous les yeux une véritable forêt de poiriers, dont les arbres, en se rejoignant par leur cime, formaient un dôme de verdure sous lequel merles et friquets s'égosillaient à qui mieux mieux. Quelques rayons, pareils à des traits d'or, glissaient à travers la futaie et venaient dessiner sur le sol de grands losanges lumineux. Cette forêt ou ce verger, qui fuyait devant moi dans un lointain bleuâtre, figurait à ma gauche une suite d'assises disposées en recul, comme les gradins d'un amphithéâtre, et re-

vêtues extérieurement de blocs de grès destinés à prévenir leur éboulement. D'en bas, ces étroites plates-formes faisaient l'effet de jardinières rustiques dans lesquelles les arbres auraient été plantés. Des sources descendues des hauteurs, se précipitaient d'étage en étage avec un bruit de cascatelles, et, traversant le chemin dans des canaux en pierre, s'allaient perdre à ma droite, dans d'autres allées de poiriers, non plus étagés comme les premiers, mais symétriquement alignés sur un terrain plane, au delà duquel s'étendaient des carrés de fraises. Entre l'affreux pueblo perché sur la hauteur, et cette oasis, pleine d'ombre, de fraîcheur, de mystère, l'antithèse était si tranchée, que je me crus un instant le jouet d'une illusion. Pour dissiper mes doutes, j'entrai sous le couvert et me dirigeai en toute hâte vers les plates-bandes de fraises. J'en goûtai quelques-unes, elles étaient exquises. Certain alors que le riant verger n'était point un effet de mirage, comme je l'avais cru d'abord, et que ses fruits avaient non-seulement une existence réelle, mais des qualités fort agréables, je crus devoir répéter, sur les poires, l'essai que je venais de tenter sur les fraises, et la première sur laquelle je tombai, m'ayant donné l'idée de passer à une seconde, je commençai aussitôt d'en remplir mes poches[1].

1. La seule fraise cultivée dans toute l'étendue du Pérou est la

Comme j'attirais à moi une branche chargée de ces fruits dont la teinte blonde dénotait une maturité parfaite, une voix, qui retentit à mon oreille comme le clairon de l'archange, me cria dans un espagnol très-compréhensible :

« Hé ! dites donc, là-bas, on achète les poires avant de les manger. »

Cette apostrophe m'étourdit de telle sorte, que je ne sus trop d'abord si je devais rendre ou avaler la moitié de poire que j'avais encore entre les dents, mais une minute de réflexion me suffit pour comprendre qu'une plus longue hésitation serait ridicule, et que je n'avais autre chose à faire qu'à délier les cordons de ma bourse en montrant mon visage au propriétaire au lieu de lui tourner le dos, manœuvre que j'exécutai sur-le-champ.

J'aperçus alors, à travers les arbres de droite, une longue figure vêtue de deuil qui enjambait les plates-bandes dans l'intention évidente de se rapprocher de moi ; par politesse, je fis trois pas au-devant d'elle, après avoir préalablement débarrassé mes poches de leur contenu.

« Seriez-vous, monsieur, le propriétaire de céans ? demandai-je à cet inconnu tout de noir habillé, quand

variété dite *capron* ou *ananas*, qu'on croit originaire du Chili. L'unique variété de poires qu'on y trouve est la *mouille-bouche*, importée au commencement du dix-septième siècle par les premiers colons espagnols.

il me parut être à portée de la voix. J'aurais, en ce cas des excuses à vous faire, sans préjudice d'un petit compte à régler avec vous....

— Je ne suis pas le propriétaire, me répondit l'individu en m'adressant un profond salut.

— Vous êtes peut-être le régisseur ou le gardien de la propriété ? continuai-je.

— Pas plus l'un que l'autre.

— Alors, mon cher monsieur, puisque vous n'êtes ni le propriétaire, ni le régisseur, ni le gardien de cet endroit-ci, à quoi bon m'interpeller à tue-tête et venir troubler mon plaisir ?

— Pardon, me dit-il, mais j'ignorais que votre seigneurie pût trouver du plaisir à transgresser un des saints commandements de Dieu.

— Le bien d'autrui tu ne prendras ?

— Ni retiendras à ton escient, acheva l'inconnu ; et si j'ai cru devoir vous le rappeler, c'était uniquement dans la crainte que le propriétaire, en vous voyant dévaliser ses arbres, ne vous fît un mauvais parti.

— J'entends ; vous voulez dire qu'il m'eût tiré un coup de fusil ou fait dévorer par ses chiens ?

— Non, monsieur ; c'est pousser les choses un peu trop loin ; mais il fût allé se plaindre à l'alcade, qui en eût instruit le gobernador, lequel en eût référé au juez de derecho, qui vous eût condamné à payer une grosse amende. Oh ! la justice ! la justice

des hommes! C'est à elle, monsieur, que j'ai dû tous mes malheurs, et si je me suis permis de vous interpeller d'une façon un peu brusque peut-être, c'était, non par oubli des convenances, mais par excès de zèle, et pour vous éviter avec les tribunaux des désagréments pareils à ceux que j'éprouvai jadis.

— En vérité, monsieur, je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance.... L'appellido de votre grâce, s'il vous plaît?

— José Tamal, me dit l'homme en ôtant son chapeau.

— Et vous habitez probablement dans le voisinage?....

— Je suis attaché à l'église de Tiabaya, en qualité de sonneur de cloches, d'organiste et de diezmero[1]. »

J'eus alors le secret de l'indéfinissable parfum de sacristie qu'exhalait cet individu, parfum que j'avais flairé tout d'abord, mais sans pouvoir au juste en préciser la qualité.

D'une taille fort au-dessus de la moyenne et d'une maigreur ostéologique, José Tamal avait, en outre, un visage triangulaire couleur d'ocre jaune, de grosses mains aux doigts noueux, et de grands pieds qui posaient à plat sur le sol comme ceux des palmipèdes. Un de ces chapeaux en laine de vigogne,

1. Individu chargé de recueillir les dîmes.

communément désignés dans le pays par le sobriquet de *ventres d'âne*, couvrait sa tête, rasée de l'une à l'autre oreille, et dont les cheveux, à partir du crâne, déployaient une profusion de mèches plates d'un noir luisant, qui retombaient sur les épaules de l'individu en les ombrageant comme une crinière. Un gilet de tricot noir enveloppait son torse, un pantalon de futaine de la même couleur emmaillottait ses jambes, et sa cape en bayeta, déchiquetée sur les bords, comme celle de César de Bazan, de picaresque mémoire, adhérait à son dos et pendait jusqu'à ses mollets avec la flaccidité d'une toile d'araignée.

Quant à l'âge de mons Tamal, il eût été difficile de le préciser, car son visage était de ceux que la nature se plaît à rider de bonne heure ; n'avait-il que trente ans, en avait-il déjà cinquante, c'est ce que l'examen le plus approfondi ne permettait pas de décider; mais si son acte de naissance paraissait aussi indéchiffrable que celui d'un plésiausore ou d'un ptérodactyle, il n'en était pas de même des qualités de son être moral, à en juger par l'expression d'une physionomie où se peignaient la candeur et la suffisance, la bénignité et l'entêtement.

En s'apercevant que je l'examinais avec une certaine attention, le sonneur de cloches avait baissé les yeux, et joignant les mains par manière de contenance, s'amusait à tourner ses pouces l'un sur l'autre. Désireux de conquérir ses bonnes grâces afin d'ob-

tenir plus tard de lui quelques détails locaux, qu'il devait être à même de me fournir mieux que personne, je jugeai de bonne politique de rompre l'incognito, que j'avais gardé jusque-là ; mais comme j'ouvrais la bouche pour lui donner mon nom et mon adresse, il m'interrompit par un geste courtois.

« Je sais déjà, me dit-il, que vous êtes Français, domicilié à Umaro ; que vous passez vos journées à chercher des plantes dans la campagne et vos nuits à écrire ou à dessiner.

— C'est pardieu vrai, répliquai-je ; mais comment êtes-vous si bien renseigné sur mes faits et gestes ?

— Eh ! ne vous ai-je pas vu cent fois, du haut de mon clocher, traverser les champs, escalader les serros, franchir les acéquias, emporté par votre passion dominante, qui est aussi la mienne !

— Quoi ! señor Tamal, vous feriez de la botanique, vous seriez un amant de Flore, comme disent les classiques de mon pays ?

— Oh ! monsieur, je ne recueille que des plantes médicinales, des simples, comme on les appelle communément ; j'en ai même une petite collection de choix que je pourrai vous montrer si vous le désirez.

— Comment ! si je le désire ! mais je le désire très-ardemment, et vous ne sauriez me causer un plus grand plaisir ; toutefois, avant de passer outre,

je me permettrai de vous adresser une petite question.

— Monsieur, je suis tout à vos ordres.

— Dites-moi qui vous a si bien instruit de l'emploi de mon temps, non pendant la journée, où soit d'un clocher, soit d'une fenêtre, chacun peut me voir sur les grands chemins, mais pendant la nuit, où j'ai l'habitude de rester chez moi et de tenir ma porte fermée?

— Pur hasard, monsieur, pur hasard ; votre cuisinière étant venue dans le pueblo pour y faire emplette de jeune volaille, de laquelle, me dit-elle, vous étiez très-friand, j'eus l'honneur de lui vendre quelques élèves de ma basse-cour, et de fil en aiguille, nous en vînmes à parler de vous. C'est une bien respectable et bien honnête femme, monsieur, que votre Antuca ; sans compter qu'elle n'a pas sa pareille dans toute la province pour l'assaisonnement d'un *locro*[1] ou la préparation d'un *disparate*[2]. »

En qualité de maître d'Antuca, il était de mon devoir de remercier M. Tamal de l'opinion flatteuse qu'il venait d'émettre sur le compte de ma cuisinière, et des éloges non moins flatteurs qu'il tributait à son talent, et c'est ce que je m'empressai de faire ; puis, comme l'heure était venue pour moi de mettre ce

1. Ragoût de viande à la purée de piment.

2. Macédoine de légumes cuits dans le saindoux et saupoudrés de piment.

talent à l'essai, comme mon estomac me donnait avis que la nappe devait être mise et les jeunes Indiens placés en vedette, pour indiquer, en même temps que mon apparition, le moment opportun de servir le potage, je me disposai à prendre congé de ma nouvelle connaissance, qui, par politesse, voulut m'accompagner jusqu'à l'extrémité du verger. Chemin faisant, j'appris de mon complaisant cicerone que ce riant Eden, d'environ deux kilomètres de long sur un kilomètre de large, et connu dans le pays sous le nom du *Val des Poiriers*, était divisé en une cinquantaine de lots, appartenant à autant de propriétaires, qui s'efforçaient d'en tirer tout le parti possible, les uns en faisant vendre leurs fraises et leurs poires au marché d'Aréquipa, les autres en louant leurs chaumières à l'heure ou à la journée à des couples mystérieux que la nature de leurs relations obligeait à rechercher la solitude.

En me séparant du sonneur de cloches, je l'engageai très-instamment à venir me voir, dès qu'il l'aurait pour convenable, comptant bien, une fois notre connaissance établie, lui demander, dans l'intérêt pittoresque de mon voyage, quelques renseignements sur son passé, et les rapports qu'il disait avoir eus avec la justice, rapports qui, à en juger par l'amertume de ses paroles, paraissaient n'avoir eu rien de flatteur pour lui.

A quelques jours de là, et comme une pluie intem-

pestive m'avait retenu chez moi, j'entendis les chiens aboyer avec fureur, ainsi qu'ils avaient l'habitude de le faire quand une figure étrangère se présentait aux portes du domaine. Je me levai pour connaître la cause de ce tapage, et j'aperçus, entre la dernière maison du pueblo et le sentier qui conduisait à ma demeure, mon cicerone des poiriers, José Tamal, qui, debout sur la toiture d'un parc à moutons, faisait avec un de ses bras des signaux de détresse, tandis que de l'autre, il s'efforçait de retirer de la gueule de Lechuza et de celle de Gavilan, un pan de son manteau que les deux chiens avaient saisi et qu'ils secouaient avec acharnement. Connaissant l'humeur intraitable de ces derniers à l'endroit des visiteurs inconnus, et tremblant que de l'étoffe du manteau ils ne passassent bientôt à la chair de son propriétaire, je ne fis qu'un saut de la varanda dans le chemin. A mon aspect, les chiens, comprenant que la proie sur laquelle ils avaient compté allait leur échapper, donnèrent un tel coup de collier, que chacun d'eux resta possesseur d'un lambeau de bayeta, qu'il emporta comme un trophée.

J'aidai José Tamal à descendre du piédestal qu'il s'était choisi, car la peur le faisait trembler comme une feuille; puis, quand il eut recueilli çà et là quelques plantes qu'il m'apportait et qu'il avait laissé choir au début de l'attaque, je guidai ses pas vers la varanda en le priant d'excuser l'incivilité de mes do-

gues, que je n'eusse pas manqué d'enchaîner si j'avais pu prévoir que mon confrère en botanique m'honorerait de sa visite. Un verre d'eau-de-vie que je lui présentai à titre de cordial, et qu'il but avec empressement, ne tarda pas à rasséréner son esprit; puis, parfaitement remis de la secousse qu'il avait éprouvée, il éparpilla devant moi les plantes qu'il avait apportées et sur les qualités desquelles il voulait, dit-il, me donner des indications précieuses qu'on ne trouvait pas dans les livres. Je me mis aussitôt en mesure de sténographier la dissertation orale de mon collègue, me promettant bien, à part moi, de la publier plus tard sous forme d'opuscule, et de la donner au public comme un résultat de mes recherches personnelles.

La première plante que José Tamal retira du faisceau en la saisissant délicatement entre le pouce et l'index, et en me priant de l'examiner avec attention, était l'*hydrocotyle multiflore* qui croît dans la vallée, aux marges des ruisseaux. Si je n'avertis pas le démonstrateur que cette plante m'était connue, ce fut pour ne point interrompre, au début, l'ordre méthodique qu'il avait dû adopter à l'avance pour sa leçon.

« Cette herbe précieuse, me dit-il en enflant sa voix et en scandant majestueusement ses paroles, porte dans le pays le nom de *mateellu*, et ne se trouve qu'au bord des eaux courantes. Nos Indiens

la mangent en salade et en font des cataplasmes pour les maux d'yeux. J'ai pu juger de son infaillibilité comme remède, l'ayant administrée moi-même à une samba, dont l'œil gauche, par suite d'une altercation conjugale, était sorti de son orbite et pendait sur la joue de la malheureuse ; figurez-vous, monsieur, une masse de chair sanglante, qui ne permettait de découvrir ni le blanc du globe, ni le noir de la prunelle, quelque chose d'horrible à voir. J'appliquai immédiatement un emplâtre de matecllu sur la partie lésée, et, deux heures après, l'œil s'était rétabli de lui-même dans son poste accoutumé. Le surlendemain, la femme était parfaitement guérie. J'eus l'occasion de revoir ma samba deux ou trois ans plus tard, et lui ayant demandé des nouvelles de son œil malade, elle me répondit qu'elle voyait bien mieux de cet œil que de l'autre.

— Peste ! monsieur Tamal, m'écriai-je malgré moi, émerveillé d'une si belle cure, savez-vous que voilà un secret capable d'enrichir l'homme qui le possède ? Je m'étonne que vous n'ayez pas cherché à en tirer parti.

— Hélas ! monsieur, me répondit-il, il eût fallu pour cela des protections qui m'ont toujours manqué ; le vrai mérite est modeste, vous le savez, et ma timidité s'effrayait à l'idée de faire mes propres éloges, seul moyen, dit-on, d'attirer l'attention. Une seule fois, il y a de cela quelques années, j'osai sou-

mettre à l'appréciation des savants du pays la somme de mes découvertes, et j'eus la douleur de voir les uns me rire au nez et les autres me tourner le dos.

— *Margaritas ante porcos*, qu'en pensez-vous, señor Tamal ?

— Pardon, monsieur, mais je crois que c'est du latin ; et je vous avouerai que, si je lis très-couramment cette belle langue, j'ai quelque peine à la comprendre, faute de m'être exercé assez longtemps à la parler.

— Je disais que vos savants apprécient mieux un verre de chicha ou d'eau-de-vie, qu'une découverte scientifique.

— Ma foi, monsieur, je suis presque de votre avis ; mais permettez-moi de continuer mes explications, puisque j'ai le bonheur de m'adresser à une intelligence digne de la mienne. »

Comme, dans la pensée de mon interlocuteur, cette naïve impertinence équivalait à une délicate flatterie, je l'acceptai pour telle et répondis au sourire dont il l'accompagna par un autre sourire.

« Voici des tiges de *qqueyllu*[1], poursuivit-il en me montrant la plante dénommée. Leur efficacité est souveraine pour les sciatiques et les maux de reins : il suffit de les faire bouillir pendant une heure, avec quelques tranches de *giganton*[2] et d'imbiber de cette

1. *Evolvulus punctuatus.*
2. *Cirius peruvianus.*

eau gluante des compresses qu'on applique sur le siége de la douleur, en ayant soin de les renouveler de quart d'heure en quart d'heure. — Ces feuilles sont celles du *mulli*[1], arbre cher aux Incas! Avec la gomme qu'il fournit, mêlée à un peu de glaise et d'huile de palma-christi, on prépare un onguent infaillible contre le venin des serpents et des araignées. — Examinez à présent, monsieur, ces fleurs de *chinchircuma*[2]; elles ont été cueillies avant le lever du soleil et séchées à l'ombre. Prises en infusion, elles calment l'agitation du sang, préviennent les saignements de nez et arrêtent sur-le-champ les hémorrhagies. Voici trois variétés de l'arbuste *queto-queto;* toutes trois sont douées de vertus distinctes. La première, la *maruncera*[3], est carminative au premier chef; elle débarrasse, en outre, l'estomac de ses flegmes et rétablit l'économie troublée des tubes digestifs. La seconde variété, appelée *sallica*[4], est employée avec succès dans les cas de ténesmes et de tabardillas ou fièvres putrides; enfin, la troisième variété, que nos Indiens nomment *pupusa*.... Bon! fit le démonstrateur en s'interrompant, voilà qu'à présent je ne retrouve plus mon échantillon de pupusa; serait-il tombé dans le parc à moutons, quand

1. *Piper americanus.*
2. *Bonapartea strobilantha* (Ruiz et Pavon).
3. *Berberis flexuosa.*
4. *B. tomentosa.*

ces terribles chiens m'ont assailli ? » et, sur-le-champ, pour s'assurer que le végétal en question était réellement perdu, il éparpilla sa collection de plantes sur la table et se mit en devoir d'en dresser l'inventaire.

Justement effrayé à l'idée qu'une pareille nomenclature pouvait se prolonger indéfiniment, et désireux d'y mettre un terme, j'engageai le professeur à reprendre haleine, et puisque la disparition de la pupusa interrompait forcément sa leçon, à remettre celle-ci à un autre jour ; puis, afin d'atténuer autant que possible l'effet désagréable que ma proposition ne pouvait manquer de produire sur l'amour-propre de mon confrère, je l'invitai à manger un morceau sans cérémonie. Les savants sont sensibles aux offres de ce genre.

Mais à peine avais-je fait cette invitation, qui, je dois le dire, ne fut point mal accueillie, que je me rappelai avec stupeur que nous étions au samedi, jour élu par ma cuisinière pour le renouvellement hebdomadaire de mes provisions, et que cette dernière, en partant pour Aréquipa, avait dû laisser le garde-manger dans un triste état. Tout en pensant que j'avais agi un peu à l'étourdie et qu'il me serait peut-être impossible de réaliser mon offre imprudente, je courus visiter le buffet et les étagères. Après maintes perquisitions, j'eus le bonheur d'y découvrir une carcasse de volaille, quelques bribes

de bœuf bouilli et deux ou trois sardines oubliées au fond de leur boîte dans une mare d'huile. Une entrée, un hors-d'œuvre, un rôti avec du pain anisé et une bouteille de vin de Xerès, pouvaient, à la rigueur, constituer une collation, sinon aux yeux d'un homme accoutumé à faire chère-lie, du moins à ceux de mons Tamal, dont la nourriture habituelle devait se composer de mouton sec, de patates et de fèves à l'eau. Je m'empressai donc d'apporter cette macédoine, que je disposai sur la table avec la coquetterie d'un vieux chef d'office; et comme mes trois bambins, profitant du départ d'Antuca, avaient déserté la maison pour aller s'ébattre dans la campagne, force me fut, en leur absence, de présenter moi-même l'assiette à mon convive et de veiller à ce que la fourchette ou le couteau nécessaire, se trouvât à point sous sa main.

Soit, comme je l'avais pensé, que l'ambigu fût de son goût, soit que sa dissertation végéto-médicale eût aiguisé son appétit, il entra bravement en fonctions, mangea le pain jusqu'aux miettes, vida la bouteille jusqu'à la dernière goutte, et laissa les plats aussi luisants que si Lechuza et Gavilan les eussent nettoyés avec leur langue. Quant à la leçon de botanique, il n'en fut plus question, et je m'applaudis intérieurement du résultat de ma diversion.

Les fumées d'un vin capiteux auquel José Tamal n'était pas habitué ne tardèrent pas à lui monter à

la tête ; son teint d'ocre prit une nuance de rose sèche, et ses yeux brillèrent comme des chrysoprases. Quand je le vis plongé dans cette molle extase qui résulte d'un accord parfait entre l'épigastre et le cerveau, j'amenai la conversation sur notre rencontre inopinée dans le val des Poiriers et lui rappelai l'exclamation qu'il avait proférée au sujet de la justice humaine, dont il disait avoir eu à se plaindre.

« Ce secret douloureux aurait dû mourir là, me répondit-il en se frappant la poitrine, mais vous m'avez témoigné tant d'intérêt que je veux aujourd'hui épancher mon cœur dans le vôtre.... »

Après une pause de quelques minutes, qui lui permit de recueillir ses souvenirs, le sonneur de cloches s'étant humecté la bouche à l'aide d'un peu de vin qui restait au fond de son verre, essuya ses lèvres au revers de sa manche et prit la parole en ces termes :

IV

PAR QUELLE SUCCESSION D'ÉVÉNEMENTS JOSÉ TAMAL, DE FABRICANT DE CHAPEAUX DE PAILLE QU'IL ÉTAIT, EN VINT A ÊTRE CHEF D'ORCHESTRE ET A FAIRE A L'AUTEUR LES HONNEURS DU JUBÉ A L'OCCASION DE LA NUIT DE NOËL.

« A mes façons autant qu'à mon langage, vous avez reconnu déjà, monsieur, que je ne suis pas un homme vulgaire ; et, sans posséder une instruction profonde, je ne laisse pas que d'avoir des notions assez étendues sur les sciences et les belles-lettres. »

J'applaudis à la pompe de cet exorde par un geste de politesse auquel le narrateur riposta par une inclination de tête qui équivalait à un remercîment.

« Mes parents, continua-t-il, étaient d'honnêtes chacareros établis dans la province de Maynas, entre Chachapoyas et Moyobamba, où ils vivaient péniblement du produit de leur ferme et de la fabrication des chapeaux de paille, qui forme la principale richesse du pays. J'étais fils unique, monsieur, et la situation précaire des auteurs de mes jours ne leur permettant pas de m'envoyer à l'école pour y apprendre

à lire et à écrire, avantages que j'ai su conquérir plus tard par moi-même, ils résolurent de me garder auprès d'eux. Jusqu'à quinze ans, je vécus sous leur toit, partageant leur maigre chère et leurs travaux, récoltant, selon l'ordre des saisons, la luzerne ou le *bombonaza* [1], liant des bottes de fourrage ou préparant la paille des chapeaux. Une petite-vérole, qui exerça de grands ravages dans le pays, emporta mon père et ma mère, et comme la ferme qu'ils cultivaient appartenait à un de nos voisins, qui la leur louait à l'année, ce dernier la reprit immédiatement, sous le frivole prétexte que ma jeunesse et mon inexpérience n'offraient pas de garanties suffisantes pour le payement d'un loyer. Un beau matin, je me trouvai dans la rue. Après un instant de réflexion, je me décidai à partir pour Chachapoyas et à me présenter devant l'évêque pour lui exposer ma situation. Le saint homme me reçut avec bonté, s'apitoya sur ma misère, et me fit admettre le même jour, en qualité de mozo-sirviente, à l'hôpital de los Desemparados. Pendant le premier mois, tout alla pour le mieux; le plaisir de manger de la viande fraîche et de boire du vin, luxe alimentaire qui m'était inconnu, l'emporta sur la répugnance que me causait la nature du labeur auquel j'étais soumis, et qui consistait à coudre les morts dans un lam-

1. *Cyperus bombonaza.*

beau de toile et à les porter sur mon dos jusqu'au cimetière, où le fossoyeur me donnait un reçu de chacun d'eux au moyen d'une entaille qu'il pratiquait avec son couteau sur le bâton qui me servait d'appui. Le second mois, la bonne chère et le couvert ne me paraissaient déjà plus une compensation suffisante à ce genre de vie, et, las autant qu'humilié de porter journellement des cadavres sur mes épaules, j'allai revoir le révérend évêque et le suppliai de changer la nature de mes fonctions. Huit jours après ma visite au palais épiscopal, je recevais l'ordre du protomedico de me rendre au laboratoire, où la protection de Son Éminence me faisait admettre en qualité de mozo-misturero, c'est-à-dire chargé du triage des plantes employées dans la préparation des onguents et des cataplasmes. Ce poste, que j'occupai pendant cinq ans, me laissait quelques loisirs. J'en profitai pour développer mon intelligence. En deux ans j'appris non-seulement à lire et à écrire couramment ma langue maternelle, mais même je fus en état de pouvoir désigner par leur nom latin la plupart des drogues qui entraient dans la composition de nos remèdes. Les recettes médicinales, les codex et les formulaires du laboratoire, que je lisais à mes moments perdus, éveillèrent en moi le goût de la botanique, que j'ai toujours conservé. Quant à mon instruction religieuse, je la dois à des lectures pieuses et aux ouvrages de théologie que me prêtait

notre aumônier. Enfin, monsieur, que vous dirai-je? Satisfait de ma position, fier, à juste titre, des progrès de mon intelligence, heureux de posséder l'estime et la confiance de mes chefs, dont les libéralités augmentaient chaque année de quelques pièces d'or, le produit de mes économies, l'existence n'eût été pour moi qu'un long jour de fête, sans une maudite rencontre que je fis dans le monde et qui détruisit à jamais mon repos et ma félicité.

« Selon la règle établie dans l'hospice, chaque employé avait à la fin de la semaine un jour de sortie qu'il était libre d'employer à sa guise. Je consacrais habituellement le mien à parcourir la campagne pour y chercher des simples, ou à visiter quelques amis de choix que j'avais dans la ville. On parlait beaucoup, à cette époque, d'un *Titiretero*[1] célèbre, arrivé de Lima, et dont les représentations passionnaient la foule. Ce genre de divertissement, qui m'était inconnu, piqua si vivement ma curiosité que je crus devoir sacrifier un réal pour m'en procurer la jouissance. Avec l'agrément de mes chefs, je me présentai donc un soir aux portes du théâtre, où une belle fille, coiffée d'une manière étrange, prit la pièce d'argent que je lui tendais et m'admit dans l'intérieur. J'y trouvai nombreuse compagnie. On jouait ce soir-là une tragédie intitulée : *Los Lances y*

1. Joueur de marionnettes.

amores del rey Rodriguez. Un rideau qui cachait la scène se leva au son des guitares, et la représentation commença. J'étais tout yeux et tout oreilles. La beauté des tirades, la richesse des costumes me tenaient dans l'enchantement. J'étais émerveillé de la façon dont les acteurs, qui n'étaient pourtant que de simples poupées, gesticulaient en débitant leurs rôles. Quand le roi Rodriguez, abandonné des siens, rappela, dans des paroles empreintes d'amertume, sa gloire et son bonheur passés, je me mis à pleurer comme un enfant. J'eusse étranglé de grand cœur la fille du comte Julien, cette horrible Cava, qui avait causé la perte de l'illustre monarque. Cependant, la pièce était finie et le public s'était retiré que je ne songeais point encore à quitter ma place. Le titiretero vint me frapper sur l'épaule. « Ah! « monsieur le directeur, lui dis-je, que vous êtes « heureux de voir chaque soir de pareilles choses! « — *Hijo!* me répond-il, il ne tiendra qu'à toi de « les voir comme moi, si tu consens à me donner un « coup de main. » Je le priai bien vite de s'expliquer. Il me dit alors qu'il cherchait un sujet assez intelligent pour pouvoir le suppléer dans la manœuvre de ses pièces et le dialogue varié de ses personnages.. « Si tu te sens du goût pour la chose, « ajouta-t-il, ma fille et moi nous te mettrons au « courant de la besogne, et une fois en état de nous « être utile, tu pourras jouir tout à ton aise du spec-

« tacle sans avoir à dépenser un centado. » Pendant qu'il m'entretenait de la sorte, sa fille s'était avancée en se balançant sur ses hanches, et, tout en chantonnant entre ses dents, me regardait d'un air si cavalier, que, par réserve, monsieur, je crus devoir baisser les yeux.

« Comme le service que le titiretero réclamait de moi n'avait rien qui blessât l'honneur ou la morale, et que je me sentais plus d'intelligence qu'il n'en fallait pour remplir convenablement le rôle qu'il me destinait, je lui promis de songer à sa proposition, et revins à l'hospice, enchanté d'avoir trouvé un moyen de satisfaire mon goût naissant pour le théâtre, et cela sans bourse délier. Restait à obtenir un permis de sortie journalier, ce qui me fut facile, vu qu'à l'heure des représentations j'avais terminé ma journée de travail et pouvais m'absenter une couple d'heures sans que le service en souffrît. J'allai donc au théâtre, où quelques leçons du titiretero et de sa fille, qu'il appelait Torcola, m'eurent bientôt mis à même de les seconder dignement. Quand le bonhomme me vit bien au courant du répertoire dramatique, il se reposa sur sa fille et sur moi de la conduite du théâtre, pendant que lui-même s'installait à la porte, où, tout en fumant sa pipe et vidant sa bouteille, il recevait l'argent du public. Une fois les curieux entrés, la salle remplie et la représentation commencée, il emportait la caisse dans ses po-

ches et s'allait promener par la ville, sous prétexte d'étudier l'architecture des maisons, nous laissant, Torcola et moi, assis côte à côte, sous le plancher du théâtre, et fort occupés de la manœuvre des acteurs et de la conduite du drame.

« Cette assiduité de tous les soirs près de la fille du titiretero, jointe au peu de clarté qui régnait sous la scène, ne tarda pas à porter le trouble dans mes idées. Souvent je sentais le sang me monter à la tête, ma langue se coller à mon palais, et, oubliant complétement la situation, je me taisais quand il aurait fallu parler, ou je donnais à Torcola des répliques intempestives, qui provoquaient le rire des spectateurs et nous attiraient des huées. La malicieuse fille me pinçait alors jusqu'au sang, en me disant : « Tamal, tu ne seras jamais qu'un imbécile ! » Quand, au contraire, j'avais donné à une tirade la chaleur et l'entraînement qu'exigeait la situation, Torcola me tapotait légèrement la joue, comme pour me témoiguer sa satisfaction. « Je finirai par faire quelque chose de toi, » me dit-elle un soir après une déclaration d'amour que je venais d'adresser à la sultane Alfandega, pour le compte d'un jeune Maure dont je dirigeais la pantomime. Quand le rideau fut baissé, Torcola se rapprocha si près de moi, que je sentis son haleine sur mon visage. Vous dire ce qu'alors j'éprouvai, serait chose impossible; ce fut comme une flamme rouge qui

me passa devant les yeux, puis les oreilles me tintèrent, et je me mis à trembler de tous mes membres. Comprenant instinctivement qu'un grand danger me menaçait, j'allais le conjurer par une prompte fuite, quand Torcola, qui devina mon intention, m'arrêta par la basque de mon habit. Force me fut de rester en place. Ce soir-là, l'entracte fut long; il ne fut interrompu que par la voix du titiretero, qui venait d'arriver en maugréant et nous gourmanda sur notre paresse. J'étais hors d'état de lui répondre; mais Torcola, qui avait conservé toute sa présence d'esprit, lui dit que le bras gauche du sultan Boabdil s'étant démanché, il avait fallu y remettre une autre cheville, ce qui avait occasionné cette perte de temps. Je ne sais si le bonhomme fut dupe de ce mensonge, mais il sortit en grommelant, après nous avoir dit de continuer la pièce, car le public commençait à s'impatienter.

« Croyez, monsieur, que je sentais toute l'étendue de ma faute. Pendant plusieurs jours j'en perdis l'appétit et le sommeil. Chaque fois qu'il m'arrivait d'apercevoir mes traits dans une glace, j'en détournais aussitôt les yeux avec horreur. J'aurais voulu cacher ma honte à cent pieds sous terre; mais l'habitude du péché finit par m'en ôter la conscience. D'ailleurs, la Torcola me raillait si souvent sur mes scrupules en me jetant toutes sortes d'appellations insultantes empruntées au règne végétal,

que, sans me rassurer complétement sur la situation, elle parvint à me la faire envisager d'un œil plus calme. En peu de temps, cette singulière fille acquit sur moi un empire extraordinaire, et comme j'avais eu la faiblesse de lui avouer que je possédais quelques économies, elle m'amadoua si bien, qu'elle sut s'en faire donner la plus grosse part. Cependant le bruit de cette malheureuse liaison commençait à se répandre dans le public. L'évêque en fut informé, et, s'indignant du scandale que je donnais, me retira mon emploi et me fit chasser de l'hospice. J'allai trouver Torcola et lui racontai mon malheur. « Eh bien, me dit-elle, puisqu'on t'a retiré le perchoir et la becquée, il faut en prendre ton parti. Reste chez nous ; tu travailleras avec mon père et j'aurai soin de ta défroque, entends-tu, Cholito? (Cholito était un nom d'amitié qu'elle me donnait dans ses moments de belle humeur.) Va, ajouta-t-elle, nous avons plus d'un tour dans notre sac, et pour peu que tu aies le pied leste et la main agile, tu ne regretteras pas longtemps ton hôpital et tes emplâtres. » Là-dessus, elle se mit à danser un bolero de sa façon, en l'accompagnant de gestes si comiques, que je ne songeai plus à mon chagrin. Ah! monsieur, cette créature-là, toute païenne qu'elle était, eût déridé le front d'une statue et forcé la Douleur à éclater de rire. C'était un véritable singe en falbalas.

« Le soir venu, le titiretero me prit à l'écart : « Écoute, me dit-il, Torcola m'a tout conté ; à présent que te voilà de la famille, il est inutile de se gêner plus longtemps avec toi. Jusqu'à cette heure, tu n'as vu en nous que des joueurs de marionnettes; il est temps de te révéler notre véritable profession. Tu as peut-être entendu parler de la société du *Carisal*[1]. (J'avouai au titiretero que pareille société m'était tout à fait inconnue.) Sache alors, me dit-il, que c'est une réunion de braves gens, tous nés avec des dispositions commerciales, mais qui, faute d'un capital suffisant pour faire le commerce en grand, sont obligés de tirer à vue sur la bourse d'autrui pour s'en former un. J'appartiens à cette estimable corporation. Par ordre d'*el Tunante*, notre illustre chef, j'ai quitté les environs de Lima, où la société s'augmente chaque jour de nouvelles recrues, et je suis venu pousser une reconnaissance dans ce pays hospitalier. Tu peux m'être d'une grande utilité, tant par la connaissance des localités que tu possèdes, que par les renseignements exacts que tu dois être à même de me fournir sur la fortune des individus. Quant au moyen d'introduction, tu n'as pas à

1. Bande de voleurs qui infestèrent pendant longtemps le pays compris entre Lima et Callao, où ils épiaient le passage des voyageurs et des diligences, cachés dans les champs de roseaux (*carisales*) qui bordaient à cette époque les deux côtés de la grand'route.

t'en préoccuper, j'ai là un assortiment de clefs avec lesquelles nous ouvrirons sans scandale et sans bruit jusqu'aux portes des monastères. »

« A cette proposition criminelle, une sueur froide inonda mes tempes, mes cheveux se hérissèrent d'horreur, et peu s'en fallut que je ne tombasse à la renverse. « Oh! Torcola, Torcola! » m'écriai-je en mesurant de l'œil la profondeur du gouffre au bord duquel cette malheureuse m'avait conduit. Le titiretero se méprit au sens de mon exclamation. « N'est-ce pas que tu l'aimes bien, me dit-il, et tu as raison; c'est une fine mouche qui n'a pas son égale de Monserrat à Maravillas[1], pour plumer une dinde sans la faire crier; avec une pareille femme, tu es sûr d'avoir toujours du pain sur la planchette. » Et comme le saisissement que j'éprouvais ne me permettait pas d'articuler une syllabe, le titiretero, étonné de mon silence, me regarda sous le nez. « Eh bien, qu'as-tu donc? me dit-il, tu trembles comme une feuille, et te voilà devenu d'un jaune citron? » Le fait est, monsieur, que je n'avais plus une goutte de sang dans les veines. Je prétextai un violent mal de tête qui se calmerait par quelques heures de repos. « Rentrons alors, et couche-toi, me dit le titiretero, demain nous reprendrons cette conversation. » Nous rentrâmes; mais,

1. Faubourgs de Lima.

au lieu de me coucher, je fis un paquet de mes hardes, je nouai dans le coin d'un mouchoir trois pièces d'or qui me restaient de mes économies passées, et, ouvrant sans bruit la fenêtre de ma chambre qui donnait sur la basse-cour, je sautai sur un tas de fumier, grimpai sur le mur, et me trouvai bientôt dans la rue. Dix minutes après, j'avais traversé la ville et je fuyais en rase campagne. Je ne m'arrêtai qu'à l'entrée du village de Sanamilla, où je fis halte un moment, puis je repris ma course avec une nouvelle ardeur. Le lendemain, au jour, j'arrivai à Paucar : j'avais fait dix-huit lieues en dix heures. Je pris quelques aliments et me couchai sous un pommier, car j'étais brisé de lassitude. Le surlendemain, j'allai m'installer dans une chicheria, où, moyennant douze sous par jour, j'obtins le vivre et le couvert. En proie à une mélancolie profonde, l'esprit obsédé de visions sinistres, je passais mon temps à errer dans la campagne, cherchant dans l'étude des plantes un allégement à mes maux : trois semaines s'étaient écoulées quand un arriero, parti de Chachapoyas, entra dans le village avec ses mules. J'appris par cet homme, qui m'était inconnu, que, depuis mon départ, plusieurs vols audacieux avaient été commis dans la cité, et notamment dans le beaterio de San-Antonio, d'où l'ostensoir d'argent avait disparu. Comme les soupçons s'étaient portés sur un étranger, un titiretero, qu'on avait vu rôder sournoisement autour de

la chapelle, l'intendant de police s'était empressé de lâcher les alguazils à sa poursuite; mais l'homme avait pris les devants, et l'on ne retrouva, dans la maison qu'il occupait, qu'un polichinelle sans tête et quelques objets de peu de valeur, dont il n'avait pas cru devoir s'embarrasser. Tout cela avait été déposé au greffe comme pièces de conviction.

« Quand l'arriero eut terminé son récit, je soupirai comme si ma poitrine eût été débarrassée du poids d'une montagne, et pour remercier Dieu de la protection visible qu'il m'avait accordée en cette circonstance, je m'empressai de faire dire une messe à laquelle j'assistai très-dévotement. Persuadé, d'après la relation de l'arriero, que le titiretero et sa méprisable fille avaient quitté le pays pour toujours, je formai le projet de rentrer à Chachapoyas, afin d'y chercher un emploi qui pût me faire vivre, mes ressources pécuniaires ne pouvant me mener bien loin. Je me mis donc en route, et le second jour, à l'heure de l'oracion, je saluai par un cri de joie les tours de notre cathédrale que je ne croyais plus revoir. Une fois entré dans la ville, et comme je traversais la place du Cabildo, j'aperçus un alguazil que j'avais laissé à l'hospice avec une tumeur au genou dont il souffrait cruellement. En le retrouvant sain et sauf, mon premier soin fut d'aller le féliciter sur sa guérison; mais, au lieu de répondre à ma politesse, cet homme me saisit brusquement au

collet, et, sans s'expliquer sur les motifs de son action, m'entraîna plutôt qu'il ne me conduisit chez l'intendant de police, qui, sur la déclaration de ce subalterne que j'étais bien José Tamal, le compère et le compagnon du titiretero, me traita de brigand et donna l'ordre de me conduire en prison. Je dédaignai de répondre à l'officier de justice, certain que, mon innocence une fois reconnue, l'insulte dont il me flétrissait tournerait à sa confusion. Hélas! monsieur, cette innocence, qui faisait ma force, fut qualifiée d'hypocrisie et de mensonge quand, après trois mois d'une dure captivité, je comparus devant le tribunal. En vain je versai des torrents de larmes, en vain je me jetai aux pieds de mes juges, offrant de jurer sur la sainte croix que je n'étais point coupable; ils ne voulurent entendre à rien, et, sans pitié pour mes pleurs et mon désespoir, ils me condamnèrent à l'unanimité au chicote et au bannissement. Le lendemain, à midi, j'étais fouetté publiquement sur la place Mayor et chassé de la ville de Chachapoyas, avec défense expresse d'y remettre jamais les pieds. Maintenant, monsieur, décidez dans votre sagesse si je n'ai pas le droit de me plaindre de la justice des hommes!

« Encore souffrant des suites de ce châtiment immérité, et tout honteux à la pensée qu'une population entière m'avait vu dans une situation aussi désagréable, je pris le chemin de la sierra, et tra-

versai successivement les provinces d'Ancachs, de Junin et de Castro-Vireyna. J'aurais voulu mettre l'immensité de l'orbe entre ma personne et les lieux témoins de ma flagellation. A l'idée de rencontrer un visage de connaissance, je sentais la sueur me jaillir par tous les pores, et, comme le Juif Errant, je reprenais ma marche avec une nouvelle ardeur. J'atteignis enfin la province d'Aréquipa, et je résolus d'en faire ma patrie adoptive; mais ne trouvant dans la capitale aucun moyen d'utiliser mes talents, je pris le parti de descendre dans la vallée et d'aller voir le curé de Tiabaya, dont on m'avait vanté l'humeur charitable. La culture de mon esprit et mes façons honnêtes plurent sur-le-champ à ce respectable ecclésiastique, et comme l'emploi de sonneur de cloches de sa paroisse se trouvait alors vacant par le décès du titulaire, il s'empressa de me l'offrir. Plus tard, grâce à la considération qu'il ne cessait de me témoigner, je parvins à la dignité d'organiste et enfin à celle de diezmero, qui est un poste de confiance. Il y aura dix-sept ans, vienne la Chandeleur, que je suis venu m'établir dans ce village, où j'ai trouvé le bonheur, et que je compte habiter jusqu'à l'heure suprême où je serai appelé à rendre mon corps à la terre et mon âme à mon Créateur. »

José Tamal, en terminant, m'avoua que c'était à notre idolâtrie commune pour la phythologie, et surtout à ma qualité d'étranger, que je devais d'être

instruit des particularités de son passé. Il se fût bien gardé de faire une pareille confidence à un habitant du pays; tout en formulant cet aveu, si flatteur pour mon amour-propre, il jetait d'obliques regards sur son verre, en ayant l'air de regretter de ne rien voir dedans. Ces regards, que je surpris au passage, étaient doués d'une telle éloquence, que, moitié par égard pour les infortunes du narrateur, moitié par reconnaissance pour la franchise qu'il m'avait témoignée, je lui eusse offert de vider une autre bouteille, si, par malheur, celle qu'il avait bue n'eût été la dernière qui me restât. Mon hôte attendit un moment que je m'exécutasse; mais voyant que je ne faisais aucune allusion au liquide qu'il convoitait, il prit le parti de quitter la table, sous prétexte que midi s'approchait et qu'il avait à sonner l'Angelus. Je l'accompagnai jusqu'au bout du sentier, craignant que Lechuza et Gavilan, dépités d'avoir perdu la partie qu'ils avaient engagée avec lui, ne l'attendissent au passage afin de prendre une revanche; mais les deux mâtins se contentèrent d'aboyer à distance.

Au moment de se séparer de moi et après m'avoir remercié, sur tous les tons, du bon accueil que je lui avais fait, José Tamal me regarda d'un air embarrassé, et parut avoir quelque chose à me communiquer. Je roulai aussitôt une cigarette pour lui donner le temps de préparer sa phrase.

« Monsieur, me dit-il avec une certaine hésitation, vous ignorez peut-être que la *Noche buena* tombe mardi prochain, et que cette fête est, après celle du *Jesus Nazareno* et de *Santiago*, la plus solennelle de notre paroisse? Comme je sais que vous prenez note de tout, j'ai cru devoir vous avertir de cette circonstance, trop heureux si vous.... ou, si je...., mais non, je n'oserai jamais vous faire une pareille proposition, à présent que vous connaissez mon histoire.... Ah! la justice, la justice des hommes!

— Voyons, lui dis-je, expliquez-vous plus clairement, mon cher Tamal, et surtout gardez-vous de croire que la confidence que vous m'avez faite, m'ait donné de votre personne ou de vos sentiments une opinion défavorable; dans tout ce que vous m'avez appris sur vous-même, j'ai vu plus de malheur que de crime, et les juges de mon pays n'y eussent pas trouvé de quoi fouetter un chat, à plus forte raison un homme de votre importance!

— Ah! monsieur, s'écria le diezmero d'un ton pénétré, voici les paroles les plus consolantes que j'aie entendues depuis ma sortie de Chachapoyas! Puisse Dieu vous rendre au centuple la joie dont vous inondez mon cœur en ce moment!

— Merci du souhait; mais venons au fait; vous aviez, je crois, une proposition à me faire?

— M'y voilà, monsieur; vous êtes étranger, vous

ne connaissez personne dans le village ; et pour visiter les *Nacimientos*, il vous faudrait un guide ; permettez-moi d'être le vôtre, je vous promets une bonne place à l'église pour entendre la messe et jouir de la musique que j'exécuterai. Daignerez-vous accepter mon offre?

— De très-grand cœur ; et vous dites que c'est pour mardi prochain ?

— A huit heures du soir, ne l'oubliez pas, mon digne monsieur ; au revoir, et pardon de vous quitter si brusquement ; mais je vois au soleil que je suis en retard de quelques minutes.... »

José Tamal acheva sa phrase en courant, et je l'eus bientôt perdu de vue. Un moment après, un carillon, retentissant sur la hauteur de Tiabaya, m'apprit que le sonneur de cloches était rentré dans son domaine.

Le mardi venu, je n'eus garde d'oublier la promesse que je lui avais faite, et laissant la maison à la garde d'Antuca, je me dirigeai vers le pueblo de Tiabaya, qu'une clarté rougeâtre dénonçait de loin aux habitants de la ville et de la vallée. La nuit était calme et douce. Le croissant de la lune, caché par d'épais nuages, ne laissait tomber sur la terre qu'une lueur pâle et cendrée. On eût dit un paysage peint en grisaille. Après avoir gravi l'abrupt chemin en spirale, qui sépare les dernières possessions d'Umaro des premières chacaras de Tiabaya, et forme

comme un trait d'union entre les deux villages, j'arrivai devant ce dernier, dont je trouvai les abords obstrués par une foule compacte qui s'augmentait à chaque instant de nouveaux individus des deux sexes accourus de tous les points de la vallée, les uns à pied, les autres à cheval, quelques-uns montés sur de lourds chariots ou juchés sur des ânes, tous aux trois quarts ivres, riant, chantant, avec accompagnement de tambour, de flûte et de guitare. Les chiens, réveillés par ce bruit inaccoutumé, aboyaient au loin sur le seuil des fermes.

A force de jouer des coudes et des genoux, je parvins à me frayer un passage à travers la foule et j'atteignis la place du village, à cette heure aussi bruyante et animée qu'elle était triste quelques jours auparavant. Chercher à retrouver José Tamal dans une pareille cohue, eût été sinon une entreprise téméraire, du moins une tâche tellement laborieuse, que j'aimai mieux m'en remettre au hasard du soin de nous réunir; m'abandonnant alors à la houle humaine qui s'agitait en tous sens, je parvins, emporté par elle et au risque d'être déshabillé vingt fois, à atterrir au seuil de l'église, où je m'arrêtai pour reprendre haleine et rajuster mes vêtements.

Sur les degrés de pierre du lieu saint, une centaine de femmes, accroupies ou couchées, la tête et les épaules enveloppées d'un rebos de laine, et ayant

chacune à côté d'elle un fallot allumé, dormaient, disaient leur chapelet, ou chantaient des cantiques en attendant l'ouverture des portes. Quelques loustics,—il s'en trouve partout,—circulaient parmi cette troupe pieuse, et profitant du sommeil des vierges imprudentes qui avaient laissé éteindre leur lampe quand il aurait fallu veiller, s'empressaient de coudre la tunique de la dormeuse à quelque tunique voisine, de placer sur son front une couronne obsidionale, ou de coiffer son chef d'un turban dérisoire, irrévérence qu'encourageait la folle hilarité des assistants.

De l'endroit où j'étais placé et qui dominait le sol d'une hauteur de trois ou quatre mètres, mes regards, plongeant dans la place, embrassaient trois de ses côtés, décorés de bannes de toile, pittoresquement soutenues par des pieux, et sous lesquelles des marchands de comestibles et de boissons, vêtus de blanc et les manches de leur chemise relevées jusqu'aux coudes, s'efforçaient d'éveiller la convoitise des passants, par l'éloge emphatique des vivres qu'ils mettaient en vente. A les entendre, le pain sortait du four, la salade venait d'être cueillie, la vache beuglait encore à l'état d'aloyau, le mouton bêlait sous la forme de cotelettes, et les poissons, s'ennuyant de rester dans la friture, allaient regagner leur ruisseau natal, pour peu qu'on tardât à les acheter. Autour de ces bazars gastronomiques,

où saucissons, andouilles et boudins s'étalaient en guirlandes, des poëlons, des casseroles et des marmites, pleins de mixtures inconnues, glapissaient à grand bruit sur les fourneaux incandescents. Des lanternes en papier huilé, suspendues à des ficelles et tournant sur elles-mêmes comme des tontons, jetaient une clarté vacillante sur les amateurs basanés groupés autour des victuailles, que le marchand, *tamalero*, *chicharonero*, *fondero*, *pulpero*, quelle que fût sa qualité, défendait de son mieux contre les tentatives des filous, à l'aide d'une lardoire acérée qu'il manœuvrait comme une lance.

Au centre de la place, d'autres tableaux attiraient l'attention. Ici, des groupes d'Indiens, les cheveux nattés et tombant sur le dos, coiffés de la montera triangulaire et le poncho rejeté sur l'épaule, exécutaient, au son d'un charango fêlé, les danses nationales de la Sierra. Plus loin, des *huyfallas* se tenant par la main et remuant la tête à la façon des magots du Céleste-Empire, formaient une ronde silencieuse, dont les temps d'arrêt, indiqués par un air de flûte que faisait entendre le musicien ou *paypacullu* placé au centre, étaient immédiatement suivis d'un soufflet et d'un coup de pied, que chaque danseur adressait à son voisin avec une précision remarquable.

En joignant à ces exercices chorégraphiques, le

spectacle des banquiers ambulants, promenant leur roulette aux quatre coins de la place, celui des *Tarucas*, jeunes drôles affublés d'une peau de chevreuil, du *Chucchu* ou fièvre tierce, personnifiée par un vieillard chenu, tremblant de tous ses membres, et des *Chuchumecas*, robustes gaillards déguisés en femmes et ameutant la foule par leurs lazzis, on aura dans toute sa teneur le programme des réjouissances qu'offrait ce soir-là la place du village.

Les ruelles tortueuses débouchant sur la place et éclairées *à giorno* au moyen de torches résineuses, offraient une succession d'épisodes à faire tomber en syncope tous les membres d'un comité de tempérance. Des buveurs des deux sexes, vraies sangsues gorgées de chicha et d'eau-de-vie de Pisco, s'y traînaient pesamment le long des murailles, cherchant dans les aspérités de ces dernières un point d'appui pour recouvrer leur équilibre. Quelques-uns, fraternellement enlacés, essayaient de passer d'une rue à l'autre, ainsi qu'on traverse un torrent rapide en faisant la chaîne, mais l'impraticabilité de ce moyen était aussitôt démontrée par la chute d'un compagnon, qui, en s'affaissant, entraînait avec lui le reste de la bande. Ces incidents, en ouvrant momentanément une échappée dans la foule, permettaient au regard d'atteindre jusqu'au fond des chicherias, où danseurs et musiciens s'agitaient

pêle-mêle à la clarté des suifs collés contre les murs. Des verres à chicha, près desquels les coupes de l'Iliade eussent semblé des dés à coudre, pleins jusqu'au bord d'une cervoise nouvellement brassée, circulaient à la ronde, éperonnant, pour ainsi dire, l'ivresse générale. Vus à distance et dans la pénombre rougeâtre, qui prêtait à leurs contours je ne sais quoi de fantastique, danseurs et musiciens avec leurs visages bistrés et ruisselants de sueur, leur chevelure flottante et leur mimique forcenée, rappelaient ces démons de MM. Scribe et Meyerbeer « *qui se livrent entr'eux à d'horribles ébats.* »

Pendant que je m'absorbais à loisir dans la contemplation de ce spectacle, je sentis qu'on me tirait par la basque de mon habit ; je me retournai brusquement dans l'idée qu'un audacieux loustic cherchait à s'amuser à mes dépens, mais au lieu du visage rond et juvénile que je m'attendais à voir, ce fut la face longue et blême de José Tamal que j'aperçus derrière moi. Le chapeau bosselé du sonneur de cloches, son air effaré et ses vêtements en désordre, témoignaient d'une longue et pénible excursion accomplie à travers la foule.

« Dieu soit loué ! s'écria-t-il avec un soupir de satisfaction, voilà plus d'une heure que je tourne autour de la place sans vous apercevoir, et je commençais à craindre que vous n'eussiez changé d'idée.

— Je croyais, senor Tamal, vous avoir fait une promesse...

— C'est vrai, monsieur, c'est très-vrai, et je vous prierai d'excuser mes paroles un peu légères; mais puisque je vous ai retrouvé, ne perdons pas une minute; les *Nacimientos* réclament notre présence, et si vous voulez me suivre.., »

Je fis aussitôt volte-face et je suivis mon guide, qui longea les murs de l'église, passa derrière le presbytère, prit une ruelle à gauche, puis un sentier à droite, et s'arrêta enfin à quelques pas d'une maisonnette assez propre, devant laquelle une centaine de personnes faisaient queue, comme à la porte d'un de nos théâtres, le jour d'une représentation extraordinaire.

« Comme j'ai eu le bon esprit, me dit-il, d'avertir à l'avance ces dames de notre visite, elles m'ont confié la clef de leur jardin, par la porte duquel nous allons entrer, tandis que les visiteurs de peu d'importance attendront dans la rue que leur tour soit venu d'être introduits.

— Ces dames, d'après ce que je vois, ont pris leurs mesures pour éviter un encombrement?

— Oh! ce n'est pas l'encombrement seul qui les effraye, me répliqua le sonneur de cloches. Quelques filous profitent parfois de la solennité de la *Noche buena* et de l'entrée libre des nacimientos, pour se faufiler dans les maisons et choisir les

objets qui se trouvent à leur convenance. L'an dernier, ces pauvres dames furent dépouillées de deux couverts d'argent et d'une timbale en vermeil. Vous comprenez...

— Je comprends parfaitement, señor Tamal ; mais vous ne m'avez pas encore dit le nom des personnes chez lesquelles vous allez m'introduire.

— Elles en ont deux, me répondit-il ; un nom de famille qu'elles ne portent plus, et un apodo ou nom de guerre qu'elles portent.

— Un nom de guerre! qu'entendez-vous par là?

— Je vais vous le dire, monsieur: ces dames sont trois sœurs, filles d'un vieil escribano d'Aréquipa qui mourut en les laissant dans la misère; comme elle n'avaient aucun moyen d'existence et que leur grande beauté, jointe à l'isolement dans lequel elles vivaient, leur attirait journellement des hommages profanes, le démon en profita pour leur tendre des piéges; mais elles surent déjouer les ruses du malin, et la récompense de leur honnêteté fut plus tard une jolie fortune, qui leur vint d'héritage, comme elle me l'ont assuré bien des fois. Or, c'est précisément pour jeter des doutes sur la source de cette fortune, que les méchants et les envieux affectèrent de retirer à ces dames le nom de Salcedo, qui était celui de leur père, pour ne les appeler que *las Cagaluchas*. On a continué à leur donner ce nom bizarre, et par une aimable tolérance, elles ont fini

elles-mêmes par le substituer à leur nom véritable.

— Et quelle en est la signification ?

—Ma foi, monsieur, je serais fort embarrassé de vous l'apprendre, car ce nom appartient à l'idiome quechua que parlaient autrefois les adorateurs du soleil, et le jargon de ces hérétiques m'est complétement étranger. »

Notre conversation, commencée dans la rue et continuée dans le jardin, fut interrompue par le *Buenas noches* d'une caméristе, qui, placée en vedette au seuil du comedor, d'où probablement, elle épiait notre arrivée, accourut au-devant de nous, munie d'une lanterne à vitrail de corne, avec laquelle elle nous éclaira jusqu'à la porte de la salle du Nacimiento, que José Tamal ouvrit lui-même à deux battants en m'invitant à entrer le premier.

Cette salle n'avait d'autres titres à l'attention que la propreté de ses quatre murs blanchis à la chaux, et sa voûte en dôme, au centre de laquelle se balançaient à l'extrémité d'un cordon de soie, une douzaine d'œufs d'autruche qui remplaçaient le lustre. Un tapis velu des fabriques d'Atuncolla, des chaises en bambou vernissé, un sofa recouvert d'une housse blanche, et une table carrée, composaient l'ameublement. Deux chandelles de cire, qui pouvaient passer pour des cierges, vu leur grosseur et leur hauteur

de plus d'un mètre, jetaient une clarté discrète sur les dames qui s'y trouvaient réunies au nombre de trente, et dont l'air grave et recueilli, l'attitude méditative, indiquaient des pensées en harmonie avec la solennité du moment.

A mon entrée, trois d'entre elles s'étaient levées et avaient fait un pas au-devant de moi, tandis que les autres se contentaient de me regarder en ouvrant de grands yeux. J'en inférai que les premières devaient être les maîtresses de la maison, et à ce titre je m'empressai de leur présenter mes hommages, que j'accompagnai de quelques paroles chaleureuses et bien senties pour le tour de faveur dont elles m'avaient honoré. Pendant ce temps-là, les personnes de leur plus intime connaissance se morfondaient dans la rue, occupées sans doute à compter les clous de la porte. Soit que mon entrée en matière plût à ces dames, soit que ma qualité d'étranger fût une recommandation à leurs yeux, elles m'accueillirent d'un air riant et dégagé, répondirent à mes compliments par des minauderies pleines de charmes, et, sous le singulier prétexte qu'étant le seul individu du sexe masculin qui se trouvât dans l'assemblée, — José Tamal représentait apparemment le genre neutre, — je devais jouir des honneurs de la présidence, elles m'escortèrent jusqu'au sofa, siége d'honneur sur lequel elle exigèrent que je trônasse, tandis qu'elles se contentaient de simples

chaises, mais en les disposant de façon à pouvoir prendre un signalement complet de mon individu.

Cette tactique, qui ne m'échappa point, me suggéra, sur-le-champ, l'idée d'en user de même à l'égard de ces dames, et, tout en échangeant avec elles quelques phrases de circonstance sur la Noche buena et l'affluence de gens qu'elle avait attirés à Tiabaya, je les examinai avec assez d'attention pour pouvoir affirmer, au bout d'un quart d'heure, que la plus jeune des trois sœurs devait toucher à la quarantaine, la cadette, compter quelques printemps de plus et l'aînée être en avance de dix mois au moins sur le demi-siècle. Certaine coquetterie dans leurs ajustements, la couleur tendre de leur robe et l'échancrure du corsage, les œillets aux vives nuances placés dans leurs cheveux et les accroche-cœurs significatifs que ceux-ci dessinaient sur les tempes, indiquaient chez elles une intention bien arrêtée de lutter jusqu'au bout contre l'envahissement des années, envahissement dont elles essayaient déjà de déguiser les traces, à l'aide de ces artifices secrets qu'employait autrefois la reine Jézabel, s'il faut en croire l'indiscrète révélation de sa fille Athalie.

Cependant la conversation, entrecoupée d'interjections polies et de fréquents silences, selon l'usage du pays, commençait à traîner en longueur, et l'on

ne faisait aucune allusion au but principal de ma visite. Je me tournai sans affectation vers José Tamal, discrètement assis à quelques pas de nous, et le regardai d'une manière significative. Mon homme comprit à merveille cet avertissement muet et alla le glisser dans l'oreille de la plus jeune des trois sœurs, qui le transmit à la cadette, laquelle en référa à son aînée ; ces dames se levèrent alors spontanément, et, pendant que deux d'entre elles éteignaient les cierges, l'autre alla toucher le bouton d'une porte cachée dans la paroi de la muraille, qui, en s'ouvrant et se repliant sur elle-même, comme les feuilles d'un paravent, laissa voir au fond d'une alcôve splendidement illuminée, la nacimiento objet de tous mes vœux. Ce changement de décor avait été exécuté avec tant de prestesse et le passage des ténèbres à la lumière si habilement ménagé, que l'assemblée, jetant un cri d'admiration, éclata en bravos profanes auxquels ces dames répondirent par plusieurs révérences, qui rappelaient ces ovations théâtrales, où public et acteur, momentanément épris l'un de l'autre, font assaut de bons procédés.

Sur l'autorisation qui m'en fut donnée, je franchis aussitôt le seuil de l'alcôve, afin d'examiner de près les mille détails variés dont se composait l'ensemble du nacimiento.

Dans l'Amérique du Sud, et particulièrement dans

le bas Pérou, on appelle nacimiento, non pas la scène de la nativité circonscrite dans un seul cadre, comme le nom pourrait le faire supposer, mais l'histoire complète de Notre-Seigneur Jésus-Christ, depuis sa naissance dans l'étable de Bethléem, jusqu'à son supplice sur le Golgotha. On conçoit sans peine le riche développement que l'imagination peut donner à un pareil thème. Dans les grandes villes, les ordonnateurs de ces nacimientos sont de véritables artistes populaires qui luttent entre eux d'invention, de poésie et de naïveté ; c'est à qui l'emportera sur son rival dans la représentation des divers épisodes sacrés, auxquels, le sculpteur, le peintre, le mécanicien, le décorateur, le costumier et même le musicien, sont appelés à concourir.

Le nacimiento que j'étais admis à visiter était loin d'avoir cette splendeur. Il reposait sur une longue et large table présentant trois rangs de gradins, dont la charpente n'était qu'imparfaitement dissimulée par des draperies blanches et bleues, ornées de bouillons de tulle, de nœuds de rubans et parsemées d'étoiles de clinquant. L'écusson péruvien avec son lama, sa malpighiacée et son cornucopio, d'où s'échappent à flots les onces et les piastres, en marquait le centre. Des bougies de toutes dimensions, des quinquets à réflecteurs et des lanternes tricolores, accrochés aux murailles ou pendus à la voûte, répandaient sur le tout une vive lumière.

L'épisode de la nativité occupait à lui seul le gradin supérieur, et se détachait en relief sur un fond de paysage peint à fresque sur la muraille. Ce paysage, destiné dans la pensée de l'artiste à reproduire les alentours de Bethléem, offrait une succession de pagodes, de kiosques et de palais, du style chinois le plus varié. Des lacs transparents et bleuâtres baignaient les degrés de ces édifices que des ponts suspendus rattachaient à la terre ferme. Des orangers couverts de leurs fruits d'or, que becquetaient des oiseaux à aigrettes, des bananiers aux larges feuilles, de sveltes palmiers et des massifs de fleurs éclatantes, donnaient l'idée la plus favorable de la végétation et de l'horticulture judaïques. L'étable où naquit Jésus, était représentée par un treillis en filigrane, façonné en dôme et surmonté d'un bouquet de plumes. Un essaim de papillons voltigeait alentour, soutenus par des fils de fer en spirale. Près du nouveau né, modelé en cire et dont les membres délicats reposaient sur un coussin de satin bleu, la Vierge et saint Joseph, sculptés en bois, étaient assis en regard l'un de l'autre, souriant au débile enfant qui devait un jour régénérer le monde. Le costume de Marie, en brocart rose lamé d'argent, taillé sur un habit d'Anne d'Autriche et galonné sur toutes les coutures, était véritablement digne, par sa magnificence, de la mère d'un Dieu ; d'une main la Vierge tenait un éventail ouvert, de

l'autre son mouchoir en dentelles de Malines. Saint Joseph, moins bien traité que sa compagne, était vêtu d'une simple houppelande en drap marron, bordée de passementerie rouge, et coiffé d'un chapeau de ligueur orné d'une plume de paon. La hache et le rabot qu'il portait en sautoir, indiquaient clairement sa profession de charpentier. A droite de l'étable s'avançaient processionnellement, guidés par une étoile scintillante, les rois mages suivis d'esclaves qui portaient des présents ; à gauche les pasteurs arrivaient en foule avec leurs femmes, leurs enfants et leurs chiens, conduits par un ange armé de toutes pièces, qui, du bout de sa lance, leur montrait l'enfant-Dieu.

Tout en admirant l'habile composition de la scène, le bon goût, la richesse des costumes et l'entente parfaite des accessoires, je me demandais ce que pouvaient avoir à faire dans l'étable, deux lapins empaillés, l'un gris, l'autre roux, qui, assis sur leur train de derrière, se lustraient le museau avec leurs pattes de devant. En vain j'examinai ces deux rongeurs à plusieurs reprises, cherchant dans ma mémoire à quel texte saint leur présence en ce lieu, aussi bien que leur collier de satin rose orné d'un grelot d'argent, pouvait se rattacher ; ne trouvant aucune explication satisfaisante, j'eus recours à José Tamal, que je supposais plus ferré que moi sur les textes évangéliques, et, lui montrant les deux lapins

allégoriques, je lui demandai tout bas ce qu'ils signifiaient; *el burro y el buey*, l'âne et le bœuf, me répondit-il. J'avoue que je rougis un peu à l'idée de n'avoir pu deviner une chose aussi simple, et pour dissimuler mon embarras, je ne vis rien de mieux que de poursuivre ma revue.

Les gradins inférieurs du nacimiento disparaissaient sous une exhibition de figures falotes empruntées à la Chine, de joujoux à ressorts ou à surprises, tirés de Nuremberg, d'animaux sculptés dans les profondeurs de la forêt Noire, et d'objets de bimbeloterie, de marqueterie, de tabletterie et de bijouterie, qui firent tressaillir mon cœur d'exilé, tant ils rappelaient notre France adorée et ses bazars à prix fixe, honneurs de l'article Paris. La plupart de ces objets, dont leurs possesseurs ignoraient apparemment la destination habituelle, offraient dans le nouvel emploi auquel ils étaient affectés, les contre-sens les plus naïfs. Ici, un porte-allumettes en bronze doré contenait des tulipes artificielles; là, un rince-bouche en verre coloré servait de corbeille à des fruits en cire; plus loin, les instruments de la Passion étaient étalés dans un compotier à côté d'un jeu de dominos disposé en croix sur un plateau de laque.

Ma curiosité satisfaite, il ne me restait plus qu'à prendre congé de ces dames, et j'avais déjà saisi ma canne et mon chapeau, quand l'aînée d'entre

elles, qui s'était éclipsée, reparut munie d'une bouteille et d'un verre à liqueur. « Seigneur Français, me dit-elle d'une voix flûtée, tout bon chrétien, et vous paraissez l'être, ne se contente pas de faire acte d'adoration devant un nacimiento, mais goûte au moins une fois à l'urine de l'enfant Jésus[1]; et comme je la regardais d'un air étonné, elle emplit le verre d'un liquide blanchâtre, qu'à son odeur je reconnus aussitôt pour du tafia anisé, et me le présenta d'un air souriant après y avoir préalablement trempé ses lèvres. La seule manière de répondre à une politesse aussi flatteuse, était d'épuiser la liqueur jusqu'à la dernière goutte, et c'est ce que je réussis à faire, mais en m'y prenant à plusieurs fois, car l'urine en question me déchirait la gorge et me brûlait les entrailles, La même formalité fut observée à l'égard de toutes les personnes présentes, et quand vint le tour de José Tamal, soit qu'il eût une dévotion particulière à l'enfant Jésus, soit qu'il appréciât mieux que moi les charmes de cette liqueur, je remarquai qu'il en but deux verres.

Un instant après, nous reparaissions tous les deux

1. *Tomar la orina del niño Jesus*. C'est la formule habituelle dont on se sert dans toute l'Amérique espagnole, soit dans les couvents des deux sexes, soit dans les maisons nobles ou bourgeoises, soit enfin dans les chaumières des Indiens, pour offrir des rafraîchissements aux visiteurs des nacimientos, pendant les huit jours que dure l'exposition de ces derniers.

à l'entrée de la place, où les jeux, les danses et l'ivresse se poursuivaient avec plus d'entrain que jamais. Le sonneur de cloches, tout ragaillardi par la double ration de tafia qu'il avait absorbée, tenait absolument, me disait-il, à me montrer d'autres nacimientos, encore plus somptueux que celui que nous venions de voir; mais craignant d'affaiblir, par la comparaison, le bon souvenir que je conservais du premier, je lui répondis que je m'en tiendrais à ce seul essai, décision qui parut le contrarier et qu'il essaya de combattre par une foule d'arguments. Voyant que j'étais inflexible, il me quitta pour se rendre à l'église, où ses fonctions le rappelaient, et me promit de me rejoindre sous le porche à l'heure de la messe.

Je regagnai le poste que j'occupais précédemment sur les marches du temple, et, mêlé à la troupe féminine qui stationnait en ce lieu depuis le commencement de la soirée, et dont le personnel s'était accru de buveurs hors d'haleine et d'enfants endormis, j'essayai de charmer les ennuis de l'attente en m'entretenant avec mes propres pensées; puis, comme l'immobilité à laquelle j'étais forcément condamné n'eût pas tardé à m'occasionner une véritable fatigue, j'imaginai, pour la prévenir, d'étendre tour à tour une de mes jambes sur le dos de quelques voisins, pendant que l'autre jambe restait chargée du poids de mon individu, manœuvre qui

peut sembler inconvenante au premier abord, mais dont je n'eus qu'à me féliciter.

Ma méditation à cloche-pied durait déjà depuis une heure, quand un carillon de cloches qui monta dans l'air comme une fusée et fut salué par un tonnerre d'acclamations vint y mettre un terme ; en un clin d'œil, les chicherias et les ruelles furent abandonnées. Danseurs, musiciens, ivrognes et badauds se précipitaient tête baissée dans la place, en exerçant sur la foule qui s'y trouvait à l'étroit, une pression telle, que les femmes assises ou couchées sur les degrés, furent subitement soulevées, perdirent pied et allèrent rouler à dix pas de là. Heureusement j'avais pris à temps mes mesures, et, monté sur le piédestal d'une colonne dont j'entourais le fût de mes deux bras, je vis passer au-dessous de moi ce tourbillon de chevelures dénouées, de jupons froissés et de lanternes brisées, épaves que la vague humaine alla rejeter au seuil de l'église, au milieu d'un concert de malédictions, de cris aigus et d'éclats de rire.

A ce moment, l'horloge fit entendre une note grèle : minuit sonnait. Les portes de l'église s'ouvrirent à deux battants, laissant voir l'intérieur de la nef, éclairé par des milliers de cierges. Un frisson courut dans la multitude, et, comme si toutes les gorges se fussent contractées, les cris, de stridents qu'ils étaient, se changèrent en aboiements,

et ne tardèrent pas à expirer dans un rauque murmure. Au douzième coup de l'horloge, le silence était devenu si profond, qu'en fermant les yeux, on eût pu se croire au milieu d'une sierra déserte. Cette foule, naguère hurlante et indisciplinée, s'avançait à cette heure vers le lieu saint, sans bruit, sans précipitation, les bras croisés sur la poitrine, l'air si saintement recueilli, que sans la sueur qui coulait encore à flots des visages, le désordre des vêtements et l'odeur infecte de la plupart des haleines, preuves irrécusables de l'orgie à laquelle tout ce peuple s'était livré, j'eusse fini par croire que j'avais fait un rêve, et que les épisodes de la soirée n'étaient que des chimères écloses dans quelque coin de mon cerveau.

Le dernier fidèle était à peine entré dans l'église, que José Tamal m'entraînait sous le porche, où se trouvait, dans l'angle de la muraille, une échelle de meunier qu'il se mit à gravir, en m'engageant à suivre son exemple. Cette échelle nous conduisit au jubé, espèce de boîte oblongue et treillissée à hauteur d'homme. A la clarté douteuse d'un quinquet accroché au mur, j'aperçus en entrant une douzaine d'enfants groupés autour d'un corps volumineux de figure rectangulaire, placé sur deux tréteaux, et que je pris pour une malle, mais qu'en l'approchant de plus près, je reconnus pour un orgue de Barbarie. Après m'avoir offert un escabeau et s'être assis lui-

même sur une haute chaise, José Tamal, dont l'air ordinairement souriant était devenu solennel, jeta sur les enfants, debout à ses côtés, un regard qui devait renfermer un ordre tacite, car ceux-ci se baissèrent aussitôt par un mouvement mécanique et se relevèrent avec la même précision, tenant chacun d'une main une cafetière munie d'un long tube, et de l'autre main une matraca ou crécelle. Ces ustensiles, dont je ne pouvais deviner l'emploi dans une église, piquèrent assez vivement ma curiosité, pour que je priasse celui des enfants qui se trouvait le plus près de moi de me les confier un instant, afin de les examiner. Mais j'eus beau les retourner en tous sens, je ne pus parvenir à m'expliquer leur destination.

Comme la messe n'était pas encore commencée, je profitai du répit qui m'était accordé pour examiner l'intérieur de l'église. L'édifice offrait la disposition d'un carré long, avec une voûte en berceau et des murailles entièrement lisses, que d'étroites fenêtres coupaient à égale distance. La voûte était peinte en bleu pâle, les murs enduits d'un badigeon nankin, et des grecques, tracées en noir, dessinaient un encadrement aux fenêtres. Au fond du chœur, qu'une balustrade en treillis séparait de la nef, s'élevait le maître-autel, décoré d'un baldaquin soutenu par huit colonnettes blanches à chapiteaux rouges. Deux chapelles, dédiées, l'une à la Vierge, l'autre au Christ de Tiabaya, étaient placées en re-

gard, aux extrémités de la balustrade. L'or, l'argent, les joyaux, les dentelles, prodigués à l'envi sur chacun de leurs autels, le nombre d'ex-voto, de tableaux, de figurines, de vases de fleurs et de cages d'oiseaux dont ils étaient ornés, et qui formaient un contraste frappant avec l'indigente nudité du maître-autel, témoignaient ostensiblement de la préférence que les fidèles accordaient aux premiers. Leurs ancêtres, les Péruviens, agissaient de même : trouvant *Pachacamac*, le créateur et le maître omnipotent et invisible, trop éloigné d'eux pour que leurs prières pussent parvenir jusqu'à lui, ils s'étaient fait une loi de ne jamais prononcer son nom, et gardaient leurs adorations et leurs sacrifices pour Churi et Quilla, le soleil et la lune, divinités qu'ils supposaient plus accessibles.

Mon examen fut interrompu par l'arrivée de l'officiant, qui s'avançait vers l'autel, accompagné du diacre et du sous-diacre, des acolytes et des thuriféraires, et suivi à distance par quatre chantres, dont la nuance de peau déjà fort obscure, ressortait plus obscure encore au contact de l'aube, ou plutôt de l'immense peignoir en mousseline blanche qui les enveloppait de la tête aux pieds. Une collerette de plus d'un mètre de circonférence et dont la figure hypocratériforme rappelait la corolle d'une pervenche, encadrait le chef de ces personnages, et lui donnait un cachet singulier. Pendant qu'ils prenaient

place autour du lutrin, modeste table recouverte d'un *naperon*, et sur laquelle aucun missel n'était ouvert, par la raison péremptoire qu'aucun des chantres ne savait lire, José Tamal saisissait la manivelle de l'orgue et se mettait à jouer le galop final de l'opéra de *Gustave III*, accompagné rinforzando par les cafetières et les crécelles.

Si mon premier mouvement fut de fuir, mon second fut de me rapprocher, afin de bien me rendre compte de l'emploi et des qualités du son des instruments nouveaux que j'avais sous les yeux. Au diapason élevé des cafetières, je compris sans peine qu'elles remplissaient, dans la partition, l'office des soprani ; quant à la manière d'en jouer, elle consistait, de la part de l'exécutant, à emboucher le tube de fer-blanc à l'instar d'une trompette, et à souffler de toute la force de ses poumons ; la cafetière était à moitié pleine d'eau ; l'eau, refoulée par l'air extérieur, crépitait, bouillonnait, sifflait en fouettant les parois du vase, et chantait à peu près à une octave au-dessus de la symphonie[1]. De l'examen des cafetières je passai incontinent à l'analyse des crécelles ; mais malgré une audition des plus attentives, malgré la tension soutenue de toutes les forces de mon

1. Ces cafetières, connues sous le nom de *pajarillo* (petit oiseau), à cause du gazouillement qu'elles font entendre, sont en honneur dans toutes les églises et les couvents de l'Amérique du Sud, où chacun a pu les entendre comme nous.

esprit, je ne pus parvenir à m'expliquer logiquement l'utilité de ces dernières. Un professeur de fugue et de contrepoint les eût rangées peut-être dans la catégorie des bugles et des saxophones, instruments destinés à renforcer la masse d'un orchestre, mais la faiblesse de mes études sur l'harmonie ne me permit pas de statuer sur ce point délicat.

La messe se poursuivit et s'acheva au son de l'orgue, dont tous les airs étaient empruntés à nos opéras en renom. Cafetières et crécelles, stimulées probablement par ma présence, firent de tels efforts et se surpassèrent si bien, qu'à l'issue du morceau final, José Tamal, après avoir tapoté de sa large main le crâne tondu de l'un des dilettantini, faveur collective qu'il adressait à la troupe par l'intermédiaire d'un de ses membres, pour la remercier de s'être vaillamment conduite aux yeux de l'étranger, se tourna vers moi, et de l'air d'un triomphateur montant au Capitole, me dit ces simples mots, auxquels l'expression qu'il leur communiqua, donnait une portée immense :

« Êtes-vous satisfait ? »

Avouer au malheureux organiste toute ma pensée sur l'effroyable musique que je venais d'entendre, eût été le précipiter du sommet de ses illusions, d'où probablement il voyait à ses pieds tous les royaumes de la terre. Je pris mon courage à

deux mains pour lui répondre que j'étais enchanté de sa symphonie, et très-reconnaissant du plaisir qu'elle m'avait causé.

« Puisque monsieur aime tant la musique, me dit-il alors en échange du compliment, je pourrai lui jouer quelques-uns de mes beaux morceaux, s'il veut me venir voir pendant la semaine. »

Le moment était venu de quitter l'église, ce qui me dispensa fort heureusement de répondre à l'invitation de M. Tamal, qui, faite par un autre que lui et d'un ton moins révérencieux, m'eût donné l'irrésistible envie de le prendre à la gorge.

Déjà la foule avait abandonné l'église, et les bougies s'éteignaient une à une sous le souffle des sacristains, quand José Tamal, qui venait d'envelopper d'une toile cirée l'instrument dans les flancs duquel reposaient tant d'airs variés, donna à ses aides, jusque-là muets et immobiles, le signal du départ. Les jeunes drôles se précipitèrent alors vers l'échelle avec un empressement furieux et ne firent qu'un saut du jubé sous le porche, d'où ils s'éparpillèrent dans la place en jetant des cris inhumains. Bien que mon désir de liberté fût tout aussi véhément que le leur, je crus devoir effectuer ma descente d'une façon moins brusque, mû par un sentiment de conservation personnelle qu'autorisait assez mon inexpérience de l'escalier et son obscurité complète, car José Tamal, s'autorisant de l'exemple

des sacristains, venait d'éteindre le quinquet du jubé croyant apparemment que j'étais nyctalope.

Au moment où nous passions le seuil du porche, les portes de l'église se refermaient brusquement sur nous. Je demandai à l'organiste le motif d'une pareille promptitude, et il me répondit que les sacristains avaient hâte de retourner à leurs plaisirs, trop longtemps interrompus par les préparatifs de l'illumination et l'audition de la grand'messe. En effet, comme si non-seulement les sacristains, mais la foule entière, avait à cœur de regagner le temps perdu, les danses, les jeux et les libations recommençaient avec plus d'entrain que jamais; les réchauds s'allumaient, les poêles et les casseroles reprenaient leur service, et les femmes voilées, libres maintenant de rompre le jeûne qu'elles avaient religieusement observé jusqu'à minuit, se débarrassaient de leurs mantilles, et se jetaient dans la mêlée avec des rires et des cris capables de réveiller un mort. Je devinai que ce renfort de troupes fraîches allait donner à la lutte des proportions épiques, et, ne me sentant ni le feu de Tyrtée pour animer les combattants, ni la verve d'Homère pour chanter leurs exploits, je pris congé de mon guide et le laissai libre de retourner aux nacimientos, vers lesquels semblait l'entraîner une secrète sympathie.

Je regagnai mon paisible logis, où mon premier

soin, en arrivant, fut de me mettre au lit; mais, malgré le besoin de sommeil que je ressentais, malgré l'élasticité bien avérée de ma couchette, j'avais les nerfs si prodigieusement agacés par la rumeur de la fête et surtout la combinaison mélodique de l'orgue de Barbarie, des cafetières et des crecelles, qu'il ne me fut pas possible de fermer l'œil. J'employai les heures à méditer sur la *noche buena*, qui, par antiphrase, m'occasionna une courbature et une migraine qui durèrent jusqu'au lendemain.

A quinze jours de là, le village de Tiabaya était de nouveau le théâtre d'une fête splendide, où danseurs, buveurs et frituriers se réunissaient au son des flûtes, des guitares et des tambours, au carillon des cloches, aux détonations d'un feu d'artifice, tiré, selon la coutume, en plein soleil. Comme à l'occasion de la nuit sainte, le curé revêtait ses plus beaux ornements, les chantres s'enveloppaient de leurs peignoirs à collerettes, et José Tamal, assisté de ses instrumentistes, exécutait les airs les plus belliqueux de son répertoire. Mais ce déploiement de pompe religieuse et de luxe mondain, qui mettait en émoi toute la population de la vallée et arrachait les Indiens des deux sexes à leur travail du jour, n'était plus cette fois un hommage rendu au Créateur, mais un tribut d'honneur payé à la créature. Doña Cypriana Latore de Vivanco, dans tout l'éclat de sa beauté, dans tout l'enivrement de son triom-

phe, traversait au bruit des vivats et des acclamations, les villages de Sachaca, de Tiabaya et d'Ocongate, pour se rendre à Islay, et d'Islay à Lima, où son époux et maître l'appelait à partager avec lui le fauteuil de la présidence.

UNE

CÉRÉMONIE NAUTIQUE

AU BORD DU LAC DE TITICACA.

Parti de Copiapo au mois de juin de l'année 185..., je me trouvais, vers la fin de décembre, devant Mejia. Copiapo est une bourgade chilienne située dans une région volcanique, au milieu de mornes arides. Sa proximité de l'océan Pacifique et l'apparition de deux ou trois navires qui viennent chaque année y charger à la hâte le soufre, le nitre ou le cuivre qu'on leur tient en réserve, lui ont valu une mention honorable des géographes, qui l'appellent un port de mer. Quant à Mejia, dont le nom ne figure sur aucune carte connue, c'est une plage sablonneuse de

cinq lieues de long sur trois lieues de large, qui touche d'un côté au littoral de Mejillones, de l'autre à celui de Mollendo, et forme cette grande baie comprise entre le 17e et le 18e degré de latitude australe. J'ajouterai que la distance entre Copiapo et Mejia est de cent quatre-vingt-quinze lieues marines si on la mesure sur une carte au moyen du compas, et de trois cent sept lieues communes si, comme moi, on la parcourt à l'aide de ses jambes.

Je me trouvais donc, comme je l'ai dit, sur la plage de Mejia. J'avais à ma droite la pointe d'Islay et ses roches noires, pareilles à des croupes de cachalots; à ma gauche, la ligne verdoyante tracée d'est à ouest par le val de Tambo; derrière moi, un désert de sable hérissé de dunes mouvantes, et devant moi l'océan Pacifique, dont la nappe bleue se confondait à l'horizon avec l'azur du ciel.

Ce paysage aride et monotone, où le soleil versait des torrents de lumière, n'était animé que par des troupes d'oiseaux marins, qui se croisaient, se cherchaient, s'évitaient à travers l'espace, par des *manchots* debout sur les rocs isolés, et des phoques soufflant et s'ébattant le long des plages. Aucun bruit ne troublait la vaste étendue, si ce n'est celui d'une triple lame courbée en volute, qui, du cap de Coles à la pointe d'Islay, se dressait à temps égaux, et, poussée par le vent du sud, venait déferler sur la plage, où son écume argentée justifiait admirable-

ment l'épithète d'*Arguropodos*, que le galant Homère donne à la nymphe antique.

J'avais élu domicile à cent pas de la mer ; ma demeure était représentée par une natte posée sur quatre pieux ; mon mobilier se composait de deux peaux de mouton qui, selon l'heure, me servaient de siége ou de couche. Grâce à la construction primitive de ce logis, la nuit, en m'éveillant, j'avais la faculté de contempler le ciel semé d'astres sans nombre, la mer phosphorescente et l'ajoupa pareil au mien, sous lequel dormaient pêle-mêle deux hommes et deux femmes de la nation Llipi, que j'avais pris à mon service.

Or, depuis les bords de la rivière Loa, où nous nous étions rencontrés, jusqu'à la plage de Mejia que nous venions d'atteindre, après deux mois de marche, de fatigue et d'intimité, voici quelles avaient été, près de ma personne, les attributions de chacun de ces aborigènes : selon l'éventualité des circonstances, l'absence d'eau potable ou le désir manifesté par moi de transporter ailleurs mes pénates, les deux hommes enlevaient les pieux et les nattes de nos demeures, rassemblaient les peaux de mouton, plaçaient le tout sur leurs épaules et se dirigeaient à pas lents vers le lieu que j'avais choisi; les femmes défilaient à leur suite, l'une portant mes collections d'histoire naturelle sur son dos et mes cartons à dessin sur sa tête; l'autre chargée des

ustensiles domestiques ; habituellement je fermais la marche.

Arrivés à l'endroit désigné pour le bivouac, et c'était toujours en vue de l'Océan, mes gens faisaient halte, et, pendant que les hommes réédifiaient nos ajoupas, les femmes allumaient du feu sur la plage. Un quart d'heure suffisait à ces divers préparatifs.

A leur office de péons, les deux Indiens joignaient celui de pourvoyeurs de vivres. Une clause expresse de notre contrat verbal les obligeait de me procurer chaque jour les aliments nécessaires à deux repas, que leurs épouses étaient tenues de préparer et de servir à heure fixe.

Si nous nous trouvions dans le voisinage d'un pueblo, d'une hacienda, d'une mine ou d'une vallée, les Llipis mâles partaient munis de mes instructions et d'un peu de monnaie, et rapportaient de leur excursion dans l'endroit habité, une outre d'eau potable, un quartier de mouton fumé, des patates douces et quelques pastèques. Si, au contraire, nous étions éloignés de tout secours humain, et c'était fréquemment le cas, ils se contentaient de pousser une reconnaissance dans le désert, afin d'y découvrir quelque flaque d'eau saumâtre dont ils m'apportaient un échantillon. Pendant leur absence, les femmes pourvoyaient à ma subsistance. Tantôt elles allaient détacher des rochers un fucus comestible

appelé *cochayuyu* [1], tantôt elles entraient dans la mer jusqu'aux aisselles, pour y déterrer, à l'aide de leurs talons, les pétoncles et les palourdes enfouis dans le sable. Une fois le mollusque exhumé, elles plongeaient, le ramassaient et le rejetaient sur la plage. Quand le parage abondait en coquilles, les deux naïades basanées se démenaient avec tant de vivacité, qu'un passant les eût crues piquées par quelque tarentule. Leur pêche achevée, elles sortaient de l'élément liquide, se secouaient comme des caniches, et, pendant que l'une recueillait les bivalves épars sur la rive, l'autre confectionnait des fagots de ce bois flotté, tribut que les forêts du Chili et de l'Araucanie payent à l'Océan sous forme de grands arbres, et que celui-ci rejette en esquilles sur les sables du littoral. Alors le foyer s'allumait, les mollusques étaient jetés dans la marmite avec addition convenable d'eau de mer, de piment et d'herbes odorantes, puis, après dix minutes de cuisson, on me servait une écuellée de ce court-bouillon, qui m'occasionnait régulièrement d'horribles tranchées.

Malgré toute la bonne volonté de mes serviteurs et leur instinct merveilleux combiné avec mes propres lumières, il arrivait parfois que le site où nous nous trouvions, n'offrait ni fucus ni marée, et que nous en étions réduits à humer l'air salin au mo-

1. Littéralement ; douceur du lac. C'est le *fucus antarcticus*, appelé aussi *durvilea utilis*.

ment des repas ; mais la Providence se montrait sensible à notre détresse en nous envoyant, à défaut de manne, des œufs de mouettes et de pingouins, qu'un jour d'abstinence nous faisait trouver délicieux. Une fois seulement, entre Pico et Pabellon-Pata, elle resta sourde aux prières que nous lui adressions depuis trente-six heures, et, sans le passage d'une caravane de mineurs qui se rendaient à Huantajaya, je ne sais trop si les Llipis, malgré leur sobriété proverbiale, et moi-même malgré mon stoïcisme habituel, nous ne serions pas morts de faim.

Qu'on me pardonne ces détails ; mais j'écris surtout pour les malheureux voyageurs qu'une vocation irrésistible pousserait à étudier les régions stériles et désertes du bas Pérou de préférence à ses parties fertiles et civilisées. Or, comme les *Guias de los Forasteros*, qu'ils pourraient consulter, ne contiennent aucune indication précise sur les ressources alimentaires qu'offrent à cet endroit les rivages du Pacifique, j'ai cru devoir, par intérêt pour mes confrères, en toucher ici quelques mots.

Grâce à la carte côtière dont je m'étais muni en quittant Copiapo, et sur laquelle je pointais scrupuleusement, à chaque halte, la distance que j'avais parcourue et celle qui me restait à parcourir, je pus constater d'un coup d'œil qu'entre la plage de Mejia, que je venais d'atteindre, et le port d'Islay, où je

comptais terminer mon exploration, le trajet n'était que de quatorze lieues. Je connaissais déjà les environs d'Islay, ses *Huanos* d'oiseaux et de poissons, ses volcans éteints et ses cimetières antiques, et l'idée d'en recommencer l'étude analytique ne me souriant nullement, je conçus le projet de terminer à cheval mon voyage, jusque-là accompli pédestrement. Pour atteindre ce but, il me suffisait d'envoyer un des Llipis chez le consul britannique résidant à Islay, avec prière à celui-ci de m'expédier par retour du courrier un guide et une mule. Les liens affectueux qui m'unissaient à cet insulaire et les airs de clavecin dont ses filles me régalaient à chacune de mes visites, m'étaient de sûrs garants que ma demande serait favorablement accueillie.

Le Llipi appelé à remplir l'office de courrier, ceignit ses reins au coucher du soleil, reçut de sa femme, à titre de provisions de route, une poignée de fucus et d'huîtres grillées, et ne tarda pas à disparaître dans les profondeurs du désert. Le surlendemain, dans la matinée, il était de retour, accompagné de l'homme et de la bête que j'avais demandés. Le premier soin de l'homme, en mettant pied à terre, fut de s'enquérir à moi-même si j'étais bien le señor *Fulano* [1], comme si une substitution d'individu eût été possible au milieu de ces solitudes, et, sur ma

1. Un tel.

réponse affirmative, il retira de la coiffe de son chapeau, qui lui servait de portefeuille, une lettre à mon adresse, que je décachetai avec empressement. Cette lettre était ainsi conçue :

« Ami Français,

« Je me rends à Puno pour surveiller le lancement d'une goëlette de quarante tonneaux, que j'expédiai l'an passé par pièces détachées et de compte à demi avec un négociant de cette ville, don Pascual Matara. Ce bâtiment, que nous appelons *la Independencia*, est destiné à la navigation et au cabotage du lac de Titicaca. Comme vous n'aurez pas souvent l'occasion de voir flotter la coque d'un navire à douze mille huit cents pieds au-dessus du niveau de l'Océan, je vous engage à profiter du mozo et de la mule que je vous envoie pour venir me rejoindre. C'est le 1er janvier que notre goëlette doit être mise à l'eau. Un pareil voyage ne peut que vous offrir de l'agrément, surtout si vous prenez par Huallata au lieu de passer par Cuevillas, et que vous vous arrêtiez chez Peters Reegle, mon compatriote, qui se fera un plaisir véritable de vous montrer sa ménagerie et de vous donner à dîner.

« A bientôt,

« THÉOBALD SAUNDERS. »

Cette épître lue, je demandai au mozo combien de

lieues nous séparaient de Puno, afin de juger si la proposition du consul britannique était ou non acceptable.

« Cela dépend, me répondit-il, du chemin que monsieur prendra pour s'y rendre. S'il traverse la pampa d'Islay et qu'il entre dans la Sierra par Cangallo et Apo, c'est soixante-treize lieues qu'il aura à faire, soit huit jours de voyage; mais s'il longe la vallée de Tambo, qu'il coupe ensuite la pampa Colorada et gagne la Cordilière par les hauteurs de Yarabamba, il économisera dix-huit lieues, soit deux jours de marche.

— J'opte pour ce dernier chemin, puisqu'il est le plus court, dis-je à l'homme. Seulement, au lieu de prendre par Cuevillas, nous passerons par Huallata; j'ai à voir un ami de M. Saunders.

— Je le connais; c'est M. Reegle, un Anglais rouge qui habite une belle maison.

—Très-bien! Maintenant, pensez-vous que je puisse être rendu à Puno le 1er janvier, car nous sommes déjà au 24 décembre?

— Valgame Dios! exclama le mozo, c'est peu de temps en effet, et la route est bien longue! Mais n'importe! je réponds sur ma tête que monsieur sera rendu à sa destination le 31 décembre avant minuit, s'il veut bien me permettre de le conduire à ma manière.

— Et quel est le prix du voyage?

— Oh ! pour monsieur, ce ne sera que dix-huit piastres !

— Comment, bourreau ! mais c'est le double du fret habituel !

— Monsieur a peut-être raison, me répliqua le drôle d'un ton patelin, mais je le crois trop généreux pour vouloir marchander avec un pauvre diable qui se verra forcé, pour tenir sa promesse, d'éreinter deux bêtes superbes !... »

Cet appel fait à ma générosité, réagit d'autant moins sur mon amour-propre, que l'éreintement de ses bêtes, dont parlait le mozo, me parut devoir entraîner quelque peu celui de ma personne ; mais le temps pressait, la discussion menaçait de traîner en longueur, et l'abandon de quelques piastres me semblant préférable à la perte de quelques heures, je me décidai à subir les prétentions du muletier. Toutefois, je lui signifiai que, si je n'étais pas rendu à Puno le 31 décembre, il ne recevrait que dix piastres.

« Corriente ! fit-il, tout joyeux à l'idée de m'avoir dupé, mais je tiens à avoir la somme entière. »

Le moment était venu de s'exécuter. J'appelai les Llipis, qui s'étaient discrètement tenus à l'écart, afin de n'avoir pas l'air d'écouter cette conversation, dont néanmoins ils n'avaient pas perdu un mot, et je les priai de réunir mes bagages, ce qui fut fait en un clin d'œil. Mes cartons et mes paquets, convenable-

ment ficelés, furent remis au mozo, qui les arrima comme il put sur la croupe de sa monture; puis quand j'eus enfourché la mienne, j'invitai du geste les Indiens à se rapprocher. Après les avoir remerciés de leurs bons et loyaux services, et leur avoir remis huit piastres fortes, montant de leur salaire, je leur dis qu'ils étaient libres d'emporter vers leurs foyers lointains ma tente et ses piquets, les toisons de ma couche et la marmite en fer battu, que je leur abandonnais à titre de souvenir. Si le premier mouvement de ces indigènes fut de bondir de joie, comme les collines de l'Écriture, le second fut d'entonner une espèce de thrénodie à propos de notre séparation; et comme les femmes, renchérissant sur la douleur feinte ou réelle de leurs maris, jetaient déjà des cris perçants en faisant mine de tirailler leur chevelure, je donnai à mon guide le signal du départ. Dix minutes après, une chaîne de dunes dérobait à nos yeux la plage de Mejia, témoin de mes adieux touchants avec les Llipis.

Nous cheminâmes pendant une couple d'heures à travers la région des sables, que nous laissâmes ensuite à notre gauche, pour entrer dans cette zone de cendres trachytiques que tous les voyageurs qui nous ont précédés ont parfaitement observées, mais sur l'origine desquelles ils se sont généralement mépris. Le sabot de nos montures plongeait dans cette poussière ténue et l'éparpillait en nuages au-

tour de nous. A chaque instant, bêtes et gens éternuaient à qui mieux mieux. La chaleur, jointe à cette cendre que j'avalais régulièrement avec chaque bouffée d'air, ne tarda pas à m'occasionner une soif atroce. Je demandai alors au mozo s'il ne connaissait pas dans les environs quelque réservoir, pozo ou étang, fût-ce d'eau croupie, où je pusse me désaltérer, mais il me répondit que nous ne trouverions de l'eau qu'en entrant sous les *olivares*, encore cette eau était-elle à demi-saumâtre, et le premier *olivar* éloigné de six lieues. C'était à devenir enragé.

J'essayai d'oublier la soif qui me dévorait en examinant le paysage ; mais de quelque côté que se portassent mes regards, je ne vis qu'une nappe grise, bornée par un horizon de brumes roussâtres, et sur le sol poudreux et crevassé, de glauques cirius et quelques héliotropes, dont les longues gaules, dépourvues de feuilles, portaient à leur extrémité une ombelle de fleurs bleuâtres à odeur de vanille[1].

A mesure que nous avancions, le sol devenait de plus en plus meuble, la cendre de plus en plus impalpable, et nos mules y enfonçaient jusqu'à mi-

1. C'est par erreur que M. Bernard de Jussieu a placé l'*heliotropus peruvianus* dans l'intérieur de la Cordillère occidentale. Cette borraginée ne croît que dans la région des Lomas, entre la zone des sables et celle des cendres, à deux ou trois kilomètres de l'Océan. Passé cette région, elle disparaît complétement et est remplacée par le genre *Lantana*, qu'on trouve soixante lieues plus loin, sur le versant des Andes orientales.

jambes. Pour surcroît d'infortune, nous étions entourés de petits monticules assez semblables à des taupinières, et du sommet desquels le vent détachait comme une gaze de poussière qui nous enveloppait de la tête aux pieds. Quelquefois, une douzaine de ces mêmes monticules s'arrachaient de leur base, et, se réunissant, formaient autour de nous une ronde désordonnée. Ces entonnoirs mobiles, que les riverains appellent *camanchacas*, étaient de véritables trombes qui, non contentes de nous couvrir de cendres, menaçaient à chaque instant de nous asphyxier [1].

Je dis nous, par égard pour moi-même et pour les pauvres mules chargées du poids de nos individus, car le mozo semblait aussi à l'aise dans cette atmosphère poudreuse et enflammée, qu'une salamandre dans son brasier natal. En quittant la plage de Mejia, il avait entonné un de ces yaravis de la Sierra, où la tourterelle et le papillon symbolisent l'amour fidèle et la passion volage; et, soit que le yaravi dont il avait fait choix eût autant de coplas

1. Ces trombes sont souvent chargées d'exhalaisons azotées, que les gens du pays attribuent à la décomposition de ces immenses bancs de clupes que l'Océan rejette deux ou trois fois par an sur ses rivages. Les oiseaux marins, pélicans, fous, frégates, etc., surpris dans leur vol par une de ces trombes méphytiques, tombent comme foudroyés sur les plages, où maintes fois, dans un étroit espace, j'ai compté plusieurs centaines de leurs cadavres.

que la chanson du roi Rodrigue, soit que le chanteur le recommençât après l'avoir fini, après trois heures de chevauchée, la maudite complainte se poursuivait toujours avec le même entrain. Ce bourdonnement continu, joint à la soif qui me serrait la gorge, avait fini par m'exaspérer de telle sorte, que j'allais prier le mozo de se taire, lorsque j'aperçus à l'extrémité de la plaine une lisière de mornes rougeâtres et pelés qui m'annonçaient la fin de la zone des cendres et le commencement de la région pierreuse; naturellement mes idées prirent un autre cours.

Après un laps de temps que je ne songeai point à calculer, nous atteignîmes l'entrée d'une barranca, espèce de gorge en figure de V, formée par le rapprochement de deux montagnes. L'ouverture en était si étroite que nous n'y pûmes passer de front. Cependant le sentier ne tarda pas à s'élargir et nous permit de marcher côte à côte. Je remarquai qu'avec les cendres avaient disparu les cirius et les héliotropes, mais sans que la végétation, représentée à cette heure par des xyris, des poas et autres graminées d'un nom plus ou moins euphonique, eût pris un aspect plus réjouissant. En revanche, la chaleur avait augmenté subitement de cinq à six degrés, comme j'en pus juger par la sueur qui me coulait du front et par un thermomètre de poche sur lequel je jetai les yeux.

Cette barranca, qui me parut interminable, nous

conduisit dans une plaine de quelque trois lieues de circuit. Le sol, formé d'un sable compacte, de menus galets et de veines de sel marin, offrait une nuance fauve sur laquelle tranchaient çà et là, comme les taches d'une peau de tigre, des massifs de figuiers et d'oliviers. A la vue de ces verdures glauques et souffreteuses, que la pluie ou la rosée semblait n'avoir jamais humectées, je demandai vivement au mozo s'il était possible de se procurer de l'eau en un site pareil, et, malgré le ton sérieux de sa réponse affirmative, je ne me sentis qu'à demi convaincu. Bientôt nous entrâmes sous le couvert d'un de ces bosquets, car je ne saurais nommer autrement une quinzaine d'arbres rachitiques dont se composait chaque plantation, et à l'ombre d'une natte posée sur quatre pieux, qui me rappela sur-le-champ mon ajoupa des plages de Mejia, j'aperçus une famille de Cholos, composée du mari, de la femme et de trois enfants. L'extérieur misérable de ces indigènes, leur teint hâve et maladif, s'harmoniaient avec l'aridité du paysage et le ton blafard des verdures. A peine arrivé, je demandai de l'eau, et l'accent que je donnai à ces simples paroles dut être des plus pathétiques, car la femme, sans se donner le temps de rajuster les haillons qui recouvraient ses maigres charmes, prit une écuelle, alla l'emplir à une espèce d'auge placée au ras du sol et me l'apporta toujours courant. Je bus cette eau avec délices, bien qu'elle

fût à la fois trouble, tiède et saumâtre; puis, quand ma soif fut à peu près calmée, j'interrogeai ces pauvres gens sur le genre de vie qu'ils menaient en ce lieu, sur les soins qu'exigeaient leurs cultures et les produits qu'ils en retiraient. Ils me répondirent que leur demeure habituelle s'élevait à dix lieues de là, sur les hauteurs de Tambo, et que la natte sous laquelle je les voyais n'était que leur villa des champs. Absents de la plantation pendant onze mois de l'année, ils s'en remettaient à la Providence du soin de veiller sur leurs arbres, se contentant de les visiter le douzième mois, quand l'heure de la cueillette des olives et des figues était venue. Cette foi profonde dans la Providence, dont je m'émerveillai comme d'une grâce spéciale, était, me dirent-ils ingénument, l'apanage de tous les propriétaires voisins, — chaque bosquet relevait d'un propriétaire, — qui, à leur exemple, ne se rendaient à l'*Olivar* ou au *Higueral* que pour en recueillir les fruits.

Une fois la récolte achevée, on extrayait des olives, préalablement exposées au soleil pendant une douzaine de jours, cet *aceyte del pais*, dont la rancidité fera longtemps le désespoir de l'étranger. Les figues récoltées d'après le même système, c'est-à-dire aux trois quarts pourries, étaient jetées dans de grandes jarres à moitié remplies d'eau et donnaient, par la macération, une teinture violette appelée *chimbango*,

que mes deux Cholos qualifiaient de vin et sur le compte duquel ils ne tarissaient pas d'éloges ; ce vin local, ainsi que je l'appris plus tard, avait le triple inconvénient de troubler le cerveau, de s'aigrir en huit jours, et d'occasionner aux buveurs novices des dyssenteries de la pire espèce.

Pendant la durée du travail, les manœuvres des deux sexes, y compris les enfants, se nourrissaient de figues crues ou cuites, selon le goût de chacun d'eux ; mais, si l'année avait été peu productive, ils se contentaient, dans l'intérêt de leur commerce, de jouir de ces fruits par la vue et par l'odorat. En revanche, me dirent-ils, s'ils mangeaient peu, ils buvaient beaucoup d'eau, afin de neutraliser, par l'absorption de ce liquide, l'action dessiccative qu'un jeûne continu n'eût pas manqué de produire dans leurs organes digestifs. Quand j'eus consigné dans mon album ces détails intéressants, je vidai une seconde écuelle d'eau saumâtre, en prévision de la soif à venir, et nous prîmes congé des Chacareros.

La route que nous suivîmes coupait la plaine en diagonale, ce qui me permit de relever en passant bon nombre de plantations munies de leurs nattes, dont les propriétaires étaient étendus sur le sol dans les poses les plus nonchalantes. Malgré l'assertion des premiers, je ne saurais dire si ceux-ci étaient pleins de foi dans la Providence ; tout ce que je puis

certifier, c'est qu'ils avaient l'air assez misérable. Plusieurs d'entre eux possédaient néanmoins une guitare ; mais, dans la position tout exceptionnelle de ces pauvres diables, cet instrument me parut destiné à tromper leur faim plutôt qu'à charmer leurs loisirs.

Le soleil allait disparaître, lorsque nous doublâmes la pointe de l'arênal pour entrer dans le val de Tambo. La soirée était admirable, et la nuit s'annonçant sous de riants auspices, mon guide n'eût pas été fâché d'en profiter pour allonger l'étape, si j'en juge par l'amplification pompeuse qu'il me faisait d'un voyage nocturne. Mais je l'interrompis au beau milieu de ses périodes, pour le prier de me conduire chez le général Recuerdo, un ami sous le toit duquel j'étais sûr de trouver bon accueil et bon souper sans préjudice d'une chambre bien close. Malgré tout le déplaisir que cette décision parut causer au mozo, il prit le chemin de l'hacienda, où nous arrivâmes à la nuit close.

Je trouvai le général fumant en famille sous sa véranda. Sa noble épouse et ses cinq filles étaient groupées autour de lui et savouraient à son exemple un pur tabac de Bracamoras. Après les compliments d'usage, le général m'offrait déjà sa propre pipe, illustrée par de longs services, quand la plus jeune de ses filles, appelée Majestad, retira vivement de sa bouche le puro qu'elle dégustait et me pria de

l'achever pour l'amour d'elle. Je m'inclinai profondément devant cette attention gracieuse, qui valut à Majesté un sourire d'approbation de ses parents et quelques railleries de ses sœurs aînées.

Pendant que je fêtais de mon mieux le bout de cigare offert par la beauté, causant de métaphysique avec ces dames et discutant avec le général sur la hausse probable des cotons et des sucres, les cris aigus d'une volaille, qui s'élevèrent dans le silence de la basse-cour, m'apprirent qu'on s'occupait de mon souper. En effet, une demi-heure ne s'était pas écoulée, qu'on m'invitait à passer dans le comedor, où je trouvais mon couvert mis et la victime accommodée en fricassée. J'avoue, à ma honte, que je n'en laissai que les os.

Au poulet succéda une boîte de *manjar blanco*, identique, quant au format, à une meule de fromage de Gruyère, et qu'on plaça devant moi, en m'engageant à ne pas l'épargner. Comme je m'extasiais sur la mine appétissante de ce blanc-manger, composé de viande, d'amandes concassées, de lait, de miel et de muscade, Mme la générale daigna m'apprendre qu'elle l'avait préparé elle-même, d'après une recette qu'elle tenait des nonnes de Sainte-Rose d'Aréquipa. Cette pâte, solide et bien épicée, faisait honneur aux saintes filles qui l'avaient inventée. Malheureusement, le miel de la grâce y dominait de telle sorte, que mon œsophage se con-

tracta à la seconde bouchée. Une question que mes hôtesses débattaient à voix basse depuis quelques minutes les empêcha de remarquer mon peu de sympathie pour la friandise conventuelle, et la promptitude avec laquelle je l'éloignai de moi.

Cependant la discussion entre ces dames s'échauffait de plus en plus, et bien que, par discrétion, j'essayasse de faire la sourde oreille en regardant les solives du plafond de l'air d'un poëte en quête d'une rime, le mot *vihuela*, plusieurs fois répété, finit par attirer mon attention. Bientôt, la proposition émise par une des fillettes, d'envoyer un exprès au pueblo voisin pour en ramener quelques couples d'humeur folâtre, acheva de m'éclairer sur les intentions de ces dames. Il ne s'agissait rien moins que d'un divertissement chorégraphique qu'on essayait d'organiser en mon honneur, et auquel, sans nul doute, j'allais être appelé à prendre une part active. L'idée de passer la nuit à danser le *maicito* ou la *samacueca*, quand mes jambes ployaient de lassitude et que j'avais à repartir au point du jour, m'effraya tellement, qu'un changement notable s'opéra tout à coup dans ma physionomie. Ces dames, l'ayant remarqué, voulurent en savoir la cause. Je leur avouai sans détour que le repas copieux que je venais de faire, joint à la fatigue de la journée, me donnait une irrésistible envie d'aller me mettre au lit. En faisant cet aveu, j'avais traîtreusement

compté sur la générosité inhérente à leur sexe, et le succès réalisa mes prévisions. A peine surent-elles que j'aimais mieux dormir que de danser un pas de caractère, qu'elles sacrifièrent sans hésiter leur plaisir à ma convenance. Un Indien fut chargé de me conduire à mon aposento, au seuil duquel, en échange de mes adieux, je reçus de mes charmantes hôtesses mille souhaits de santé, de bonheur, mille vœux pour la réussite de mes projets, vœux et souhaits que le général confirma par un abraso à la mode espagnole.

Un peu avant l'aube, mon guide grattait à ma porte pour m'avertir qu'il était temps de nous mettre en route. Je trouvai devant la maison nos mules harnachées. Les alforjas de ma selle, bourrées d'oranges, de grenades et de tronçons de cannes à sucre, témoignaient d'une touchante sollicitude de la part de mon hôte et de sa famille. De son côté, le mozo était chargé d'un sac de pastèques, qui, superposé au bagage que déjà il portait en croupe, formait derrière lui comme un cheval de frise, et pouvait au besoin lui servir d'oreiller.

Au sortir de l'hacienda, nous longeâmes la base des serros qui bordent le val de Tambo dans l'aire du nord-ouest. J'entrevoyais confusément, à une centaine de mètres au-dessous de moi, les masses sombres, formées par les plantations de cannes à sucre, de riz et de coton. Une rivière descendue des

hauteurs serpentait à travers ces verdures, entraînant, dans sa course folle vers l'Océan, les galets de son lit, qu'elle entrechoquait bruyamment. Le glapissement des renards et la note plaintive du chirote (*turdus militaris*) annonçaient l'approche de l'aurore.

Le jour commençait à poindre quand mon guide, obliquant à gauche, s'engagea dans un sentier étroit et montueux, le long duquel croissaient des touffes d'arbustes, qu'à l'odeur délicieuse de leurs fleurs je reconnus pour des myricas nains, du genre cérifère, particuliers à ces latitudes et que la science n'a point encore enregistrés. Ce sentier, que nous suivîmes pendant près d'une heure, nous conduisit au sommet des serros. Là, nous nous trouvâmes au milieu d'un brouillard si dense, qu'il était impossible de voir clair à quatre pas. Craignant que mon Palinure ne s'égarât à travers cet océan de brumes, je consultai ma boussole de poche et rapprochai vivement ma mule de la sienne, prêt à l'aider de mes lumières s'il en était besoin ; mais l'assurance avec laquelle il mit le cap au nord et se maintint dans cette direction me prouva bientôt que mes craintes étaient sans fondement. A mesure que la sérénité rentrait dans mon esprit, le brouillard pénétrait mes vêtements de telle sorte, qu'après une demi-heure de marche, je les sentis peser sur mon corps comme ces chappes de plomb dont Dante Alighieri couvre, dans son enfer, les épaules des hypocrites. Tandis

que j'applaudissais en grelottant à la conception poétique d'un pareil supplice, un piétinement sourd et le tintement d'une clochette nous avertirent de l'approche d'une caravane. Nous n'eûmes que le temps de nous jeter de côté pour éviter d'être enveloppés. Bêtes et gens passèrent si rapidement, que nous n'entrevîmes d'eux que leurs silhouettes qui se dessinèrent dans le brouillard, où elles disparurent aussitôt. Mais si rapide qu'eût été notre passage à contre-bord, il avait suffi à mon guide et aux gens de l'escorte pour échanger quelques mots de ralliement : *Ohé Puno Européo*, avait crié le premier : *Ohé vino Moquehua*, avaient répondu les seconds. La phrase elliptique du mozo apprenait aux muletiers qu'il conduisait un Européen à Puno; ceux-ci, de leur côté, lui faisaient savoir qu'ils se rendaient dans la vallée de Moquehua pour y prendre un chargement de vin.

Les rayons de soleil ne tardèrent pas à colorer d'un reflet d'opale la brume glaciale à travers laquelle nous cheminions. Bientôt, refoulée par les vents du large, cette brume commença à se mouvoir et à rouler sur elle-même, pareille aux vagues de la mer, et comme incertaine de la direction qu'elle devait prendre ; puis elle se déchira par lambeaux, qui flottèrent un moment dans l'espace, et, se dirigeant vers le nord, finirent par se dissiper, la brise et le soleil aidant.

Je pus alors constater d'un coup d'œil que nous venions d'atteindre l'extrémité d'un vaste plateau incliné au levant, et dominant la plaine d'une hauteur de quelque huit cents mètres. Le sol de ce plateau, au lieu d'être formé d'un sable micacé, comme celui de la pampa d'Islay, ou d'un sable quartzeux, comme celui de la pampa de Clémesi, était composé d'ocre schisteuse et de fer spéculaire, auquel il devait sa teinte rougeâtre et le nom de pampa-colorada que lui donnent les gens du pays.

Du haut de cet observatoire, le regard, aussi loin qu'il put s'étendre, n'embrassait qu'une succession de sables et de cendres, d'assises de grès et de blocs de trachyte, dus au travail des volcans et au retrait des eaux. Pas un arbuste, pas un buisson ne tachait d'un point vert cette morne étendue, à travers laquelle le chemin que nous devions suivre déroulait ses contours sinueux, pareils à ceux d'une immense couleuvre.

Avant de tenter la descente du plateau, le mozo mit pied à terre, retira de ses sacoches quelques gousses d'ail et s'empressa de frictionner, avec ces caïeux odorants, la bouche et les naseaux de nos montures. Comme je l'interrogeais sur les motifs de cette action, il me répondit que c'était une manière de sels d'Angleterre qu'il donnait à respirer aux mules, afin de les prémunir contre les défaillances et le cansancio ou épuisement.

Grâce à cette précaution, le trajet s'accomplit sans encombre, et, vers midi, au moment où le soleil faisait rage, nos bêtes frémissantes et le poil baigné de sueur abandonnaient la région des rochers et des cendres, pour entrer dans une vaste plaine dont le sable me parut aussi fin que du calcaire pulvérisé. La chaleur était étouffante. J'essayai d'étancher la soif qui me dévorait en grignotant quelques tronçons de cannes, mais la substance saccharine qui en découlait irritait la gorge au lieu de l'humecter, et j'eus alors recours aux pastèques, dont l'eau fraîche et limpide me satisfit à souhait. L'écorce de ces cucurbitacées fut offerte ensuite à nos mules, qui n'en firent qu'une bouchée.

La plaine au sable tamisé, que nous eûmes bientôt franchie, portait, d'après le dire de mon guide, le nom de *Pampa del Inca*. Comme la dynastie de ces souverains se compose de treize individus, si l'on en croit Garcilaso, et de cent trente, si l'on consulte Torquemada, je m'empressai de demander au mozo le nom du fils du Soleil qui, le premier, s'était aventuré dans ces chaudes régions; mais l'homme, croyant que je voulais me moquer de lui, me répondit assez sèchement qu'il n'avait pas eu le temps de l'apprendre. Piqué de la réponse, et surtout du ton dont elle était faite, j'imaginai, pour humilier le drôle, d'évoquer un à un mes souvenirs historiques, et, après quelques minutes de contention d'esprit,

j'eus la satisfaction de lui annoncer que le souverain en question était Capac-Yupanqui, cinquième empereur du Pérou qui, vers le milieu du treizième siècle, avait traversé ces déserts pour subjuguer les nations Quellcas, Changos et Moquehuas, alors en possession des vallées du littoral. Ce trait d'érudition dut me grandir dans l'esprit du mozo, car il piqua vivement sa monture et mit entre nous deux une distance respectueuse.

Ainsi cheminant, nous nous engageâmes dans une gorge formée par le rapprochement de deux assises de grès quartzeux, au delà de laquelle s'étendait une seconde plaine, hérissée de monticules d'environ deux cents mètres de base sur trente mètres de hauteur. A la configuration de ces collines, autant qu'à la rectitude de leurs niveaux et de leurs plans qui révélait le travail de l'homme, je compris que j'étais tombé au milieu d'un de ces cimetières indiens, dont la date est antérieure à la conquête espagnole. Or, sachant, pour l'avoir expérimenté vingt fois aux alentours de Cobija, d'Arica et de Mejillones, que les corps des défunts sont à peine enfouis à un pied sous terre et recouverts d'un sol si meuble, qu'on peut facilement l'excaver avec les mains, j'obligeai ma mule, malgré la répugnance qu'elle manifestait, à gravir un de ces tertres tumulaires. Là, je mis pied à terre, et, après avoir trouvé, en frappant du talon, l'endroit où je devais

fouiller, je m'accroupis au bord d'une huaca, et dix minutes de travail me suffirent pour en tirer la momie qui y était domiciliée. C'était celle d'un enfant de huit à dix ans, emmaillotté, depuis le cou jusqu'aux chevilles, d'une faja ou large bande de coton blanc bordée d'une guirlande multicolore. La tête du sujet, aux cheveux nattés et d'un noir roussâtre et dont l'angle facial était des plus aigus, accusait, par l'aplatissement du coronal et par la saillie que celui-ci formait sur les pariétaux, à sa partie supérieure, une race d'Indiens étrangère à ce littoral. Évidemment, il y avait eu sur le crâne de l'individu pression artificielle de l'avant à l'arrière, ce qui avait contraint la masse du cerveau à se porter sur ce dernier point [1].

1. De toutes les nations jadis en possession des plateaux des Andes, celle des Aymaras, à laquelle nous croyons devoir attribuer l'érection des monuments de Tiahuanacu, antérieurs de plusieurs siècles à ceux de Cuzco, était la seule chez laquelle existât la coutume de déformer en naissant, au moyen de planchettes et de ligatures, la boîte osseuse de ses individus. S'il était donné de percer les ténèbres qui entourent les premières migrations dans l'hémisphère sud des races du nouveau Mexique, peut-être retrouverait-on la souche primitive des Aymaras du Haut-Pérou dans les anciens Umaaüs (Omahuas) de l'hémisphère nord, qui, de déplacements en déplacements à travers le Centre-Amérique, le Popayan et la rivière Japura, et sous les noms d'Umahuas, de Cambehüas et enfin d'Iacanga-Peüa, tous synonymes de *Têtes plates*, vinrent s'éteindre à San-Pablo d'Olivença, sur la rive droite de l'Amazone, où le dernier de leur race mourut vers la fin du dernier siècle.

1. En 1080, sous le règne de Sinchi-Roca, deuxième empe-

Pendant que je me livrais à des suppositions plus ou moins ingénieuses sur l'affiliation anthropologique de cette momie tout étonnée de revoir le soleil après une nuit de plusieurs siècles, mon guide, s'étant retourné par hasard et m'ayant aperçu au sommet du tertre, mit sa bête au grand trot et vint me rejoindre, non pas pour éclaircir mes doutes à l'endroit du défunt, comme je le pensai d'abord, mais pour me faire observer que, si je m'arrêtais ainsi à chaque pas, nous n'arriverions jamais à Puno. Afin d'éviter toute discussion, j'abandonnai mes fouilles mortuaires, et, posant délicatement au bord de son trou la momie en bas âge dont le hasard m'avait rendu propriétaire, je me remis en route sur les pas du mozo, profondément choqué, à ce

reur de la dynastie du Soleil, la plus grande partie de la nation Aymara subit la domination des Incas. Seules, quelques tribus jalouses de conserver leur indépendance luttèrent contre l'envahissement des empereurs, et, refoulées dans le sud et l'ouest, s'avancèrent jusqu'au rivage du Pacifique, où elles se mêlèrent, mais sans se confondre, aux nations Quellcas, Changos et Llipis, qui peuplaient à cette époque les vallées et les plages du littoral. Au treizième siècle, Capac-Yupanqui entreprit en partie la réduction de ces peuplades que, trente ans plus tard, son successeur Yahuar-Huacac acheva de soumettre. A part la configuration étrange de la tête, qui distingue la race Aymara entre toutes ses voisines du littoral, la nationalité des momies, qu'on y rencontre par milliers, se dénonce d'elle-même à première vue, tant par la construction des huacas ou tombeaux qui les renferment, que par la posture des individus, la couleur et le tissu des bandelettes, et les poteries plus ou moins grossières dont ils sont entourés.

qu'il me parut, qu'un homme de ma couleur pût souiller ses mains au contact de la *podridumbre*, ainsi qu'il appelait les reliques de ses aïeux.

Vers trois heures de l'après-midi, la chaleur devint presque intolérable. Pas un souffle d'air ne rafraîchissait l'atmosphère. Nos malheureuses mules, le col pendant et les oreilles ouvertes à angle obtus, paraissaient si fort accablées, que leur propriétaire s'empressa de recourir aux gousses d'ail, pour leur rendre un peu de vigueur. Pendant qu'il les frictionnait à tour de bras, sans tenir compte de la répugnance qu'elles manifestaient pour ce genre d'exercice, mes yeux, qui furetaient dans le vide, s'arrêtèrent sur un point noir immobile à l'extrémité de la plaine. Je le montrai au guide, qui ne l'eut pas plutôt aperçu qu'il s'écria : *Es una bestia cansada!* (C'est un animal fatigué!) Sans attendre d'autre explication, j'éperonnai ma monture, afin de me rapprocher de la bête et de juger si son état était réellement désespéré, car je n'ignorais pas que, dans ces déserts de sable, ce que les muletiers nomment laconiquement *el cansancio*, est presque toujours la mort pour l'homme ou l'animal que la fatigue a surpris en route. Le mozo tenta de m'arrêter en me criant que j'allais surmener ma mule, mais je fis la sourde oreille et l'obligeai, bon gré mal gré, à galoper sur mes traces. En quelques minutes, nous atteignîmes l'animal abandonné.

C'était une mule piurane, de haute taille et d'apparence robuste, âgée de dix à douze ans, et atteinte d'un commencement de morve, ainsi que l'assurait mon guide, expert comme tous ses pareils en matière d'hippiatrique. La pauvre bête, debout sur ses jambes roidies, allongeait tristement le cou vers le sol. Son œil était déjà trouble, et l'expression d'une stupeur profonde empreinte sur son masque bestial. Je posai ma main sur sa croupe et la sentis tressaillir convulsivement. Mettant aussitôt pied à terre, je m'empressai d'ouvrir une pastèque, et, après avoir humecté avec cette pulpe fondante les naseaux de la mule, j'essayai d'en glisser un morceau dans sa bouche; mais ses mâchoires étaient déjà roidies et ses dents si serrées, que je dus renoncer à mon idée. Alors je demandai au mozo si les frictions à l'*ail* n'auraient pas un bon résultat, mais il secoua la tête en me disant qu'il n'y avait pas de remède capable de rappeler l'animal à la vie, et que ce que nous avions de mieux à faire, c'était de continuer notre route.

Au moment où nous tournions bride, la pauvre mule fit un effort désespéré, parvint à relever la tête, et nous regarda d'un air morne pendant quelques secondes; puis les muscles de son cou fléchirent brusquement et ses naseaux retombèrent à fleur de sable; c'était un dernier adieu qu'elle adressait à la vie et à ses compagnes, et, cet acte

de volonté ayant épuisé ses forces, elle ne bougea plus.

« Aura-t-elle longtemps à souffrir? demandai-je au mozo.

— Hum! fit celui-ci, cela dépend des circonstances; si les gallinazos sont occupés ailleurs, elle peut vivre ainsi jusqu'à demain, car la fraîcheur de la nuit lui rendra quelque force; mais qu'un de ces oiseaux vienne à la découvrir, il appellera aussitôt ses camarades, et le compte de la bête sera bientôt fait. Eh! tenez, s'écria le mozo en levant les yeux, en voilà déjà deux ou trois qui l'ont aperçue et qui planent là-haut au-dessus d'elle. Je gage qu'avant cinq minutes, si nous leur laissons le champ libre, la mule en aura plus d'une douzaine à ses trousses. »

Nous nous éloignâmes de quelques pas, et le délai fixé par le mozo n'était pas expiré, qu'une troupe de sarcoramphes entourait l'animal, pendant que l'un de ces oiseaux, plus hardi ou plus affamé que ses compagnons, se perchait sur la tête de la victime et commençait à lui dévorer les yeux. Surexcitée par la douleur, la mule fit quelques pas en trébuchant; mais, accablée par le nombre toujours croissant des oiseaux de proie qui s'étaient enfin abattus sur elle et dont chaque morsure arrachait à son cuir une rouge lanière, elle roula sur le sable et ne tarda pas à expirer.

« Soixante piastres de flambées! » murmura le mozo en manière d'oraison funèbre.

Nous poursuivîmes notre route. Le spectacle du pauvre animal dévoré vivant par les gallinazos avait rembruni mes idées, déjà peu riantes depuis le matin, et cette disposition d'esprit prit un caractère des plus lugubres quand, parmi des carcasses qui jalonnaient la plaine, mon guide me montra quelques croix de bois en m'apprenant qu'elles marquaient l'endroit où des voyageurs perdus dans les sables avaient trouvé la mort près de leurs montures. Comme pareil accident pouvait m'arriver un jour ou l'autre, je priai le mozo, en m'expliquant la chose, de ne pas m'épargner les conseils de son expérience, afin qu'à l'occasion je pusse les utiliser : l'idée d'être déchiqueté par les gallinazos en compagnie d'une mule, même quand une croix de bois devrait s'élever sur nos restes, ne me souriant nullement.

« Sachez donc, me dit l'homme, que si le désert est fatal aux bêtes de somme que la soif et l'accablement surprennent dans sa traversée, il ne l'est pas moins aux gens de notre condition, que de fréquents voyages accomplis en commun n'ont pas assez familiarisés avec ses brouillards, ses sables mouvants, ses camanchacas et ses mirages, pour que l'un d'eux puisse sans péril se hasarder à le traverser seul. Ces croix que vous voyez en sont la preuve. Ici

un muletier ivre aura pris les sables mouvants pour la terre ferme; là un mozo présomptueux, qui se vantait de connaître la route, se sera égaré parmi les rochers et les dunes, et, après avoir vu sa bête mourir d'épuisement, n'aura pas tardé à faire comme elle. Je ne vous parle pas de ces voyageurs *sicateros*, qui, pour s'économiser les frais d'un guide, ont entrepris seuls la traversée des pampas et sont restés en chemin. Ceux-là ont mérité leur sort, et je ne vois pas grand mal à ce que leurs os blanchissent au soleil. Mais vous, monsieur, reprit le mozo en changeant de ton et passant de l'hypotypose à l'apostrophe, vous n'êtes pas de ces gens qui s'inquiètent d'un réal de plus ou de moins; vous avez pris un guide et des mules sans marchander, aussi ne vous arrivera-t-il rien de fâcheux en route....

— Mais je l'espère pardieu bien! répliquai-je.

— Oh! vous pouvez en être sûr; vous avez affaire, comme dit de moi M. Saunders, le consul anglais, à un arriero de la bonne école, à un homme qui a fait ses premières armes avec les *troperos* de Copiapo et de San-Juan d'Atacama, qui a voyagé pendant quinze ans à travers les trois cents lieues de sables qui séparent Coquimbo de la Nasca, et peut, sans vanité, se flatter de savoir son désert sur le bout du doigt. »

Comme je n'ajoutai rien à la réflexion du mozo, occupé que j'étais à calculer les heures de jour qui

nous restaient encore, il me crut suffisamment édifié sur son mérite et cessa de m'en entretenir; mais, pour se dédommager du silence que je l'obligeais à garder, il reprit son yaravi de la veille, et les coplas se succédèrent sans interruption jusqu'à ce que nous eussions atteint la région pierreuse qui forme à l'est la limite des pampas et les premières assises des contre-forts occidentaux des Andes.

Cette région, large de trois à quatre lieues, et qui s'étend des vallées de Locumba à celles de Camana, sur une longueur d'environ soixante lieues, est entièrement stérile et ne présente qu'une multitude de serros rattachés l'un à l'autre et composés de milliers de blocs entassés en désordre. Leur formation paraît due au retrait des eaux, qui, refoulées d'est à ouest lors du soulèvement des masses trachytiques, entraînèrent avec elles la couche des grès siluriens violemment fracturée, et en amoncelèrent les débris à l'entrée de la plaine. Ces serros, dont la hauteur varie entre deux cents et huit cents mètres, offrent des versants peu rapides et des sommets généralement arrondis. Leur ton local, d'une nuance rose sèche, n'est égayé par d'autre végétation que celle des cirius, des candélaris et de quelques euphorbes, qui rampent et se tordent entre les pierres, pareils à des reptiles plutôt qu'à des plantes.

Nous nous engageâmes bientôt dans les défilés formés par le rapprochement de ces montagnes.

Leurs blocs de grès, chauffés par le soleil de la journée, y déterminaient, comme autant de calorifères, une chaleur sénégambienne. En un instant, je me sentis mouillé de la tête aux pieds. Mon feutre, que j'agitai en guise d'éventail, m'aida puissamment à combattre les suffocations. Après une heure de marche, employée tout entière à cet exercice, je crus m'apercevoir que les détours du labyrinthe, loin de se simplifier, étaient devenus tout à fait inextricables. Les sentiers mêlés, croisés, confondus l'un dans l'autre, ressemblaient aux fils d'un écheveau brouillés par la patte d'un chat; ma découverte avait cela d'inquiétant, que le ciel, découpé par bandes étroites au-dessus de nos têtes et vers lequel je levai les yeux, m'avertissait, par la nuance sensiblement foncée de son azur, que la nuit ne tarderait pas à succéder au jour.

La situation devenait d'autant plus critique, qu'à part la lassitude réelle que ma monture paraissait éprouver, je sentais mon estomac, affaibli par les substances aqueuses dont je l'avais leurré plutôt qu'alimenté pendant la journée, témoigner, par des tiraillements de plus en plus énergiques, le besoin qu'il éprouvait d'une nourriture solide. Je demandai donc au mozo s'il comptait bientôt finir la journée; il me répondit que telle était son intention et qu'aussitôt sortis des défilés dans lesquels nous cheminions, il aurait l'honneur de m'in-

diquer l'endroit où je devais trouver le souper et le gîte.

Cette réponse me tranquillisa jusqu'à un certain point, et, comme le jour baissait déjà rapidement, je m'empressai d'éperonner ma mule, afin qu'elle se rapprochât autant que possible de celle du guide, qui, par un procédé que j'ignore, avait obtenu de sa bête une vigueur d'allure que la mienne, maigre tous les moyens coercitifs que j'employais à son égard, était loin d'égaler.

La nuit nous surprit, marchant à la suite l'un de l'autre et tournant sur nous-mêmes, comme dans un manége. Les angles des serros nous faisaient des perspectives de dix pas, et la hauteur de leurs parois, interceptant complétement « cette obscure clarté qui tombe des étoiles, » nous ne tardâmes pas à nous trouver au milieu de ténèbres si profondes, que, sentant ma mule broncher à chaque pas, et craignant qu'elle ne restât en chemin, je hélai le mozo qui me devançait en éclaireur, et lui rappelai que je l'avais pris à titre de guide ; qu'en conséquence, au lieu de trotter en avant, il eût à rester près de moi. L'homme s'empressa d'obéir, et comme ses vêtements sombres, qui se confondaient dans la nuit, ne pouvaient me servir de phare, il lui vint l'ingénieuse idée de dérouler le paquet de lazos que les gens de sa condition portent à l'arçon de leur selle et de m'en confier un bout, pendant qu'il de-

meurerait en possession de l'autre. Grâce à ce système de remorque auquel j'applaudis, ma mule, bien qu'elle tentât de protester contre un mode de locomotion tout nouveau pour elle, se vit immédiatement entraînée à raison de trois milles à l'heure.

Avec la lumière avait disparu la chaleur, et, comme il arrive sous ces latitudes, l'air, après avoir fraîchi graduellement, finit par devenir glacial. Bientôt les sentiers que nous parcourions commencèrent à s'élever en spirale, et notre marche prit le caractère poétique d'une ascension; il est vrai qu'à chaque cercle qu'il nous arrivait de décrire, la température baissait d'un quart de degré, et que le plaisir qu'en toute autre occasion j'eusse goûté à voyager de la sorte était complétement annulé par le froid cuisant que je ressentais.

Cette ascension me parut durer une couple d'heures, au bout desquelles une bouffée de vent glacé, qui m'atteignit au visage, m'apprit que nous touchions au faîte de quelque montagne; en effet, dans la même minute le paysage changea d'aspect, comme un décor d'opéra au coup de sifflet du machiniste. Les serros s'affaissèrent, les sentiers disparurent, un ciel brodé d'étoiles s'étendit au-dessus de nos têtes, pendant que sous nos pieds, à des profondeurs vertigineuses, une plaine d'environ dix lieues d'étendue, dont la noire surface était zébrée de fils d'argent et piquetée de points lumineux, se développait

du sud au nord, bornée à l'horizon par un amphithéâtre de montagnes neigeuses qui semblaient escalader les nues.

Cet étrange tableau, devant lequel Martinn fût resté en extase, ne me causa qu'un intérêt médiocre; il est vrai qu'une brise du nord-est, soufflant des montagnes, me frappait en pleine poitrine et contenait mon enthousiasme au-dessous de zéro. Nos mules, en aspirant cet air pur mais glacé, hennirent, dressèrent les oreilles, et, se raffermissant sur leurs jarrets, détachèrent deux ou trois ruades, comme pour s'assurer de l'élasticité de leurs jambes, puis, satisfaites du résultat, prirent d'elles-mêmes un trot allongé. Distrait par le paysage que j'avais sous les yeux, je ne remarquai pas tout d'abord que mon guide, au lieu de tenter la descente et de se diriger vers les points lumineux épars dans la plaine, les laissait à sa gauche, et, longéant la crête des serros, me remorquait obstinément vers le sud. A peine eus-je noté le fait, que, persuadé que nous faisions fausse route, j'imprimai à la corde une secousse furieuse, en criant au mozo de s'arrêter.

« Où diable sommes-nous et où me menez-vous? lui demandai-je.

— Nous sommes au-dessus de la vallée d'Aréquipa, me répondit-il. Ces lumières, que vous voyez là-bas au pied des montagnes, sont les lanternes de

la ville; celles-ci, plus rapprochées de nous, sont les chandelles des villages, et je vous conduis à Paucarpata, chez une comadre à moi, où vous serez hébergé comme un prince.

— Est-ce encore loin d'ici?

— Non, me dit le mozo, deux petites lieues à peine, qui, en les ajoutant aux vingt-trois que nous avons déjà faites à cette heure, donneront un total de vingt-cinq lieues pour la journée.

— Vingt-cinq lieues! m'écriai-je.

— En comptant bien, répliqua négligemment le mozo, on en trouverait peut-être vingt-sept.

— Passons, lui dis-je; seulement, écoutez-moi, mon brave, et surtout retenez bien ce que je vais vous dire : comme la nature ne m'a pas gratifié d'os en fer-blanc et de muscles en caoutchouc, pour faire impunément vingt-cinq lieues par jour, et que j'entends voyager à mon aise et non me voir traité ni plus ni moins qu'un ballot de marchandises, c'est moi qui désormais réglerai la longueur des étapes. En route, maintenant. »

Cette décision parut contrarier le mozo, mais il dissimula son dépit sous un air enjoué, en m'assurant qu'en ma qualité d'ami de M. Saunders, il ferait tous ses efforts pour m'être agréable. Puis, afin de dissiper les nuages que cette altercation aurait pu laisser entre nous, il rapprocha sa monture de la mienne et me demanda d'un ton doucereux si, le

cas échéant, je ne consentirais pas à lui rendre un petit service....

« Expliquez-vous, fis-je d'un air bourru.

— Monsieur, me dit-il, reviendra probablement a Islay et y restera quelques jours. Comme ma femme a l'honneur de blanchir le linge de la famille Saunders, rien n'empêche qu'elle ne blanchisse également celui de monsieur....

— Eh bien ! quand cela serait ?...

— Ah ! c'est qu'alors je prierais monsieur de ne jamais dire à ma femme en quel endroit nous coucherons ce soir. Les femmes ont quelquefois de si drôles d'idées sur le compte de leurs maris ! Il suffirait que la mienne apprît qu'au lieu de conduire monsieur dans une posada, je l'ai mené chez ma comadre, pour qu'elle imaginât.... Bref, il est mieux qu'elle n'en sache rien, et je compte sur la discrétion de monsieur à cet égard. »

Je ne pus m'empêcher de rire, et promis au mozo que je serais sourd, aveugle et muet, à l'endroit de sa femme et de sa comadre.

Il était dix heures quand nous entrâmes dans le village de Paucarpata, après avoir traversé la vallée d'Aréquipa au-dessus de Sabandia, et passé à gué deux ou trois torrents. Dix-huit heures de chevauchée à travers les sables, les cendres et les pierres, sous un soleil de feu et par un froid de glace, m'avaient mis sur les dents ; et la fatigue que je res-

sentais, s'augmentant encore de la débilité de mon estomac, j'eus quelque peine à mettre pied à terre devant le rancho, au volet duquel mon guide alla frapper, en priant sa comadre de lui ouvrir la porte.

Mais, soit que le sommeil de celle-ci fût très-profond, soit que l'heure lui parût trop avancée pour ouvrir son huis, un silence morne accueillit d'abord les prières du mozo, et ce ne fut qu'à la cinquième fois que son nom eut été répété avec des intonations de plus en plus élevées, que la comadre se décida à donner signe de vie, en demandant d'une voix criarde qui frappait ainsi chez elle et ce qu'on lui voulait.

« C'est moi, Pacheco, lui répondit le guide; je conduis à Puno un voyageur qui meurt de faim et tombe de sommeil; dépêche-toi d'ouvrir, *corazoncito !* »

Mais celle à qui le mozo adressait la qualification aimable de « petit cœur, « se contenta de répondre :

« Il y a des peaux de moutons sous le hangar, un reste de chicha dans la jarre : arrange-toi comme tu pourras, et laisse-moi dormir. J'ai ma filleule de Characato avec moi. »

Ces paroles me firent l'effet d'un coup de bâton sur la nuque. Ma tête retomba sur ma poitrine, et peu s'en fallut que mes jambes ne se dérobassent

sous moi. Adieu le plantureux souper que je dévorais par avance et la molle couche que j'avais rêvée! Je regardai le mozo avec des yeux flamboyants, et, pour ne pas céder à la tentation de le rouer de coups, je me dirigeai incontinent vers le hangar indiqué, où je trouvai quelques peaux de moutons que j'étendis à terre. Je recouvris le tout d'un de mes ponchos, et, enveloppé dans l'autre, j'essayai de m'endormir; pendant quelques minutes, ce fut une lutte effroyable entre la colère, la fatigue et la faim; mais la fatigue finit par l'emporter, et les tressaillements nerveux dont j'étais agité cessèrent par degrés et furent remplacés par un calme profond.

J'étais tombé dans cette espèce de somnolence où l'on a encore la perception des choses, mais où l'on a déjà perdu l'usage de ses sens, lorsque j'entendis, ou je crus entendre, heurter de nouveau au volet de la case inhospitalière. Un colloque des plus animés s'établit bientôt de l'intérieur à l'extérieur; des menaces lui succédèrent; puis la porte s'ouvrit avec fracas, et, toujours sous l'empire de mon demi-sommeil, il me sembla que deux hommes se prenaient aux cheveux et s'administraient force gourmades, pendant qu'une femme, succinctement vêtue et les bras étendus comme l'Hersilie du tableau de David, essayait de les séparer en employant tour à tour les cris et les supplications. La pesanteur de

mes paupières ne me permit pas de m'assurer si cette scène dramatique était fille du rêve ou de la réalité, et, bercé par les coups de poing des lutteurs et les gémissements de la femme inconnue, je ne tardai pas à tomber dans un engourdissement qui, s'il n'était pas le sommeil, en avait du moins toute l'apparence.

Quand je me réveillai, il faisait grand jour. J'aperçus nos deux mules déjà sellées et le mozo en train de se repaître. L'acte naturel qu'il accomplissait me rendit tout à coup au sentiment de la situation, et je sentis la faim rugir dans mes entrailles; je voulus me lever pour prendre part à ce repas, mais mes jambes et mes bras me refusèrent leur office; pas une jointure ne pliait; mon corps était roidi par le froid de la nuit, et je me sentais rouillé dans mes habits comme un couteau dans sa gaîne. Effrayé de cet état anormal, j'appelai aussitôt le mozo à mon aide; il s'empressa d'accourir, et, quand je lui eus fait part de ce que j'éprouvais, il glissa délicatement ses mains sous mes aisselles, me releva tout d'une pièce, comme Pierrot relève Arlequin, et me posa contre la muraille, le visage tourné vers le soleil levant. Au bout de quelques minutes, j'éprouvai la bienfaisante influence de ses rayons; la vie revenait avec la chaleur, et je ne tardai pas à dégeler. Ma première parole, en recouvrant l'usage de mes membres, fut de demander à manger. Le

mozo m'apporta une écuelle pleine jusqu'aux bords d'un brouet fumant sur lequel je me jetai avec avidité. En lui rendant le vase, je m'aperçus qu'un de ses yeux, gonflé outre mesure, était entouré d'un cercle livide, pareil au halo de la lune. Comme j'insistais pour en connaître la cause, il me répondit qu'une des mules l'avait gratifié d'un coup de pied. Le souvenir du bruit que j'avais entendu dans la soirée me revint alors à l'esprit, et je pensai que la ruade attribuée au quadrupède n'était qu'un prétexte ingénieux à l'aide duquel le mozo espérait me donner le change. En toute autre circonstance, je me fusse apitoyé sur cette meurtrissure, et j'eusse proposé quelque remède pour en atténuer l'effet; mais j'avais encore sur le cœur les épisodes de la veille, et je ne pus que bénir le vengeur inconnu qui s'était chargé du soin de régler avec mons Pacheco la longueur de l'étape qu'il m'avait fait faire, et les offres illusoires de gîte et de souper dont il m'avait bercé. Nous quittâmes Paucarpata sans avoir échangé une parole.

C'est en vain qu'on chercherait dans ce village, uniquement peuplé de muletiers, une trace quelconque de son ancienne origine; ses maisons blanchies à la chaux, lustrées à la glu de cactus et coiffées de chaume ou de tuiles, sont de fabrique et de goût modernes. Son église, relativement remarquable, appartient par sa décoration extérieure à ce

genre rococo qui caractérise l'architecture espagnole et portugaise du dix-septième siècle; c'est touffu, coquet et carré. Quant au type des indigènes, il ne rappelle que très-imparfaitement le profil sémitique des Quechuas, altération suffisamment expliquée par un contact de plusieurs siècles avec les nations du littoral.

La fondation de Paucarpata remonte au milieu du treizième siècle, où Mayta Capac, quatrième empereur péruvien, étant parti de Cuzco dans l'intention de reculer les bornes de l'empire fixées par ses prédécesseurs, et de rallier au culte du Soleil les tribus insoumises, entra, suivi de trois mille hommes, dans la vallée de Coripuna (plateau de l'or), dont il prit possession en fondant les trois villages d'Aréquipa, de Sucahuaya (Socabaya) et de Paucarpata.

Au sortir de ce dernier pueblo, nous prîmes à travers une région fertile, où la luzerne, la fève et la pomme de terre verdoyaient à l'envi. De grands saules pointus bordaient le chemin et trempaient leurs racines dans des acequias d'eau courante que les rivières de Sabandia, de Tingo et de Tiabaya attendaient au passage pour en grossir leur cours. Bientôt, laissant la vallée et la ville d'Aréquipa disparaître à notre gauche, nous marchâmes à l'est-nord-est, enjambant les premiers contre-forts des Andes et nous élevant de plus en plus vers la région

des neiges. Entre Yura et Jésus, sites parfaitement arides, mais très-renommés, le premier pour ses bains sulfureux, le second pour ses eaux minérales, nous trouvâmes une *pascana*[1], vaste enceinte carrée au centre de laquelle quelques centaines de moutons étaient réunis. Un mur de deux pieds de hauteur, formé d'éclats de granit juxtaposés, fermait ce bercail primitif. Le pasteur, jeune gars d'une quinzaine d'années, vêtu de haillons et coiffé d'un bonnet de police, dormait étendu au soleil, laissant à deux roquets le soin de garder son troupeau. Aux sourds grognements que ces animaux firent entendre à notre approche, le dormeur s'éveilla et nous nous saluâmes réciproquement. Quelques fromages mous, fruits de ses loisirs, qu'il nous montra avec une certaine défiance et que je lui payai trois fois leur valeur, le mirent dans des dispositions excellentes à notre égard ; j'en profitai pour lui marchander un agneau, qu'après quelques difficultés il consentit à vendre et que Pacheco se chargea de choisir. L'animal, attaché par les jambes, fut suspendu au bras du mozo en manière de cabas, et nous quittâmes la pascana, salués par les bénédictions du pasteur et les aboiements de ses chiens, dont l'humeur, aigrie par une faim constante, me parut des plus revêches.

Nous poursuivîmes notre marche, obliquant in-

1. Du verbe quechua *pascani*, paître.

sensiblement à gauche, et vers le milieu du jour nous longions le versant oriental du cône Misti. Bien que je me fusse promis d'allonger le cou au-dessus du cratère de cette montagne ignivome quand nous passerions à portée, il me fut impossible de réaliser ce projet, harcelé que j'étais par les supplications du guide, qui, à chaque halte qu'il m'arrivait de faire pour ramasser une pierre, cueillir une plante ou regarder un site, m'objectait, à l'instar d'Horace, que je perdais un temps irréparable.

Aux approches du soir, nous fîmes halte devant la poste de Huallata, humble bicoque située au sommet d'une montagne presque toujours entourée de nuages, particularité qu'explique très-bien l'isolement de cette cime détachée de la chaîne mère, et son élévation au-dessus de l'Océan qui est de douze mille deux cents pieds. Malgré le délabrement du logis et les crevasses de ses murailles, par lesquelles une bise glaciale arrivait jusqu'à nous avec des modulations de harpe éolienne, je réussis à dormir tout d'un somme, grâce à la sage précaution que j'avais eue, en arrivant, de faire allumer un grand feu d'excréments de lama au centre de la pièce; car telle est la température bénigne qui règne à l'intérieur de ces sortes de bouges, qu'un gobelet plein d'eau placé à mon chevet et que j'oubliai de boire avant de m'endormir, passa, durant la nuit, de l'état liquide à l'état solide.

Au lever du soleil et par un froid atroce, nous abandonnâmes ce triste logis, et, laissant à notre gauche la route de Cuzco, nous nous aventurâmes dans la plaine des Dragées (*pampa de los confites*), ainsi nommée à cause de son sol recouvert de petits galets arrondis par le travail des eaux primitives. De cette plaine nous entrâmes dans une région granitique où la tristesse et le silence régnaient dans toute leur sauvage horreur. Longtemps j'interrogeai de l'œil la morne étendue, dans l'espoir d'y découvrir quelque indice de la présence de l'homme : mais ce fut en vain ; l'homme, rebuté par ce sol rigide sur lequel la semence tombait et se desséchait sans pouvoir germer, l'avait abandonné aux condors et aux vigognes, seuls êtres animés que j'aperçusse autour de moi.

Les heures se succédèrent sans que nous eussions fait la rencontre d'un visage humain. Ce jour-là, la page de mon album fût restée d'une entière blancheur si, vers midi, une pluie de grêlons qui faillit nous assommer, tant les projectiles étaient gros, ne m'eût inspiré quelques réflexions philosophiques que, faute de mieux, je m'empressai d'y consigner. Un peu avant la nuit, nous relevâmes, au pied de son coteau, la pascana d'Ayamarca. Comme au parc à moutons traditionnel se rattachaient deux ou trois chaumières, je pensai que nous pourrions bivouaquer dans l'une d'elles, et voyant que Pacheco se

disposait à passer outre, afin d'allonger l'étape de quelques lieues, je le priai de s'arrêter; il obéit en grommelant.

Cette pascana, où je comptais renouveler mes provisions de bouche, était depuis longtemps veuve de troupeaux, ainsi que je l'appris en mettant pied à terre. Comme une attestation de sa splendeur passée, elle avait cru devoir conserver son ancien personnel de pasteurs, de femmes et d'enfants, qui s'élevait à onze individus. Je n'eus garde de demander à ces pauvres gens s'ils faisaient régulièrement deux repas par jour, tant je pressentis à leur mine la réponse qu'ils m'auraient faite. En me voyant bien décidé à passer la nuit sous leur toit, ils s'empressèrent de mettre à ma disposition la plus propre de leurs cahutes, celle où ils élevaient leurs couys ou cochons d'Inde, et m'y apportèrent une cruche d'eau et un peu de feu; puis, dans la crainte que les rongeurs qui gambadaient dans cette pièce ne troublassent mon sommeil ou n'excitassent la convoitise du mozo, friand comme tous ses pareils de la chair de ces rats acaules, mes hôtes les jetèrent au fond d'un sac et les emportèrent chez eux, nous laissant, mon guide et moi, livrés à nos réflexions. Heureusement, Pacheco avait gardé dans ses sacoches quelques reliefs de l'agneau de la veille, dont nous soupâmes tant bien que mal. Au moment de m'endormir, je me rappelai avec stupeur que nos pau-

vres mules n'avaient ni foin ni paille sous la dent, et, comme j'en fis tout haut la remarque, le mozo s'empressa de me rassurer à leur égard, en m'apprenant qu'avant de les lâcher dans le coral où elles devaient passer la nuit à la belle étoile, il avait eu soin de leur frictionner les naseaux avec les gousses d'ail qui lui restaient.

Le lendemain, je pris congé des ex-pasteurs en leur laissant quelque monnaie. De la limite des neiges éternelles que nous avions atteinte, nous ne tardâmes pas à redescendre, de gradins en gradins, vers la zone des punas, qui porte, en cet endroit, le nom de *Collao*, en souvenir de la race autochthone qui l'habitait avant l'apparition des Incas. Chemin faisant, je m'étais flatté, sur la foi d'une carte de poche, qu'au moment d'aborder ces vastes plateaux je pourrais reconnaître, aux environs de Pati, les sources du Chile et plus loin relever Cuevillas et sa lagune, laquelle, réunie à celle de Compuertas par le ruisseau de Llescas, forme un des principaux affluents du lac de Titicaca; mais j'avais compté sans mon guide, qui, pour abréger le temps et l'espace, délaissa les points indiqués et prit à travers punas et cordillères, sans s'enquérir si la chose était de mon goût. Grâce à ce changement d'itinéraire, au lieu des bivacs confortables sur lesquels j'étais en droit de compter, je n'eus d'autre abri, pour reposer ma tête, que les *cuevas* des pasteurs de cette contrée,

antres troglodytiques dans lesquels je ne pouvais entrer qu'en me traînant sur les genoux. Par compensation, le pays abondait en moutons vivants et fumés, en fromages plats, en patates gelées (*chuño*), que leurs propriétaires ne refusaient jamais de vendre, et les repas du jour me consolèrent un peu des gîtes de la nuit.

Après deux jours de marche sur les plateaux Collahuinos, où nous fûmes assaillis par la neige et la grêle, étourdis par les coups de tonnerre et presque aveuglés par les éclairs, nous atteignîmes, vers quatre heures de l'après-midi, le pied d'une haute colline située entre deux versants opposés qu'elle reliait l'un à l'autre. Cette colline, revêtue de gradins circulaires (Andanerias) et dont la forme, à défaut de la destination, rappelait les Téocallis mexicains, dérivés du temple de Bel, supportait à son sommet une de ces *pucaras*, ou forteresses en pisé, que les Incas de la seconde période plaçaient sur la limite des territoires nouvellement conquis. Nous passâmes entre cette colline et le versant de la droite, et nous nous trouvâmes sur la lisière d'une immense puna inclinée du nord au sud. Sur le fond verdâtre de cette plaine tapissée d'herbe rase, se dessinait une maison blanche et carrée, avec un toit de tuiles rouges et six fenêtres de façade. La vue d'un pareil édifice au milieu de ces régions glacées me parut tenir du prodige, et, plein d'admiration, je le mon-

trai au mozo qui me dit en souriant : *Es el Castillo del Ingles.*

« Mais c'est magnifique ! m'écriai-je.

— Oui, c'est digne de M. Reegle, me répondit Pacheco, et monsieur trouvera chez ce caballero un repas et un lit bien supérieurs à ceux que lui aurait offerts la pascana de Socsollata où je voulais le conduire ce soir. »

A la façon dont le mozo accentua ces simples paroles, je devinai qu'il n'était pas fâché d'expérimenter, pour son propre compte, les douceurs qu'il m'engageait à savourer pour le mien ; mais son désir, d'ailleurs très-naturel, coïncidait trop bien avec ma détermination pour que j'y apportasse le plus léger obstacle, et, mus pour ainsi dire par la même pensée, nous lançâmes nos bêtes au galop, afin d'abréger au plus vite la distance qui nous séparait du logis.

A mesure que nous approchions, la carrure massive de cette construction prenait des proportions de plus en plus monumentales. Bientôt je pus distinguer à l'œil nu l'encadrement sculpté des fenêtres, protégées par des grilles en fer doré et munies de carreaux de vitres, qui miroitaient aux rayons du couchant.

En atteignant l'esplanade pavée qui entourait la maison, je fis halte un moment pour examiner cette dernière, bâtie en grès trachytique et d'une orne-

mentation à la fois grandiose et baroque, avec les mascarons de ses fenêtres peints à la détrempe, ses quatre girouettes en fer-blanc figurant des comètes échevelées, et sa porte d'entrée toute constellée de têtes de clous, qui se détachaient en noir sur un fond de cinabre. Comme cette porte était close et que je n'apercevais ni nain, ni page, ni varlet pour annoncer mon arrivée, je montrai à Pacheco une chaîne en fer pourvue d'un anneau, laquelle pendait le long de la muraille, et, la supposant destinée à établir des communications de l'extérieur à l'intérieur, je le priai d'aller la tirer pour mon compte. I obéit; mais, au lieu de peser légèrement sur l'anneau, il s'y suspendit de tout son poids, ce qui occasionna dans la maison un vacarme effroyable. Au volume du son, je jugeai que cette sonnette d'entrée devait avoir la taille d'une cloche de beffroi. Le mozo, effrayé par les mugissements de l'airain, fit un saut en arrière, pendant que la porte s'ouvrait, nous laissant voir un Indien pongo, coiffé du chulio, ou serre-tête national.

Je demandai à l'homme si M. Reegle était chez lui, et, sur sa réponse affirmative, je m'empressai de mettre pied à terre et d'entrer à sa suite dans un corridor spacieux, orné de portes latérales et de fresques barbares. Le son de la cloche y vibrait encore sourdement, comme la voix d'un dogue lent à s'apaiser. En levant le nez, j'aperçus le monstre sus-

pendu par ses oreillettes à un crampon de fer scellé dans la voûte. Sa circonférence me parut être de quatre à cinq pieds, sa hauteur d'au moins trente pouces. A l'extrémité du couloir, mon conducteur s'arrêta devant une porte sur laquelle était peint un énorme cœur flamboyant percé d'une flèche, et y frappa discrètement trois petits coups. *Adelante*, fit une voix qu'à son accent particulier je devinai être celle du propriétaire.

J'entrai et j'aperçus un homme d'une soixantaine d'années, assis dans un fauteuil près de la fenêtre, où il était en train de lire. En me voyant, il ôta ses lunettes, fit une corne à la page commencée, et, après m'avoir rendu le salut que je lui adressai, me demanda d'un ton poli, mais sec, qui j'étais et ce que je voulais. Je lui exposai succinctement les circonstances de mon voyage et le but dans lequel je l'avais entrepris, puis je terminai en déclinant mes nom, prénom et qualité, mon âge et ma profession errante. A peine sut-il que j'appartenais au genre migrator et que je jouissais de l'estime du consul britannique, qu'il s'écria : « Enchanté de faire votre connaissance ! et ce brave Saunders, comment se porte-t-il ? »

Je lui répondis que, pour le moment, il m'était difficile de lui donner le bulletin exact de la santé de notre ami commun, mais qu'après la lettre qu'il m'avait écrite et le rendez-vous qu'il me

donnait à Puno, j'avais tout lieu de croire qu'il se portait à merveille.

Une fois la glace rompue entre nous, M. Reegle me fit entendre, dans un idiome à peu près castillan, que j'étais le bienvenu dans sa demeure et qu'il ne tiendrait qu'à moi d'y passer quelques jours. Cette insinuation aimable me fut confirmée par une poignée de main, à laquelle il ajouta l'offre d'un verre de grog et d'une chambre, avec la faculté de choisir dans sa garde-robe les vêtements qui pourraient m'être nécessaires. Je le remerciai, non sans sourire un peu à l'idée de m'affubler de ses habits, tant à cause de la taille de l'individu, qui dépassait la mienne de six pouces, que de la coupe de ces mêmes habits, dont je ne me rappelais avoir vu nulle part le modèle.

M. Reegle portait ce jour-là un pantalon à pied en bayeta de Castille à longs poils, d'une blancheur éclatante, et assez collant pour mettre en relief les os, les muscles et les tendons de ses jambes fluettes. Un spencer de même étoffe et de même couleur adhérait à son torse d'une façon non moins exacte, et en moulait, pour ainsi dire, toutes les cavités. A ce spencer était adapté par derrière un capuchon pareil à celui d'un domino, qui, rabattu sur la tête de l'insulaire, lui servait à la fois de coiffure et d'abri. La pureté sans tache de ce costume faisait ressortir, plus vermeil encore, le visage naturellement rubi-

cond de M. Reegle, et, sans le respect dû à son âge et la reconnaissance que m'inspiraient déjà ses procédés, je l'eusse comparé à ces singes du Jurua, au pelage blanc et à la face rouge, que les sauvages de l'Amazone et les naturalistes désignent par le nom de *Huacaris*.

Après une demi-heure de conversation sur la politique du jour, les dernières nouvelles reçues d'Europe et la cérémonie nautique qui m'appelait à Puno, j'avouai à mon hôte le plaisir que j'aurais à visiter sa ménagerie, s'il n'y voyait aucun inconvénient.

« Ma ménagerie ! fit-il d'un air surpris, mais je n'ai pas de ménagerie ! »

Je tirai de ma poche la lettre du consul anglais et lus à M. Reegle le paragraphe par lequel il m'était enjoint de prendre par Huallata au lieu de passer par Cuevillas, et cela uniquement pour avoir l'honneur de le saluer et de lui demander à voir son établissement zoologique. Par un sentiment de convenances que chacun appréciera, je ne soufflai mot de l'invitation à dîner que le propriétaire du susdit établissement ne pouvait, au dire de l'écrivain, manquer de me faire.

La physionomie de mon hôte s'était si fort assombrie pendant que je lui lisais la fin de l'épître consulaire, qu'en le remarquant, je crus devoir lui demander si mon indiscrétion lui avait déplu.

« Non, monsieur, me répondit-il ; je suis seulement choqué de la légèreté avec laquelle notre ami commun s'exprime sur le compte des animaux qui vivent sous mon toit. Teobald Saunders, qui connaît l'histoire de mon passé et la blessure de mon cœur, toujours saignante, n'aurait pas dû qualifier de ménagerie le legs pieux que m'ont fait des êtres que j'aimais et qui ne sont plus. »

Comme j'ignorais complétement les antécédents de M. Reegle et les souvenirs auxquels il faisait allusion, je gardai le silence, assez mécontent de moi-même et quelque peu inquiet des suites d'une étourderie que mon ignorance m'avait fait commettre, étourderie de laquelle les Polonais disent : « Attelez cinq bœufs à votre chariot, » sans doute pour vous retirer de l'ornière où vous vous êtes embourbé.

Après une pause méditative de quelques secondes, qui me sembla durer une heure, mon hôte se leva, prit un trousseau de clefs suspendu à la muraille, et me pria gravement de le suivre. Arrivé au milieu du corridor, il s'arrêta devant une porte sur laquelle était écrit le mot *remember*, encadré dans un delta, chercha parmi ses clefs celle qui l'ouvrait, et l'introduisit dans la serrure. Cette porte était à peine ouverte, qu'un parfum combiné de bête fauve et d'écurie m'affecta si désagréablement le système olfactif, que je reculai d'un pas ; mais mon introduc-

teur, qui prit ce mouvement de répulsion pour un acte de déférence envers sa personne, fit à son tour un pas en arrière, en m'engageant courtoisement à passer le premier.

Je me trouvai dans une vaste salle figurant un carré long, voûtée en dos d'âne et pavée en cailloutis. Quatre fenêtres percées à l'ouest y ménageaient une vive lumière, et comme deux d'entre elles n'avaient ni vitres ni volets, mais un simple treillis en fil de fer destiné à contenir l'humeur volage des commensaux de cette pièce, l'air du dehors, entrant avec facilité, y entretenait une température de cinq à six degrés au-dessous de zéro.

Les individus qui s'y trouvaient réunis appartenaient à deux familles zoologiques très-distinctes : les ruminants et les rongeurs. La première de ces familles était représentée par des alpacas, des lamas, des vigognes et des huanacos, au nombre de quinze ; la seconde, par une troupe de mus laniger ou chinchillas. Les dispositions prises en vue du bien-être de ces animaux révélaient chez leur propriétaire une connaissance approfondie des goûts et des habitudes de chacun d'eux à l'état de nature. Une litière de totora (*juncus peruvianus*), destinée à remplacer le gazon des punas, permettait aux ruminants de s'accroupir sur le sol dans la pose qui leur est chère, et d'atteindre sans effort aux bottes d'ichu (*jarava*) placées dans des cerceaux au-dessus

de leur tête. Une auge de granit, pleine d'une eau limpide à demi glacée, servait à étancher la soif de ces intéressants quadrupèdes.

La demeure des chinchillas, construite en forme de montagne, avec des éclats de pierre enduits de ciment, occupait toute une paroi du rectangle. Grâce aux vasistas et aux œils-de-bœuf ménagés avec art sur les escarpements de cette fabrique, les charmants rongeurs, aussi à l'aise que dans leurs terriers natals de la Bolivie et du Chili, circulaient agilement autour de leur demeure, l'arpentaient de la base au faîte, entraient par un trou, ressortaient par un autre, témoignant par de petits cris le plaisir que leur causait ce genre d'exercice.

Après un instant de contemplation muette, que je n'eus garde d'interrompre, M. Reegle alla prendre dans un sac une poignée de grains de maïs, et fit entendre une espèce de gloussement auquel accoururent tous les chinchillas, sans distinction d'âge ou de sexe; puis, quand ces animaux furent réunis, il s'amusa à leur jeter un à un les grains de maïs, que ceux-ci se disputaient avec furie. Quand l'un des rongeurs était parvenu à s'emparer du grain convoité, il l'emportait dans son trou, le grignotait ou le cachait, et revenait bien vite d'un air de ruse intelligente en réclamer un autre.

Pendant cette distribution, les ruminants, accroupis sur la litière et les jambes replovées sous le

ventre à la façon des Orientaux, nous regardaient de leur œil doux et impassible, tout en remaniant leur bol alimentaire. En philosophes habitués à vivre sur de hauts sommets dans la calme contemplation de la nature, ils semblaient prendre en pitié la tourbe infime qui s'agitait à leurs pieds et le passe-temps puéril auquel nous nous livrions.

Quand sa provision de maïs fut épuisée et les chinchillas rentrés dans leurs trous, M. Reegle se tourna vers moi et me dit :

« Maintenant que vous avez vu les hôtes de ma solitude, ces humbles commensaux que Téobald Saunders traite irrévérencieusement de ménagerie, il me reste à vous apprendre par quel concours de circonstances ils sont réunis en ce lieu et quelle idée se rattache pour moi à leur présence. Le récit que vous allez entendre est court, mais douloureux, et vous permettra de sonder la profondeur d'une blessure que six ans n'ont point encore cicatrisée. J'avais une femme et une fille que j'idolâtrais, deux anges qui embellissaient le déclin de ma vie; le Seigneur me les a reprises l'une après l'autre; que son nom soit béni ! Deborah, ainsi s'appelait l'épouse de mon choix, rappelait, par sa sagesse et la virilité de son esprit, son homonyme de la Bible; notre fille avait nom Polly. C'était un de ces êtres blonds et frêles pour qui notre atmosphère terrestre est trop grossière, et qui tendent sans cesse à retourner

au ciel d'où ils sont venus. Après quinze ans de séjour sur la côte du Pacifique, quinze ans d'un bonheur non interrompu, Deborah, mon épouse, se sentit prise de nostalgie à l'aspect de cet Océan bleu et de ce ciel sans nuages et manifesta le désir d'aller vivre dans la sierra. Les montagnes et le climat de cette région lui rappelaient ceux de l'Écosse, où elle était née. Je m'empressai de souscrire à ses vœux, et, pour que sa nouvelle habitation fût digne d'elle, j'en traçai le plan moi-même et j'employai cent ouvriers à la construire. Cette demeure est celle où nous sommes. Deborah et Polly vinrent s'y établir dans un accord joyeux. Une fois installées, chacune d'elles se créa des distractions selon ses goûts : mon épouse, en s'entourant d'alpacas et de vigognes, dont elle voulait croiser les races dans un but d'utilité commerciale; ma fille, en se vouant à l'élève des chinchillas. De mon côté, j'entrepris la rédaction de deux mémoires, que je comptais faire insérer dans un journal savant. Le premier avait trait aux qualités curatives du sandi [1], le second, au procédé qu'emploient les Indiens des plateaux pour blanchir leurs chemises. Trois ans s'écoulèrent comme un rêve au milieu de ces innocents labeurs, embellis par les épanchements d'une tendresse mutuelle. Mais la félicité de l'homme est éphémère comme

1. *Galactotendrum utile* (arbre à la vache).

[illegible] C'est une tente qu'il croyait solidement at-
[illegible] au sol et que le moindre vent suffit à empor-
[illegible] le surprit en voyant des symptômes de
[illegible] se manifester chez notre chère enfant. En
[illegible] près d'elle les plus habiles médecins
[illegible] en vain, jugeant le climat de la sierra
[illegible] l'emmenai dans les vallées du
[illegible] revenait à la faiblesse de sa
[illegible] son état empira chaque
[illegible] notre arrivée à Locumba
[illegible] et moi, sur le cercueil
[illegible] fut au-dessus des
[illegible] vers la terre où reposait
[illegible] leur tranchée dans
[illegible] solitaire. Je restai
[illegible] moment; j'eus l'idée
[illegible] tu seur bienheureux
[illegible] ne serient à jamais
[illegible] de ma
[illegible] maudissant la bour-
[illegible] le mon bonheur
[illegible] cueillie dans le
[illegible] heure déserte,
[illegible] se ouvrirent et sai-
[illegible] les lipacas
[illegible] à la corde de
[illegible] mélancolique;

quant aux chinchillas de Polly, j'ai toujours soupçonné mes gens de les avoir mangés. Une seule femelle pleine restait encore, qui devint l'objet de ma sollicitude. C'est la souche et l'aïeule du troupeau que vous avez vu. Que de fois, en donnant la pâture à ces compagnons de ma solitude, j'ai cru voir près de moi les ombres chéries de ma femme et de mon enfant! — Peut-être, monsieur le Français, trouverez-vous de pareils soins bien puérils? Mais si, comme moi, vous avez profondément aimé, si, comme moi, vous aimez encore, vous comprendrez cette insistance de mon cœur à se rattacher par toutes ses fibres au sentiment qui l'aide à supporter la vie. Ainsi le lierre détaché par l'orage tente encore de s'unir à l'ormeau qui lui servait d'appui! »

En achevant, M. Reegle se détourna et porta vivement son mouchoir à ses yeux. Sa douleur était trop légitime pour que j'essayasse de l'atténuer par des consolations banales. Quel langage tenir à un homme dont l'affection survivait, dans toute sa force, aux objets qui l'avaient inspirée? Je ne pus que prendre la main de ce modèle des époux et des pères et la serrer dans les miennes avec une émotion respectueuse. Nous restâmes ainsi, debout et silencieux, pendant quelques minutes, après lesquelles mon hôte, faisant un effort sur lui-même :

« Laissons là, me dit-il, ces souvenirs poignants, et venez dîner. »

Cette proposition me parut si bien en harmonie avec la faim et la fatigue que je ressentais, que je pressai une seconde fois la main de l'honorable insulaire, comme pour le remercier de sacrifier momentanément son culte des morts aux besoins réels du vivant. Après avoir fermé la porte de la salle, il me conduisit dans un comedor où la nappe était mise, mais où je ne vis qu'un couvert, que mon hôte me montra de la main, pendant que le pongo avançait des siéges.

« Est-ce que vous ne dînerez pas avec moi ? lui demandai-je.

— Hélas ! me répondit-il, il y a bien longtemps que je ne dîne plus ; la douleur cuisante à laquelle je suis en proie, en exagérant chez moi le jeu de l'appareil nerveux et en entretenant dans une irritation constante la muqueuse de l'estomac, a fini par porter le trouble dans les fonctions digestives. Encore quelque temps, et la désorganisation sera complète ; la muqueuse s'épaissira, il y aura induration de la valvule du pylore, puis il s'y formera un squirre dont je mourrai probablement....»

Pendant que M. Reegle m'expliquait les prodromes et la marche du mal dont il se disait atteint, je mettais à profit la permission qu'il m'avait donnée de me servir moi-même d'un potage de bonne mine que l'Indien venait d'apporter ; et au bien-être intérieur que je ressentis après en avoir

avalé quelques cuillerées, je pus me convaincre qu'un jeûne de douze heures, loin d'affaiblir chez moi l'économie de l'appareil gastrique, l'avait exaltée au contraire à sa quatrième puissance.

Au potage succéda bientôt un gigot braisé dont le fumet se répandit dans l'appartement. A la vue de ce morceau mirifique entouré de pommes de terre, ma faim assoupie, mais non apaisée, se réveilla avec une nouvelle ardeur; et, sans perdre de temps, je coupai une large tranche du gigot, que je glissai dans mon assiette avec addition convenable de tubercules. Ce mets, déjà substantiel par lui-même, me parut plus nourrissant encore, quand je l'eus arrosé de quelques verres d'un vin de Moquehua, dont la qualité supérieure donnait un nouveau prix à l'hospitalité de M. Reegle.

Comme j'en absorbais une dernière rasade, le pongo, qui s'était éloigné, reparut muni d'un plateau qu'il déposa devant son maître. Ce plateau supportait une théière, un bol, une bouteille à cachet rouge, et un livre format in-12, que je reconnus sur-le-champ pour celui dans lequel mon hôte lisait au moment de mon arrivée. Tandis que ce dernier se versait du thé, le pongo débouchait la bouteille ; M. Reegle la prit et mêla à son eau chaude quelques gouttes du rhum qu'elle contenait.

« Tel est mon ordinaire de chaque jour, me dit-il après avoir avalé une gorgée de ce breuvage, et

cette réfection, que j'accompagne d'une lecture, suffit pour soutenir mes forces. »

Je ne pus réprimer un geste d'effroi, que mon hôte ne surprit pas, mais qui fit sourire le pongo, debout derrière lui. L'Indien, doué comme tous ses pareils d'un robuste appétit, ne voyait évidemment, dans l'adoption d'un pareil système, qu'un mode de suicide lent, mais infaillible.

« Et pourtant, continua M. Reegle avec mélancolie, je mangeais à merveille et digérais parfaitement avant que le malheur eût fondu sur moi ! A l'époque où mes deux anges embellisaient cette demeure, je faisais exactement cinq repas par jour, et si l'on m'eût offert alors une tasse de thé pour toute nourriture, j'eusse protesté avec indignation contre l'insuffisance d'un pareil aliment. Voyez cependant où la douleur peut conduire un homme ! »

L'occasion était favorable pour prouver à mon hôte que la douleur, selon Épiménide, n'était qu'un mot vide de sens, et l'estomac un vil organe dont nous dirigions à notre gré tous les mouvements; qu'en laissant à cet esclave, né pour obéir, la faculté de se gouverner à sa guise, nous ouvrions la porte à ses rébellions futures et nous nous préparions des maux incalculables. Le repas solide que je venais de faire et le vin généreux dont je l'avais arrosé me suggéraient de nombreux arguments à l'appui de ma thèse, et donnaient à ma voix un accent

de conviction profonde, mais M. Reegle n'en fut point ébranlé; il me laissa discourir à mon aise, et, quand je le regardai pour juger de l'effet que j'avais produit, il se contenta de hocher la tête et de me répondre :

« Le cri d'une grande douleur l'emportera toujours sur le simple vagissement d'un estomac. »

Je vis qu'il était inutile d'insister, et laissant mon hôte s'abreuver d'eau bouillante, je me retournai vers une conserve d'ananas qu'on m'avait servie à titre de dessert, et, par discrétion, je n'en mangeai que la moitié. La séance fut couronnée par une tasse de café de Paucartampu, filtré à la chaussette, selon l'usage du pays, mais dont la nuance un peu louche était rachetée par un parfum si pénétrant, que je plaignis tout bas mon vis-à-vis de s'être interdit ces voluptés gastronomiques qui eussent mêlé quelques roses à ses crêpes de deuil.

Le repas terminé, je me trouvai assez embarrassé de ma contenance. M. Reegle qui avait achevé de vider sa théière, venait d'en demander une autre ; et soit que l'âcre boisson commençât d'agir sur sa fibre énervée, soit que les images funèbres qu'il évoquait à plaisir troublassent son entendement, sa conversation prit une tournure si lugubre, que je sentis bientôt mes paupières comme cerclées de plomb. J'essayai d'abord de lutter contre cette torpeur malséante ; mais, fortifiée par la digestion qui

commençait à s'opérer, elle s'accrut de telle sorte, qu'il me fut impossible de la maîtriser. Après un quart d'heure de lutte, ma tête se prit à rouler de l'une à l'autre épaule, et mon hôte, qui s'en aperçut, eut la bonté de mettre un terme à ce martyre, en m'engageant à passer dans la chambre qui m'était destinée. Si mon premier mouvement fut de me jeter dans les bras de cet excellent homme, qui pratiquait l'hospitalité à la manière antique, le second fut de lui dire que, comptant me mettre en route au petit jour, et ne pouvant le voir à cette heure douteuse, je le priais d'agréer à l'avance mes remercîments pour son aimable accueil, et de croire à la sincérité des vœux que je formais pour son bonheur.

« Grand merci, me répondit-il d'un air pénétré ; mais comme en perdant l'appétit, j'ai perdu aussi le sommeil, au lieu de passer les nuits dans un lit, où des visions funèbres viendraient assiéger mon chevet, je les passe habituellement à lire et à méditer, assis à cette table, où demain vous me retrouverez encore. »

Je me retirai le cœur gros, en priant Dieu de rendre un peu de calme à cette pauvre âme affligée. Le pongo m'attendait à la porte pour m'offrir le bougeoir ; je lui demandai des nouvelles de mon guide et des mules ; il m'apprit que le premier était magnifiquement traité à l'office, et les secondes, plongées jusqu'au poitrail dans le fourrage. Après l'avoir chargé de me réveiller avant le jour, je le congédiai,

posai ma tête sur l'oreiller et m'endormis bientôt d'un sommeil profond.

Un peu avant l'aurore, l'Indien, fidèle à la consigne que je lui avais donnée, entrait chez moi, tirait brusquement les rideaux du lit et promenait une bougie devant mes yeux, sous prétexte que quatre heures allaient sonner et qu'il était temps de me mettre en route. Je procédai incontinent à ma toilette; et, tout en chaussant mes éperons, je préparai un petit speech de circonstance, que je comptais adresser à mon hôte au moment de me mettre en selle. Après m'être assuré par deux ou trois répétitions de la fidélité de ma mémoire, je me dirigeai vers le comedor, où, selon sa promesse, M. Reegle devait m'attendre. En ouvrant la porte, je ne pus retenir un cri de surprise. Le digne insulaire m'attendait en effet, mais, comme on dit vulgairement, les coudes sur la table. A la clarté de deux bougies aux trois quarts consumées, l'infortuné dormait d'un sommeil léthargique, le visage enfoui dans son bol, un de ses bras étendu vers la théière renversée, l'autre vers un trio de bouteilles vides. En vain, pour l'avertir de ma présence, je toussai fortement et culbutai même une chaise, son sommeil n'en fut point troublé; j'eus alors recours aux moyens héroïques, et, frappant la table du poing, je me penchai vers le dormeur et lui criai son nom dans l'oreille: sa seule réponse fut un grognement inarticulé. Comme le pe-

tit volume était toujours à son côté, je le pris pour en voir le titre ; c'était *Les nuits d'Young*. Le livre, ouvert à la sixième méditation : *Reflexions on man and immortality*, avait ses pages tellement humides, que je crus d'abord que M. Reegle les avait arrosées de ses larmes ; mais, en portant l'in-douze à mon nez, je fus choqué de l'odeur alcoolique qu'il exhalait et je le laissai retomber sur la table. Le pongo parut sur ces entrefaites ; je lui demandai s'il ne serait pas convenable d'aider son maître à regagner sa chambre, mais il me répondit qu'il n'avait aucune envie de recevoir une bouteille à la tête, comme Juan Lunar, son prédécesseur, qui s'était avisé une nuit d'interrompre le sommeil du patron.

« Au reste, ajouta-t-il avec une parfaite indifférence, c'est l'habitude de monsieur, depuis bientôt six ans, de dormir le nez sur la table quand il est *bebedo*, et comme cela lui arrive chaque soir, personne ici ne s'en inquiète que pour renouveler les bougies lorsqu'elles tirent à leur fin. Ordinairement, le caballero dort ainsi jusqu'à midi et se réveille de lui-même ; mais aujourd'hui, qu'il a bu une bouteille de plus que de coutume, il en aura jusqu'à cinq heures. En ce moment, vous tireriez le *camareto* [1] à son oreille, qu'il ne bougerait pas ! »

1. Petit mortier qu'on enfouit dans la terre et dont la mèche pointe à l'extérieur. Les Indiens s'en servent pour leurs salves des jours de fête.

La harangue que j'avais préparée était devenue inutile, et malgré le plaisir que j'aurais eu à la réciter à mon hôte, l'idée de recevoir quelque projectile à la tête, si je le réveillais pour la lui débiter, me fit un devoir du silence ; néanmoins, pour ne pas laisser à l'insulaire une mauvaise opinion du voyageur qu'il avait hébergé, je traçai sur une page de mon album une ligne de remercîment, suivie d'un mot d'adieu , puis, déchirant la feuille et la roulant à la façon des scytales, je l'introduisis adroitement dans une boutonnière du spencer de M. Reegle, afin que son premier regard tombât sur elle en s'éveillant. Ces soins pris, je n'eus plus qu'à donner un pourboire au pongo, que mon guide Pacheco, en vertu de l'axiome *non bis in idem*, avait prié de harnacher ses mules pendant qu'il fumait paisiblement une cigarette.

Le soleil levant nous surprit en route. Pendant toute cette matinée, nous cheminâmes par des sentiers affreux, dont les casse-cou étaient perfidement dissimulés sous une couche de neige tombée pendant la nuit. A midi, nous passions à gué le rio Cabanilas, à l'endroit où il s'unit à celui de Lampa, et, comme le village de Juliaca se trouvait à peu de distance, nous convînmes d'y faire halte pour déjeuner. Après force paroles échangées avec les habitants de cette localité, trois ou quatre réaux qu'il me fallut donner à titre d'arrhes, et quelques bour-

rades que Pacheco distribua, comme appoint de la somme, aux plus récalcitrants, on parvint à nous procurer deux cochons d'Inde et une poignée de pommes de terre, que la femme du gobernador fit frire dans le suif. Nous eûmes, pour arroser ce triste repas, une aigre boisson fabriquée par économie avec les tiges du maïs, laquelle me parut être à la chicha de grain ce que la rinçure d'une bouteille est au jus de la grappe.

A deux lieues de Juliaca, mon guide me montra à notre gauche, enfoui dans un pli du terrain, le village d'Atuncolla, célèbre par les tapis velus que fabriquent ses habitants depuis un temps immémorial. Comme j'avais déjà vu maints échantillons de cette industrie dans les villes de la sierra et que, sous le triple rapport de la couleur, du dessin et du tissu, elle m'avait toujours paru des plus ordinaires, je donnai à peine un regard au pueblo manufacturier, qui ne tarda pas à s'évanouir dans la perspective.

La lagune d'Atuncolla, que nous côtoyâmes à peu de distance, dissipa par l'antiquité de ses souvenirs l'impression de froideur que m'avait laissée son village. C'est dans cette lagune, dont la circonférence est de quatre lieues, que s'élevait jadis le palais du Grand-Colla (*atun colla*), chef de la puissante nation des Collahuas. Cet édifice, de figure triangulaire, occupait le centre d'une île située à quelques encablures du rivage et communiquait avec ce

dernier à l'aide d'une chaussée. L'île, appelée *Totora-Isla*, est toujours à la même place, mais le palais du souverain, successivement éprouvé par la domination des Incas, les tremblements de terre de huit siècles et les fouilles obstinées des chercheurs de tapados, ou trésors cachés, n'est plus à cette heure qu'un amas de ruines. A la taille et au volume de ses pierres, identiques à celles de la forteresse de Sacsahuaman, à Cuzco, on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que la royale demeure était construite dans la manière du second appareil pélasgique.

Quant au passé historique de la nation des Collahuas, je n'ai guère le temps de l'indiquer ici ; mais l'amateur de ce genre d'études pourra, Clavigero, Solis, Ixtlilxochitl[1] et Prescott à la main, en retrouver facilement la trace sur les plateaux de la Cordillère d'Anahuac, que cette nation habitait encore à l'époque où s'opérait ce mouvement confus des races mexicaines en marche vers l'hémisphère sud.

Absorbé dans mes réflexions sur le palais en ruines du Grand-Colla, j'avais lâché, sans m'en apercevoir, la bride à ma monture qui, profitant de l'incident, s'amusait à compter ses pas, lorsque Pacheco, dont l'activité depuis le déjeuner était

1. Fernando de Alva Ixtlilxochitl, savant ethnographe et auteur d'une chronique des Chichimèques.

inexplicable, me fit observer que nous étions au 31 décembre, qu'il était déjà cinq heures de l'après-midi, et que neuf bonnes lieues nous séparaient encore de Puno. C'était me dire clairement que s'il perdait dix piastres sur la somme promise, ce serait par ma faute, et non par la sienne. Comme nous traversions en ce moment le hameau de Paucarcolla, je me contentai pour toute réponse de montrer au mozo les maisons de l'endroit hermétiquement closes, à l'exception d'une seule, devant laquelle une vieille Indienne en haillons filait un écheveau de laine de lama. La pauvre femme était aveugle et centenaire. Je lui demandai la raison de la solitude qui l'entourait ; elle me répondit que ses concitoyens étaient partis pour Puno, afin de prendre part aux fêtes qui s'y préparaient, et qu'en leur absence, elle s'était constituée gardienne officieuse de leurs demeures. En achevant, elle me demanda, au nom de Pachacamac, maître et protecteur de cet univers, un demi-réal pour s'acheter de l'eau-de-vie. L'objet de sa demande m'abasourdit un peu, mais, par respect pour le grand nom qu'elle venait d'invoquer, je me hâtai de délier les cordons de ma bourse, et déposai dans la main ridée de la pauvre aveugle l'obole qui plus tard devait servir à l'enivrer.

Au sortir du hameau, mon premier soin fut d'activer l'allure de ma mule ; mais le trot cadencé qu'elle

prit aussitôt, ne satisfaisant qu'à demi l'impatience de mon guide, il se plaça derrière la bête et se mit à lui battre les flancs avec ses rênes tucumanes, accompagnant cette flagellation d'épithètes injurieuses. Sensible à ce double outrage et dans le but de s'y soustraire, la mule ne tarda pas à se lancer à fond de train; mais le mozo se mit résolûment à sa poursuite, et, par ses coups et ses injures, développa jusqu'à la fureur l'activité de l'animal. Grâce à cet emploi continu de la rêne et de la parole, nous brûlâmes littéralement le chemin, et, partis à cinq heures de Paucarcolla, nous faisions, à dix heures du soir, notre entrée dans la ville de Puno, que les chartes modernes qualifient pompeusement de « héroïque et bien méritante. »

L'héroïque cité, pour ne lui donner que le premier de ses titres, était noire comme la gueule d'un four quand nous y entrâmes. Mais, en avançant vers la plaza Mayor, les chicherias ouvertes et des lumières qui brillaient aux fenêtres nous apprirent que les habitants, par égard pour la solennité du lendemain, avaient momentanément rompu avec leur habitude de se coucher en même temps que le soleil.

Mon guide, qui connaissait de longue main les allures du consul anglais, alla frapper chez celui de ses correspondants où il espérait le trouver, et son attente ne fut pas déçue. Cinq minutes après, M. Saunders me serrait la main, et, sans pitié pour

mon accoutrement, me produisait dans le salon de son ami, où des groupes épars devisaient joyeusement en choquant leurs verres. Le maître du logis, Indien gras et fleuri, type et costume quechuas des plus caractérisés, vint au-devant de nous, et, sans attendre que je le saluasse, m'offrit ingénument de trinquer avec lui. Cette formalité remplie, il me présenta à son épouse, grosse et grave matrone dont le sang serrano me parut pur de tout mélange; en apprenant par son mari que nous venions de boire à nos santés respectives, la femme, pour me témoigner à son tour le cas qu'elle faisait de ma personne, emplit un verre d'eau-de-vie de pisco, en but préalablement la moitié, et me pria d'achever le reste; pris au piége, je ne pus que m'exécuter. Comme je témoignais discrètement à M. Saunders mon étonnement de le trouver en pareille compagnie, il m'apprit d'une façon non moins discrète que les époux Matara, dont la couleur et les manières paraissaient me surprendre, étaient le parrain et la marraine de la goëlette qu'on devait mettre à l'eau le lendemain; qu'à cette qualité, ils ajoutaient celle de propriétaires du bâtiment pour la moitié de sa valeur; qu'ils possédaient, en outre, huit maisons de ville et cinq de campagne, un lavadero d'or, une mine de sel, deux mines d'argent, et donneraient probablement à leur fille unique, en la mariant, une dot d'un million de piastres (5 000 000 de francs).

Je demandai à voir cette perle des héritières, et le consul me montra de l'œil une donzelle au teint bistré, vivante image de son père. Deux ou trois muguets, foncés en couleur, débitaient de galants propos à la belle, qui riait aux éclats, tout en sirotant les verres d'eau-de-vie que chacun de ses soupirants lui présentait à tour de rôle, sous figure de madrigal.

Pendant que je causais à voix basse avec le consul, je sentis qu'on me tirait par mon poncho ; je me retournai et vis la dame Matara qui, d'un geste aimable, m'invitait à m'asseoir près d'elle. Après quelques questions sur la France et l'Espagne, qu'elle croyait naïvement appartenir au continent américain, et ne former qu'un seul et même peuple de *Chapetons*[1], elle me demanda si je chantais en m'accompagnant sur la guitare. Je lui répondis que je n'avais jamais marié ma voix aux doux sons de cet instrument. Tout en s'étonnant d'une pareille indifférence, elle m'apprit que sa fille était une virtuose de première force, et, pour me mettre à même d'en juger, elle interpella cette dernière, qui jouait en ce moment à la main chaude avec le plus jeune de ses adorateurs.

« Approche, *niñachaï*[2], lui dit sa mère : voici un

1. C'est le nom familier que donnent les Indiens aux Espagnols de la péninsule.

2. Diminutif en quechua du mot espagnol *niña*, jeune fille.

Chapeton de France qui aura du plaisir à t'entendre chanter.

— Monsieur est bien bon, répliqua celle-ci, seulement je ne sais rien d'assez beau pour lui....

— Voyons, pas de bêtises, *Anita*, fit la mère, chante le yaravi du padre Lersundi. »

Mise en demeure d'obéir, Anita décrocha la guitare d'un air maussade et, pendant qu'elle l'accordait, je demandai à la dame Matara qui était ce padre Lersundi, dont le nom revivait dans un chant national.

« Un *excomulgado !* fit la matrone, un homme qui, sans respect pour le saint habit qu'il portait, s'enamoura follement d'une jeune fille de sa paroisse. Celle-ci, étant venue à mourir, fut portée en terre ; mais le padre Lersundi avait donné le mot au fossoyeur, qui, la nuit suivante, retira le cercueil de la fosse et l'apporta secrètement chez le curé. Alors, celui-ci décloua la bière, en retira la morte, et, l'ayant assise dans un fauteuil entouré de cierges, se prosterna devant elle et se mit à lui adresser des propos d'amour, qu'il entremêlait de cris et de gémissements. Quand la défunte commença à tomber en pourriture, le padre, obligé de s'en séparer, lui creusa une sépulture dans sa propre demeure; mais, avant de l'ensevelir, il détacha une des jambes du cadavre et fit de l'os une *qqueyna* à cinq trous. Pendant huit jours, le malheureux ne cessa de gémir et de souffler dans cette flûte, dont le son, m'a-t-on dit,

gelait la moelle dans les os. Au bout de ce temps, les voisins, n'entendant plus rien, entrèrent chez le padre et le trouvèrent mort, tenant sa flûte entre ses bras. Le yaravi que vous allez entendre fut composé par lui, durant cette lugubre semaine[1].... »

Pendant cette explication qui me fit frissonner, Anita avait, tant bien que mal, accordé la guitare, et, sur un geste itératif de sa mère, se mit à préluder; aussitôt, les conversations cessèrent, chacun s'empressa d'accourir, et l'exécutante, entourée d'un cercle d'auditeurs, entonna d'une voix aigre et plaintive le fameux yaravi en *la* mineur, lequel n'avait pas moins de seize coplas. On me permettra de citer ici la première, à titre d'échantillon :

Querida del alma mia,
Mientras yaces sepultada
En tu lobrega mansion,
Tu amante canta y llora,
Al recordarse el pasado,
Mas sus cantos y gemidos
Que yà no puedes oir,
Se los va llevando el viento[2].

1. Ce fait, connu dans toutes les provinces du Collao, eut lieu dans la bourgade de Coporaqué, quelques années avant la proclamation de l'indépendance. Le yaravi attribué au padre Lersundi est l'œuvre de quelque rimeur du pays, et ne fut composé qu'après l'expulsion des Espagnols.

2. Littéralement : — Bien-aimée de mon âme, pendant que tu reposes ensevelie dans ta sombre demeure, ton amant chante et pleure en se rappelant le passé ; mais ses chants et ses gémissements, qu'à présent tu ne peux entendre, sont emportés par le vent.

Un tonnerre d'applaudissements, auxquels je joignis les miens, salua la dernière strophe du yaravi ; mais Anita, accoutumée sans doute à de pareils hommages, en parut médiocrement flattée, et, jetant la guitare aux bras de sa mère d'un air fort irrespectueux, regagna son ancien poste où ses adorateurs vinrent la rejoindre.

« Quelle fille ! monsieur, me dit à l'oreille la dame Matara, dont la voix tremblait de colère ; croiriez-vous qu'elle nous parle, à son père et à moi, comme si nous étions des pongos ?... Allez, c'est une rude croix que Dieu nous a envoyée, et je plains de tout mon cœur l'homme qui sera son mari ! »

Par politesse, je ne répondis pas à cette bonne mère que j'étais entièrement de son avis, et, la voyant disposée à épancher son cœur dans le mien, je me levai sous un prétexte de fatigue, et, après avoir pris congé d'elle, j'allai demander à M. Saunders s'il s'était occupé de me trouver un logement. A ma grande surprise, il me répondit que je n'avais qu'un pas à faire pour être rendu chez moi, les époux Matara ayant offert, par considération pour lui, de me donner le vivre et le couvert pendant la durée de mon séjour à Puno. Là-dessus, il me conduisit dans un petit bouge décoré du nom d'aposento, et, me montrant quelques peaux de moutons étendues sur le sol et recouvertes, par décence, d'un drap de calicot grossier, il me quitta après m'avoir

souhaité une bonne nuit. Mon premier soin fut de visiter le lit qui m'était destiné et dont la tournure m'avait paru suspecte ; je cherchai ensuite dans tous les coins la cuvette aux ablutions et les serviettes obligées ; puis, quand je me fus convaincu que ces objets manquaient et que les murs n'offraient pas un seul clou auquel on pût suspendre une bretelle, je me laissai tomber sur mon grabat où le sommeil vint me surprendre, tandis que je cherchais à deviner à quoi les époux Matara pouvaient employer leurs millions.

Levé avec le jour, je mis mon album sous mon bras et j'allai parcourir la ville. Après l'avoir envisagée sous tous ses aspects, j'en pris une vue générale, du haut d'un monticule qui dominait le lac au bord duquel elle est assise. Cette nappe couleur de plomb (*titi*), enfermée dans un cercle de collines (*caca*) juxtaposées, s'étendait sans bornes à l'horizon. Aucun vent ne ridait sa surface fuligineuse. On eût dit l'Océan, par un temps couvert et un calme plat. Malgré l'heure matinale et le froid piquant occasionné par le voisinage des neiges du Crucero, les plages du Titicaca étaient couvertes d'Indiens des deux sexes, accourus des provinces de Lampa, d'Asangaro, de Chucuyto, des confins du Désaguadero, et à qui la vue de la goëlette destinée au cabotage du lac Sacré[1] arrachait des cris d'admira-

1. C'est du lac de Titicaca que les traditions font sortir les

tion. Le frêle bâtiment, pavoisé aux couleurs péruviennes et son taille-mer tourné au large, était placé sur une accore et soutenu par deux de ces étais que les marins appellent des béquilles. A l'élégance de sa guibre, à l'étroitesse de sa poupe et surtout à la tonture audacieuse de ses flancs finement évidés, on devinait le gabarit en honneur dans les chantiers de l'Amérique du Nord. *L'Indépendance*, en effet, comme je le sus plus tard, avait été construite à New-York et expédiée à Islay par pièces détachées et numérotées, qu'on n'avait eu que la peine d'assembler. Les diverses parties de sa mâture, depuis les mâts de hune jusqu'aux vergues et aux boute-hors, gisaient sur la plage, où les Indiens s'amusaient à en mesurer la grosseur.

En rentrant, je trouvai le déjeuner servi et mes connaissances de la veille réunies autour de la table. Une place m'avait été réservée entre les époux Matara, et, tout en m'excusant de m'être fait attendre, je m'efforçai de regagner le temps perdu. Le baptême et le lancement de la goëlette devaient avoir lieu à onze heures, et, comme il en était déjà plus de dix, chaque convive avala les morceaux doubles, et, le chocolat pris, se hâta de quitter la table, les hommes pour s'enquérir du programme de la cérémonie, les femmes pour s'occuper de leur toilette;

premiers enfants du Soleil. Un temple dédié à cet astre s'élevait autrefois dans la plus grande de ces îles.

les serviteurs même, partageant l'empressement général, eurent lestement enlevé les plats et retiré la nappe. Cette promptitude, qui de leur part m'étonnait beaucoup, me fut expliquée un moment après par le genre d'occupations auquel ils se livrèrent, et qui consistait pour les uns à orner la façade de la maison de draps de lits et de tentures, et pour les autres à joncher son seuil de roseaux verts coupés sur le bord des lagunes. Plusieurs maisons notables de la rue, n'ayant pas tardé à illustrer leur devanture à l'exemple de celle des époux Matara, le quartier prit bientôt cet air joyeux et endimanché qui caractérise nos villes du midi de la France, par un jour de Fête-Dieu.

Resté seul avec M. Saunders, je profitai du tête-à-tête pour lui raconter les détails de mon entrevue avec son ami Reegle, depuis le scandale qu'avait causé le mot ménagerie, appliqué aux animaux qui lui tenaient compagnie, jusqu'aux confidences qu'il m'avait faites sur la blessure de son cœur et le délabrement de son estomac. Quand j'en vins à parler de l'état anomal dans lequel je l'avais laissé, M. Saunders m'interrompit par un geste d'épaules qu'il accompagna de ces paroles expressives, mais peu flatteuses pour son ami :

« Reegle est un excellent homme, qui n'a d'autre défaut que son ivrognerie; du temps de sa femme il buvait déjà, car il a toujours bu, mais comme

elle lui faisait la guerre à ce sujet, il buvait en cachette et cela le gênait; depuis qu'elle est morte, et voilà six ans, il en prend si bien à son aise, que je parierais qu'il ne s'est pas encore dégrisé. Je lui ai prédit qu'il finirait mal. »

Comme j'engageais le consul à revenir sur sa sinistre prophétie, quelques pétards éclatant dans la rue et le carillon de toutes les cloches nous apprirent que la cérémonie allait avoir lieu. M. Saunders, en sa qualité d'ami de la maison, ouvrit sans scrupule les portes qui conduisaient au premier étage et m'invita à le suivre sur le balcon, d'où nous pourrions jouir du coup d'œil de la procession et voir défiler le cortége. J'acceptai avec d'autant plus d'empressement, qu'une solitude complète régnait déjà dans le logis; maîtres et serviteurs l'avaient laissé à notre garde, pressés qu'ils étaient de se rendre à l'église.

Une foule compacte emplissait les rues. Je remarquai avec plaisir que le beau sexe en formait la majorité; mais quelque attrayant que fût l'aspect des Chacareras, avec leur robe courte à volants empesés et leur chapeau tromblon posé sur l'oreille, j'avoue que, par amour du pittoresque, mes regards se fixèrent de préférence sur les femmes du peuple, dont l'épiderme couleur d'acajou neuf, la chevelure ébouriffée et les vêtements bariolés, offraient un coup d'œil des plus pittoresques. La plupart d'en-

tre elles, pour charmer les ennuis de l'attente, s'étaient munies de cruchons de chicha et de bouteilles d'eau-de-vie, auxquels elles buvaient à même, tout en mâchonnant des feuilles de coca, qu'elles puisaient dans une aumônière pendue à leur côté.

Bientôt les cris proférés par des milliers de voix, et le mouvement de recul imprimé à la foule, nous annoncèrent l'arrivée de la procession. Les cloches, qui s'étaient tues, recommencèrent à sonner, tandis que les camaretos et les pétards éclataient de plus belle. Au même instant, je vis briller à l'extrémité de la rue, au-dessus des têtes de la multitude, les hampes dorées des drapeaux et la croix d'argent haute de quelques mètres. Devant le signe du salut, j'obligeai M. Saunders à retirer son feutre, bien qu'il prétendît que le coryza dont il était affecté, joint à sa qualité de protestant, étaient des motifs suffisants pour ne pas l'ôter.

En tête du cortége, parut un détachement de serenos ou gardes de police, composé d'une douzaine d'hommes, vêtus de ponchos de laine, coiffés de monteras et chaussés d'usutas (lambeau de cuir façonné en sandale); chacun d'eux était armé d'une macana noueuse en bois de huarango, retenue au poignet par un bout de corde. Ce gourdin, auquel ils imprimaient un mouvement continuel, leur servait à contenir dans de justes bornes l'empressement des indigènes, exaltés outre mesure par des li-

bations copieuses. A peine un curieux de l'un ou l'autre sexe tentait-il de franchir la haie pour jouir par anticipation des détails de la procession, qu'un coup d'assommoir sur la tête l'avertissait de son indiscrétion et l'obligeait à reprendre sa place. Ce mode de rappel à l'ordre avait quelque chose de net et de précis, que M. Saunders, en qualité d'Anglais, me parut goûter vivement.

A la suite des serenos, défila la corporation des fruitières, graves matrones, chargées pour la plupart d'un embonpoint notable, enrubannées de la tête aux pieds, et portant dans des corbeilles pavoisées, les dons de la Pomone américaine, à titre d'échantillons de leur commerce. Un groupe d'alcades et de *gobernadores*, la chevelure en queue de cheval, harnachés de rouge et de bleu et brandissant leur longue canne à pomme d'argent, marchaient sur les pas des commères.

Derrière eux, précédée par la croix et entourée de bannières et d'étendards qui flottaient au vent, parut sur un brancard d'argent que portaient seize Indiens en surplis, l'image vénérée de *Nuestra-Señora de las Nieves*. La Vierge, protectrice de ces régions glacées, était vêtue d'une robe à paniers, en velours ponceau, toute galonnée d'or et garnie d'astracan. Le bonnet fourré, brodé de perles et surmonté d'une aigrette, qu'elle portait enfoncé jusqu'aux yeux, faisait allusion au froid rigoureux qui

règne en tout temps dans ces parages. Un scapulaire pendait à la main gauche de la Vierge; sa main droite élevait un pennon en soie blanche, sur lequel était peint un œil ouvert entouré de nuages. A l'aspect de cet œil, je pressentis quelque symbole, et, oubliant que mon voisin appartenait à la religion réformée, je lui en demandai tout bas la signification; mais, en vrai parpaillot qu'il était, il se mit à ricaner grossièrement au lieu de me répondre. Je sus plus tard que l'ophthalmos peint sur la bannière de Notre-Dame représentait le *ñahuidios*, ou œil divin, destiné à conjurer le *ñasupay*, ou mauvais œil, qui jette des sorts aux bergers des hauteurs et fait périr leurs moutons du claveau.

Autour du brancard de Notre-Dame des Neiges, se groupaient une vingtaine de béguines de San-Juan de Dios, vêtues de couleurs sombres, et la taille ceinte d'une bande de cuir. Ces vénérables dames, portant chacune une torche de cire, chantaient le *Te Deum* sur un air du pays, accompagnées par deux joueurs de guitare d'un âge mûr, qui leur donnaient le *la* et chantaient avec elles.

Derrière les béguines apparurent, conjugalement réunis par un ruban rose lamé d'argent, dont chacun d'eux tenait un bout, le parrain et la marraine de la goëlette. En nous apercevant à leur balcon, tous deux sourirent et nous firent un petit signe de tête, auquel je répondis par un salut. M. Matara

avait un habit vert chou, à trois basques doublées de rouge, et dont les revers lui descendaient jusqu'aux cuisses. La coupe de ce vêtement témoignait suffisamment de son respect pour les antiques modes de la sierra. Le seul sacrifice qu'il eût cru devoir faire aux idées modernes, consistait dans ses *inexpressibles*, qui, au lieu d'être des culottes à canons, genre Louis XIII, comme en portent les indigènes, étaient de véritables pantalons à sous-pied. Une touffe de rubans multicolores, accrochés à la boutonnière du Crésus quechua, flottaient au souffle du zéphyr.

Sa respectable épouse, imbue des mêmes préjugés et fidèle aux mêmes idées, avait religieusement conservé le vêtement de sa caste, et portait ce *faldellin* étroit, court et collant par le bas, espèce de tonnelet plissé, qui donne aux bourgeoises de la sierra l'apparence de gros scarabées. Ajoutons, comme correctif, que ce faldellin, confectionné par le premier tailleur de la ville, — la façon de ce vêtement est du ressort des *sastres*, — se composait de trente-cinq mètres d'un beau satin de Malaga, couleur cannelle, garni au bas de trois rangs de passementerie de soie noire et de crépines d'or fin, dont l'effet était irrésistible. Une *llicclla* en laine blanche, bordée d'une dentelle d'or, et retenue sur la poitrine par un *tupu* d'argent, épingle antique en figure de cuiller à soupe, des bas de soie rose et des souliers en prunelle, de la nuance du fourreau,

complétaient ce riche costume. La coiffure de la dame Matara était des plus simples. Ses cheveux d'un noir bleuâtre, lavés à l'urine [1], lustrés au suif de mouton, et séparés par une raie médiane, pendaient sur son dos, divisés en une cinquantaine de tresses, qu'un morceau de plomb roulé rattachait en faisceau à leur extrémité.

A quelque distance du couple, s'avançait le curé, revêtu d'une splendide chappe, offerte à titre de présent par le parrain et la marraine de *l'Indépendance*. Le sacristain de la *Matriz*, tête et jambes nues, abritait le chef du pasteur sous un parasol à longue canne, qui rappelait l'*achihua* des empereurs péruviens. Il est vrai que ce parasol, au lieu d'être tissé en plumes, était couvert en cotonnade rouge, et que le bedeau qui faisait l'office de *ccumillu*, n'était ni nain, ni bossu, comme l'individu chargé de ces fonctions près des fils du Soleil.

A la gauche du curé se trouvaient quelques vicaires des paroisses voisines, qu'il avait conviés à la

1. Ce mode d'ablution, qui provoquera une exclamation de dégoût chez nos lectrices, est en honneur chez les Indiennes du peuple et les bourgeoises des villes et des villages de la sierra. L'ammoniaque que contient abondamment ce liquide, prévient, au dire de celles qui s'en servent, le rétrécissement et la dessiccation des bulbes capillaires, et partant, la chute des cheveux. Que la chose soit vraie ou non, toujours est-il que les exemples de calvitie sont inconnus chez ces aborigènes, porteurs au contraire de chevelures luxuriantes, qu'ils conservent parfaitement noires jusqu'à un âge très-avancé.

cérémonie : A sa droite le recteur du collége des sciences, fondé par San-Roman, lequel était accompagné d'un professeur de théologie mystique et d'un docteur en droit canon. Ces trois personnages, dans le but d'être agréables aux époux Matara, avaient revêtu leur costume de cérémonie : toge descendant au mollet et bridant sur le corps, avec manches à la Buridan, le tout en drap noisette, doublé de serge écarlate. Leur tête était couverte d'un mortier hexagone en velours noir, dont la houppe ébarbillonnée leur faisait une crête de coq de roche.

Un orchestre, formé d'une trentaine d'exécutants, fermait dignement la marche. Les instruments se composaient de trompettes en fer-blanc, de pututus ou cornes d'Ammon, de flûtes à cinq trous, de tambours, de guitares, de charangos et de syrinx. Comme aucun thème musical n'avait été donné d'avance à ces artistes, qu'on s'était contenté d'abreuver largement, chacun d'eux jouait selon sa fantaisie, et de ce pêle-mêle d'inspirations et d'instruments, jaillissait une mélodie originale, mais assourdissante.

Au moment où la procession tournait l'angle du Cabildo pour se rendre au rivage, M. Saunders me proposa d'aller la rejoindre, afin d'assister pour mon compte à la bénédiction de la goëlette, tandis que lui surveillerait les détails de la mise à l'eau. J'acceptai, et lorsqu'il eut fermé la porte du logis, nous essayâmes de nous joindre au cortége, en re-

montant la rue; mais la foule qui l'obstruait était si compacte, qu'après un quart d'heure de lutte et l'effort combiné de nos poings, de nos genoux et de nos pieds, force nous fut de rebrousser chemin et de faire un assez long détour pour gagner la plage. Quand nous arrivâmes près du bâtiment, le curé venait de faire son aspersion d'eau bénite et de répandre sur lui le sel et le blé, en prononçant la formule sacrée, qui devait le protéger contre la tempête, le préserver de la corruption et assurer la prospérité de son commerce. Restait maintenant à débarrasser *l'Indépendance* de ses béquilles et à couper l'accore qui la retenait au rivage. La foule attendait avec anxiété ce grand événement; mais vingt minutes s'écoulèrent, et la goëlette ne bougeant pas plus qu'une souche, les spectateurs commencèrent à murmurer. M. Saunders, à qui je demandai la cause de ce retard, m'apprit qu'il était dû à l'absence des deux praticiens chargés de l'opération délicate du lancement. Ces individus, sur le compte desquels je me renseignai, étaient deux matelots du steamer américain *Philadelphia*, qu'ils avaient déserté par amour pour le jus de cannes fermenté et les cholas du littoral. Après avoir erré longtemps de plage en plage, ils étaient arrivés à Islay, où le consul britannique, s'apitoyant sur leur misère, leur avait offert de les envoyer à Puno, avec les grades de capitaine et de second de *l'Indépendance*, à la charge par eux, d'effec-

tuer la mise à l'eau de ce navire, de l'espalmer, de le mâter, de le gréer et de renoncer pour toujours aux liqueurs fortes. Les deux Yankees, qui ne savaient où donner de la tête, avaient souscrit à tout ce qu'on exigeait d'eux, et munis de lettres de marque et de passe-ports dûment parafés, ils étaient partis pour la sierra. Malheureusement, le séjour de Puno, les caresses des indigènes et le crédit illimité qui leur fut ouvert dès le premier jour dans les chicherias, avaient agi sur eux à la façon des fruits du lotus. Oublieux de leurs promesses, ils étaient restés constamment plongés, depuis leur arrivée, dans un état intermédiaire entre l'ivresse et le sommeil.

Cependant, la cérémonie traînait en longueur, et la procession ne pouvant rester plus longtemps sur la plage, une escouade d'Indiens fut envoyée à la recherche des deux hommes, qu'après maintes perquisitions on parvint à retrouver dans une pulperia, étendus sur le sol et profondément endormis; quelques potées d'eau, qu'on leur jeta au visage, interrompirent leur sommeil; leur première parole en ouvrant les yeux, fut un juron formidable; leur seconde, un appel à la boxe. Mais les indigènes, sans s'émouvoir de ces démonstrations, leur jetèrent un lazo autour du corps, et les entraînèrent au pas gymnastique vers le rivage, où on les vit apparaître, débraillés, titubants et plus ahuris que des chats-huants surpris par le jour.

A ce moment, soit que l'impatience de la foule ne connût plus de bornes, soit que la situation morale et physique des survenants lui parût incompatible avec la nature du service qu'ils étaient appelés à rendre, on vit un flot de ces Indiens, dont les aïeux transportaient jadis, pour le bon plaisir des Incas, des blocs de granit du poids de 20 000 quintaux métriques, se ruer sur la goëlette, l'enlever de terre et la précipiter dans le lac, où le gracieux bâtiment, après avoir enfoncé son avant comme un goëland qui plonge, alla reparaître à quelques encablures de distance. Les cris frénétiques et les battements de mains des spectateurs saluèrent cette prouesse dont l'amour-propre national du curé, des vicaires et des professeurs fut vivement flatté, si j'en juge par les sourires et les paroles qu'ils échangèrent. Quant aux époux Matara, cédant à une émotion bien légitime, ils avaient lâché le ruban qu'ils tenaient et s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre. Acclamés par la multitude, ils furent reconduits en triomphe jusqu'à leur demeure, où M. Saunders et moi, nous les rejoignîmes quand l'enthousiasme populaire se fut un peu calmé.

Pendant la journée, les plages du Titicaca, couvertes d'indigènes, retentirent du son des guitares et du choc des cruchons. Le soir venu, on tira des pétards dans les rues ; le balcon Matara fut illuminé, et un bal offert par les époux aux notabilités de la

ville. Heureusement, j'en avais été prévenu à temps par le remue-ménage qui avait lieu dans la maison et la vue des outres de vin et d'eau-de-vie, qu'on disposait dans les coins du salon en manière de jardinières. Prévoyant un éclat terrible, je m'esquivai quand vint la nuit, et, barricadé dans ma cellule, je pus entendre, comme à l'abri du port, rugir, jusqu'à l'aurore, l'orchestre de la procession, piétiner les danseurs de zapateo et vociférer l'assistance.

Le surlendemain je quittai Puno. L'idée ambitieuse m'était venue, en contemplant son lac, de réaliser, à l'égard de la vaste nappe, le *circumdedit me* du navigateur génois. Après avoir soldé le compte de Pacheco et pris congé de mes hôtes, je promis à M. Saunders, que ses affaires devaient retenir à Puno un grand mois encore, de venir l'y rejoindre. J'avais calculé que mon absence durerait au plus trois semaines. A mon retour, nous devions profiter de la goëlette pour explorer en commun les îles verdoyantes semées sur le grand lac, depuis l'île de Titicaca, qui a deux lieues de circonférence, jusqu'à l'îlot de Puma, qui n'a que vingt mètres de tour. Je partis accompagné de deux chasquis; mais, en voyage, si l'homme bien souvent propose, c'est presque toujours Dieu qui dispose, et je devais l'apprendre à mes dépens. Après une visite aux volcans éteints de Chupa, je m'arrêtai devant les sources minérales d'Arapa, puis, de ces dernières, je passai aux af-

fluents du golfe d'Azangaro et à ceux de Huancané, que je m'amusai à relever les uns après les autres. Une fois lancé dans cette voie, je ne reculai plus devant un détour de quelques lieues pour aller boire une gorgée d'eau aux sources de l'Araza et du Paucartampu, reconnaître les versants d'Apolobamba et ceux d'Achachache, et faire un lavis des célèbres ruines de Tiahuanacu. Au milieu de ces occupations diverses, le temps passa sans que j'en eusse conscience. Un beau matin, je me trouvai sur la rive droite du Desaguadero, déjeunant de racines cuites sous les cendres et en train de supputer la série des jours écoulés depuis mon départ de Puno. Il y avait juste cinq mois et deux jours que j'en étais parti. Je pensai naturellement que M. Saunders ne s'y trouvait plus à cette heure, et, changeant mon itinéraire, j'enjambai la Cordillère au-dessus de Huayna-Putena, je longeai la vallée de Moquehua, coupai celle de Tambo à douze lieues de l'Océan, et, après six mois de pérégrinations, j'atteignis le port d'Islay et la demeure consulaire, où j'allai demander l'hospitalité.

Je ne trouvai que mistress Saunders et ses deux filles; ces dames étaient encore sous l'influence des tristes événements qui s'étaient accomplis pendant mon absence; la goëlette *l'Indépendance* avait sombré sous voiles à son premier voyage, dans une traversée de Chucuito à Umamarca. Tout l'équipage

avait péri. Un numéro du journal *El Comercio*, que mistress Saunders me mit entre les mains, contenait, au sujet de la catastrophe, un long article en trois colonnes, qui avait fourni à son auteur l'occasion de parler de Manco-Capac, de l'ère de l'indépendance et des destinées glorieuses auxquelles le Pérou était appelé. Quant à la cause du sinistre, l'auteur l'attribuait à une trombe, qu'il appelait *Bomba tifò*. Mais mistress Saunders, mieux informée que lui, m'assura que l'inhabileté de l'équipage, composé d'Indiens pongos, qui voyaient un navire pour la première fois, jointe à l'état d'ivresse dans lequel se trouvaient le capitaine et son second au moment du départ, étaient les véritables causes du naufrage de la goëlette, naufrage qui occasionnait à son époux une perte sèche de cent quarante mille francs, aucune compagnie d'assurances maritimes n'ayant encore été créée aux alentours du lac Sacré.

Puis, comme un malheur n'arrive jamais seul, la mort de M. Reegle avait suivi de près le naufrage de la goëlette. L'infortuné, à la suite d'une de ces lectures de Young qui lui étaient familières, s'étant endormi le nez sur la table dans le voisinage d'une lumière, avait pris feu comme de l'amadou. Quand le pongo vint au matin pour renouveler les bougies et achever le peu de rhum oublié par son maître au fond des bouteilles, il ne trouva de ce dernier qu'une masse carbonisée à laquelle adhéraient

deux bottines encore intactes. Comme Empédocle, M. Reegle n'avait laissé de lui que sa chaussure.

L'annonce de ce double malheur m'avait véritablement consterné. En vain, après le dîner, les demoiselles Saunders, pour essayer de me distraire, jouèrent-elles à quatre mains la romance : *Portrait charmant, portrait de mon amie ;* leurs accords furent superflus. Le naufrage de *l'Indépendance* et la combustion instantanée de M. Reegle avaient tellement ébranlé mes nerfs que, ne pouvant supporter plus longtemps les sons harmoniques du clavecin, je demandai la permission de me retirer. Après une nuit d'un sommeil inquiet, entrecoupé de songes pénibles, je me levai, et prenant congé de ces dames, je partis pour la province du Cailloma, où les sources de l'Apurimac, alors peu connues, avaient éveillé depuis longtemps ma curiosité.

LES

SOURCES DE L'APURIMAC.

A l'époque où je visitai la province de Cailloma, dans le bas Pérou, les sources de l'Apurimac [1] et la direction de son cours n'étaient pas aussi connues de nos géographes qu'elles peuvent l'être à cette heure. Parmi les cartes gravées ou manuscrites que j'avais cru devoir consulter avant d'entreprendre ce voyage, deux surtout avaient fixé mon attention. La première et la plus ancienne était celle du jésuite Samuel Fritz, dressée en 1687 par ordre de la *Real Audiencia*, de Quito; la seconde était la carte à grands points de M. Brué, dont la

1. *Apu*, grand, maître, seigneur;—*rimac*, bavard, bruyant, tapageur.

dernière édition date de 1856. Ces deux cartes, qui s'entendaient à merveille sur la délinéation extérieure du continent, sur sa charpente orographique et ses divisions principales, différaient malheureusement sur l'origine de l'Apurimac, que l'une plaçait au sud et l'autre au nord de la chaîne des Andes occidentales. Mon ignorance sur la matière ne me permettant pas de statuer à cet égard, j'eus recours aux gens du pays, à qui je montrai les susdites cartes, en leur demandant qui des deux, du P. de Jésus ou de M. Brué, pouvait avoir raison. Les gens du pays, après avoir ri, comme ils le font toujours lorsqu'on les interroge, me répondirent que tous deux avaient tort. La question ainsi résolue et plein de foi dans l'infaillibilité du dicton : *vox populi, vox Dei*, je n'eus plus qu'à me mettre en quête de l'Apurimac, espérant le prendre au passage dans quelqu'une des provinces de l'ouest, qu'il arrose, le remonter jusqu'à sa source, puis, si la chose était possible, redescendre avec lui jusqu'à l'Océan.

Au moment où commence ce récit, il y avait déjà onze jours que, parti de Tambobamba pour donner suite à mon projet, je décrivais une série d'angles plus ou moins ouverts, sur la lisière des départements de Cuzco et d'Aréquipa, passant, selon que besoin était, d'une province à l'autre, et me rapprochant insensiblement du but. L'Apurimac, que j'avais rejoint à Paruro et remonté jusqu'à Huaru-

mini, se rétrécissait de plus en plus. Large de 69 mètres et profond de 4 à 7, à l'endroit où je l'avais pris, son lit, devant Yauri, avait à peine une largeur de 12 mètres. Depuis longtemps, ses ponts de granit à trois arches avaient disparu pour faire place à des ponts de bois remplacés eux-mêmes, quelques lieues plus haut, par ces escarpolettes primitives que les indigènes nomment tantôt *crisnejas* et tantôt *maromas*, selon leur mode de structure et leur balancement plus ou moins prononcé. Bref, je m'attendais d'heure en heure à voir le roi des fleuves, l'*Apuyacuna* [1], barré par un simple tronc d'arbre comme un ruisseau vulgaire.

Durant ce trajet, d'une vingtaine de lieues, fait du nord au sud et sous le 74e parallèle, j'avais traversé successivement, sans sortir de l'Entre-Sierra, toutes les zones de température et de végétation qui séparent les vallées de l'ouest des plateaux andéens. Ainsi dans la province de Paruro, les vals de Tocsihuaylla et de Huancachu m'avaient offert la *chirimoya*, l'orange, la canne à sucre, la grenade, la pastèque, la *lucma*, le *pacay*, la figue, et le raisin; à Capacmarca, je n'avais plus trouvé que la pêche, la poire et la fraise d'Europe; des pommiers, des

1. Littéralement : « seigneur des eaux. » C'est le nom que donnent à l'Apurimac les habitants des vallées orientales de Huarancalqui, d'Ayacucho et de Huanta, ainsi que les Indiens Antis, Campas ou Mascas, dont la grande nation, divisée en une douzaine de tribus, habite la région inférieure du Pajonal.

coignassiers, des merisiers s'étaient montrés un instant à Omacha; puis, à partir de Livitaca, les arbres fruitiers avaient été remplacés par des légumes, que la rigueur du froid avait fait disparaître à leur tour. A Taracote, un chou planté dans une terrine me fut montré comme une rareté. La province de Canas, que je venais d'atteindre, formait l'avant-dernier degré de cette échelle thermale, graduée de 25° à 0. Son sol rigide produisait à peine l'âcre pomme de terre appelée *papalisa;* une avoine chétive, qui donnait de l'herbe et jamais de grain, et que le bétail consommait sur place; quelques myrtacées naines à feuillage acéreux, et d'humbles plantes, parmi lesquelles la sauge, la chicorée sauvage et la scorsonère, brillaient au premier rang.

Cette triste végétation s'appauvrit encore. Bientôt, des graminées et des mousses seules se montrèrent dans les bas-fonds et sur les versants des coteaux. Le paysage changea d'aspect, les ondulations du sol disparurent; les plans des terrains devinrent de plus en plus heurtés; de brusques affleurements de roches s'y produisirent sous toutes les formes; les serros aux pentes douces, aux sommets arrondis, soudés les uns aux autres, de façon à n'offrir à l'œil qu'une masse homogène, se détachèrent de la chaîne mère comme autant de pitons ou de caps isolés, tantôt sombres, tantôt éclairés, selon que le soleil leur prêtait ou leur retirait sa lumière.

Au sortir de Tayquani, le décor changea de nouveau. Le sol, bouleversé par les commotions volcaniques, n'eut plus ni mousses ni lichens; il se couvrit d'énormes blocs erratiques, qui s'épanouissaient à sa surface comme des champignons énormes. Chemins et sentiers étaient remplacés par une effrayante série de talus escarpés et de failles béantes, au fond desquelles des amas de galets attestaient le passage d'anciens torrents. Des pans de basalte aux arêtes tranchantes, penchés sur le bord de ces abîmes et s'y maintenant contre toutes les lois de l'équilibre, semblaient toujours près de nous écraser au passage; les montagnes, de plus en plus altières, dressaient jusque dans les nuages leurs sommets coniques ou déchiquetés en dents de scie. Des ruisseaux de neige fondue s'en échappaient en bouillonnant comme de l'urne d'une naïade; tant que le soleil brillait d'un vif éclat, ces ruisseaux bondissaient d'escarpement en escarpement avec une ardeur furieuse; mais à peine l'astre commençait-il à décliner, qu'ils ralentissaient petit à petit la rapidité de leur fuite, et, passant, aux approches du soir, de l'état liquide à l'état solide, ne représentaient plus, quand venait la nuit, qu'un amas confus de stalactites dont les cristaux s'effilaient par le bas.

Enfin la neige, de sporadique qu'elle avait été jusque-là, se cristallisa, devint éternelle, et, du faîte des montagnes qu'elle recouvrait seule, descendit

bientôt le long de leurs flancs, atteignit leur base et l'enveloppa de son blanc linceul. Ainsi hérissé de frimas, l'immense paysage eut un aspect sublime. Il est vrai que le froid allait augmentant et que mes doigts, mordus par l'onglée, ne tardèrent pas à me refuser leur office ; mais l'enthousiasme qu'éveillaient en moi les splendeurs de cette nature, qui, mieux que l'Océan, rappelait l'infini, me rendit insensible à l'action de la brise, et dans un accès de lyrisme, il m'arriva d'apostropher la muse des régions polaires, ce qui surprit si fort les mozos qui m'accompagnaient, qu'ils accourent en toute hâte me demander si je n'avais pas besoin de leurs services : les braves gens me croyaient fou.

La région des neiges que nous traversâmes était aussi la région des orages. Matin et soir, nous fûmes régulièrement assaillis par des tourmentes qui me causèrent plus d'effroi que d'admiration ; ces tourmentes, d'un caractère d'ailleurs assez pittoresque, commençaient par une trombe de vent qui s'élançait d'une quebrada voisine, comme de l'outre d'Éole, passait sur la face des montagnes et dispersait leurs neiges en blanche fumée ; puis après avoir sifflé, gémi, hurlé, en se heurtant aux angles des rochers, disparaissait aussi brusquement qu'elle était venue ; alors, le ciel noircissait à vue d'œil, de gros nuages ronds descendaient vers la terre, se rapprochaient, s'agglomeraient et finissaient par

nous envelopper d'une atmosphère ténébreuse, que l'éclair et la foudre illuminaient à l'envi; ces tempêtes duraient une heure, quelquefois deux. Pendant ce temps, la neige ne cessait de tomber à larges flocons, tantôt précédée et tantôt suivie d'une pluie de grêlons, dont les projectiles avaient le plus souvent, la grosseur d'un pois chiche, mais parfois aussi celle d'une prune.

C'est par une de ces tempêtes, née avec l'aurore, que j'atteignis, entre onze heures et midi, la bourgade de Coporaqué, chef-lieu de la province de Canas; au sortir de tant de rancherias et de pueblos enfouis dans la neige et peuplés d'insectes parasites, Coporaqué me fit l'effet de Paris ou de Londres, avec sa grande place ornée de six arceaux, aboutissant à six ruelles, son église à clocher carré portant le nom du fondateur d'icelle, — don Salvador Sandoval Tecsitupa Inca, — tracé en lettres rouges au-dessus du porche, avec la date de 1654. Comme on m'avait vanté l'esprit évangélique du curé de Coporaqué, j'allai sans hésiter frapper à la porte de sa demeure, ne doutant pas que ma mine piteuse, mon feutre aplati par la grêle et mes habits ruisselants d'eau, n'excitassent sa compassion; une lettre du prieur du couvent de la Merci de Cuzco devait contribuer à réchauffer sa charité, si par hasard ce jour-là elle était attiédie.

Mais je n'eus pas besoin de recourir à ce moyen,

à peine avais-je formulé ma supplique et décliné mon nom, que le saint homme m'ouvrait ses bras et sa maison, donnait l'ordre à sa gouvernante de s'occuper de mes gens et chargeait son pongo de veiller à mes bêtes. Une heure après mon arrivée au presbytère, j'avais aux pieds les pantoufles du pasteur, un de ses bonnets carrés sur ma tête, et les talons appuyés contre un brasero incandescent, je buvais à petites gorgées une infusion de feuilles de coca, pendant qu'assis en face de moi et consumant des cigarettes, mon hôte m'adressait coup sur coup les questions les plus variées, auxquelles je m'efforçais de répondre de mon mieux.

Un modeste repas que nous partageâmes, et la bouteille de vin de Carlon que nous vidâmes au dessert, consolidèrent notre affection naissante. Entre la poire et le fromage, le pasteur me confia ses inquiétudes au sujet d'un événement qui mettait en émoi la paisible population de Coporaqué. Un chasqui, dépêché par le préfet de Cuzco au gobernador de la ville, — Coporaqué jouit du titre de cité, — s'était présenté la veille au soir chez ce fonctionnaire, et lui avait remis une missive par laquelle son supérieur l'avertissait de l'arrivée d'un *agrimensor de ingenio*, chargé par le gouvernement de déterminer les limites encore incertaines de la province de Cailloma, et de ramener sa superficie au carré métrique. Un post-scritum tracé de la propre

main du préfet, revêtu de sa griffe et du sceau légal, enjoignait en outre aux autorités civiles et militaires de Coporaqué de mettre leur personne et leurs biens à l'entière discrétion de *l'arpenteur du génie*, dans le cas où ce personnage, qui jouissait de toute la confiance de l'État, jugerait convenable de planter sa tente à Coporaqué et de faire de cette ville le centre de ses opérations géodésiques.

Cet avis officiel, dont les habitants d'une autre province eussent admiré la clarté, avait semblé si louche au gobernador de Coporaqué, qu'il était allé sur-le-champ le communiquer à son compère l'alcade, lequel, à son tour, en avait fait part à tous les notables de l'endroit; bientôt administrateurs et administrés, sous le coup d'une panique étrange, s'étaient assemblés en conseil, avaient opiné du bonnet, et de retour chez eux, s'étaient empressés de réunir le peu de bijoux et d'argent monnayé qu'ils pouvaient posséder, et d'en bourrer leurs poches; ces soins pris, et malgré l'induité de l'heure, ils s'étaient rendus chez le curé pour l'informer de ce qui se passait, lui faire part de leurs soupçons et de leurs craintes, et le prier en même temps de se charger de leur pécule à titre de dépôt, alléguant, pour faire excuser leur démarche, que le caractère sacré dont le pasteur était revêtu, serait une sauvegarde certaine pour leur numéraire. Le curé, en se rappelant à propos la parabole des loups et des bre-

bis, n'avait pas cru devoir refuser à ses fidèles l'appui de sa houlette pastorale; l'idée de faire un peu d'opposition, en arrachant aux griffes de César une proie que César croyait déjà tenir, ne lui déplaisant pas d'ailleurs. Il avait donc accepté les bijoux et les piastres, reconnu le dépôt au moyen de reçus en règle délivrés à chacun des propriétaires; puis ces valeurs, habillement dissimulées à l'aide de chiffons, avaient été enfouies dans une jarre, et la jarre cachée dans un endroit secret de sa maison. En terminant, il me jura par les stigmates de saint François d'Assise, son bienheureux patron, qu'il était disposé à subir le martyre plutôt que de livrer à des inconnus la fortune péniblement acquise de ses ouailles.

« Permettez, cher padre, lui dis-je quand il eut cessé de parler; Cailloma est-elle ou non une des soixante-quatre provinces dont se composent les onze départements du bas Pérou ?

— Elle l'est, me répondit-il; mais pourquoi cette question ?

— Cette province, continuai-je, touche-t-elle où non par quelque point à celle de Canas, de Chumbihuilcas, de l'Union, de Condesuyos, d'Aréquipa et de Lampa ?

— Elle est placée au centre....

— Alors, répliquai-je, puisque les limites des six provinces qui entourent Cailloma sont déterminées depuis longtemps, et leur superficie parfaitement

connue, comme l'attestent les annuaires péruviens, pourquoi cette dernière serait-elle exceptée de la mesure générale?

— Mais, malheureux! fit-il en riant, Cailloma n'a que de la neige et des pierres, tandis que les autres provinces ont toutes des produits, une industrie, un commerce! Ouvrez, à l'article Cailloma, un de ces annuaires dont vous venez de parler, qu'y trouverez-vous? cette éternelle phrase : *Razon no se ha remitido de esta provincia.* Je le crois pardieu bien : quels renseignements les écrivassiers pourraient-ils fournir sur son compte? »

Le cher curé avait débité ces paroles d'un petit ton de suffisance qui me donna l'envie de rompre une lance avec lui pour l'honneur de Cailloma, la dédaignée. Je lui rappelai donc, et cela du ton le plus humble, que si la province qu'il affectait de déprécier, ne se recommandait à l'attention de l'étranger ni par la bénignité de sa température, ni par la vigueur de sa végétation, en revanche elle offrait aux habitants du pays de riches gisements de minerai, dont les vice-rois du Pérou avaient jadis su tirer parti. Je lui citai, à l'appui de mon dire, la mine de Crucimarca, dont le rendement avait été longtemps de cent marcs d'argent par caisson, et qu'à cette heure on exploitait encore avec succès. Les lavaderos d'or d'Arcate et de Cayarani, le cuivre de Chascacha avaient joui et jouissaient toujours d'une célébrité

incontestée. Enfin, il n'était pas jusqu'aux grandes estancias de Pilpinto et du Halconcillo, dont les nombreux troupeaux ne fussent l'objet d'un commerce assez important avec la côte du Pacifique où s'expédiaient leurs laines, et le département d'Aréquipa où se consommaient les sessinas, le beurre et les fromages qu'on en retirait.

Cette énumération des ressources de Cailloma, loin de convaincre le curé, ne fit que le rattacher plus fermement à sa première idée. Mon homme était de cette race autochthone et têtue, dont l'opinion une fois établie résiste à tous les arguments, se refuse à toutes les preuves, et repousserait au besoin jusqu'à l'évidence.

« Vous êtes étranger, me dit-il quand j'eus terminé, et vous ne pouvez juger comme moi des hommes et des choses de notre pays. Depuis que je suis au monde, et voilà bientôt cinquante-sept ans, j'ai connu trois vice-rois et quelques douzaines de présidents, mais je n'ai jamais vu aucun d'eux s'occuper de Cailloma, et surtout y envoyer un ingénieur pour en mesurer la neige et les pierres. Décidément, il y a quelque anguille sous roche....

— Expliquez-moi donc cela, mon révérend?

— Eh bien! oui, me dit-il, comme s'il prenait un parti violent, ce mesurage de Cailloma, ce chasqui envoyé de Cuzco, cet agrimensor du génie, tout cela n'est qu'un prétexte ingénieux qu'emploie notre

gouvernement pour frapper d'un impôt extraordinaire la bourse des contribuables!... »

Telle était en effet l'opinion du gobernador, de l'alcade et des notables de Coporaqué, le jour où je visitai leur bourgade, opinion dont le curé de la province de Canas, le révérend docteur don Francisco Bocangelino, s'était fait l'interprète. Je leur en laisse la responsabilité.

Comme l'arrivée du chasqui envoyé par le préfet de Cuzco ne devait précéder que de quelques heures celle de l'agrimensor officiel, le pasteur m'engagea à différer mon départ jusqu'au lendemain, afin, dit-il, que je pusse juger par moi-même de la valeur de ce quidam. J'acceptai sa proposition et, pour m'aider à tromper la longueur du temps, il plaça sous mes yeux quelques échantillons minéralogiques de la province, des cristaux de roche recueillis dans les cavernes de Huarari et des objets du temps de la *gentilidad*, provenant de fouilles mortuaires pratiquées aux alentours d'Aconcahua, l'ancienne capitale des Canas, qui n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre village. Ces objets, d'une valeur archéologique incontestable, vu l'absence de documents certains sur le passé des Indiens Canas et Canchis, consistaient en tissus de laine de vigogne et d'alpaca de couleurs variées et d'une finesse extrême, en vases d'un galbe assez pur, bariolés de grecques et de dessins noirs sur fond rouge, en icones de porphyre

noir dans le goût mexicain, et en macanas ou massues de pierre bizarrement sculptées. Pendant que je dessinais les pièces les plus remarquables de son musée, le curé m'entretenait des affaires de la bourgade, des dissensions qui parfois en troublaient l'harmonie, et qu'il attribuait aux médisances de l'épouse du gobernador et de sa rivale, la femme de l'alcade. A ces détails piquants, l'homme de Dieu ajoutait des indications précises sur ses propres affaires, sur les revenus qu'il tirait de la dîme, les poules, les œufs et les cochons d'Inde qu'on lui envoyait en cadeau, et la tournée évangélique qu'il entreprenait une fois par an à travers les quinze hameaux annexés à sa cure, pour distribuer le pain de l'esprit à des indifférents qui n'appréciaient guère que le pain du corps. Le chiffre annuel de ses aumônes s'élevait à vingt piastres. Les veuves et les orphelins étaient ses amis de prédilection. Les petits services qu'il exigeait d'eux entretenaient dans leur esprit l'amour du travail, l'horreur du péché et l'innocence des coutumes. Les veuves faisaient l'office de cantonniers; elles allaient ramasser au bord des torrents, des pierres qu'elles transportaient sur leur dos jusqu'aux portes de la bourgade, où elles les amoncelaient en tas égaux. Ces pierres leur servaient ensuite à combler les ornières que le dégel creuse incessamment dans les rues. Les orphelins étaient affectés à la recherche et au transport du crottin de

lama, que le pasteur brûlait dans sa cuisine à défaut d'autre combustible. Une escouade de six d'entre eux allait glaner chaque matin, de corral en corral, l'inflammable excrément. En échange de ces travaux, les premières recevaient une montera bleue ou rouge, à leur choix; les seconds, un poncho de laine, qui leur étaient délivrés chaque année, le jour de la fête de saint Isidore le Laboureur, patron de Coporaqué. Les béatas ou béguines de la localité étaient également l'objet de la sollicitude du curé. Ces saintes femmes, au nombre de huit, touchaient le 1er de chaque mois une somme de deux réaux d'argent (environ vingt-huit sous), à la charge par elles de balayer l'église, de fourbir les cuivres, de blanchir les nappes d'autel, les surplis et les chemises du pasteur, de chanter les répons, antiennes et litanies, et d'arracher un chiendent vivace qui infestait les alentours du presbytère.

Ces détails locaux, que je sténographiais tout en dessinant, et que leur narrateur avait embellis d'une foule de commentaires, furent interrompus sur les quatre heures de l'après-midi, par l'apparition de la gouvernante du curé, une chola brune et accorte, qui, en entrant d'un air effaré, s'écria :

Ha llegado el ladron! (le voleur est arrivé).

Le mot qui terminait la phrase me fit dresser l'oreille, et je regardai le curé comme pour lui en demander l'explication.

« L'agrimensor vient d'arriver, me dit-il.

— Avec son lieutenant, ajouta la gouvernante en s'accoudant sans façon sur la table pour mieux voir le dessin que j'étais en train de finir.

— Eh bien! padre mio, répondis-je au curé, il faut l'attendre de pied ferme, car je suppose qu'il se présentera chez vous.

— Mais le señor padre peut le voir d'ici, riposta la gouvernante; l'homme est en ce moment sur la place avec le gobernador et l'alcade. »

Le curé se leva vivement et s'avança jusqu'au seuil du presbytère, où la curiosité me poussa derrière lui. La gouvernante vint aussitôt nous y rejoindre. De cet endroit l'œil embrassait, dans toute son étendue, la grande place aux six arceaux. Quelques personnes, parmi lesquelles deux tout d'abord attirèrent mon attention, stationnaient au centre de cette place. De ces deux personnes, l'une était un homme court et gros, aux jambes arquées, vêtu d'un uniforme bleu de roi, rehaussé par des broderies d'or et d'étincelantes épaulettes. Une ceinture de soie rouge, à bouts flottants, sanglait militairement son ventre pyriforme. La coiffure de ce personnage se composait d'une casquette galonnée à visière de cuivre. Comme son compagnon portait un costume semblable, moins toutefois les broderies et les épaulettes, j'en augurai que le premier devait être l'agrimensor ou arpenteur, et le second

l'aide de camp ou porte-chaîne. Près d'eux se tenaient le gobernador et l'alcade, en culottes courtes, les jambes et les pieds nus, drapés, selon l'usage du pays, dans un manteau de bayeta, d'une nuance gris de fer et festonné par de longs services. Chacun de ces fonctionnaires tenait respectueusement à la main son feutre couleur d'amadou, circonstance qui permettait d'apprécier la forme conique de leur tête, et leur chevelure luxuriante, mais mal peignée. Des indigènes des deux sexes, des enfants, des mules et des chiens, formaient, avec les *petates*[1] et les paquets empilés sur le sol, les personnages secondaires et les accessoires de ce tableau.

Après quelques minutes d'entretien, l'agrimensor et son aide de camp abandonnèrent le poste qu'ils occupaient, et, guidés par le gobernador et l'alcade, se dirigèrent vers le presbytère. Le curé, qui comprit qu'on le venait voir, voulut rentrer chez lui pour changer de soutane et arborer son rabat de satin bleu des grands jours; mais je contins ce mouvement de vanité mondaine, en retenant mon hôte par le bras, et lui représentant qu'un ministre du Seigneur n'avait pas besoin de recourir à ces vains ornements.

« Laissez la pourpre et l'or, ajoutai-je, aux fils de Baal et aux ingénieurs du gouvernement.

1. Petites malles carrées en cuir façonné dont on se sert en voyage. Quelques-unes sont de véritables chefs-d'œuvre de goût.

— Ma foi, vous avez raison, » me répondit-il en époussetant les manches de sa soutane et en relevant un peu sa ceinture pour dissimuler un hiatus causé par la chute de trois boutons.

A mesure que le personnage officiel se rapprochait de nous, son signalement, que je prenais du coin de l'œil, me semblait s'appliquer trait pour trait à un hidalgo cusqueño de ma connaissance, homme riche et considéré, avec qui j'avais partagé maintes fois le pain et le sel, à Urubamba, dans la saison des unuelas (pêches). Bientôt je n'eus plus aucun doute. Les yeux de l'individu venaient de rencontrer les miens et s'étaient agrandis subitement, pendant que sa bouche s'ouvrait en signe de surprise.

« Señor don Estevan Semilla de Repollo! m'écriai-je quand il fut à trois pas de nous.

— Amigo don Pablo! » fit-il à son tour en m'ouvrant ses bras, dans lesquels je me laissai choir.

Pendant que nous nous accolions avec tendresse :

« Pas un mot devant ces gens, » me souffla-t-il rapidement à l'oreille. Je pris mon homme par la main et le présentai au curé. Notre reconnaissance subite avait si fort étonné celui-ci, qu'il put à peine balbutier quelques mots de politesse. La réponse de don Estevan, au contraire, fut faite avec l'aplomb d'un ministre plénipotentiaire, sûr de la validité de ses pouvoirs. Après cet échange de civilités, le curé le pria gracieusement d'entrer dans sa maison, prière

à laquelle don Estevan se rendit sans cérémonie. L'aide de camp, le gobernador et l'alcade, se croyant compris dans l'invitation, allaient s'y glisser à sa suite, quand d'un geste superbe don Estevan les retint sur le seuil.

« Apolinario, dit-il à l'alferez, vous vous entendrez avec le gobernador ou l'alcade au sujet des Indiens qui doivent nous accompagner. Je désire qu'ils soient prêts demain au petit jour. Vous surveillerez ensuite les apprêts de mon coucher; mes serre-tête et mes fontanges sont dans la plus grande des petates. Allez, messieurs, dit-il en congédiant, par un geste noble, les deux fonctionnaires qui écoutaient bouche béante et chapeau bas; ce soir, vous recevrez mes derniers ordres.

— Viva el señor coronel! » exclamèrent à la fois le gobernador et l'alcade en s'inclinant jusqu'à terre.

Cette majesté, que don Estevan déployait dans les moindres choses, lui valut un redoublement d'égards de la part du curé. A peine celui-ci l'eut-il conduit dans son salon et fait asseoir sur son canapé de bambou, qu'il appela sa gouvernante, et, d'un ton qui n'admettait pas de réplique, lui ordonna de préparer en toute hâte une infusion de feuilles de coca, et de l'apporter dès qu'elle serait prête avec une bouteille d'eau-de-vie anisée, et tous les pastelillos frais ou rassis qu'elle pourrait se procurer dans la ville.

La gouvernante murmura de vagues paroles, et sortit en fermant bruyamment les portes derrière elle.

« Votre Seigneurie, dit le curé en s'asseyant à trois pas de son hôte, voudra bien excuser la triste réception que lui fait le pauvre curé de Coporaqué. Si j'avais été prévenu de son arrivée quelques jours à l'avance, j'aurais pu écrire à Cuzco ou à Aréquipa pour me procurer des vins étrangers, des friandises en boîtes de fer-blanc et autres aliments dignes d'elle; malheureusement....

— Laissez donc, mon révérend, fit don Estevan; pourquoi faire des cérémonies avec un ancien militaire comme moi, accoutumé par état à.... »

Un sourire narquois, qui se dessina sur mes lèvres et que Sa Seigneurie le colonel ingénieur surprit par hasard, l'empêcha d'achever sa phrase.

« L'état militaire est un bien bel état! » dit le curé en manière d'apophthegme.

Jusque-là, je n'avais pas pris part à la conversation, mais, en lisant dans les regards du pasteur une foule d'interrogations désireuses d'éclore, et que le grade et la majesté de son hôte l'empêchaient seuls de formuler, j'imaginai de lui venir en aide en priant don Estevan de me donner quelques détails sur la mission que le gouvernement lui avait confiée.

« Mon cher, me répondit-il, apprenez, car proba-

blement vous ne le savez pas, que, de toutes les provinces du bas Pérou, Cailloma est la seule sur le compte de laquelle l'État soit incomplétement renseigné. Non-seulement la statistique de Cailloma lui est inconnue, mais les limites de son territoire sont si vaguement fixées, que les habitants des pays limitrophes, mal conseillés comme toujours, par leurs caciques respectifs, ont avec ceux de Cailloma des discussions fréquentes au sujet de mines ou de pâturages que chacun d'eux revendique comme sa propriété légitime. Ces discussions, qui se terminent habituellement à coups de fronde et de massue, ont pour résultat annuel un certain chiffre de morts et de blessés. Vous comprenez qu'un pareil état de choses ne saurait être toléré plus longtemps ; l'humanité le réprouve, les républiques voisines pourraient en être informées, et l'éclat de notre gloire nationale finirait par en être terni. Mû par son amour de père et conseillé par sa sagesse de législateur, Son Excellence le général Guttierez, notre illustrissime et bien-aimé président, a donc décidé qu'il serait procédé sans délai à un arpentage général de la province de Cailloma, et que ses limites seraient déterminées au moyen de piquets plantés à une distance de cinquante vares.

— Eh ! c'est une idée ! fis-je ; seulement, il est fâcheux que le bois dont on fait les piquets ne se trouve en aucun endroit de la province.

— Si le bois fait défaut, nous aurons la pierre, répliqua gravement don Estevan.

— Mais alors c'est un travail de plusieurs années! s'écria le curé, effrayé à l'idée que la bourgade de Coporaqué pourrait avoir à héberger l'ingénieur, son aide de camp et ses bêtes de somme, pendant un laps de temps indéterminé.

— C'est probable, mon révérend, lui répondit don Estevan ; mais la pose des bornes, à défaut de piquets, est un travail de manœuvre, et je n'ai pas à m'en préoccuper. Une fois mes bases fixées, mes calculs faits et mon tracé linéaire établi sur papier, — ici je souris de nouveau en regardant Sa Seigneurie, qui rougit un peu et baissa la tête, — je quitte le pays, je pars pour Lima, et vais remettre au président le plan de la province, sans m'inquiéter le moins du monde des travaux ultérieurs que Son Excellence jugera convenable de faire exécuter.

— Avant d'en arriver là, hasarda le pasteur, qui tenait à se renseigner sur la durée du séjour de l'ingénieur dans le pays, Votre Seigneurie aura bien des fatigues à supporter, bien des calculs à faire; le calcul est chose sérieuse et difficile.... qui exige beaucoup de temps....

— Bast! c'est l'affaire de huit jours! » fit don Estevan du ton d'un homme parfaitement sûr de lui-même.

Le curé respira, comme si sa poitrine eût été débarrassée du poids d'une montagne. Son humeur, jusqu'alors indécise, prit un caractère d'enjouement et devint d'une gaieté folle, lorsque don Estevan lui eut appris qu'il quittait Coporaqué le lendemain pour n'y plus revenir. La gouvernante et le pongo parurent sur ces entrefaites et couvrirent la table d'un lambeau d'étoffe somptueuse qui me parut être un devant d'autel. Je présumai par ces apprêts, autant que par le sourire décent et les manières patelines de la serva padrona, qu'elle avait écouté notre conversation, et que, revenue ainsi que son maître sur le compte de l'ingénieur, que tous deux avaient pris pour un filou vulgaire, elle voulait faire oublier, par un excès de prévenance, le mouvement d'humeur dont nous avions été témoins.

Une salade d'œufs durs et d'oignons crus, destinée à servir de plat de résistance, fut placée au centre de la table avec quelques pains ronds apportés d'Oropesa par la dernière caravane. Deux variétés d'*ajis*, l'une de mouton sec, l'autre de poisson boucané, accompagnées d'une amphore de bière de maïs nouvellement brassée, complétèrent le côté solide de cette merienda ou collation, à laquelle don Estevan s'excusa de faire honneur, sous un prétexte de gastrite. Le curé fit apporter alors le second service, qui consistait en une infusion de feuilles de coca, une bouteille de tafia anisé, et quelques

petits gâteaux bruns, découpés en cœur, et d'une dureté telle, que le serpent du bon La Fontaine s'y fût brisé les dents comme sur une lime. La gouvernante remit à chacun de nous une *macerina* pourvue de sa *bombilla*, et nous nous empressâmes de faire honneur à son infusion de coca, qu'une ménagère anglaise n'eût pas désapprouvée. Des toasts furent portés ensuite par le curé et l'ingénieur à la gloire de la république, à la prospérité toujours croissante du Pérou, à la longévité du président; puis ces messieurs burent encore au commerce, à l'industrie, à la marine, à l'armée, et terminèrent en portant leurs santés respectives.

Comme don Estevan devait partir au petit jour, il se leva bientôt pour prendre congé du curé; mais celui-ci refusa de considérer cet adieu comme définitif, comptant, dit-il, assister, avec tous les notables de Coporaqué, au départ de Sa Seigneurie. Don Estevan le supplia de n'en rien faire, mais le curé riposta finement, qu'un colonel du génie, honoré de la confiance du chef de l'État, n'était point un homme vulgaire qu'on pût laisser partir incognito; qu'en honorant les saints on se rendait agréable à Dieu, et que pour ces raisons, comme pour beaucoup d'autres dont il lui faisait grâce, Sa Seigneurie voulût bien ne pas insister davantage. De nouvelles civilités furent échangées au seuil du presbytère entre le pasteur et le colonel, qui se séparèrent enfin,

après maints saluts faits à reculons de la façon la plus courtoise.

Resté seul avec don Estevan, que je voulus accompagner jusqu'au logis du gobernador où il avait élu domicile, mon premier acte fut de lâcher un éclat de rire que je contenais à grand'peine depuis près de deux heures.

« Apprenez-moi donc, lui dis-je, quand j'eus assez ri, ce que signifie cette mogiganga, et comment, de bourgeois débonnaire que je vous laissai l'an passé, vous êtes devenu colonel du génie?

— Señor don Pablo, me répondit-il, il me semble que vous pourriez parler plus poliment; ai-je donc l'air d'un masque, que vous employez à mon égard le mot de mascarade?

— Pardon, mon colonel; préférez-vous le mot *disfraz* (déguisement)?

— Ni l'un, ni l'autre; et, pour couper court à vos paroles malséantes, je vous apprendrai ce que vous désirez savoir. Vous connaissez ma femme?

— Doña Lorenza? certes! une femme adorable.... une limeña ravissante....

— Bien, bien; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Ma femme, depuis quelque temps, me faisait la guerre à propos de mes goûts casaniers et de l'oisiveté, disait-elle, dans laquelle je croupissais. Notez que j'ai des fermes et des chacaras dans tout le département de Cuzco, des plantations de coca

dans le val de Santa-Ana, et que sur les trois cent soixante-cinq jours de l'année, j'en passe régulièrement plus de trois cent soixante à surveiller mes fermiers, à gronder mes péons, à vendre mes récoltes et à me creuser l'esprit pour placer mon argent au meilleur taux possible. Or, ma femme trouvant que tous ces casse-tête étaient insuffisants, s'est avisée d'écrire à son cousin, le général et président Guttierez, afin d'en obtenir pour moi un brevet de colonel, qu'elle m'a présenté le jour de ma fête : un drôle de bouquet, qu'en dites-vous? Naturellement, je me suis récrié. J'ai même refusé d'accepter le cadeau de Lorenza, en lui objectant que je n'avais aucune vocation pour l'état militaire; qu'à mon âge, le calme et la tranquillité étaient préférables aux périls et au tumulte des combats. Alors elle s'est emportée, elle a tempêté comme une vraie limeña, elle m'a traité de poule mouillée, en ajoutant que je verrais d'un œil indifférent le Bolivien aux portes de nos villes, que je n'aimais ni ma patrie, ni mes concitoyens.... enfin, des choses mortifiantes qu'il est inutile de rappeler, et que les femmes trouvent toujours, lorsqu'elles veulent piquer notre amour-propre et nous amener à faire ce qu'elles ont résolu. Après avoir lutté pendant deux jours, j'allai, de guerre lasse, me commander un uniforme. Heureusement pour moi, les cadres de l'armée étaient au grand complet; sans cette circonstance, j'étais en-

voyé à la tête d'un régiment, dans quelque province lointaine, ma femme ayant demandé qu'on me mît en activité de service, afin, disait-elle, que j'eusse une occasion de délustrer mes épaulettes. Comme son cousin le président ne pouvait, vu l'état des choses, me donner un commandement, il eut l'idée de me nommer colonel du génie, et de m'envoyer à Cailloma, pour lever le plan de cette province, auquel je dois joindre un mémoire explicatif sur les ressources du pays.

— Et vous avez accepté un pareil mandat?

— Impossible de refuser, don Pablo mio, ma femme avait fait toute cette besogne sans me consulter. A propos, comment me trouvez-vous en uniforme? Cette chère Lorenza assure qu'il me rajeunit de dix ans!

— Dès que votre femme l'assure, je suis entièrement de son avis; mais permettez, cher don Estevan, comment allez-vous vous y prendre pour remplir convenablement votre tâche? car enfin vous n'êtes, que je sache, ni mathématicien, ni arpenteur, ni géographe, ni statisticien, ni économiste, ni même....

— Chiton! don Pablo; ceci ne regarde que moi; tout ce que je puis vous dire, c'est que je me montrerai digne de porter l'épaulette. »

Comme nous entrions chez le gobernador, il était en train de jouer aux osselets avec l'aide de camp. En nous apercevant, les deux joueurs se redressèrent

comme si un serpent les eût piqués, et se mirent immédiatement au port d'armes. Interrogé par don Estevan sur les dispositions intérieures qu'il avait dû prendre, l'aide de camp s'empressa de répondre que les Indiens désignés pour former l'escorte seraient sur pied avant le jour, que les bêtes de somme avaient eu double ration de pommes de terre à défaut de fourrage, et que l'almofrez de Sa Seigneurie était dressé dans la propre chambre du gouverneur.

« Et mon souper! fit aigrement la Seigneurie; croyez-vous que je vive de l'air du temps? »

Le gobernador et l'aide de camp se regardèrent; évidemment aucun d'eux n'avait songé à cette partie du cérémonial, à laquelle don Estevan paraissait tenir. Le fonctionnaire hasarda néanmoins qu'il croyait avoir dans son poulailler quelques œufs pondus du matin, et qu'en cherchant bien dans la ville, on trouverait peut-être une poule et des cochons d'Inde.

« Demi-heure pour trouver cette poule, lui tordre le cou, l'apprêter et me la servir, » dit don Estevan.

Dans leur empressement à exécuter les ordres du colonel, les deux subalternes ne firent qu'un saut jusqu'à la porte et disparurent dans les ténèbres.

« Tudieu! quel despote vous faites, dis-je à don Estevan ; décidément, mon cher, vous êtes si

changé depuis l'an dernier, que j'ai peine à vous reconnaître !

— Je suis à la hauteur de la situation, me répondit-il.

— Et moi, tout aux égards que je dois au digne curé qui m'héberge, ajoutai-je ; aussi je vous quitte pour retourner au presbytère.

— Vous ne voulez pas rester à souper avec moi?

— Grand merci de l'honneur, mon colonel.

— Querido don Pablo, vous savez que je compte sur vous pour m'accompagner dans ma tournée de la province....

— Votre Seigneurie compte alors sans son hôte, car je ne dépasserai pas le lac de Vilafro; tout ce que je puis faire pour lui être agréable, c'est de voyager en sa compagnie jusqu'à l'endroit indiqué, et de la laisser ensuite à sa besogne.

— Ma besogne! fit-il avec un gros rire; mais ma besogne est toute tracée; j'emporte avec moi une liasse de journaux de Lima que je m'amuserai à lire, vingt-quatre bouteilles de vin de Xérès que je pense boire, et d'excellentes cigarettes que j'ai l'intention de fumer. Pendant que je lirai, boirai et fumerai, vous, mon ami, vous écrirez, vous dessinerez, vous observerez; puis, quand mes bouteilles seront vides et vos cartons pleins, nous repartirons ensemble pour Cuzco. Cet arrangement vous convient-il?

— Malheureux! m'écriai-je, et le plan de Cailloma?

— Il est là! » fit don Estevan en se frappant le front.

Je me retirai tout émerveillé de la confiance que le colonel paraissait avoir en lui-même. Le curé Bocangelino m'attendait en lisant son office. A peine fus-je entré qu'on servit le souper, qui se composait d'un bouillon aux œufs, de la salade dédaignée, et autres restes de la collation. Pendant le repas, nous ne parlâmes que du colonel et de l'objet de son voyage. Le pasteur et sa gouvernante le trouvaient charmant. Cette dernière regrettait amèrement de l'avoir traité de voleur; mon hôte, renchérissant sur ses regrets, ne parlait de rien moins que de retenir, pour les distribuer aux pauvres, une partie des bijoux et des piastres que lui avaient confiés ses paroissiens, afin, disait-il, de punir ces derniers de leurs jugements téméraires. A huit heures, nous nous séparâmes en nous souhaitant mutuellement une heureuse nuit.

Réveillé de bonne heure par les bruits du dehors, je m'habillai et courus sur la place; une grande agitation y régnait. Des indigènes des deux sexes la traversaient dans tous les sens, d'un air de fourmis affairées, s'interpellant à tue-tête et s'apostrophant sur tous les tons, tandis que, devant le logis du gobernador, des ânes, des mules de charge et de selle,

que les péons étaient en train de harnacher, saluaient le lever du jour par des hennissements doués de la sonorité des cuivres. Bientôt, au roulement d'un tambour, qu'accompagnaient les trilles d'une flûte, douze Indiens marchant à la file entrèrent dans la place, dont ils firent deux fois le tour avec une précision remarquable. L'ampleur de leurs pectoraux, leur cou puissant et leurs jambes arquées dénotaient de vigoureux gaillards. Ces douze individus, fleur du sexe fort de Coporaqué, avaient été choisis par le gobernador pour escorter le colonel dans sa tournée. Leurs femmes et leurs enfants les suivaient pêle-mêle.

Ce détachement traversa la place et s'alla poster au seuil de l'église. Là quelques ménagères exhibèrent de leurs quépés des tranches de viande de lama grillées sur les charbons, et les distribuèrent à leurs époux qui s'étaient accroupis en rond. Un plat de piment moulu fut placé devant les convives en guise de moutarde, et chacun d'eux fit honneur de son mieux à ce repas matinal. Les oisifs de la ville, attirés par ce spectacle et peut-être aussi par l'espoir de participer à la collation, ne tardèrent pas à augmenter le groupe de quelques centaines d'individus. Bientôt le diapason élevé des voix, les éclats de rire et les vibrations d'un charango qui appelait les amateurs à la danse, donnèrent à cette réunion, d'abord silencieuse, le caractère joyeux d'une ker-

messe, qui eût dégénéré bien vite en bacchanale, si les deux cloches de l'église, — qu'on ne s'attendait guère à voir figurer en cette affaire, — n'eussent fait entendre un carillon plaintif qui changea sur-le-champ les dispositions bruyantes de l'assemblée en un silence sépulcral. Pendant que je déplorais ce contre-temps, la porte de l'église s'ouvrait à deux battants, laissant voir l'intérieur ténébreux de la nef, où brillaient comme des vers luisants les lumières de quelques cierges. Un changement de conversion s'opéra dans la foule; les oisifs et les curieux s'écartèrent à droite et à gauche, laissant un espace vide au centre duquel les douze Indiens formèrent un groupe isolé. Au premier son des cloches, les femmes s'étaient hâtées d'épuiser leurs amphores en versant triple ration à leurs époux; à peine se furent-elles retirées, que ceux-ci, restés seuls, firent volte-face, crachèrent d'abord leur chique de coca, essuyèrent ensuite leurs lèvres au revers de leur manche, et, ôtant leur montera, s'agenouillèrent pour entendre la messe de la *mita*, que le curé allait dire à leur intention. Pareille cérémonie a lieu chaque fois qu'un ordre du gouvernement enlève les Indiens à leur pueblo pour les envoyer dans une province voisine.

Entre l'offerte et la secrète, le bedeau sortit de l'église, vêtu d'un peignoir blanc et muni d'un plat d'étain, qu'il vint présenter tour à tour aux douze

fidèles agenouillés sur une seule ligne. Chacun d'eux, selon la coutume, devait déposer dans le plat un réal d'argent, cette messe de la mita étant payée au curé par les fidèles eux-mêmes, ceux qui partent, bien entendu, et cela, en vertu d'un touchant usage qui remonte aux temps féodaux de la conquête espagnole. A la nonchalance que les contribuables affectaient dans leurs mouvements, on devinait sans peine que cet impôt en numéraire était peu de leur goût. L'Indien, qui foule d'un pied dédaigneux l'or et l'argent de ses montagnes, tient énormément à un sou de cuivre. Mais le bedeau, qu'une longue expérience avait familiarisé avec des scènes de ce genre, se contentait, pour peu que l'individu tardât trop à s'exécuter, à lui glisser sous le menton son bassin aux aumônes, et à relever graduellement la tête du patient, qui, honteux de cette manière de pilori, qui attachait sur lui tous les regards et provoquait en même temps quelques éclats de rire, abandonnait enfin son réal d'argent, non sans l'accompagner d'un profond soupir.

Quand le bedeau eut reçu les douze réaux qui lui revenaient, il rentra dans l'église. A l'issue de la messe, le curé se dépouilla de sa chasuble, et, ne conservant des insignes sacerdotaux que l'étole et le manipule, s'avança sous le porche, escorté du bedeau qui portait la croix et le bénitier. Là, le pasteur dit quelques prières, qu'il termina par une

aspersion d'eau bénite, que la foule accueillit en se signant dévotement. Alors, dans une allocution simple et touchante, appropriée à l'intelligence de ses auditeurs, le pasteur rappela aux fidèles agenouillés devant lui, que les hommes de leur race et de leur couleur ayant été créés et mis au monde par Pachacamac[1] pour obéir aux Espagnols et à leur descendance, ceux-ci, en particulier, devaient s'estimer bien heureux du choix qu'on avait fait de leurs personnes pour accompagner un savant huéracocha en possession de la confiance de leur grand-père, l'illustre président. Une chose entre toutes qu'il les engageait à méditer profondément, afin qu'elle restât gravée dans leur mémoire, c'est que, si la moindre plainte était portée sur eux par l'éminent personnage qu'ils allaient avoir l'honneur de servir, la prison, les entraves et le martinet (*chicotillo*) seraient leur partage au retour de la campagne.

En achevant, le curé rentra dans l'église, dont le bedeau referma immédiatement la porte. Les douze Indiens se relevèrent et reçurent d'un air morne les adieux et les encouragements de leurs proches. Pendant ce temps, les ménagères empilaient quel-

1 Dans beaucoup de villages de la sierra, éloignés des points civilisés, les curés substituent dans leurs sermons le nom de Pachacamac à celui de Dieu, et cela, pour être mieux compris de leur auditoire, qui ne parle et ne comprend que l'idione quechua. Pachacamac, dans la langue des Incas est le créateur omnipotent et invisible de tout ce qui existe.

ques provisions dans des ponchos, nouaient ces derniers par les coins, et les suspendaient, en manière de havresacs, au dos de leurs époux, qui les laissaient faire avec une insouciance voisine de l'abattement. Chaque recrue reçut en outre, de sa prévoyante moitié, un briquet, un morceau de silex et une corne renfermant du linge brûlé, qui devait remplacer l'amadou. A ces objets, elles ajoutèrent un petit sac de coca destiné à charmer l'ennui du voyage, et à suppléer, à la rigueur, au manque d'aliments. Ces apprêts terminés et de tendres embrassements échangés à la ronde, on laissa les élus de la mita se diriger vers le logis du gobernador, où ils arrivèrent la tête basse et le pied traînant, signe évident que l'honneur de servir un huéracocha ne compensait pas, dans leur idée, la perte de leur liberté et l'abandon de leur famille.

Bientôt les sons du fifre et du tambour donnèrent le signal du départ. Les recrues, emboîtant le pas à la file, sortirent les premiers de la place, salués par les vœux de leurs amis, les lamentations de leurs femmes, les pleurs de leurs enfants et les aboiements plaintifs de leurs chiens. Don Estevan et son aide de camp se placèrent sur leurs montures ; j'enfourchai la mienne, et, suivis des arrieros et des mules de charge, nous marchâmes au pas jusqu'aux portes de la cité, escortés par le curé, le gouverneur, l'alcade et les notabilités des deux sexes. Là,

force politesses furent échangées entre nous, et nous nous séparâmes pour ne plus nous revoir.

Au sortir de Coporaqué, notre troupe s'engagea résolûment dans l'immense dédale formé par l'enchevêtrement des sierras de Condoroma, d'Ocoruro, de la Raya, de Vilcanota et les versants septentrionaux des Andes occidentales. Décrire le pays que nous traversions serait une tâche au-dessus de mes forces; de quelque côté que se portassent les regards, ce n'étaient que terrains brusquement coupés, sommets inaccessibles, rochers en surplomb, quebradas d'une profondeur à donner le vertige, le tout recouvert d'une couche de neige que le vent de la nuit avait durcie à l'égal de la pierre. Un ciel couleur de plomb, si rapproché de nos têtes qu'il semblait qu'on pût l'atteindre avec la main, donnait au paysage un aspect farouche et lugubre qui flétrissait le rire sur les lèvres et refoulait la parole au fond du gosier. En atteignant un étroit plateau, que les Indiens appelèrent Antimarca (hauteur des Andes), nous découvrîmes, dans la partie du sud, une vaste région hérissée de collines basses et rapprochées, qui, par un effet d'optique propre à ces altitudes, nous paraissaient se mouvoir et onduler comme les vagues de la mer. Au fond de la perspective, sur une ligne développée du nord au sud, se dressaient, blancs de neige et à demi voilés par la brume, les volcans éteints de Coripuna et du Padre

Eterno, les coulées basaltiques de Chachani et les arêtes aiguës de Pichupichu.

Vers dix heures, le ciel s'éclaircit et passa en un moment du gris de plomb au bleu de cobalt le plus pur. La lumière du soleil, qui ruissela bientôt sur les glaciers en cascades de flamme, nous obligea de mettre nos lunettes à tubes de carton et à verres bleus. L'aide de camp, privé de ces ressources, déploya sa cravate et s'en voila la face. Cette précaution, qui fera sourire le touriste parisien à qui il a été donné de contempler les Alpes du Piémont ou les glaciers de la Suisse, est employée par tous les voyageurs que le soleil surprend au milieu des neiges des Andes. Elle leur permet de défier le *surumpi*, une ophthalmie ou plutôt une cécité mêlée de cuisson, qui fait hurler de rage les individus qui en sont atteints; le seul remède à cet étrange mal est de renfermer le sujet dans une chambre noire, où, pendant quinze jours, un mois, quarante jours, selon la gravité du cas, on l'abandonne à ses hurlements et à ses réflexions.

Inutile d'ajouter que les Indiens qui trottaient devant nous, aussi bien que les mozos qui fermaient la marche, n'eurent besoin ni de foulards ni de lunettes, et que leurs yeux obliques, mais puissants comme ceux des condors et des aigles, fixaient avec la même indifférence la neige et le soleil.

Pour éviter une perte de temps, nous déjeunâmes

sans descendre de nos montures. Il s'agissait de gagner, avant la nuit, un endroit habité, et les demeures de l'homme sont clair semées entre Coporaqué et Cailloma. Des pommes de terre bouillies, des œufs durs et des galettes de maïs, firent les frais de ce repas. Pour aider à la digestion laborieuse de ces aliments, nous croquâmes quelques poignées de neige; le vin de Xérès était renfermé dans des caissons, ces derniers arrimés sur le dos des mules, et l'on eût perdu un temps précieux à les déballer. Les Indiens qui nous précédaient, et qui, de moment en moment, regardaient si nous les suivions, ne nous eurent pas plutôt vus en train de déjeuner, que, mus par cet instinct d'imitation dont sont doués tous les bipèdes, ils retirèrent de leur bissac quelques fèves grillées, et se mirent à déjeuner aussi.

En quittant Coporaqué, nous avions laissé l'Apurimac à notre gauche, baignant le pied de serros escarpés; nous le retrouvâmes au delà d'Aconcahua, pourvu d'un ponceau de granit, sous lequel ses eaux troubles passaient en mugissant. A cet endroit, la décoration de ses rives me parut charmante. Le cours sinueux de la rivière était marqué, dans une étendue de plus d'un kilomètre, par une double ligne de myrtes nains et de tolas[1], dont le feuillage,

1. Arbustes du genre *Buxus*.

débarrassé de neige, avait la couleur du bronze florentin. Une barranca, au fond de laquelle il nous fallut descendre, nous cacha bientôt ce décor agreste, que la province de Cailloma mentionne aujourd'hui dans son annuaire, comme une merveille végétale digne de l'admiration de l'étranger.

Jusqu'à quatre heures de l'après-midi nous eûmes un temps magnifique; puis le soleil, après avoir pâli et rougi successivement, finit par s'éclipser derrière un amas de nuages, qui, passant, selon leur coutume, du jaune d'ocre au noir bleuâtre, nous dispensèrent bientôt, avec une incroyable munificence, l'éclair, la foudre et la grêle qu'ils portaient dans leurs flancs. Cette tempête, que nous supportâmes avec toute la résignation possible, se termina, comme toujours, par une neige abondante qui recouvrit si bien chemins et sentiers d'une couche uniforme, qu'au bout d'une heure de marche les Indiens qui nous précédaient s'arrêtèrent d'un air irrésolu, et, comme des limiers qui ont perdu la piste, tournèrent sur eux-mêmes en essayant de s'orienter. Le mieux eût été de les laisser faire; mais don Estevan, qui ne vit dans ce temps d'arrêt qu'un acte d'insubordination, leur cria brutalement de se remettre en marche et de ne faire halte que lorsqu'ils en auraient reçu l'ordre. J'eus beau assurer celui-ci que nous étions sur le point de nous égarer, si ce n'était déjà fait, l'insensé feignit de ne

pas m'entendre. Ses épaulettes de la veille le rendaient féroce à l'endroit de la discipline. Après des tâtonnements infructueux, les Indiens, qui avaient de la neige jusqu'à mi-jambes, nous firent entendre par signes qu'ils ne savaient plus où ils étaient; devant une telle déclaration, faite en pareil lieu et à pareille heure, force fut à don Estevan d'imposer silence à son indignation. Une délibération fut ouverte, et les mozos, qui formaient l'arrière-garde, furent invités à donner leur avis. Les uns assurèrent que nous avions marché trop au sud; les autres, que nous avions incliné trop à l'est. Quant aux Indiens, ils assistaient à ces débats de l'air le plus indifférent du monde, occupés qu'ils étaient de la préparation d'une nouvelle chique de coca.

Cependant la neige tombait de plus en plus drue et serrée, le jour baissait rapidement, et nous délibérions sans rien conclure, lorsqu'un des muletiers, en consultant ses souvenirs, crut se rappeler qu'une estancia, du nom de Mamanihuayta, se trouvait au pied d'un serro trachytique, qu'il nous montra à deux milles environ dans le sud-ouest. Ce serro, assez semblable à un obélisque, était accoté de deux rochers de figure sphérique. L'homme l'appelait *Ullutaruna*, mot quechua que ma plume se refuse à traduire, et qui provoqua dans la troupe un rire homérique. Don Estevan, à cheval sur la discipline, paraissait résolu à garder son sérieux, mais un coup

de bride que je lui appliquai, rompit le charme et l'obligea de partager l'hilarité générale. Le muletier, élevé aux fonctions de guide, reçut l'ordre de prendre la tête du détachement et le chemin le plus court pour arriver à l'estancia. Les souvenirs de l'homme ne l'avaient pas trompé; comme le jour allait finir, nous vîmes une colonne de fumée se détacher sur la blancheur mouvante de la neige, et nous la saluâmes comme des naufragés saluent, dit-on, l'*étoile de la mer* qui leur montre le port.

L'estancia de Mamanihuayta se composait d'une chaumière divisée en deux compartiments. Derrière le logis s'étendait un vaste enclos où quelques douzaines de lamas, agenouillés côté à côte, bêlaient en chœur un hymne à la nuit. En entrant sous cet humble toit, notre premier soin fut de nous débarrasser de nos ponchos couverts de neige. Trois personnes qui s'y trouvaient accroupies autour d'un feu de bosta, le mari, la femme et l'aïeule, déjà émus par l'arrivée de notre troupe, parurent tout à fait effrayés en voyant briller aux clartés du feu les épaulettes et les broderies d'or du colonel. Le mari ôta sa montera, la femme cacha son visage dans ses mains, et l'aïeule baisa son pouce en se signant. La vue d'un uniforme produit invariablement cet effet sur les aborigènes, depuis les chevaleresques faits d'armes de Pizarre et de ses compagnons. Pour entrer en conversation, don Estevan demanda à l'Indien

s'il n'était pas possible de se procurer un petit lama pour souper. Celui-ci comprit apparemment qu'une pareille question dans la bouche d'un militaire équivalait à un ordre, et, s'inclinant sans répondre, sortit sur-le-champ pour aller choisir un élève dans son troupeau. Les femmes, en le voyant partir, s'enfuirent au fond de la chambre et se blottirent derrière des jarres, attendant dans cette posture le retour de leur protecteur naturel. Quelques mots que j'allai leur glisser à l'oreille, et le réal d'argent que je laissai tomber sur les genoux de l'aïeule, ne parvinrent pas à les rassurer. Pendant ce temps, les arrieros dessellaient leurs mules ; quand ce fut fait, ils apportèrent dans la chambre les selles et les bâts, qu'ils disposèrent symétriquement le long des murailles. Nos bagages furent placés en tas; en voyant s'emplir petit à petit l'espace où déjà nous étions à l'étroit, je demandai vivement à don Estevan où coucheraient nos gens : « Mais dehors, » me répondit-il de l'air le plus naturel. Sa réponse me parut fort désobligeante pour nos malheureux compagnons dont j'allais prendre la défense, quand le maître de l'estancia reparut, portant sur ses épaules le tendre lama qu'il venait d'égorger. L'animal fut jeté à terre, dépouillé, ouvert et dépecé par nos muletiers, pendant que le propriétaire balayait les abords du foyer et ravivait les braises. De mon côté, pour ne pas rester inactif et hâter autant que possible les prépa-

ratifs du souper, j'allai prendre deux jarres de moyenne taille, que je plaçai devant l'âtre où elles devaient faire l'office de landiers. Restait à trouver une broche, et chacun fureta dans tous les coins pour découvrir l'ustensile en question ou son équivalent. En furetant aussi, j'eus le bonheur de mettre la main sur la quenouille de l'aïeule, et je la présentai à nos gens ébahis, après l'avoir soigneusement débarrassée de sa toison. A partir de ce moment les choses marchèrent à souhait. Une heure s'était à peine écoulée, que le colonel et moi nous étions accroupis sur le sol à la façon des musulmans, humant avec sensualité le cuissot de lama, rôti à point et convenablement salé, qu'on venait de nous servir dans un plat de terre. A ma prière, l'aide de camp Apolinario fut invité par son chef à partager notre souper, et l'air embarrassé avec lequel il s'assit près de nous témoignait tout l'étonnement que lui causait une pareille invitation. Il est vrai que, pour le rappeler au sentiment de son indignité, à supposer qu'il pût l'oublier un instant, le colonel lui fit déboucher les bouteilles, servir à boire, et ouvrir et fermer la porte, selon que la fumée ou le froid nous incommodait.

Le repas terminé, il fallut songer au bivac de la nuit; don Estevan opinait pour que nous fissions dresser nos almofrez à l'endroit même où nous avions soupé, c'est-à-dire à trois pas du feu; mais je

fus d'un avis contraire; les Indiens et les muletiers que je voyais errer au seuil de la maison comme des ombres faméliques m'avaient remué les entrailles, et, sans m'arrêter aux réflexions du colonel, qui trouvait ma philanthropie hors de saison, et prétendait, en outre, avoir seul le droit de donner des ordres, je priai notre hôte de mettre à ma disposition sa seconde chambre, où don Estevan, sur la menace que je lui fis de l'abandonner en chemin, me suivit bientôt d'assez méchante humeur. J'avoue qu'à la vue du bouge où nous devions passer la nuit, ma charité fut sur le point de défaillir, et peu s'en fallut que je ne reculasse; mais l'idée que nos pauvres Indiens, sans gîte et sans feu, seraient condamnés à battre la semelle jusqu'au lever de l'aube, l'emporta heureusement sur les considérations de l'égoïsme, et, d'un front serein, j'assistai aux apprêts de notre coucher.

La pièce où nous devions dormir en compagnie d'Apolinario, car j'avais obtenu de don Estevan qu'il se relâchât un peu des rigueurs de la discipline en faveur de ce pauvre garçon, cette pièce servait aux maîtres du logis, d'office, de cellier, de grenier et de cave, comme l'attestaient des viandes boucanées suspendues aux solives, des provisions de toute sorte et des objets de toute forme, amoncelés dans un pittoresque désordre. Malgré toute la bonne volonté de notre hôte et son empressement à rejeter

dans les coins de la chambre ces provisions et ces objets qui en occupaient le centre, l'exiguïté du logis était telle, qu'il ne put empêcher que mon almofrez ne se trouvât placé sur une litière de pommes de terre, ma tête appuyée contre un sac de bosta et mes talons élevés à dix-huit pouces au-dessus du niveau de celle-ci. La position du colonel et de l'aide de camp n'était pas moins critique que la mienne. Resserrés entre des amphores et des pains de suif, et se touchant par les rotules, ils figuraient vaguement deux Z en regard. Avant de me coucher j'allai jeter un coup d'œil dans la chambre voisine. Nos dix-huit hommes en avaient déjà pris possession, et réunis, ou plutôt entassés l'un sur l'autre autour du foyer, riaient, chantonnaient, babillaient en grillant du maïs ou en rôtissant des viandes, et cela d'un air si profondément heureux, que je revins m'ensevelir sous mes couvertures, en bénissant Dieu qui m'avait donné l'idée de ce déplacement.

A part la visite de quelques rats domiciliés dans le chaume de la toiture, et le rude assaut que nous livrèrent des légions de puces, mais que nous repoussâmes par des soubresauts continus, la nuit n'offrit aucun incident remarquable. L'aurore nous trouva assis sur notre couche, les paupières gonflées et le visage quelque peu tatoué. Après une série de lamentations que j'eus à subir de la part du co-

lonel, à propos de ce qu'il appelait « une nuit de tortures, » nous procédâmes à notre toilette, et, laissant Apolinario rouler nos almofrez, nous allâmes, don Estevan et moi, respirer l'air froid du matin. Déjà les arrieros s'empressaient autour de leurs bêtes, et les Indiens groupés à l'écart les regardaient faire. Informations prises auprès des maîtres du logis, il se trouva que Cailloma la Rica était située à deux lieues de l'estancia, dans l'ouest-sud-ouest, et que le lac de Vilafro, où je comptais me rendre, n'en était qu'à une petite lieue et dans l'aire de l'est-sud-est. Je montrai une piastre au chef de la communauté, en lui proposant de nous servir de guide, proposition, il faut le dire à sa louange, qu'il accepta sans se faire prier. Au moment de nous mettre en selle, l'idée vint à don Estevan de lui demander des renseignements sur les ressources alimentaires que pouvait offrir le lac de Vilafro; je ne sais ce que l'homme lui répondit, mais sa réponse suggéra au colonel quelques réflexions qu'il s'empressa de consigner sur une feuille blanche à laquelle il donna la forme d'une lettre, et qu'il remit ensuite à son aide de camp, en y joignant des instructions verbales. Le résultat de cette conférence fut de diviser notre troupe en deux détachements qui prirent bientôt une direction opposée. Tandis que le colonel et moi, précédés par le guide et les indigènes, nous suivions le chemin du lac de Vilafro, l'aide de camp Apoli-

nario, à la tête des muletiers, se dirigeait vers Cailloma, avec ordre de faire diligence.

Après trois quarts d'heure de marche, nous atteignîmes le pied d'une chaîne peu élevée, et dont le développement d'est à ouest me parut être d'une douzaine de lieues. Du côté du couchant, les versants de cette chaîne, coupés à pic, étaient inaccessibles, mais des solutions de continuité pratiquées par les commotions volcaniques formaient comme autant de passages étroits et scabreux à travers la masse, que vingt minutes nous suffirent pour traverser dans sa plus grande largeur. Parvenus du côté du levant, nous eûmes devant nous la ligne des montagnes de Condorama, de la Raya et de Vilcanota, blanches de frimas du faîte à la base et se détachant sur un ciel sans nuages. Sous nos pieds, à quelque cinq cents mètres de profondeur, une plaine de quatre à cinq lieues de circuit, parsemée de blocs erratiques, et dont la neige, fondue par places aux premiers rayons du soleil, laissait voir un tapis de jarava et d'herbe rase. Au centre de cette plaine s'évasait un lac d'environ deux lieues de long, sur une lieue et demie de large. Ses bords, légèrement renflés et coupés en talus, retenaient comme dans une vasque sa nappe froide et immobile. Au loin, dans la partie de l'est, cette vasque fracturée livrait passage aux eaux qui s'épandaient sans bruit à travers la plaine. D'obliques rayons de soleil et l'ombre portée

des montagnes, découpaient de grandes zones ternes ou lumineuses sur le paysage, la plaine et les eaux du lac, dont une partie semblait blanche et l'autre bleue. Vu de haut et de loin, ce tableau était à la fois grandiose et charmant.

« Estevan, m'écriai-je en arrêtant ma mule et montrant à mon compagnon la nappe dormante, le voilà donc cet Apurimac tant vanté des anciens et si peu connu des modernes ! — Ne fumerons-nous pas ici même une cigarette en son honneur ? »

Don Estevan, dont le visage était violacé par le froid, malgré trois ou quatre foulards dont il l'avait emmailloté, me regarda de travers en haussant les épaules.

« Taïta, tu te trompes, me dit le guide dans son harmonieux langage ; ce que tu prends pour l'Apurimac n'est encore que le lac de Vilafro, qui à huit lieues d'ici, juste dans la partie où le soleil s'est levé ce matin, reçoit le torrent Parihuana et prend le nom de rio de Chita, qu'il garde pendant quelque temps. Quand ce filet d'eau, qui s'enfuit à travers la plaine et donne au lac dont il est issu l'aspect du daridari[1] à longue queue, aura reçu neuf rivières par la gauche, onze par la droite, et arrosé vingt-

1. Raie de grande taille qui habite les rivières d'au delà des Andes. Les Indiens de la sierra, qu'on envoie travailler aux plantations de cacao, de café, etc., dans les vallées chaudes, font des bourses à coca avec la peau de ce sélacien.

trois lieues de sierra, alors seulement tu pourras l'appeler Apurimac. »

Je tirai de ma poche un demi-réal et le donnai à l'homme en le remerciant de ses renseignements hydrographiques. A l'air ébahi dont il me regarda, je jugeai qu'il ne comprenait pas de quoi je le remerciais, mais il n'en accepta pas moins avec empressement ma pièce de monnaie, que par prudence il noua dans un coin de sa chemise.

Une série de zigzags assez périlleux nous conduisit enfin au niveau de la plaine. Là, nous pûmes, en nous retournant, embrasser d'un coup d'œil le revers oriental de la chaîne que nous venions de traverser. A droite et à gauche, dans le nord et le sud, elle offrait une superposition de coteaux en retraite, qui figuraient les marches d'un escalier immense. Ces marches, à l'endroit où nous nous trouvions, étaient brusquement interrompues par le plan vertical d'une montagne de grès carbonifère, qu'on eût crue taillée à main d'homme. A sa base s'ouvrait la bouche noire d'une caverne, vers laquelle notre guide se dirigea. Cet antre mystérieux devait avoir servi d'habitation à l'homme, à en juger par des pans de murs en pisé, encore debout et noircis par le feu. Bientôt, un des Indiens nous montra l'anse d'une cruche qu'il venait de trouver à terre, et presque au même instant je découvrais moi-même, parmi des jaravas, une touffe de solanées aux tiges grêles et au pâle feuil-

lage. Naturellement, je sautai à bas de ma mule et j'allai arracher la plante, dans laquelle je reconnus aussitôt une *papalisa*, ou pomme de terre indigène. Cette découverte me surprit d'autant plus, que le sol de Cailloma n'est pas assez favorisé du ciel pour produire spontanément une solanée quelconque; d'où provenait donc la pomme de terre que j'avais sous les yeux? Un condor l'avait-il laissé choir du haut des nuages, un Indien l'avait-il jetée en passant? Dans l'impossibilité de le décider par moi-même, j'appelai le guide, et, lui montrant la plante fatidique, je lui demandai quel ange ou quel diable en avait apporté la semence en ce lieu.

L'Indien la regarda à peine et me répondit :

« C'est tout ce qui reste aujourd'hui d'un homme de ta nation.

— Et tu l'appelles?

— Joaquim Vilafro[1].

— Mais, dis-je, c'est le nom du lac; ton homme en était donc le propriétaire?

— Ce lac n'a jamais appartenu aux hommes, me répondit l'Indien; les lacs, les serros et les neiges n'ont d'autre maître que Dieu. L'homme dont il s'a-

1. Il va sans dire que nous ne partageons nullement l'opinion de notre guide à l'égard de cette solanée, dont il faisait remonter l'origine au seizième siècle, et que nous pensâmes, avec raison, dater de quelques années tout au plus, et provenir d'une halte faite en ce lieu par des muletiers ou des conducteurs de lamas.

git était un chapeton d'Espagne, âpre au gain comme ils le sont tous,—toi seul excepté, — me dit-il, — et à qui un pauvre llamero avait révélé l'existence de la mine de Quimsachata, ce serro jaspé de taches rousses, que l'on voit d'ici au pied des premiers versants de la Raya. Maintenant, si tu veux savoir quel service ton compatriote avait pu rendre à un conducteur de lamas, pour que celui-ci se fût résolu à l'enrichir au mépris de la foi jurée entre nous, je te dirai à ce sujet ce que m'a dit mon père, qui tenait la chose de son aïeul. Le llamero, appelé par la mita, devait faire partie d'un détachement de nos frères que le vice-roi envoyait travailler dans un socabon de Potosi nouvellement ouvert; mais l'Indien aime mieux vivre en liberté sur ses hauteurs que d'aller se renfermer dans une mine, surtout quand cette mine est à trois cents lieues de son pays. Le llamero laissa donc la troupe partir sans lui, puis, comme il craignait que le corrégidor de la province ne le fît mourir sous le fouet, il alla trouver Vilafro, qui l'accueillit et le cacha dans sa maison. Par reconnaissance, l'Indien livra au chapeton le secret de la mine. Vilafro ne tarda pas à s'enrichir, car Quimsachata était comme une source vive d'où le métal coulait à flots. Dans la première semaine de son exploitation, elle produisit 95 000 piastres (275 000 fr.). Après cinq années de travail, l'Espagnol avait amassé tant d'argent, qu'il en ferrait ses chevaux et ses

mules, et cela avec assez de négligence pour que les fers se détachassent et restassent sur les chemins, où les pauvres les ramassaient. Si tu passes par Sicuani, en te rendant à Cuzco, les anciens de la ville te donneront sur Joaquim Vilafro des détails qu'en ma qualité de fils de Cailloma j'ai toujours ignorés. Le chapeton habitait Sicuani avec sa famille. Quant à la chingana que tu vois ici, elle n'était pour lui qu'un almacen où il entassait ses richesses. Le minerai y était apporté de Quimsachata à dos de mules, et les horneros le fondaient sous ses yeux. Bien que Vilafro abandonnât au vice-roi le cinquième de son travail à titre de tribut, qu'il hantât les églises et fût dévot à la santissima Virgen, comme le prouve une lampe d'argent du poids de 300 marcs qu'il donna au curé de Sicuani, et que tu verras dans l'église, on l'accusa d'impiété, de fraude et de rébellion; si sa fortune lui avait fait beaucoup d'amis, elle lui avait fait plus d'ennemis encore; et comme ces derniers avaient de l'influence, ils s'en servirent pour le perdre. Appelé à Lima par ordre de l'inquisition et du vice-roi, il fut mis en prison, où on lui disloqua les membres, afin qu'il avouât ses crimes; comme il n'avouait rien, on le pendit, et ses richesses furent confisquées au profit du roi d'Espagne. A partir de cette époque la mine de Quimsachata fut abandonnée par les ouvriers, car l'âme du supplicié revint chaque nuit visiter son ancien

domaine, et l'Indien a peur des esprits. Il est vrai qu'il méprise aussi les richesses.

« Telle est l'histoire de Vilafro, » ajouta le guide en dégageant sa main des plis de son poncho, et me la tendant d'un air humble, sans se rappeler ce qu'il achevait de me dire au sujet du désintéressement de ses pareils; mais, comme j'avais payé sa dissertation sur l'Apurimac à raison d'un demi-réal, je ne crus pas devoir faire moins pour la biographie du pauvre chapeton; toutefois, désirant compléter le renseignement, je demandai à l'individu, tandis que sa main se refermait comme une serre d'aigle sur ma seconde offrande, quel nom portait le lac avant que Joaquim Vilafro vînt camper sur ses bords.

« *Huananacocha*[1], » me répondit-il.

Don Estevan, qui avait écouté ce récit avec une impatience mal déguisée, saisit l'occasion de rompre en visière à l'Indien à propos des prétendus canards patronymiques, qu'il cherchait, lui dit-il, depuis un moment sans les apercevoir; mais, à cette observation ironique, l'homme répondit, avec un grand sérieux, que, le jour même de l'arrivée de Vilafro, les huananas, effrayés par la barbe de l'Espagnol, s'étaient cachés au fond du lac et n'avaient jamais reparu.

Comme la caverne offrait un abri convenable, et

1. *Cocha* lac, *huanana*, canard. Le huanana est l'*anas cristata* des naturalistes.

qu'en outre elle était située à cent pas du lac, je proposai à don Estevan de s'y établir avec moi pendant la durée du travail que j'allais entreprendre. D'abord il m'objecta que l'humidité d'un endroit pareil pourrait bien réveiller certain lumbago dont il souffrait depuis longtemps; mais quand je l'eus assuré que la peau d'un rat, que je me chargeais de tuer, appliquée fumante sur la partie malade, le débarrasserait infailliblement de son rhumatisme, il s'en remit à ma sagesse, et je donnai l'ordre aux Indiens d'entrer dans la cueva et de commencer la besogne. Pendant que les uns coupaient des brassées de jarava et les transformaient en balais, d'autres, se dépouillant de leurs ponchos, s'en servaient en manière de plumeaux pour épousseter les murailles.

Quand le nuage de poussière se fut un peu dissipé, nous entrâmes à notre tour dans la caverne, où régnait un demi-jour voluptueux. Large de huit mètres, haute de douze et profonde de vingt-cinq, elle offrait la bizarre disposition d'une coque de navire, placée la quille en haut. Cette quille était figurée par une crevasse longitudinale, espèce de soupirail dont l'œil ne pouvait percer l'ombre, et qui permettait à l'air extérieur d'arriver jusqu'aux entrailles de la montagne. Un mur en pisé, élevé à hauteur d'homme et long seulement de huit mètres, divisait l'entrée de la caverne en deux compartiments. Au fond, le sol jonché de paille brisée révé-

lait le séjour plus ou moins prolongé de bêtes de somme, à qui cette partie du logis avait dû servir d'écurie.

Après avoir pris possession de notre nouveau domicile, que je déclarai souverainement pittoresque, mais que, par esprit de contradiction, don Estevan trouva glacial, mélancolique et ténébreux, nous n'eûmes plus qu'à nous asseoir à terre et à nous croiser les bras, en attendant le retour des arrieros chargés de nos effets. Une heure se passa en causerie intime, entremêlée de cigarettes et de bâillements; puis, cédant par degrés à l'apathie langoureuse qui s'emparait de nous, nos deux têtes commencèrent à s'incliner à tour de rôle; déjà nous n'avions plus qu'un sentiment confus de la situation, lorsque le galop sourd d'une cavalcade et des cris joyeux nous tirèrent de notre assoupissement. « C'est Apolinario qui revient, dit don Estevan. « Avec nos bagages, » ajoutai-je; et nous sortîmes de la caverne en nous frottant les yeux.

C'était Apolinario, en effet, mais accompagné, outre son escorte d'honneur, d'une députation des notables de Cailloma, qui, dans leur empressement à venir rendre leurs devoirs à un colonel du génie envoyé par l'État, s'étaient élancés sur le dos des premiers quadrupèdes venus, ânes, mules, mulets, que le hasard avait placés à leur portée, et cela sans prendre le temps de les harnacher. Quelques per-

sonnes du beau sexe s'étaient jointes à eux, encouragées par l'exemple de l'épouse du gobernador, qu'on voyait en tête, assise à califourchon sur une ânesse que son mari tirait par le licou.

En nous apercevant, hommes et femmes poussèrent un hourra formidable, et sautèrent à bas de leurs montures. Tandis que les premiers, guidés par l'aide de camp, venaient féliciter le colonel sur son heureux voyage, et mettre leur personne à sa disposition, les secondes, restées à l'écart, nous examinaient comme des phénomènes, tout en rajustant leurs jupons un peu fripés par la course au clocher qu'elles venaient de faire.

Quand le dernier notable eut fini sa harangue, don Estevan, adressant un salut collectif à la troupe, répondit, d'un ton pénétré, que c'était avec un plaisir indicible qu'il venait au nom du chef de l'État visiter les habitants de Cailloma, si dignes à tous égards de sa sollicitude paternelle. A dater de ce jour, la fidèle province, que de graves intérêts avaient fait négliger un peu, allait marcher de pair avec les plus illustres. Le mesurage de ses terres, en l'appelant à de glorieux destins, inaugurait pour elle une ère fortunée. Désormais, le nom de Cailloma, inscrit au temple de mémoire à côté de celui de ses sœurs, brillerait dans les fastes de la République et les calendarios imprimés à Lima....

L'orateur termina par une recommandation ex-

presse d'envoyer avant la fin du jour, pour ses besoins personnels et ceux de son escorte, deux moutons gras, quelques viandes fumées, un assortiment de pommes de terre et une outre d'eau-de-vie, le tout, sans préjudice de couvertures de bayeta et de combustible, destinés à le défendre du froid pendant la durée du travail qu'il allait entreprendre pour la gloire et la prospérité des Caillomenos.

Une pareille demande, à laquelle les notables étaient loin de s'attendre, amoncela quelques nuages sur leur front; mais don Estevan feignit de ne pas s'en apercevoir. Laissant ses auditeurs rêver au sens de ses paroles, il alla rejoindre leurs femmes, et, de l'air le plus galant qu'il put prendre, les invita à passer dans la caverne où nos malles et nos paquets, transformés en sofas, permirent à ces dames de savourer commodément les biscuits et le vin de Xérès que nous leur offrîmes. Cette attention valut au colonel une véritable ovation. Dans son enthousiasme reconnaissant, la gobernadora, matrone entre deux âges, l'appela « mon mignon, » tandis que l'alcada, plus jeune et partant moins osée que sa compagne, se contentait de lui dire : « compère. »

Comme les maris n'avaient point été invités à cette réunion, ils ne tardèrent point à trouver que leurs femmes riaient trop fort et demeuraient trop longtemps à l'écart; sous prétexte que le trajet était long de Vilafro à Cailloma, et qu'il ne fallait pas

abuser des bontés de Sa Seigneurie, ils vinrent engager ces dames à se remettre en selle et à reprendre le chemin du logis. Je remarquai que la physionomie des députés s'était encore assombrie, depuis que nous les avions laissés seuls, ce que j'attribuai aux réflexions qu'ils avaient échangées : par compensation, celle de leurs moitiés était si animée et les regards qu'elles nous adressèrent si expressifs, que je ne doutai pas un seul instant qu'elles ne missent tout en œuvre pour décider leurs époux et leurs frères à nous être propices.

Après force compliments entremêlés d'adieux et de saluts, la députation reprit le chemin de la ville. J'allai aussitôt m'assurer que mes instruments d'observation étaient encore valides, et, tranquillisé sur ce point important, je procédai à l'emménagement de mes effets, laissant mes compagnons s'arranger à leur guise. Pendant ce temps, les muletiers chargés des soins de la cuisine nous préparaient un chupé rustique, que don Estevan, Apolinario et moi, nous expédiâmes de fort bonne grâce. Malheureusement, notre faim apaisée, il restait du mets national une portion si faible que, désespérant de voir se renouveler le miracle de la multiplication des vivres, je me demandai avec stupeur ce qu'allaient devenir les dix-huit estomacs qui n'avaient que nous pour appui. Mes réflexions, que je communiquai tout bas au colonel, le firent sourire ; il me répondit que

je n'avais aucune idée de l'esprit des populations rurales de son pays; que ces mêmes Caillomenos, que je supposais peu serviables, mettraient au contraire leur demeure au pillage pour nous engraisser de leur mieux, flattés qu'ils étaient à l'idée que leur province et leurs noms, jusqu'alors ignorés, allaient figurer dans un annuaire. Soit que ces indigènes fussent tels que me les dépeignait don Estevan, soit que leurs femmes, reconnaissantes de l'accueil que nous leur avions fait, les eussent décidés, bon gré mal gré, à faire une avance à l'État, aux approches du soir, nous vîmes déboucher sur la pelouse un convoi composé de deux ânes et de quatre lamas, qu'un Indien dirigeait vers nous. L'homme fut aussitôt acclamé, entouré, fêté par nos gens, tandis que le colonel envoyait Apolinario vérifier la nature et la qualité des vivres qu'on lui expédiait franc de port. Aucun des articles demandés ne manquait à l'appel. Une telle abondance de provisions arracha aux Indiens des exclamations de plaisir qui se changèrent en cris d'enthousiasme, quand don Estevan, après avoir fait distribuer à chacun d'eux une ration d'eau-de-vie, donna l'ordre de mettre la marmite sur le feu et d'apprêter un chupé monstre, auquel le conducteur du convoi fut invité à prendre part. A huit heures, l'homme se séparait de nous et reprenait avec ses bêtes le chemin de Cailloma, emportant nos bénédictions et nos remercîments pour

toute la population. Le reste de la soirée fut employé à emmagasiner les vivres et à disposer les couvertures de façon à nous préserver des vents coulis. Vers onze heures, doucement échauffés par deux feux de bosta allumés dans la caverne, ceux d'entre nous qui ne dormaient pas encore, pouvaient entendre les ronflements de ceux qui dormaient déjà, s'élever dans le silence de la nuit, comme un cantique d'action de grâces.

Le lendemain, quand je me réveillai, il faisait grand jour. Le colonel était déjà levé. J'allai le rejoindre sur la pelouse où nos gens étaient réunis. Le soleil apparaissait dans toute sa splendeur au-dessus des neiges de Vilcanota, et traçait sur les eaux du lac un sillon d'or lumineux. Après quelques lieux communs échangés entre nous au sujet de l'excellent sommeil dont nous avions été favorisés et de la journée qui promettait d'être magnifique, je laissai don Estevan à ses affaires pour m'occuper des miennes. J'employai toute la matinée à des estimations d'altitude qui me prouvèrent, après plusieurs essais, que le lac de Vilafro, situé entre Cuzco e Aréquipa, se trouve à 815 mètres au-dessous du niveau de la première de ces villes, et à 539 mètres au-dessus du niveau de la seconde. Pour me distraire de ce travail aride, j'allai dans l'après-midi, le fusil sur l'épaule, faire une battue le long des rochers semés dans la plaine. Je rapportai de mon

excursion une espèce de friquet à huppe noire qui m'était tout à fait inconnue, et que les muletiers, auxquels je montrai l'animal, reconnurent sur-le-champ pour un *gorioncillo* du genre *pichinchu*. J'écrivis sous leur dictée ces deux noms ténébreux, et après avoir écorché mon volatile avec les précautions voulues, je bourrai de coton sa dépouille mortelle et l'ensevelis la tête la première dans un cornet de papier dont je murai l'entrée au moyen d'une épingle.

Ces soins pris, je me rapprochai du colonel, paisiblement assis sur son almofrez, où il avait passé sa journée à fumer et à lire des journaux, pendant que de son côté Apolinario se promenait de long en large. Surpris à bon droit d'une pareille indolence, je demandai à don Estevan quel jour il comptait se mettre au travail. Il me répondit alors que le travail auquel je faisais allusion était terminé depuis longtemps.

Comme je le regardais d'un air ébahi, il se mit à rire, et ouvrant une maleta en cuir dont il gardait la clef sur lui, il en retira une feuille de parchemin qu'il me tendit et que je déroulai avec empressement. Sur cette feuille, un plan géométral de la province était tracé avec une sûreté de lignes qui dénotait la main d'un employé du cadastre. Les mots suivants, écrits en espagnol dans la légende, ne laissaient d'ailleurs aucun doute à cet égard : « Dressé

par ordre de l'excellentissime vice-roi, comte Gil de Lemos, — août 1690. »

« Où diable avez-vous déniché ce plan? demandai-je à don Estevan qui paraissait enchanté de lui-même.

— Je ne l'ai pas déniché, me répondit-il, je l'ai acheté deux piastres à un frère lai de la Recoleta, qui l'avait payé six réaux à un marchand du Baratillo[1].

— Est-ce que vous comptez par hasard le présenter au gouvernement comme l'œuvre de votre main?...

— Sans doute; seulement je ne donnerai pas au gouvernement l'original que vous voyez, mais une copie que je ferai faire par mon filleul qui est clerc d'escribano; le drôle a une belle main et dessine un peu à ses moments perdus; il me fera cela en s'amusant.

— Infâme plagiaire! m'écriai-je en riant.

— Mon cher, me répondit-il gravement, lorsque tant de gens, entre les doctes et les illustres, ne se font aucun scrupule de se parer des dépouilles d'autrui, pourquoi un pauvre colonel du génie comme votre serviteur, ne présenterait-il pas comme sien un plan fait il y a 150 ans, dont le monde entier ignore l'existence, et que son auteur, qui jouit à

1. Marché qui se tient sur la place de San Francisco, à Cuzco, le samedi, de midi à six heures.

cette heure de la béatitude éternelle, ne viendra probablement pas réclamer? »

J'eusse volontiers répondu à mon compagnon que les tromperies d'autrui n'autorisaient en rien les nôtres, et qu'en fait de propriété, on devait laisser la sienne à chacun ; mais ne voulant pas troubler sa quiétude d'esprit, et surtout empoisonner par une réflexion amère la joie d'un triomphe qu'il se flattait d'obtenir, je lui laissai croire, en gardant le silence, que si je n'approuvais pas entièrement sa façon de penser, je n'y apportais non plus aucun empêchement. La soirée se passa en causeries intimes, entremêlées de verres de punch au thé de coca, puis nous nous endormîmes en remerciant de nouveau la Providence des biens qu'elle nous avait dispensés.

Le lendemain, j'eus l'idée de faire jeter la sonde dans le lac, et de reconnaître en même temps à quelle famille ichthyologique appartenaient les habitants de ses ondes glacées. Ce projet, que je communiquai aux arrieros, en offrant une prime de deux réaux à celui d'entre eux qui se sentirait assez aguerri contre le froid pour affronter un bain de jambes de quelques heures, ce projet, dis-je, fut accueilli avec transport. A la hâte on réunit une énorme botte de jarava, qui fut cerclée au moyen de soguas de laine et flotta bientôt comme une bouée; des hameçons furent attachés à des fils et amorcés de viande

fraîche; alors l'arriero désigné par le sort n'eut plus qu'à enfourcher sa nacelle, et muni des engins de destruction, d'une perche et du cordeau dont je me servais d'habitude, il abandonna le rivage, salué en manière d'adieux par les railleries de ses compagnons.

A l'aide du bâton, qu'il manœuvrait comme une pagaie, l'Indien réussit à s'avancer au large, où le plomb de son cordeau, submergé à plusieurs reprises, signala une profondeur de sept à dix-neuf brasses, qui prouvait une grande inégalité d'assiette dans le fond du lac. La sonde, enduite de fromage à défaut de suif, ramena constamment un sable quartzeux. Bientôt la pêche commença; à ma grande surprise, les lignes ne furent pas plutôt jetées, qu'elles s'agitèrent et ramenèrent de petits poissons bruns, qu'à ma prière l'homme vint déposer sur la rive, où les muletiers accoururent à toutes jambes. Ces poissons étaient des silures, comme j'en avais déjà recueilli dans quelques lacs andéens, et notamment dans ceux de Tungascua, de Quellhuacocha et de Titicaca. Leur taille variait de trois à six pouces. Il y en avait quatre variétés, connues sous les noms indigènes de *bagre*, *suchi*, *pichingote* et *chiñi*. Ce dernier, de la longueur du doigt, d'une couleur de suie et de mine assez équivoque, avec sa tête relativement énorme, ornée de deux barbules, excita d'abord l'étonnement des muletiers, qui ne s'attendaient pas

apparemment à le trouver dans ces parages; puis l'étonnement fut remplacé par le désir d'en faire provision, et chacun d'eux s'étant mis à l'œuvre avec une ardeur que décuplait la gourmandise, des bouées de gramen furent fabriquées en un instant, et bientôt une flottille de pêcheurs se dirigea vers le milieu du lac, les uns aidant leur marche au moyen de bâtons, d'autres se contentant de battre l'eau avec leurs pieds, à la façon des palmipèdes. Cette pêche, qui dura trois heures, amena la capture d'une centaine de poissons, et faillit se terminer d'une façon tragique. Un des pêcheurs, alléché par un chuñi de belle taille qui venait de mordre à sa ligne, se pencha brusquement, et, sa nacelle roulant sur elle-même comme un tonneau, l'homme glissa dans le lac, où, grâce à ses tresses flottantes, il fut happé au passage par ses camarades, qui le ramenèrent sur la rive, blême de peur et grelottant de froid. Cet incident marqua la fin de la journée.

Le soir, à souper, un plat de ces poissons, grillés à pouvoir les moudre, nous fut servi avec une sauce au piment. Don Estevan, qui professait à leur égard la même admiration que les pêcheurs aborigènes, déclara que, parmi les quatre variétés qui figuraient à notre table, le chuñi était sans contredit le plus parfait. Je goûtai à ce silure par curiosité, et ne lui trouvant aucune des qualités que lui reconnaissait mon compagnon, je laissai celui-ci en manger à son

aise, et non-seulement le chuñi, mais les autres individus de sa famille ne tardèrent pas à disparaître jusqu'au dernier.

Le troisième jour de notre halte au bord du lac de Vilafro, je m'aperçus que je n'avais plus rien à faire. Comme, de son côté, don Estevan, ayant terminé la lecture de ses journaux, ne savait trop à quoi employer son temps, que notre solitude offrait peu de charmes, et qu'à supposer que nous eussions voulu l'habiter quelques jours encore, il était douteux que les habitants de Cailloma s'imposassent une seconde fois pour nous être agréables, nous convînmes de partir dans l'après-midi pour Condoroma, où les muletiers assuraient qu'en faisant diligence nous pourrions être rendus à la nuit tombante. Pendant que ceux-ci inspectaient les harnais, les bâts et les sangles, rattrapant çà et là quelque maille perdue, don Estevan pria son aide de camp de passer son meilleur uniforme pour aller, en compagnie de six Indiens destinés à lui servir d'escorte, offrir ses remercîments et ses adieux aux Caillomenos, dans la personne de leur chef, le gouverneur de la cité. Apolinario s'ajusta de son mieux, monta sur sa mule, et s'éloigna bientôt au petit trot de la bête, que les six Indiens, armés de bâtons et par deux de front, suivirent au pas gymnastique.

Une partie de la matinée fut employée à réunir et à emballer nos effets. La marmite bien écurée et

les ustensiles domestiques soigneusement fourbis furent accrochés au bât des mules ; tandis que les muletiers chargés de ce soin s'assuraient, par une enquête minutieuse, qu'aucun de ces objets ne manquait à l'appel, l'idée me vint de faire un croquis de notre Thébaïde. J'allai m'établir à distance, entre des rochers d'où l'on découvrait la caverne et ses alentours, nos gens et leurs bêtes, et un coin du lac où se mirait le ciel. En une demi-heure j'eus fini ma besogne. Comme je refermais mon album, une vague harmonie passa tout à coup sur l'aile de la brise. Je prêtai l'oreille ; bien que la distance et l'interposition de l'air dénaturassent un peu la qualité du son, je ne tardai pas à reconnaître la combinaison mélodique d'une guitare et d'une flûte, rivalisant entre elles de trilles et d'arpéges. Pendant que je demandais le mot de cette énigme au lac, aux serros, aux nuages, une clameur retentit au sommet de la colline et fut suivie presque aussitôt de l'apparition d'une troupe équestre, composée d'écuyers et d'écuyères, en tête desquels paradait Apolinario. Au risque de se rompre le cou, hommes et femmes lancèrent leurs montures à fond de train dans le sentier en pente qui conduisait à la caverne, et criant, chantant, s'abattant, se retenant les uns les autres, vinrent rouler sur la pelouse comme une avalanche vivante. Là chacun mit pied à terre aux cris répétés de : *Viva el presidente! viva el señor*

coronel! En un clin d'œil, don Estevan fut appréhendé au collet par deux amazones dont je ne pouvais distinguer les traits, mais qu'à leur tournure je crus reconnaître pour la gobernadora et l'alcada, nos anciennes connaissances. Des bouteilles allongèrent leur col hors des bissacs, et des santés furent vivement échangées entre les survenants et le colonel, que ses deux gardiennes tenaient chacune par un bras, de crainte qu'il ne tentât de se soustraire à cette ovation flatteuse. J'avais trop l'habitude de ces sortes de manifestations pour ne pas deviner tout de suite qu'il s'agissait d'un cacharpari, ou fête d'adieu que les notables de Cailloma étaient venus offrir à don Estevan en échange de ses politesses. Néanmoins, à la façon dont les rasades se succédaient, au milieu des cris et des rires, je commençai à trembler pour mon malheureux compagnon, que ses bourreaux femelles forçaient de tenir tête à tous les buveurs des deux sexes qui s'offraient tour à tour pour trinquer avec lui. Craignant qu'un pareil sort ne me fût réservé si l'on venait à me découvrir dans ma cachette, je jetai les yeux autour de moi, et, apercevant entre les rochers une gerçure du sol assez profonde, je sautai dedans, au risque de me briser les jambes. Là, pelotonné sur moi-même, je me remis à faire des hachures, en ayant soin d'allonger de temps en temps le cou hors de ma fosse pour suivre les progrès de la fête.

Le cacharpari, entrecoupé d'appels bruyants et d'accords mélodiques, dura deux bonnes heures, qui me permirent de faire de mon dessin, commencé à grands traits, un véritable chef-d'œuvre de pointillé; puis écuyers et écuyères remontèrent à cheval, les hommes donnant le bras aux femmes et poussant des évohés bachiques auxquelles celles-ci ripostaient par des notes aiguës qui vibraient dans la clameur comme les sons du fifre dans un charivari de Nîmes. J'attendis prudemment que le dernier poncho eût disparu sur la colline, et quand le bruit des voix se fut graduellement affaibli, je m'élançai de ma cachette et me dirigeai en toute hâte vers notre bivac, afin de recueillir quelques détails sur le divertissement qui venait d'avoir lieu.

Comme j'arrivais, les arrieros étaient occupés à desseller les mules; les Indiens, qui les aidaient dans cette opération, entassaient sur le sol nos malles et nos paquets. Étonné de ces préparatifs, qui semblaient indiquer une halte au lieu d'un départ, je demandai à nos gens pourquoi ils n'exécutaient pas les ordres qu'ils avaient reçus le matin. Alors l'un d'eux, mozo quinquagénaire, me montra d'un air mélancolique le colonel assis à l'entrée de la caverne, et l'aide de camp étendu la face contre terre à quelques pas de lui.

« Ils ne tiennent pas debout, » me dit-il.

Je courus à don Estevan et l'interpellai avec véhé-

mence; mais je n'en pus tirer aucun éclaircissement : ses onomatopées intraduisibles, ses yeux bridés par les coins et sa bouche frangée d'écume, attestaient, en même temps qu'une disparition complète de l'intelligence, un irrésistible besoin de sommeil. Quant à Apolinario, il ne bougeait pas plus qu'un terme. Déjà frappé à mort dans une première escarmouche sous les murs de Cailloma, et sentant ses forces l'abandonner, il était venu rejoindre son maître et expirer à ses pieds, en brave et fidèle aide de camp qu'il était. J'ordonnai qu'on les déposât sur leurs matelas respectifs, et, tout en pestant contre les cacharparis et les habitants de Cailloma, je fis mettre une bouilloire sur le feu, et je passai une partie de la soirée à abreuver de thé de coca ces deux victimes des traditions antiques.

Le lendemain, le colonel et son aide de camp s'éveillèrent assez tard dans la matinée, ne gardant du cacharpari de la veille qu'un souvenir confus et une grande lassitude dans tous les membres. Le muletier chargé de la préparation du déjeuner, et qui, comme la Didon de Virgile, compatissait aux maux qu'il avait soufferts, assura don Estevan que le piment était un antidote souverain contre ces sortes de malaises, et, pour le mettre à même d'en juger, il nous servit un chupé de mouton, qui, pareil aux coursiers de Phœbus, jetait du feu par les naseaux. Ce mets abominable, auquel il me fut impossible de

goûter, et qui arracha à mes compagnons d'abondantes larmes, les remit en effet sur jambes. Un quart d'heure après, tous deux sautillaient comme des pinsons.

Nos apprêts de départ, commencés la veille et repris dès le point du jour, furent lestement terminés. Au moment de nous mettre en selle, les Indiens de Coporaqué, devenus inutiles, reçurent l'ordre de retourner dans leurs foyers. Si le colonel ne leur fit pas compter quelques réaux, comme une juste rémunération de leurs fatigues, en revanche il leur délivra de sa propre main un certificat de bonne conduite qui assurait pour un mois au moins l'inviolabilité de leur personne. Sans cette attention délicate de don Estevan, le fouet et la prison, que leur avait prophétisés le curé à l'issue de la messe, étaient infailliblement leur partage en rentrant chez eux. Aussi, pour témoigner au colonel toute la gratitude dont leurs cœurs étaient pénétrés, et que des paroles n'eussent pu traduire, vinrent-ils lui baiser la botte en l'appelant leur père.

Notre troupe, diminuée de plus de moitié, prit bientôt la direction de l'est, qu'elle suivit en longeant le lac de Vilafro jusqu'à l'endroit où il se change en rivière de Chita. Là, laissant la chaîne de Condoroma à notre gauche et la chaîne de Vilcanota à notre droite, nous nous aventurâmes à travers la région de granit et de neige qui sépare ces deux

sierras. Après une marche ascendante qui nous éleva de plus de 2000 mètres au-dessus du niveau du lac que nous laissions derrière nous, nous découvrîmes à la chute du jour le pueblo de Machu-Condoroma, où nous nous arrêtâmes pour passer la nuit. Le lendemain, après une nouvelle ascension de près de 1000 mètres, nous obliquâmes un peu au nord-nord-est pour gagner le village d'Ocoruro. De cet endroit nous dominions la mer de 17 315 pieds. Une fois sur la grande route, ou soi-disant telle, qui conduit d'Aréquipa à Cuzco, cinq jours nous suffirent pour atteindre cette dernière ville, où nous nous séparâmes, don Estevan et moi, en nous serrant la main et en nous souhaitant bonne chance.

Depuis lors je ne revis plus le colonel ; mais, dans les différents lieux que je parcourus, la renommée aux cent voix vint m'apporter de ses nouvelles. Trois ans après notre visite au lac de Vilafro, je sus que, par l'influence de sa femme, il était devenu général de division et préfet d'un département. Aujourd'hui don Estevan Semilla de Repollo est à la veille d'être nommé ministre de l'instruction publique. Son aptitude comme arpenteur, et ses lumières comme géographe, sont généralement reconnues par les académiciens de la Bolivie et de l'Equador, les savants les plus vétilleux qu'il y ait au monde. Entre autres travaux remarquables, le Pérou est redeva-

ble à don Estevan d'une carte des vallées orientales de son territoire, qui n'a jamais été publiée faute de graveurs et d'éditeurs, mais que le collége des sciences de Cuzco, qui la conserve à l'abri d'une vitre, montre avec orgueil aux étrangers comme la pièce la plus importante de ses archives.

LES

RUINES D'OLLANTAYTAMPU.

Il y a quelques années, en feuilletant une édition de la *Géographie universelle de Malte-Brun*, revue, corrigée et augmentée par M. Huot, je tombai par hasard, à l'article *Pérou*, sur les lignes suivantes, qui m'intéressèrent si fort, que je ne les oubliai plus. « Le voyageur français, M. Gay, qui parcourt depuis longtemps l'Amérique méridionale, a signalé dans ces derniers temps une antique ville dont aucun auteur n'avait encore parlé, pas même le judicieux et naïf Garcilaso; c'est Hollay-Tay-Tambo, dont les monuments sont encore plus surprenants que ceux de Cuzco. » Comme à cette époque je me trouvais précisément de passage à Cuzco, je crus

devoir, en ma qualité d'archéologue, pousser une reconnaissance jusqu'à la ville signalée, afin de m'assurer par moi-même de la réalité de son existence. La relation de M. Gay et le témoignage de M. Huot, malgré toute leur valeur officielle et l'aveugle confiance qu'en d'autres temps je leur eusse accordée, ne me suffisaient plus, depuis qu'ayant cherché à travers l'Amérique du Sud et sur la foi de toutes les cartes connues, cette lagune Rogaguado, où trempent complaisamment les têtes de cinq affluents inexplorés de l'Amazone : le Jutahy, le Jurua, le Teffé, le Coary et le Purus-Purus, je n'avais rien trouvé qui ressemblât à la lagune en question, que j'avais fini par regarder comme tout à fait fantastique. Craignant une déception de ce genre à propos de l'antique ville, je crus prudent, avant de l'aller visiter, de prendre conseil de deux vieux amis qui me portaient un intérêt réel, et plus d'une fois m'avaient mis en garde contre les incroyables erreurs qu'on me débitait à titre de notions historiques, et que, sans eux, j'eusse acceptées comme articles de foi.

J'ai déjà tracé quelque part[1] le portrait de l'un de ces personnages, illustre chanoine de l'ordre de Santo Domingo, appelé Justo Apu Ramo de Sahuaraura, et descendant en ligne directe du Soleil;

1. *Revue Contemporaine*, t. XXXI, p. 322.

l'autre, chanoine aussi, mais de l'ordre de San Antonio, ne revendiquait aucun titre de noblesse et se nommait tout simplement Ayala. Il était professeur de théologie au collége de Saint-Bernard, « humait volontiers le piot, » comme dit Rabelais, et cultivait les mathématiques à ses moments perdus. En narrateur consciencieux, je dois ajouter que mes deux amis se détestaient cordialement, et que je ne les recevais chez moi qu'à tour de rôle, de crainte qu'à la suite d'une de ces divergences d'opinion qui ne manquaient pas de se produire chaque fois que le hasard les mettait en présence, la discussion ne dégénérât en querelle et que des coups de langue on ne passât bientôt aux coups de poing.

Ce fut donc séparément que je les consultai sur la valeur de la notice insérée par M. Huot, en demandant à chacun d'eux ce qu'il en pensait; mais j'eus beau employer tous les détours, user de toutes les ressources de mon habileté, je n'en pus tirer autre chose qu'un *quien sabe*, modulé sur différents tons; or, ces deux mots, qui, en espagnol, ont la prétention de répondre à tout, ne répondent absolument à rien. Curieux alors de voir comment ils accueilleraient mon projet de voyage, je m'empressai de leur en faire part. A ma grande surprise, non-seulement ils l'approuvèrent sans restriction, mais ils m'engagèrent à l'effectuer au plus tôt. C'était me dire en

quelque façon que la ville antique existait bien réellement, et que je n'en serais pas pour mes frais de voyage.

Là-dessus chacun d'eux me traça mon itinéraire, m'entretint des régions que j'avais à traverser, me signala jusqu'aux villages que je devais trouver en route, si bien qu'au sortir de cette double séance, la carte du pays que j'allais parcourir était gravée sur la méninge de mon cerveau comme sur la paroi d'une chambre obscure, et que j'eusse atteint ma destination en fermant les yeux. Ce voyage, que, d'après tant de renseignements topographiques de la part de mes vieux amis, on pourrait supposer d'une longitude de vingt degrés, était de douze lieues à peine. Pour l'entreprendre et le mener à bien, point n'était besoin de passe-port, de mozo, d'arriero, de victuailles et de lettres de recommandation. Un cheval pour ma personne, un album pour mes notes et mes croquis, quelque monnaie pour solder mes repas, devaient suffire et au delà. Quant aux périls du chemin, si péril il y avait, je m'en remettais à la Providence du soin de les conjurer ou de les vaincre.

Le lendemain de cette entrevue, au moment de me mettre en selle, je reçus un billet du chanoine Ayala, par lequel il m'avertissait que, dans toutes les explications qu'il m'avait données, il avait omis une recommandation importante : c'était de me

munir d'un coucher complet, vu que je ne trouverais nulle part, sur ma route, un lit où je pusse dormir. L'avis me parut charitable, et j'en remerciai intérieurement mon ami; mais comme le transport d'un coucher entraînait la location d'une bête et d'un homme, que les pellons de ma selle pouvaient, jusqu'à un certain point, remplacer un matelas, et qu'enfin un voyage de douze lieues n'était qu'une promenade, je congédiai le porteur du billet, en le chargeant d'offrir mes civilités au chanoine. Une demi-heure après, j'avais dépassé les dernières maisons du faubourg de Santa Ana, et comme j'allais entrer en rase campagne, je m'arrêtai un moment pour repasser dans ma mémoire les instructions de mes chanoines, afin de m'y conformer de mon mieux. D'après l'itinéraire qui m'avait été tracé, je devais, au sortir de Cuzco, gagner l'immense plaine connue sous le nom de pampa d'Anta, marcher une heure environ dans la direction du nord-est, puis, ayant relevé, à ma gauche le village de Maras, à ma droite celui de Yucay, prendre une grande route qui traversait la plaine, et suivre cette route jusqu'à ce que j'aperçusse, à trois mille pieds au-dessous de moi, la ville d'Urubamba et la rivière Vilcanota; un pont m'aiderait à passer d'une rive à l'autre. Une fois sur la rive droite, je n'avais plus qu'à me diriger vers le nord, pour arriver en peu d'heures à Ollantaytampu, but de mon voyage. C'é-

tait simple et précis, comme l'*Histoire de France* de M. Le Ragois.

Parfaitement éclairé sur tous ces points, je ne pris que le temps d'allumer un cigare, puis je m'affermis dans les étriers, et, rendant la bride à mon cheval, un *overo* (pie) de quarante francs, dont l'ardeur était infatigable, je me lançai résolûment dans la carrière. Midi sonnait en ce moment à toutes les horloges de la ville. Pendant une heure tout alla pour le mieux; j'avais gagné la pampa d'Anta, le nord était resté constamment à ma gauche, et comme ma bête trottait à merveille, je m'attendais de minute en minute à découvrir la grande route et les villages qu'on m'avait signalés. La plaine que je traversais, élevée de quatorze mille pieds au-dessus de la mer, et s'étendant sans bornes à l'horizon, avait la tristesse et la solennité d'un site de la Bible. Un gramen ras et dur en recouvrait le sol, formé de sable et d'humus; des buissons d'évolvulus et de sauge pourpre, des énothères épineuses et quelques plantes acaules, émaillaient de leurs rares fleurs cette solitude, d'où la vie et le mouvement paraissaient bannis. Nul oiseau ne traversait l'air, nul insecte ne bruissait sous les herbes; tout semblait mort ou endormi dans l'étrange paysage, au-dessus duquel le ciel arrondissait sa vaste coupole d'un bleu lumineux à fatiguer les yeux les plus infatigables.

Bientôt je comptai deux heures de marche, et ni les villages ni la route que mes yeux cherchaient obstinément de tous côtés n'avaient encore paru. Cet état de choses commençait à m'inquiéter. Pour ajouter à l'embarras de ma situation, le sol de la pampa, jusque-là très-uni, devenait de plus en plus accidenté, et la ligne droite que je suivais depuis Cuzco avec une précision géométrique, ne tarda pas à décrire une série d'angles qui variaient de base et de hauteur, selon la nature des obstacles que présentait le terrain. Tant que ces obstacles se bornèrent à des dunes de sable ou à des taillis épineux, je pus encore, en contournant les unes ou en passant au travers des autres, m'orienter à demi, et, comme un navire qui perd et gagne tour à tour sur le vent, suivre ma direction première; mais lorsque de véritables collines eurent remplacé les monticules, que les crevasses du sol se furent changées en ravins et ces ravins en *quebradas* au fond desquelles il me fallait descendre au risque de me rompre le cou, j'avoue que je me repentis presque de n'avoir pas suivi les avis de mon chanoine, non pas tant pour le coucher lui-même, dont je pouvais fort bien me passer, que pour le mozo que j'en aurais chargé, et qui m'aurait servi de guide. Après une succession de descentes et de montées dont je ne calculai ni le nombre ni la durée, je m'aperçus que je tournais le dos au nord et marchais à l'ouest.

Un abominable juron que je lâchai, comme pour ouvrir une soupape à ma colère, fut saisi au passage par l'écho de ces solitudes, qui le répéta tant de fois et avec des additions si pittoresques, que j'en conclus que le malheureux se dédommageait en cette occasion d'un silence de plusieurs siècles.

Cependant le soleil, longtemps vertical, commençait à décliner d'une façon sensible; je voyais, avec un sentiment voisin de la stupeur, le fond des quebradas se décolorer par degrés, à mesure que la lumière remontait vers leurs bords supérieurs, et, forcé de suivre l'unique sentier qui s'offrit à moi, je continuais de marcher à l'aventure, passant d'une quebrada à l'autre et désespérant de trouver une issue à ce labyrinthe. Enfin le ciel eût pitié de ma détresse; le maudit sentier changea bientôt de direction, se mit à monter au lieu de descendre, et me ramena dans la pampa, où je saluai par un cri de joie la Cordillère et le soleil. J'avais la première en face de moi et le second se couchait à ma droite.

A peu près certain d'être rentré dans la bonne voie, je ne m'occupai plus de relever la grande route et les villages indiqués par mes chanoines, jalons trompeurs qui n'avaient servi qu'à m'égarer; et me guidant sur la Cordillère au pied de laquelle j'avais entendu dire que la ville d'Urubamba était située, je tentai de m'en rapprocher. Mon cheval,

comme s'il eût compris cette intention, quitta le trot dur, son allure ordinaire, pour prendre un galop soutenu, et pendant un moment j'ouvris mon cœur à l'espérance ; mais l'espérance, a dit Châteaubriand, est une plante dont la fleur se forme, mais ne s'épanouit jamais; et j'étais appelé à juger personnellement de la justesse de cette maxime. Plus je me rapprochais de la Cordillère, plus il me semblait la voir reculer devant moi, et malgré la bonne volonté de l'overo, stimulée encore par quelques coups de bride que je lui appliquais à temps égaux, je ne tardai pas à comprendre, en voyant le soleil disparaître à l'horizon, qu'à moins d'un miracle, sur lequel j'avoue que je comptais peu, la nuit me surprendrait bientôt au milieu de ces solitudes. Sans m'arrêter à tout ce que cette idée avait de lugubre, je continuai d'avancer, les yeux fixés sur le Salcantay, le plus haut piton de la chaîne. Les flancs neigeux du colosse recevaient encore les rayons du soleil déjà disparu et jetaient un pâle reflet sur le sol de la pampa dont les buissons noircissaient à vue d'œil. Ma montre, que je consultai, marquait six heures. A mesure que les teintes vermeilles du couchant s'effaçaient, l'ombre semblait monter de la terre. Bientôt tout devint terne autour de moi. Quelques étoiles se montrèrent au firmament. Je voulus tenter un dernier effort, et, penché sur le cou de l'overo, j'enfonçai la molette entière de mes

éperons dans ses flancs. L'animal hennit de douleur et fila comme un boulet à travers la plaine. Pendant cette course folle, j'essayai de découvrir au loin un rancho, un abri, une fumée, un indice quelconque de la présence de l'homme; mais je n'aperçus à l'horizon de la pampa qu'un cercle de brumes violettes, au delà duquel se dressaient, pareils à de blancs fantômes, les pitons de la Cordillère. Le Salcantay restait encore éclairé dans ses parties les plus élevées; mais dix minutes s'écoulèrent et la cime neigeuse du pic étincela seule comme le sommet d'un volcan. Enfin, cette dernière flamme, image de la vie, s'éteignit à son tour, et le paysage, déjà envahi par l'ombre, disparut bientôt dans la nuit.

Chercher à m'orienter dans les ténèbres, quand je n'avais pu le faire en plein jour, eût été de ma part une entreprise téméraire. Je cessai donc d'éperonner mon cheval, et lui jetant la bride sur le cou, je le laissai maître de marcher à son gré; l'animal, livré à son instinct, s'empressa de changer de route, quitta le nord pour prendre l'est, et cela d'un pas délibéré qui me parut de bon augure. Un quart d'heure après, il s'arrêtait court; je prêtai l'oreille; le murmure d'un torrent se faisait entendre à quelque distance. Était-ce à la fraîcheur de l'eau ou au bruit de sa chute, que le cheval avait reconnu de loin cette source? Tandis que je me posais cette question, il reprenait sa marche avec une nouvelle ardeur. Au

bout de quelques minutes, son pas était devenu si rapide et le bruit de la chute si rapproché, qu'au moment de l'atteindre, je tirai vivement la bride, craignant que l'overo ne se précipitât avec moi dans cette onde inconnue, qui semblait exercer sur lui un charme fascinateur. Le torrent coulait entre deux berges escarpées. On n'apercevait qu'une nappe blanche qui passait avec une vitesse singulière, se heurtant à de grosses roches dont le lit paraissait encombré. D'où venait cette chute et où se rendait-elle? C'est ce qu'il m'était assez difficile de préciser dans l'obscurité. J'avais d'ailleurs autre chose à faire que de calculer son cours. Une masse opaque que j'entrevoyais à quelques pas, m'annonçait la demeure de l'homme, et malgré la répugnance du cheval à se diriger de ce côté, je le forçai de m'obéir. Autant que la nuit permettait d'en juger, je reconnus une de ces *chacaras* ou héritages, habitées quelquefois par leurs propriétaires, quelquefois aussi visitées seulement par ceux-ci à l'époque des récoltes. La nature du site, l'abaissement de la température et l'absence totale d'arbres et d'arbustes, indiquaient suffisamment quelle pouvait être la végétation en cet endroit. La chacara ne pouvait fournir que de la luzerne ou l'âcre pomme de terre connue sous le nom de *papa lisa*. Quant au logis, il se composait de deux ranchos ou chaumières, reliées par un parc à bêtes, vide pour le moment, et d'un comedor écroulé dont une

arcade et trois piliers étaient seuls debout. Je frappai tour à tour aux portes des deux ranchos; personne ne m'ayant répondu, j'essayai d'ouvrir l'une d'elles, mais en rencontrant sous ma main un cadenas énorme, orné d'une tringle de fer de la grosseur du doigt, je n'insistai plus. Mon parti fut bientôt pris. J'ôtai à mon cheval sa bride, je le débarrassai de ses harnais et transportai le tout sous l'arcade du comedor où l'idée m'était venue de passer la nuit. Je comptais que le fidèle animal viendrait m'y tenir compagnie; mais, à peine se vit-il libre, qu'il gagna le bord de la berge où nous nous étions arrêtés; là, il parut hésiter un moment, puis je le vis descendre dans le torrent, le franchir en une seconde, et disparaître sur l'autre rive. Sa docilité m'était assez connue, pour que je n'eusse aucune inquiétude sur les suites de cette disparition. Je pensai qu'il avait eu quelque fantaisie qui me serait expliquée le lendemain, et je ne m'en occupai plus.

Après avoir disposé de mon mieux les harnais de la bête, pour m'en faire un oreiller, je m'y étendis et j'essayai de m'endormir. Peut-être eussé-je réussi, si dans la soirée, une petite brise, froide comme un glaçon et déliée comme une pointe d'aiguille, ne se fût mise à souffler de la Cordillère. Force me fut de me lever, et pour conjurer l'onglée que je sentais déjà venir, je fis faire à mes bras l'apprentissage du moulinet, pendant que j'employais

mes pieds à saper la muraille. L'aurore me surprit dans cet agréable exercice. Mon premier soin fut d'aller à la recherche de mon cheval, dont je ne tardai pas à retrouver la trace. L'animal, profitant d'un escalier grossièrement taillé dans la berge par quelque Indien de la chacara, avait passé d'une rive à l'autre, non pas à la nage, comme il m'avait semblé le voir, mais à pied sec; il est vrai que mon torrent de la nuit n'était plus au jour qu'un ruisseau vulgaire, auquel la pente du terrain et quelques grosses pierres semées dans son lit, prêtaient le mouvement, l'écume et le bruit qui m'avaient induit en erreur. Une fois sur l'autre rive, l'overo était entré dans un carré de luzerne, s'y était vautré préalablement pour se délasser, puis, au lieu de dormir, s'était mis à paître. Les herbes foulées et l'espace tondu, attestaient suffisamment le fait. Craignant pour ma bourse l'arrivée du propriétaire, et par suite l'évaluation du dommage, je me hâtai de traverser le ruisseau, de saisir l'animal aux crins, et de l'entraîner vers la chacara, où je lui jetai sa selle sur le dos. Un quart d'heure après, nous étions en marche.

A peine eus-je fait deux cents pas, que j'entendis un tintement de clochettes; un troupeau de lamas venait à ma rencontre, conduit par une Indienne qui filait tout en marchant. L'apparition de ce visage humain me fut d'autant plus agréable, qu'elle allait me permettre de sortir d'embarras.

« Huarmi, dis-je à la femme, après le salut d'usage, je viens de Cuzco et vais à Urubamba ; je me suis égaré et je ne sais plus quel chemin je dois suivre. »

L'Indienne me regarda d'un air ébahi ; fille de la sierra, elle ne comprenait pas qu'on pût s'égarer à travers une plaine de vingt lieues de circuit, accidentée de collines, de ravins et de fondrières.

« Urubamba est là, me dit-elle, en me montrant l'horizon. »

Cette indication me parut si vague, que je priai la femme de préciser le point désigné ; elle me montra le nord-est.

C'est bien cela, pensai-je.

« On ne t'a donc pas dit, reprit-elle, qu'en sortant de Cuzco, il te fallait prendre la grande route de la pampa qui passe près de Maras et fait face au Salcantay ? cette route t'eût mené tout droit à Urubamba.

— On me l'a expressément recommandé, au contraire, répliquai-je assez confus de voir que les renseignements de l'Indienne s'accordaient exactement avec ceux de mes amis.

— Alors tu l'auras oublié, ou tu te seras endormi sur ta bête ; mais le mal n'est pas grand, guide-toi sur ce buisson de ñuccho[1] que tu vois là-bas au bout de la plaine, le chemin n'en est qu'à cent vares. »

1. *Salvia splendens.*

Je remerciai la femme et j'allais continuer ma route, quand l'idée me vint de lui demander le nom du ruisseau près duquel j'avais passé une si terrible nuit ; c'était un souvenir que je désirais graver dans ma mémoire.

La figure de l'Indienne, jusque-là souriante, prit subitement un air refrogné, et poussant devant elle ses lamas qui s'étaient arrêtés :

Manacho tian unu chotiuca (l'eau n'a pas de nom), me dit-elle d'un ton sec en reprenant sa marche.

Je continuai la mienne, assez contrarié que cette petite sotte eût pris pour une mauvaise plaisanterie de ma part, ce qui n'était qu'un mouvement de curiosité bien légitime, et quand j'eus atteint le buisson qu'elle m'avait désigné, j'aperçus effectivement à ma gauche, comme une bande de gazon jauni qui serpentait à travers la plaine, le maudit chemin que je cherchais depuis la veille : je m'empressai de le suivre et il me conduisit en peu de temps, à l'extrémité du plateau d'Anta, d'où je pus voir, selon le programme de mes chanoines, la ville d'Urubamba et la rivière Vilcanota à quelques mille pieds au-dessous de moi ; mais ce que, par indifférence ou par oubli, mes amis avaient négligé de me dépeindre, c'est l'admirable paysage que, de ce point élevé, j'embrassais à la fois dans son ensemble et dans ses moindres détails.

Étroitement resserré entre le pied de la puna dont j'occupais le faîte, et une chaîne de serros qui bordaient l'horizon devant moi, la vallée d'Urubamba, sortant à ma droite des profondeurs de la perspective, s'allait perdre à ma gauche dans les gorges de Silcay, embrassant dix-huit lieues de pays cultivé, à travers lequel la rivière Vilcanota, tantôt irritée et blanche d'écume, tantôt calme et d'un bleu limpide, développait son cours sinueux. Sur ce long et étroit tapis, où toutes les nuances du vert étaient prodiguées, trois villages s'élevaient au milieu des massifs de pisonays (*erythrina pisonay*), de saules et de chilcas (*vernonia serratuloïdes*). C'étaient Urquillos et son hacienda seigneuriale, Huayllabamba et sa tour carrée, puis Urubamba, que son pont de deux arches, le dôme de son église et son simulacre de fontaine, dénonçaient comme le chef-lieu de la province, quand bien même on eût ignoré qu'à son importance architecturale, Urubamba joignait la qualification de *bene merita*, et que cette qualification, donnée par décision du congrès de Huancayo, en 1839, équivalait à un titre de noblesse et élevait la bourgade au rang de métropole. Autour de ces villages, situés à une demi-lieue l'un de l'autre, et sur le même parallèle, se groupaient force maisonnettes dont les murailles, blanchies à la glu de cactus, brillaient au soleil comme si elles eussent été vernissées. Avec leurs tuiles rouges et leurs volets

bleus ou verts, ces jolis cottages, entourés d'arbres et de fleurs, ressemblaient de loin à des jouets d'enfants. Tout cela gai, pimpant, propret, se détachait en vigueur sur le ton grisâtre des serros, au-dessus desquels, reculant d'assises en assises comme un gigantesque escalier, se dressaient les pitons neigeux de la Cordillère, que le pic du Salcantay dominait fièrement de toute sa hauteur.

Je quittai mon observatoire et je m'engageai dans le chemin en hélice qui conduit de la pampa d'Anta au bord de la rivière. Ce chemin, ébauché d'abord par quelque commotion volcanique, fut élargi et achevé ensuite par les fils du Soleil qui, depuis Manco jusqu'à Huayna Capac, c'est-à-dire pendant près de cinq siècles, avaient fait de la vallée qui s'étend entre Calca et Silcay, un lieu de plaisance où ils venaient passer les beaux jours de l'année. Pour ces infatigables pionniers, qui traçaient une route de cinq cents lieues à travers les Andes neigeuses, ou perçaient trente lieues de granit pour se procurer une eau plus limpide, l'achèvement de ce chemin en spirale n'avait dû être qu'un passe-temps; je mis deux heures à le descendre.

Une fois en bas, je passai le pont et me trouvai sur l'autre rive, au milieu d'un rond-point bordé de chaumières dont les portes et les fenêtres étaient hermétiquement closes. Une solution de continuité, ménagée à dessein entre ces demeures, permettait

au chemin de Huayllabamba de rejoindre celui d'Urubamba et facilitait le transit entre ces deux villages; deux écriteaux, placés en regard l'un de l'autre, et indiquant, celui de droite la *via del sur*, celui de gauche la *via del norte*, ne laissaient aucun doute à cet égard; je pris sans hésiter la via del norte, qui allait aboutir à une longue allée de ces saules pyramidaux qu'on retrouve sur toutes les *alamedas* ou promenades de l'Amérique du Sud; ces arbres, d'un aspect magnifique, formaient, des deux côtés, comme un mur de verdure impénétrable aux rayons du soleil; entre leurs troncs serrés, je pouvais apercevoir, comme à travers un grillage, les sinuosités de la rivière Vilcanota, dont le cours était parallèle à ma marche, et apprécier en même temps tous les détails de la rive opposée; à l'extrémité de l'allée, une muraille blanche inondée de soleil me montrait, comme un point éclatant, l'endroit où finissait l'alameda et où commençait la ville; je ne me rappelle avoir vu, dans aucune cité d'Amérique un *paséo* qui, pour le triple avantage du calme, de l'ombre et de la fraîcheur, puisse être comparé à celui d'Urubamba.

Au sortir de l'avenue, où je ne rencontrai d'autres êtres vivants que des friquets huppés qui voletaient de branche en branche, cinq rues disposées en éventail s'ouvrirent devant moi. Je pris au hasard celle du milieu, qui me parut être la Calle Mayor, assez

surpris du silence dans lequel elle était plongée. En effet, je ne voyais dans toute sa longueur ni passants, ni boutiques, ni flâneurs sur les portes, ni curieux aux fenêtres, ni chats ou chiens sur le seuil des maisons, rien enfin du bruit ou de l'animation qui caractérise toute ruche humaine. Si le soleil, au lieu de monter, eût été en train de descendre, j'aurais cru que la cité *bien méritante* se livrait aux douceurs de la sieste; mais, à neuf heures du matin, une pareille supposition n'était pas admissible.

Toutefois, cette immobilité n'était qu'apparente, et je n'eus pas fait vingt pas dans la rue que plusieurs persiennes se levèrent, me laissant apercevoir des têtes de femmes, les unes jeunes et bien peignées, d'autres vieilles et ébouriffées, qui toutes s'allongeaient en dehors pour me voir passer. Au moment où j'allais prier l'une de ces femmes, brune assez piquante, de m'indiquer une chicheria, pulperia ou bodegon, le titre de *fonda*, c'est-à-dire d'hôtel, me paraissant dérisoire et pouvant m'attirer quelque raillerie, la femme que je regardais me fit un petit signe, accompagné d'un clignotement de paupières, qui me parut si compromettant, que je tournai vivement la tête d'un autre côté. Une matrone venait justement d'ouvrir sa fenêtre. Je la saluai; mais, sans attendre ce que j'avais à lui dire, elle m'invita tout d'abord à entrer chez elle. Comme je ne bougeais pas, elle crut devoir ajouter, pour

me décider : *Entra pues; las tengo muy bonitas y quedara V. satisfecho* (entrez donc; j'en ai de très-jolies, et vous serez satisfait).

J'allongeai un coup de bride à mon overo, qui prit aussitôt son trot le plus allongé ; mais l'invitation de la matrone avait éveillé des échos ; toutes les persiennes s'ouvrirent à la fois, et des femmes de tout âge et de toutes les nuances de peau, depuis le café au lait clair jusqu'au chocolat foncé, me poursuivirent d'appels provocateurs et de gestes inqualifiables. Troublé par ces clameurs, je pris au hasard la première ruelle qui s'ouvrit devant moi, et me trouvai bientôt en rase campagne.

Là, je réfléchis à ce que je venais de voir, et, malgré mon désir d'y trouver une explication satisfaisante, j'avoue que mes idées commençaient à prendre le cours le plus défavorable pour la moralité des habitantes d'Urubamba, lorsque j'entendis, au-dessus de ma tête craquer le chien d'un fusil qu'on armait. A ce bruit, si facile à reconnaître pour peu qu'on soit chasseur, je fis faire à mon cheval un écart considérable, autant pour juger à distance du danger qui me menaçait, que pour reconnaître l'ennemi auquel je pouvais avoir affaire. J'aperçus alors à dix pas de là, sur la crête d'un talus qui bordait la ruelle, un homme, assis à l'ombre d'un genêt en fleurs, qui, de l'air le plus indifférent du monde, examinait les ressorts de sa carabine, dont le tube

me parut avoir quatre pieds de hauteur. Du premier coup d'œil je reconnus un Européen; mais à quel pays appartenait-il? C'est ce que le son de sa voix pouvait seul m'apprendre: je ne vis donc rien de mieux que de lui adresser la parole; seulement, comme la façon dont nous étions placés, lui en haut, moi en bas, eût rendu le dialogue assez fatigant, je fis un détour, montai sur le tertre et le rejoignis.

Mon apparition ne parut pas l'émouvoir beaucoup; il regarda mon cheval plutôt que ma personne, traduisit son opinion sur le compte de l'animal par un regard assez dédaigneux, et se remit à faire jouer la batterie de son fusil sans paraître s'apercevoir de ma présence.

« *Buenos dias, paisano*, lui dis-je en touchant mon chapeau.

— *Buenos dias à V, paisano,* » me répondit-il en ôtant tout à fait le sien et me regardant de tous ses yeux.

Si courte que fût cette phrase, elle me permit de juger que mon homme était Espagnol, et sa façon de prononcer les *s* m'apprit en outre qu'il était Andalous.

« Vous avez là une arme respectable, continuai-je en indiquant du doigt la carabine dont il faisait jouer les ressorts; avec un canon pareil on doit atteindre le gibier au delà des nuages.

— C'est une vieille et fidèle amie, » me répondit-il gravement.

Je regardai l'arme en question, qui était ornée de viroles de cuivre et garnie de fer jusque sous la culasse; je reconnus un de ces longs fusils dont les vice-rois armaient les soldats de leur escorte. Comme, à tout prendre, l'inconnu pouvait être un débris de ce corps d'élite, la possession de cette arme se trouvait suffisamment justifiée. Maintenant, restait à savoir s'il la dirigeait seulement contre les oiseaux, ou si, emporté par la force de l'habitude, il la tournait parfois encore contre les hommes. Son extérieur, il est vrai, ne pouvait me fixer sur ce point : un sombrero en paille de latanier, passé à l'état de loque, couvrait sa tête et jetait une ombre sur son visage, dont on n'apercevait que les yeux et le nez, le reste étant enfoui sous une barbe ou plutôt une broussaille épaisse, dont la teinte, autrefois d'un noir d'encre, commençait à passer au gris. Un poncho en bayeta grossière l'enveloppait à larges plis, ne laissant voir de son costume que les usutas ou sandales en cuir de bœuf qui protégeaient ses pieds.

Comme il me paraissait médiocrement disposé à lier conversation, j'eus recours à un moyen infaillible pour le faire parler : je tirai de ma poche un étui de puros de Guayaquil, l'ouvris et le lui présentai. Il me regarda dans le blanc des yeux, comme

pour deviner la pensée qui dictait cette offre, et, n'y trouvant rien qui choquât sa susceptibilité, il se leva et prit un cigare qu'il examina avec une satisfaction visible.

« Il y a bien longtemps que je n'en ai fumé de pareils, me dit-il.

— J'en ai d'autres à votre disposition, lui répondis-je; maintenant, trouvons du feu, et, tout en fumant, je vous demanderai un petit service. »

L'inconnu sortit de sa poche un de ces yesqueros en corne de bélier, rempli de linge brûlé, comme en ont les alcades de la sierra, battit le briquet et me le présenta. J'allumai mon cigare, il alluma le sien, et comme, en pays espagnol, l'offre et l'acceptation d'un cigare établissent sur-le-champ une certaine intimité entre celui qui donne et celui qui reçoit, nous nous envoyâmes mutuellement des bouffées de fumée au visage, comme si notre connaissance datait déjà d'une semaine.

« A quoi puis-je vous être bon? me demanda-t-il après quelques minutes de silence, pendant lesquelles il me parut occupé à prendre un signalement exact de mon individu, bien qu'il affectât de regarder ailleurs.

— Sachez, paisano, lui répondis-je, que je suis parti hier de Cuzco avec l'intention bien arrêtée de me rendre à Ollantaytampu, mais, faute d'une connaissance exacte du chemin, je me suis égaré dans

la pampa d'Anta, où j'ai passé ma nuit à battre la semelle, ce qui ouvre singulièrement l'appétit, comme vous savez; j'arrive donc à Urubamba, n'ayant pas encore déjeuné, et, qui pis est, ne sachant à qui m'adresser pour sortir d'embarras....

— Permettez, me dit l'Espagnol; pour venir ici, vous avez dû prendre par la calle Mayor, ou la rue du Commerce, comme on l'appelle; eh bien! toutes les maisons de cette rue ne sont que des chicherias, et des chicherias où l'on mange fort bien, pardieu!

— En fait de chicherias, lui répondis-je, je n'ai vu que certains lieux dans lesquels on m'invitait à entrer, et j'avoue....

— Alors, pourquoi n'entriez-vous pas?

— Pourquoi? Ah çà! pour qui me prenez-vous, mon cher?

— Mais je vous prends pour un voyageur qui cherche à déjeuner, et je ne m'explique pas pourquoi, trouvant sur votre route des maisons honnêtes et d'honnêtes personnes, vous n'acceptez pas le couvert des unes et les offres des autres. »

Cette façon toute philosophique d'envisager les choses me donna à penser que la moralité de cet inconnu devait être pour le moins aussi débraillée que son costume.

« Señor, lui dis-je d'un ton assez froid, j'ignore complétement les us et coutumes de cette localité; mais ce que je puis vous certifier, c'est que, dans

mon pays, lorsqu'une femme met le pied sur son seuil ou le nez à sa fenêtre pour appeler de la voix et du geste un inconnu qui passe dans la rue, cette femme, fût-elle plus pure à elle seule que les onze mille vierges de Cologne ensemble, acquiert sur-le-champ un assez mauvais renom. Il est vrai que chaque pays a ses usages. »

En m'écoutant, l'Espagnol avait donné quelques signes d'impatience qui prouvaient clairement que la morale n'était pas de son goût. Quand j'eus fini, il jeta son cigare à demi consumé, me demanda d'un ton bref si j'étais toujours dans l'intention de déjeuner, et comme je lui répondis, sur le même ton, que je déjeunerais deux fois plutôt qu'une, il mit son fusil sur l'épaule et me pria de le suivre. Nous retournâmes dans la calle Mayor, où le bruit de nos pas attira de nouveau la population féminine aux fenêtres; mais comme cette fois au lieu d'être seul, j'étais accompagné d'une connaissance de ces dames, les interpellations isolées qui m'avaient accueilli se changèrent en un chœur formidable où dominait le diapason suraigu de quelques voix. « Ici, Pedro Diaz! » glapissait une vieille en essayant d'attirer l'attention de mon guide; « chez nous, señor Diaz! » reprenait une fillette en envoyant du bout des doigts un baiser à l'Espagnol; « donnez-moi la préférence, mes bons seigneurs! » ajoutait une femme entre deux âges, en joignant à sa prière toutes les ressources de

la mimique. Je regardai l'inconnu comme pour lui demander l'explication d'un pareil sabbat.

« Nous entrerons où vous voudrez, » me dit-il.

Je mis immédiatement pied à terre devant une maison peinte en rose avec des volets verts à lisérés noirs. Un muchacho saisit mon cheval par la bride et l'entraîna dans le corridor, pendant que Pedro Diaz me présentait à une femme d'un âge et d'un embonpoint respectables, qui m'accueillit par une véritable révérence de menuet.

« Mamita, lui dit l'Espagnol, qu'avez-vous à donner à ce voyageur qui vient de Cuzco et n'a pas encore déjeuné ?

— Mais tout ce qu'il voudra, répondit la femme. J'ai du lard fumé, du fromage, des œufs, et, si cela ne suffit pas, la boucherie est à deux pas, j'enverrai chercher un *bistèque*. Pendant qu'on préparera son déjeuner, monsieur peut aller faire un tour dans le jardin, les unuelas sont délicieuses cette année.

— Tiens! dis-je, mais cela tombe à merveille; j'adore les unuelas.

— Alors, monsieur pourra se régaler, car mes arbres sont chargés à rompre, et, sans la concurrence, je ferais cette année des affaires d'or.

— Une concurrence, dites-vous?

— Ah! monsieur! et une terrible encore! Tenez, pas plus tard qu'hier, je faillis me prendre aux cheveux avec la Micaëla, une voisine qui avait eu

l'audace d'attirer chez elle des voyageurs qu'un de mes correspondants m'adressait de Calca ; vous comprenez qu'une honnête mère de famille ne se voit pas retirer ainsi le pain de la bouche sans crier un peu....

— Pardon, dis-je à la femme, mais je ne m'explique pas une concurrence aussi acharnée, à propos d'unuelas?

— Vraiment! mais monsieur ne sait donc pas que le commerce de l'unuela est une source de richesses pour notre ville, et que ce commerce s'étend, non-seulement aux capitales voisines, mais même à la côte du Pacifique, où nous expédions ces fruits par milliers.

— J'avoue que je l'ignorais complétement.

— Oh ! dans ce cas, monsieur ne sait pas non plus que la saison des unuelas attire chaque année à Urubamba les caballeros et les señoritas de vingt lieues à la ronde, et que, pendant un mois ou deux, les bals, les concerts et les cavalcades font de notre ville un vrai paradis du bon Dieu.

— Mais, fis-je observer à mon complaisant cicerone, comment, puisque les unuelas sont déjà mûres, votre ville est-elle encore si morne, que je l'ai crue un moment veuve d'habitants ?

— Ah! c'est que la saison du fruit commence à peine; mais si monsieur veut repasser dans une quinzaine de jours, il trouvera bien du changement! »

Je promis à l'hôtesse de réfléchir à sa proposition, et, la laissant vaquer aux préparatifs de mon déjeuner, je priai l'Espagnol de me conduire au jardin.

« Eh bien! me dit ce dernier quand nous fûmes seuls, avez-vous maintenant encore une aussi mauvaise opinion de ces pauvres femmes?

— Non, paisano, lui répondis-je; j'ai porté un jugement téméraire, et je le confesse en toute humilité; mais ce qui me console un peu, c'est que mon erreur, à l'endroit des Urubambinas, a dû être déjà celle de bien des gens, comme elle sera probablement encore celle de bien d'autres; et tant que ces dames se montreront aussi démonstratives à l'égard des passants à qui les antécédents de l'unuela sont inconnus, je crains fort que ceux-ci ne prennent, comme je l'ai prise, leur activité commerciale pour de l'effronterie.

— *Pobrecitas!* » fit l'homme en ouvrant une porte à claire-voie qui séparait la basse-cour du jardin et qu'il referma derrière nous, sous prétexte que les poules et les canards étaient très-friands d'unuelas.

Le jardin dans lequel nous venions d'entrer était tout simplement un terrain en friche où l'herbe montait jusqu'aux genoux. De vieux arbres fruitiers, tortus et difformes, y croissaient pêle-mêle. Jamais la serpe n'avait touché ces hôtes vénérables, qui, malgré l'abandon dans lequel ils végétaient, malgré la

mousse et le lichen qui les rongeaient comme une lèpre, et les guis parasites qui les enveloppaient de toutes parts, n'en continuaient pas moins de fleurir et de fructifier chaque année. Nous nous assîmes au pied d'un de ces *unueleros*, dont les branches, garnies de fruits pressés, pendaient jusqu'à terre, et nous n'eûmes qu'à allonger le bras pour atteindre à l'objet de notre convoitise.

L'unuela, sur laquelle nous avons laissé en suspens la curiosité du lecteur, n'est autre chose que l'*amygdalus persica* ou pêche vulgaire, importée par les premiers colons espagnols qui s'établirent dans le pays à la suite des conquérants. Depuis cette époque, la pêche a crû et prospéré sous bien des latitudes américaines, et, sous le nom d'*alberchigo*, de *melocotone* ou d'*aurimela*, fait les délices de plus d'un gourmet ; mais ce n'est que dans le val d'Urubamba, c'est-à-dire par 13° 57′ de latitude australe, que, répudiant son nom patronymique pour prendre celui d'unuela, et se modifiant sous un climat favorable, elle a acquis en qualité ce qu'elle perdait en volume. Qu'on se figure, si l'on peut, un fruit de la grosseur d'une prune de reine-Glaude, à la pellicule d'un rose jaunâtre, fine comme celle de l'œuf, et dont la pulpe exquise est si fondante qu'une simple pression des lèvres suffit à la précipiter au fond du gosier de l'expérimentateur, entre les dents duquel elle laisse, comme une attestation de son passage,

un noyau pareil à celui d'une cerise et lisse comme ce dernier, au lieu d'être revêtu de sillons irréguliers comme le noyau de la pêche vulgaire. Et comme si cette amélioration notable ne suffisait pas, il est dans le genre unuela un individu plus parfait encore, et dont la grosseur dépasse à peine celle d'une prune de mirabelle. Ce dernier fruit est à l'unuela vulgaire, ce qu'est l'ortolan au moineau, le vin de Constance à celui de Suresnes; aussi n'est-il jamais mis en vente sur les marchés. L'Urubambino, assez heureux pour posséder un de ces arbres, en surveille la floraison avec sollicitude, et suit le développement des fruits avec un intérêt qui ne cesse qu'à l'époque de la récolte, où la susdite unuela, qui porte dans le pays le nom de *fruta impérial*, est expédiée avec toutes sortes de précautions, soit à l'évêque, soit au préfet, soit enfin à quelque joli minois de la province.

Pendant que mon guide me donnait ces détails d'arboriculture, je dégustais avec sensualité toutes les unuelas qui se trouvaient à ma portée, et qui, pour n'être pas du genre impérial, ne m'en semblaient pas moins exquises. Après une demi-heure de cet exercice, je me sentis si complétement rassasié, que j'avouai à l'Espagnol qu'il me serait impossible de déjeuner; mais il m'assura gravement que l'unuela, à l'inverse de tous les fruits connus, était un apéritif plutôt qu'un aliment, et qu'après un léger

somme, je me réveillerais avec un appétit dévorant. Je le crus sur parole, et, m'allongeant sur l'herbe, je ne tardai pas à mettre son observation à profit.

J'ignore depuis combien de temps je dormais ainsi, bercé par le froissement du feuillage et le chant des oiseaux qui picoraient au-dessus de ma tête, quand la voix de Pedro Diaz me réveilla brusquement. Le déjeuner n'attendait plus que moi. Je suivis l'Espagnol en me frottant les yeux. Dans une salle basse, dont les persiennes étaient fermées à cause de la chaleur, le couvert était mis sur une petite table haute d'un pied. Des escabeaux servaient de siéges. Le déjeuner se composait d'un potage aux œufs et au fromage, d'olives à l'huile et de grillades de mouton. J'invitai mon guide à s'asseoir en face de moi, ce dont il voulut d'abord se défendre, alléguant son indignité et le négligé de sa mise ; mais comme, sans l'écouter, je venais d'emplir son assiette du potage en question, mon homme prit le parti de s'exécuter, et soit que les unuelas eussent effectivement aiguisé son appétit, soit que le déjeuner fût de son goût, il y fit honneur en véritable affamé. L'hôtesse, la serviette au bras, dans une attitude modeste, présida la séance, qui fut couronnée par une tasse de ce chocolat de Soconuzco, auquel Linné eût dû consacrer exclusivement l'épithète de *theobroma*, qu'il donne au caracas vulgaire. Après l'indispensable verre d'eau, accompagné de deux

tiges de *canchalagua*[1] qui nous furent offertes à titre de cure-dents, je demandai à l'hôtesse la note du déjeuner en la priant d'y faire figurer les unuelas que nous avions mangées, et la botte de luzerne qu'elle avait dû fournir à mon cheval; elle me dit alors avec une certaine hésitation, que ce serait 3 réaux pour le tout, — 36 sous. — Mon premier mouvement fut de sauter au cou de ce phénix des aubergistes; mais je me contins par respect pour son sexe, et ne lui demandai que son nom, afin de pouvoir le redire à mes amis de Cuzco et aux voyageurs qui me tomberaient sous la main. La digne femme se nommait Lina Gregoria Tupayachi. Je suis heureux de pouvoir aujourd'hui faire connaître ce nom aux cinq parties du monde.

Comme j'allais me mettre en selle, Pedro Diaz s'offrit à m'accompagner à Ollantaytampu, de crainte, disait-il, que je ne m'égarasse une seconde fois. Il désirait, en outre, sa maison se trouvant sur notre passage, que je m'arrêtasse un moment chez lui. Le brave homme y mettait tant d'insistance, que je ne crus pas devoir lui imposer la dette d'un déjeuner payé par moi et accepté par lui, et pour alléger d'autant le fardeau de la reconnaissance, j'agréai sa proposition, ce qui parut lui faire grand plaisir. Nous remontâmes la calle Mayor, dont cette fois les

1. *P nicum Canchalagua.* — Famille des graminées.

persiennes ne se levèrent plus, et prenant, au sortir de la ville, un sentier bordé, d'un côté, par des champs de roseaux, de l'autre, par des serros coupés à pic, nous arrivâmes, après une heure de marche, au ravin d'Occobamba, où mon guide avait établi sa demeure. Ce ravin, large entaille pratiquée par quelque cataclysme dans le flanc occidental de la Cordillère de Vilcanota, sert de lit aux torrents de neige fondue qui se précipitent du Salcantay, et de chemin aux muletiers qui se rendent du Cuzco au val d'Occobamba, situé à l'est de la même Cordillère. La sauvage décoration du site est en harmonie avec les eaux troubles et glacées qui le sillonnent; des blocs de granit, détachés de la masse des Andes par l'action des volcans, jonchent le sol de toutes parts; quelques-uns, arrêtés dans leur chute, dominent le chemin de quelques centaines de mètres, et semblent toujours vaciller sur leur base, au grand effroi du voyageur. La décomposition du minéral, le détritus des lichens et des mousses, la poussière charriée par les vents, ont, à la longue, rempli les crevasses de ces blocs d'un terreau végétal dont s'accommodent des liliacées et quelques plantes grasses; sur les plants inférieurs, des touffes de maguey (*agave americana*) dressent leurs longs glaives à côté des mullis centenaires (*schinus molli*), dont les troncs gris, jaspés de plaques fauves, sortent, en se tordant d'entre les pierres, comme des boas monstrueux.

Depuis un moment nous cheminions à travers ce paysage aride, et je commençais à m'étonner de ne point voir encore la demeure de Pedro Diaz, quand il me la montra, adossée à une paroi de granit, au pied de laquelle elle semblait avoir poussé comme un champignon. Sous le double rapport de la tristesse et de l'isolement, on ne pouvait souhaiter rien de mieux que cette bicoque, défendue du côté du chemin par un plan de rochers qui la cachaient aux regards des passants, et bornée, du côté de la montagne, par deux blocs énormes, entre lesquels on voyait miroiter au soleil la nappe liquide du torrent, singulièrement amincie, car on était alors en pleine sécheresse, et depuis un mois la neige ne tombait plus sur les hauteurs.

J'étais descendu de cheval, et je m'apprêtais à franchir, sur les pas de mon guide, la haie de cactus qui entourait son domaine, quand un battement d'ailes se fit entendre au-dessus de nous. Je levai la tête, et vis un gallinaso, ou dinde-buse, qui venait de s'abattre à l'extrémité d'un rocher. Le fait était trop vulgaire, et surtout le gibier trop méprisable pour que j'y prisse garde, et j'allais passer outre, lorsque l'Espagnol, s'arrêtant court, me montra d'une main la porte de sa maison, de l'autre le hideux vautour qui fixait sur nous ses yeux glauques.

« Entrez seul, me dit-il à voix basse, le temps d'abattre ce pigeon et je vous rejoins. »

Là-dessus il arma sa carabine, et, ne trouvant pas le gallinaso à belle portée, il fit un détour pour s'en rapprocher. Je le laissai à ses affaires, et franchis le seuil de son domicile.

L'intérieur de cette demeure était celui de tous les ranchos de la sierra; des murs noirs et enfumés, des lézardes et des toiles d'araignée, voilà pour le contenant; quant au contenu, c'étaient des poteries éparses sur le sol, des haillons accrochés aux solives, trois pierres branlantes qui marquaient l'emplacement du foyer, une table et des tabourets à l'état d'ébauche, c'est-à-dire gardant encore l'écorce primitive de l'arbre qui les avait fournis ; puis des objets sans nom, sans forme et sans couleur, entassés dans le plus effroyable désordre. Le lit de l'Espagnol se composait d'une barbacoa ou claie, clouée sur quatre piquets fichés en terre; l'unique peau de mouton qui le recouvrait indiquait chez son possesseur un profond mépris du confortable. Comme j'examinais ce mobilier primitif, une bouffée de vent s'introduisit par la porte entr'ouverte, souleva brusquement les toiles d'araignée, et, atteignant le fond de la chambre, fit mouvoir un rideau dont je ne soupçonnais pas l'existence. Ce rideau, en bayeta grise, qui se confondait si bien dans la pénombre avec le ton général des murailles, que je ne l'avais pas distingué, était posé sur une perche qui tenait lieu de tringle, et divisait la hutte en deux

compartiments. Soit que le mouvement imprimé à l'étoffe eût éveillé l'attention d'êtres inconnus qui se trouvaient dans l'autre pièce, soit que le bruit de mes pas les eût tirés de leur méditation, j'entendis aussitôt des sanglots étouffés et de vagues paroles entremêlées d'un bruit de chaînes, qui eurent pour effet de changer ma curiosité en une émotion indéfinissable. Pendant que je réfléchissais sur ce mystère, un coup de feu retentit au dehors; instinctivement je me rapprochai de la porte, et je vis Pedro Diaz ramasser l'oiseau qu'il venait de tuer. En se retournant, il m'aperçut sur le seuil et me montra sa chasse d'un air triomphant. J'avoue que je ne me sentais pas complétement à l'aise. Le souvenir du bruit étrange que je venais d'entendre prêtait en ce moment au chasseur de gallinasos un aspect presque effrayant, et j'eusse autant aimé me trouver seul dans la pampa d'Anta qu'en compagnie de cet homme; mais, résolu à faire bonne contenance jusqu'au bout, j'accueillis sa présence d'un air dégagé, et lui demandai même à quelle sauce il comptait apprêter son volatile.

« Une sauce? fit-il, bah! mes enfants n'en voudraient pas; ils aiment mieux la viande crue.

— Diable! exclamai-je cette fois, moins rassuré que jamais, ils ont là un drôle de goût, vos enfants! »

L'homme sourit, jeta son vautour sur la table, alla déposer sa carabine dans un coin, m'offrit un

tabouret sur lequel je m'assis, et retirant d'une cavité de la muraille une bouteille en grès et deux moitiés de calebasse, il versa quelques gouttes d'eau-de-vie dans chacune de ces coupes.

« A votre bonne santé, » me dit-il en vidant la sienne.

Je m'empressai de répondre à sa politesse, assez inquiet de savoir comment se terminerait notre entrevue.

Mais la voix de l'Espagnol avait averti nos mystérieux voisins de sa présence, et les gémissements, toujours mêlés au cliquetis des chaînes, recommencèrent de plus belle; tout à coup une voix, dont l'accent n'avait rien d'humain, s'écria dans un castillan très-pur : *L'homme amoureux n'est qu'une bête; l'homme amoureux.... prrrrrrrou....* Au mouvement que je fis sur mon siége, Pedro Diaz partit d'un éclat de rire, et, se levant, alla tirer le rideau du fond. La cause de mon étonnement, je pourrais dire de ma frayeur, me fut alors expliquée.

Cette seconde pièce, d'un tiers plus petite que la première, était percée de deux fenêtres, garnies, en manière de vitrage, d'un tissu de coton assez clair pour laisser passer à la fois l'air et la lumière. Son ameublement consistait en un grand châssis très-ingénieusement orné de bâtons placés dans le sens horizontal, et sur lesquels une cinquantaine de perroquets, alignés par rang de taille, gardaient le plus

bel ordre, grâce à la chaîne de fer qui entourait leur patte et se rattachait au perchoir. Toutes les variétés des psittacules américains, depuis le *huacamayo*[1] jusqu'à l'*anaqué*[2], depuis le *chiriclès*[3] jusqu'au *molinero*,[4] avaient un ou plusieurs représentants dans la collection. Une mangeoire en forme de godet, vide pour le moment, était placée à côté de chaque prisonnier. La configuration inaccoutumée de cette volière éveillait dans l'esprit des idées de torture que confirmait jusqu'à un certain point l'aspect anomal des oiseaux qui la peuplaient. Les malheureux, au lieu du riche vêtement de plumes multicolores qu'ils portent d'habitude, n'étaient couverts que de ce duvet primitif d'un gris terne, que revêtent les jeunes dindons au sortir de l'œuf. Cet habit râpé donnait aux perroquets une mine piteuse, à laquelle leur grosse tête, percée d'yeux bêtes et enjolivée d'un bec crochu, ajoutait un cachet tout à fait original. Jamais, à coup sûr, oiseaux d'une tournure plus hétéroclite n'avaient posé sur un perchoir, et leurs frères des vallées, en les revoyant dans cet accoutrement, non-seulement ne les eussent pas reconnus, mais même les eussent poursuivis de coups de bec et de huées.

En apercevant leur maître, l'allégresse des psittacules avait éclaté dans un chœur de croassements si

1. Ara splendens. — 2. Psittacus coronatus. — 3. Chiriclès inseparabilis. — 4. Psittacus pulverulentus.

épouvantables, que, malgré toute leur prédilection pour ce genre de symphonie, des corbeaux eussent pris la fuite. Je me contentai de reculer de trois pas et de me boucher les oreilles. Pedro Diaz comprit à ce geste que l'enthousiasme musical de ses élèves m'était peu sympathique, et d'un coup de sifflet il leur imposa silence. Les plus entêtés de la bande continuèrent bien de se dandiner et de faire claquer leur bec, mais comme cette manifestation, si elle constituait une opposition tacite, n'avait plus rien d'alarmant pour la tranquillité publique, l'Espagnol crut devoir la tolérer. Cinq minutes après, toutes les mandibules étaient en mouvement; on eût dit un orchestre de castagnettes.

Cependant ma présence d'esprit m'était revenue, en reconnaissant que mon hôte était un digne homme et que j'avais eu tort de suspecter sa moralité; aussi m'empressai-je de lui en faire mentalement mes très-humbles excuses, et, cette satisfaction donnée à ma conscience, je lui demandai quelques détails sur sa ménagerie, dont l'uniforme, non moins que l'hygiène, me semblait digne d'intérêt.

« Vous avez été si honnête envers moi, me répondit-il, que je n'ai rien à vous refuser; seulement, avant de vous parler de mes oiseaux, permettez-moi de vous parler de moi-même; mon histoire n'est pas assez longue pour vous endormir, et comme elle se trouve liée à celle de mes bêtes,

vous comprendrez mieux l'une après avoir entendu l'autre. »

J'inclinai la tête en signe d'acquiescement, et tandis que Pedro Diaz cherchait à rassembler ses souvenirs en plumant son gallinaso, j'allumai un cigare et m'établis le plus commodément possible, laissant l'homme à son récit et à son occupation.

« Mon pays est San Lucar de Barrameda, me dit-il, un joli village entre Cadix et Séville. Je suis le fils de pauvres *estripa-terrones* (laboureurs), à qui ses parents oublièrent d'apprendre à lire. Jusqu'à quinze ans je gardai les chèvres sur les versants de la sierra Morena; puis un beau jour, dégoûté du métier, je suivis un muletier qui allait à Cordoue. L'homme me promettait monts et merveilles; mais je m'aperçus bientôt que j'avais troqué mon cheval borgne contre un aveugle; le peu de lard que je mangeais avec mon pain était assaisonné de tant de coups de lazos, que j'aimai mieux manger ce pain tout sec. D'ailleurs, quoique ne sachant ni A ni iota, j'avais de l'orgueil plein mes chausses, et les taloches du muletier, si elles cuisaient à ma peau, cuisaient plus encore à mon amour-propre. J'envoyai donc le brutal à tous les diables, et partis de Cordoue à la queue d'un régiment de dragons, qui d'étape en étape me conduisit jusqu'à Madrid.

« J'étais leste et bien découplé; j'avais le cœur à la besogne : avec ces qualités on ne reste pas long-

temps dans l'embarras. Je me fis d'abord valet d'écurie, puis aide-jardinier, puis *despensario* (économe) dans un hôtel en renom de la Puerta del Sol. De ce dernier poste, j'entrai au service d'un noble seigneur que S. M. le roi Ferdinand envoyait au Pérou chargé d'une mission secrète pour le vice-roi Pezuela. Je suivis mon maître à Lima, où le vice-roi ne l'eut pas plutôt connu, qu'il désira l'attacher à sa personne. Il lui offrit donc de le nommer colonel, aide de camp, intendant, surintendant, que sais-je enfin, tout ce qu'on peut offrir, lorsqu'on est vice-roi et qu'on tient à se passer sa fantaisie; mais mon maître avait à cœur de revoir son pays, et si certain soir, en descendant la rue de los Peligros, il n'eût fait la rencontre d'une *tapada* qui brouilla les cartes et lui fit perdre la partie, Pezuela, tout vice-roi qu'il était, en eût été pour son temps et ses offres. Au bout de huit jours, mon pauvre maître était devenu fou de sa nouvelle connaissance, et comme celle-ci n'était pas sorcière à demi, elle le retourna si bien qu'il finit par l'épouser. Alors, n'ayant plus de raisons pour refuser les offres de Pezuela, il devint son aide de camp et le suivit dans toutes ses campagnes. A partir de ce jour, ma position, jusque-là si douce, devint un métier de galérien. Avec mon service près du colonel, j'eus encore à jouer du sabre et du fusil, ni plus ni moins que le dernier canari de l'armée, quand San Martin et ses indépendants nous tom-

baient sur le dos, et Dieu sait que les coquins ne nous épargnaient pas la besogne.

« Les choses restèrent sur ce pied, jusqu'au jour où Pezuela fut rappelé en Espagne; c'était pour nous une occasion superbe de rentrer à Madrid, et j'en touchai deux mots au colonel; mais le pauvre homme secoua la tête comme pour me dire qu'il n'y fallait pas songer. La Limeña, qu'il avait épousée, parlait de se renfermer dans un couvent si on voulait la contraindre à quitter son pays. Mon maître l'aimait trop pour la contraindre, il céda; et comme La Serna venait d'être nommé vice-roi en remplacement de Pezuela, il profita de cette occasion pour se retirer du service.

« Pendant un an tout alla pour le mieux; le colonel était l'homme le plus heureux du monde. Une fille lui était née, qui faisait ses délices, et comme il était adoré de ses serviteurs, c'était parmi nous à qui caresserait le plus le petit ange entré dans la maison; mais un second enfant vint à naître, sur lequel le colonel n'était pas en droit de compter, si j'en juge par l'étonnement qu'il manifesta en le voyant paraître. Il est vrai qu'il revenait de visiter ses estancias de la sierra, et qu'il avait été plusieurs mois absent. Sa femme entreprit alors de lui expliquer la chose, car une Limeña expliquerait l'Alcoran. Le colonel ne comprit rien à ses explications, si ce n'est qu'il était battu.... mais non pas content.

Son parti fut bientôt pris; il réalisa sa fortune, en laissa un tiers à sa femme, garda le reste et se disposa à passer en Europe, emmenant sa fille avec lui. Déjà nous faisions les préparatifs du voyage, lorsqu'un soir en sortant de table le colonel chancela tout à coup et perdit connaissance. Nous l'emportâmes dans sa chambre, où sa femme voulut être seule à le soigner. Pendant la nuit, on m'envoya au couvent de la Merced pour en ramener un confesseur. Le malade, sentant qu'il s'affaiblissait, demandait à recevoir les sacrements. Comme j'entrais avec le *padre*, la femme du colonel me remit une lettre pour un de ses parents qui habitait Lunahuana, en me recommandant de faire diligence. Malgré toute ma répugnance à quitter la maison en un pareil moment, il me fallut obéir. Je sellai le meilleur cheval du colonel et partis aussitôt à franc étrier. Le lendemain soir, j'étais de retour. J'avais fait près de quarante lieues de Cordillère. Le pauvre cheval mourut, il est vrai, des suites du voyage.

« Mon premier soin en arrivant avait été de demander des nouvelles du colonel; on m'apprit qu'il était mort dans la matinée, et que la décomposition du corps avait été si rapide, qu'on s'était vu forcé de l'enterrer avant le temps prescrit. L'idée d'un empoisonnement me traversa l'esprit, mais une pareille accusation a besoin de preuves, et comme je n'en pouvais fournir aucune, je gardai mes soup-

çons pour moi, laissant à Dieu le soin de découvrir le crime et d'infliger le châtiment.

« Une fois le colonel mort, je n'avais que faire dans sa maison. Je comprenais d'ailleurs au ton aigre-doux de la dame, que mon congé ne tarderait pas à m'être signifié, et je ne voulus pas l'attendre. Un beau matin j'allai lui faire mes adieux, puis quand j'eus embrassé la fille de mon maître et que je l'eus recommandée à Dieu, je sortis de Lima pour n'y plus rentrer. Ma carabine, mon bâton et un paquet de hardes composaient tout mon bagage. Quant à ma bourse, elle renfermait douze piastres. Ces faibles ressources furent bientôt épuisées. En arrivant à Cuzco, il ne me restait plus que trois réaux. Un autre à ma place eût perdu la tête. Je ne m'en inquiétai même pas. Je considérai mon passé, et en me rappelant la sierra Morena et les coups de lazo du muletier, je trouvai le présent assez supportable pour ne pas désespérer de l'avenir.

« Pendant deux ans que j'habitai Cuzco, je gagnai ma vie à faire des fagots de *charamusca*[1], que je vendais aux ménagères de San Blas. Grâce à cette industrie, je me vis, au bout de ce temps, à la tête d'une soixantaine de piastres que je voulus risquer dans une entreprise dont l'idée m'était venue en assistant aux fêtes du Corpus. Muni d'une pacotille

1. On désigne sous ce nom toutes les menues broussailles qui croissent sur les hauteurs.

d'objets choisis, je partis pour les vallées chaudes. Je savais que chaque année, à l'époque du Carmen, les Peaux-Rouges quittent leurs malocas, emportant avec eux des fruits, des singes, des oiseaux, qu'ils troquent volontiers contre les haches et les couteaux des missionnaires; j'avais un troc de ce genre à leur proposer. Le hasard me servit à point. A l'embranchement du Rio de Santa-Ana et du Yanatili, je donnai dans un parti de ces vauriens, à qui j'achetai d'un seul coup les perroquets que vous voyez ici. Alors je me mis en quête d'un domicile; revenir à Cuzco eût été folie; les frais de patente et de loyer auraient dévoré tous mes bénéfices. Comme je passais par Occobamba, je trouvai son ravin charmant et j'en pris possession. Trois mois après, j'y avais construit cette maison; au bout d'un an mon industrie faisait merveille. Sous le nom du *Mochiganguero*[1], que les Indiens m'avaient donné, j'étais connu à dix lieues à la ronde, et de Cuzco même on accourait chez moi la veille des principales fêtes. Mais comme toute profession, si lucrative qu'elle soit, a son temps de chômage, et qu'il m'en coûtait de rester oisif, j'imaginai, toujours dans l'intérêt de mon commerce, d'aller de grand matin dans la montagne me poster à l'affût des *tarucas*[2] et des *viscachas*[3], afin de tirer parti de leur fourrure. Il y a

1. De Mochiganga, mascarade. Faiseur ou ordonnateur de mascarades. — 2. Cervus andensis. — 3. Lepus americanus.

tantôt neuf ans que j'habite cet endroit-ci, et comme ma santé s'en trouve bien et que mon commerce y prospère, je ne songe nullement à le quitter pour aller ailleurs. Voilà, señor, tout ce que peut vous apprendre sur son compte un homme qui n'a jamais fait tort à son prochain et qui pense finir comme il a commencé. »

Pedro Diaz se tut, et comme sa volaille était à peu près plumée, il se mit à enlever un reste de duvet, qui adhérait à la peau, avec autant de soin et de respect que s'il se fût agi d'un faisan ou d'un coq de bruyère.

Mais ma curiosité n'était qu'à demi satisfaite. L'Espagnol, en m'apprenant à quel concours de circonstances il devait sa collection de perroquets, ne m'avait rien dit encore sur la situation de ses prisonniers; or, je tenais essentiellement à savoir ce que ces perroquets avaient pu faire de leurs plumes, et pourquoi leur hygiène différait si fort de celle des autres oiseaux. Quant au commerce inconnu de mon hôte, j'avoue que j'eusse encore été charmé de le connaître, afin d'en discuter les chances avec quelques négociants de ma connaissance; j'interpellai donc le narrateur avant que sa verve se fût refroidie, et le priai de réparer au plus tôt ces importantes omissions.

« C'est pardieu vrai! s'écria-t-il, et moi qui croyais vous avoir tout dit. Sachez donc, puisque la chose

a l'air de vous intéresser, que mes perroquets sont plus qu'un simple capital sur lequel j'aurais fondé mon commerce, c'est, pour ainsi dire, une mine que j'exploite et qui se renouvelle constamment. Aussi je ne leur épargne, comme vous voyez, ni la nourriture, ni l'éducation, ni les bons traitements, et si je les tiens enchaînés, c'est que j'ai cru remarquer chez eux des dispositions à l'ingratitude. Quant à l'absence de leurs plumes, qui paraît vous étonner, elle est due à une cause bien simple : deux fois par an j'ai soin d'en faire la récolte. Ces plumes, dont mes oiseaux ne sauraient que faire, puisqu'ils ne volent pas et que je pourvois à tous leurs besoins, me servent à fabriquer des coiffures, des bracelets, des écharpes, que je loue aux Indiens pour leurs processions costumées. Le Corpus[1] d'Urubamba, par exemple, m'a rapporté à lui seul, cette année, plus de cinquante réaux d'argent. Avec mes costumes de sauvages, j'ai encore des déguisements de chevreuils, qui me donnent quatre réaux par journée. Les réaux ajoutés aux réaux font des piastres, et chaque piastre grossit d'autant mon petit pécule. »

1. Fête-Dieu. Toutes les processions, au Pérou, sont escortées d'Indiens, déguisés en femmes, en marquis, en sauvages, ou simplement affublés d'une peau de chevreuil : ils entourent les images saintes, les apostrophent en leur montrant le poing et se livrent devant elles à des évolutions grotesques et souvent obscènes. Il va sans dire que la plupart de ces acteurs sont toujours à peu près ivres.

Je regardais mon homme bouche béante, ne sachant qu'admirer le plus, de sa combinaison industrielle ou de la simplicité des moyens qu'il mettait en œuvre.

« Le régime auquel j'ai soumis mes élèves, continua-t-il, flatté de l'attention que je prêtais à ses paroles, est le résultat d'un secret que je tiens des sauvages et que je n'hésite pas à vous confier, sachant bien qu'un hidalgo comme vous ne s'en servira pas pour faire concurrence à un pauvre homme. L'usage de la viande crue décompose petit à petit la couleur du plumage des perroquets, qu'elle soit verte, rouge ou bleue, et la change avec le temps en un beau jaune d'or. Vous comprenez quelle admirable série de nuances on obtient avant d'arriver à cette couleur. Si mes costumes n'étaient pas loués en ce moment aux péons de Silcay, pour la fête de San Saturnino, patron de leur hacienda, je vous donnerais sur-le-champ la preuve de ce que j'avance, mais vous pouvez en croire sur parole un homme qui n'a jamais menti. Pour en revenir à mes perroquets, je vous dirai qu'ils ne sont pas devenus naturellement carnivores et qu'il m'a fallu, au contraire, plus d'un jour et plus d'une correction paternelle pour les déshabituer des grains et des fruits, et les obliger de mordre à la viande. Tous semblaient avoir le mal de mer, quand ils en eurent goûté pour la première fois, mais l'estomaç des bêtes est comme le

nôtre : il finit par se faire à tout. Aujourd'hui les plus forts de la troupe ne se contentent pas de manger la viande : ils cassent encore les os pour en sucer la moelle, tout comme vous et moi pourrions le faire. »

Diaz ayant fini ses explications, se saisit d'une vieille lame, qui lui tenait lieu de couteau de cuisine, et étendit son gibier sur une planchette. Quand il l'eut convenablement découpé, il s'approcha des psittacules, qui suivaient tous ses gestes avec le plus vif intérêt, et déposa, dans la mangeoire de chacun d'eux, une tranche de gallinaso. Pendant que les oiseaux expédiaient leur pitance, témoignant, par de petits monosyllabes gutturaux, le plaisir qu'ils avaient à manger cette chair sanglante, mon hôte, qui venait de frotter ses mains contre terre pour les nettoyer, me demanda si je voulais me remettre en route. Sur ma réponse affirmative, il alla tirer le rideau sur sa ménagerie, m'offrit de nouveau quelques gouttes d'eau-de-vie, pour le coup de l'étrier, puis, quand il eut chargé sa carabine, il la plaça sur son épaule et ferma derrière nous la porte du logis.

J'allai rejoindre mon overo, qui cuisait au soleil, et lorsque je me fus mis en selle, Pedro Diaz le saisit aux crins, afin, dit-il, de se tenir plus près de moi et de pouvoir causer à l'aise. Tournant alors le dos au ravin, nous recommençâmes à louvoyer

parmi les roches, contournant les unes, franchissant les autres, et nous rapprochant toujours de la rivière, que nous finîmes par atteindre, à la satisfaction de l'Espagnol, que mon cheval, impatienté de remorquer, heurtait à chaque instant contre les pierres, afin de s'en débarrasser.

Avec la rivière avait reparu la végétation; avec la végétation revint la fraîcheur, à laquelle nous fûmes d'autant plus sensibles que la région pierreuse que nous venions de traverser offrait la température d'un four à poulets. Comme l'Espagnol haletait, j'arrêtai mon cheval, pour lui donner le temps de reprendre haleine. Le brave homme s'assit à terre et se mit à s'éventer avec son chapeau, me laissant m'extasier à mon aise sur la beauté du site, que certes l'auteur de *Télémaque*, s'il eût été à ma place, n'eût pas manqué de trouver fait à souhait pour le plaisir des yeux. Mais Pedro Diaz, dont la fibre était moins sensible, appelait l'endroit un chemin, et déclarait, en outre, que ce chemin, qui conduisait d'Occobamba à Ollantaytampu, lui semblait tout pareil aux autres.

Ce chemin, si c'en était un, semblait avoir été tracé d'après les cartons de Théocrite ou de Virgile, et dégageait un parfum d'églogue qui faisait plaisir à respirer. On n'y voyait, il est vrai, ni bergères dans le genre de Glycère ou d'Amaryllis, ni Tytires dialoguant sous les hêtres; les violettes non plus

n'y croissaient pas à côté des narcisses, et j'y cherchai vainement l'ombre d'une amaranthe; mais le gazon émaillé de fleurettes, les rochers tapissés de mousse, la source limpide et son lit de sable, sur lesquels une allée d'arbres ou plutôt une charmille épaisse, festonnée de plantes grimpantes, jetait son ombre veloutée, suppléaient, en partie, à l'absence des accessoires dont nous venons de parler. Une charmante symphonie égayait d'ailleurs cette solitude, où, à défaut de Philomèle, les merles, les tourterelles, les tarins, les *choclopocochos*[1] faisaient assaut de vocalises, et brodaient sur la basse continue de la rivière, qui grondait à vingt pas, les plus charmantes fioritures. L'immense futaie était à la fois une volière et un orchestre. Un instant j'eus l'idée de faire un croquis de ce chemin, mais je reconnus bientôt l'impossibilité de satisfaire ce désir. Quel trait du crayon, ou quel ton de la palette eût rendu ce murmure, cette fraîcheur, cette harmonie, ce voile de poésie, enfin, qui, pareil au *ventus textilis* de Pétrone, l'enveloppait comme une gaze! Je remis donc dans mes sacoches l'album que j'avais ouvert, comprenant que le gracieux paysage n'était qu'un de ces souvenirs charmants que l'on conserve dans la

1. Petit sylvain, dont le plumage rappelle celui de notre pie d'Europe. Comme il n'apparaît dans la vallée qu'à l'époque de la récolte du maïs, les Indiens l'ont surnommé *précurseur du maïs* (de *choclo*, épi, *pocochanki*, qui annonce).

mémoire, comme on garde un parfum subtil dans un flacon scellé.

Pendant le temps que nous suivîmes ce chemin, je m'imaginai voyager en rêve, et, pour compléter l'illusion, je fermai les yeux à demi, laissant les détails se fondre dans les masses et me contentant de prêter l'oreille au chant des oiseaux; soit que l'orchestre invisible me berçât doucement, soit que la fraîcheur invitât au sommeil, je commençai par m'assoupir et finis bientôt par dormir tout à fait. Un faux pas de ma monture me réveilla en sursaut. En ouvrant les yeux, je ne pus retenir un cri de surprise, qui fit lever le nez à Pedro Diaz. Le site avait totalement changé d'aspect. Les arbres avaient disparu, les oiseaux avaient pris leur vol, et, au lieu de gazons, je ne vis plus autour de moi que des croupes arides, sur lesquelles un soleil de feu dardait ses rayons; mais à peine avais-je eu le temps de m'étonner de ce changement de décor, que l'Espagnol me cria : *He alli el tampu!* (voilà le tampu!) Je suivis la direction de son geste et j'aperçus, à cent pas devant nous, deux piliers, debout au milieu des débris d'un mur d'enceinte. D'autres ruines, qu'à cette distance on ne pouvait encore apprécier, apparaissaient sur les escarpements des serros.

Nous passâmes entre ces deux piliers, monolithes quadrangulaires, qui devaient former autrefois les montants d'une porte, à en juger par le linteau qui

gisait à terre et dont la longueur dépassait de beaucoup leur écartement. La hauteur de ces piliers était d'environ six mètres, et chacune de leurs faces avait deux mètres de largeur; mais, au lieu d'être inclinés l'un vers l'autre comme dans la plupart des monuments de Cuzco, ils étaient parfaitement droits. Il en était de même de plusieurs ouvertures pratiquées dans les pans de murs encore debout et figurant les unes des fenêtres et les autres des niches. Je notai ce fait, comme pouvant me renseigner sur l'âge précis de ces ruines, qui, à vrai dire, ne me paraissaient pas remonter au delà de trois siècles : les édifices péruviens du onzième siècle au treizième ayant presque tous leurs ouvertures à pans inclinés.

Le mur d'enceinte dans lequel cette porte avait été ménagée et dont il ne restait plus que des pans isolés, figurait une courbe accidentée d'angles rentrants et saillants, comme dans la forteresse de Sacsahuaman, à Cuzco. Seulement, au lieu d'offrir, comme cette dernière, trois demi-lunes superposées, elle n'en avait qu'une, que j'évaluai à cent quatre-vingts mètres de longueur. La hauteur de cette muraille, construite dans le genre du second appareil cyclopéen, c'est-à-dire avec des polygones irréguliers dont les vides étaient remplis par de petites pierres ajustées avec beaucoup d'art et sans chaux ni ciment, sa hauteur, dis-je, avait dû être, à un mètre près, égale à celle de la porte. Au reste, les

bouleversements successifs du sol ou le marteau de quelque bande noire avait éprouvé si cruellement le pauvre édifice, que, quelque désir que j'en eusse, il ne me fut pas possible de le rétablir par l'imagination dans son intégrité. A peine eûmes-nous passé la porte, que nous nous trouvâmes dans une véritable forêt de cactus et d'arbustes épineux, parmi lesquels gisaient de tous côtés des blocs énormes, sans dates, sans hiéroglyphes, sans sculptures, sans la moindre entaille du ciseau qui pût me renseigner sur leur destination primitive. Comme tous ces blocs étaient à peu près identiques, et que rien ne ressemble plus à une pierre qu'une autre pierre, je crus devoir borner là mes investigations sur ce Tampu, ainsi que l'appelait mon guide, et nous continuâmes de marcher à travers ses ruines, où de gros lézards verts, étendus au soleil, bâillaient de soif et de chaleur.

Sur l'autorité de M. de Buffon, qui fait de ces charmants sauriens des amis de l'homme, j'invitai Pedro Diaz à s'approcher de l'un d'eux, qui avait bien dix-huit pouces de long, afin de lier connaissance avec lui ; mais soit que la physionomie de l'Espagnol ne revînt pas au lézard, soit que l'assertion de M. de Buffon fût erronée, à peine l'animal eut-il vu une main s'allonger vers lui avec l'intention évidente de lui presser la patte, qu'il fit volte-face et rentra précipitamment dans son trou.

Au sortir des halliers, nous entrâmes dans un espace déblayé au delà duquel j'aperçus le village moderne d'Ollantay, qui compte trente ans d'existence. Les maisonnettes de ce *pueblo*, aux murs de boue et aux toits de chaume, étaient groupées dans ce pittoresque désordre qui caractérise tous les villages de la sierra, où chaque individu étant son propre architecte, bâtit sa demeure à sa fantaisie, sans s'inquiéter le moins du monde de l'effet qui en résultera. Une de ces maisons, plus haute et plus délabrée que les autres, avait son toit de paille surmonté d'une croix, d'où pendaient quelques fleurs séchées. Je la montrai à mon guide, qui me dit que c'était l'église. L'humble temple me rappela la parole du Dieu des petits et des humbles, *sinite parvulos venire ad me*, et je me dis que son esprit devait habiter cette enceinte, où de pauvres Indiens, le cœur plein de foi, l'esprit ingénu comme celui des enfants, venaient lui demander une consolation pour leurs peines. L'Espagnol, à qui je fis part de ma réflexion, m'apprit que depuis longtemps on ne disait plus la messe dans cette église, mais qu'en revanche on y dansait le *zapateo* à l'époque du carnaval.

Au reste, un silence profond régnait autour de nous, et je n'aurais trop su lequel, du Tampu ou du village, était la véritable ruine, si en traversant une manière de place je n'eusse aperçu, par une porte entr'ouverte, une matrone indienne occupée à écos-

ser des fèves. Mon guide lui dit en passant je ne sais quelle galanterie qui la fit sourire, et sur le désir que je lui avais manifesté de trouver un endroit d'où je pusse avoir une vue générale des ruines, il prit mon cheval par la bride et, bon gré, mal gré, l'obligea de suivre un sentier ébauché plutôt que tracé, le long des flancs d'une colline du haut de laquelle on pouvait compter, disait-il, toutes les pierres du pays.

Parvenu au sommet de l'éminence, je pus me convaincre de la justesse de son assertion. De cet endroit, non-seulement on découvrait les débris d'édifices épars aux alentours, mais on avait encore un admirable paysage. Je sautai vivement à bas de ma monture, retirai de mes sacoches tout ce qui m'était nécessaire pour dessiner, et lorsque Pedro Diaz m'eut vu convenablement installé, il me quitta pour aller battre les buissons, en quête du souper de sa ménagerie. Avant de me mettre à l'œuvre, j'étudiai d'abord la disposition du paysage que j'avais sous les yeux. Devant moi, un plan de montagnes aux flancs escarpés, aux sommets aigus, s'élevant de gradins en gradins jusqu'à la limite des neiges éternelles, figurait un vaste hémicycle, autour duquel, à des hauteurs diverses, apparaissaient des constructions étranges; à ma droite, le val d'Urubamba, c'est-à-dire le chemin que nous avions suivi, remontait dans le sud, bordé d'un côté par

les talus de la pampa d'Anta, de l'autre par une chaîne de serros dont on ne voyait que la base; enfin, à ma gauche, les gorges de Silcay, qui continuent la vallée d'Urubamba, s'avançaient vers le nord, où elles disparaissaient dans un lointain bleuâtre. La rivière Vilcanota serpentait à travers la vallée, soumise aux mêmes vicissitudes, et, comme elle, changeait de nom en changeant de climat; mais au moment de quitter son nom de Vilcanota pour celui de Quillabamba, elle déviait brusquement de son cours, pour décrire devant Ollantay une courbe considérable, qui semblait enfermer dans une presqu'île, les débris du Tampu et le Pueblo moderne, groupés au pied de la colline sur laquelle j'étais placé.

Le coup d'œil, comme on voit, était assez varié; mais n'ayant pas l'intention de faire un panorama, je dus choisir parmi les éléments divers dont se composait le paysage, ceux qui me paraissaient offrir le plus d'intérêt et, naturellement, mon choix tomba sur le plan de montagnes hérissées de constructions bizarres, que j'avais devant moi. Ces constructions dont je n'avais vu d'abord que le côté pittoresque, se révélèrent à moi sous leur aspect monumental, quand je les examinai avec plus d'attention. L'une était assise sur un rocher conique que sa base dépassait de plusieurs pieds; une autre couronnait d'un rang de créneaux une falaise à pic,

une autre reposait sur l'arête tranchante d'une montagne, une dernière, enfin, accrochée aux flancs d'un piton, parvenait, malgré la coupe presque verticale de ce dernier, à s'y maintenir en équilibre. Autour de ces constructions, d'autres plus petites et tout aussi bizarrement placées, semblaient avoir poussé de rejet, comme des scions autour d'un vieil arbre. Quant à leur configuration architecturale, la plupart étaient tout simplement des carrés longs avec des parois en talus percées de plusieurs ouvertures. Quelques-unes affectaient la forme de pylones; d'autres ressemblaient à des stèles ou se dressaient en obélisques dont le travail grossier rappelait les peulvans celtiques plutôt que les pyramidions égyptiens. Enfin de larges soupiraux ouverts dans la montagne et presque aussi nombreux que les édifices, pouvaient passer pour l'orifice des speos ou l'ouverture des syringes. C'était bien là la ville antique avec ses temples, ses palais, ses monuments et ses puits mortuaires, et sauf l'absence de places, de rues et de moyens de communication pour passer d'un point à un autre, l'archéologue le plus exigeant ne pouvait souhaiter rien de plus curieux ni de plus caractérisé.

Restait maintenant à retrouver, à défaut du nom de cette ville, l'époque à laquelle elle se rattachait, et je mis tout en œuvre pour y parvenir; mais j'eus beau remonter dans le passé, interroger mes souve-

nirs, évoquer tour à tour comme termes de comparaison, toutes les ruines péruviennes que je pouvais connaître, le temple du Soleil et le cloître des Vierges, les palais de Manco, de Sinchi Roca et de Mayta Capac, la ménagerie de Yupanqui et la forteresse de Sacsahuaman, je ne trouvai parmi ces constructions rien qui ressemblât aux échantillons d'architecture troglodytique que j'avais devant moi; d'ou je conclus que ces derniers devaient être antérieurs à la domination des Quechuas, puisque les constructions de ceux-ci n'offraient rien de semblable. La ville antique, découverte par M. Gay, devait donc remonter à la première civilisation des plateaux andéens, alors que la race Aymara, descendante d'Aztlan, naturalisait au Pérou, en la modifiant selon les lieux, la tradition indo-mexicaine. Fort de ma conviction, que je me promettais bien de faire partager à nos savants d'Europe, je me mis sur-le-champ à la besogne, et, m'aidant tour à tour du crayon et de l'estompe, je parvins, en moins d'une heure, à copier assez exactement les édifices que j'avais sous les yeux. Comme je regardais mon croquis à distance, afin de mieux en apprécier l'effet, Pedro Diaz me rejoignit. Je lui passai la feuille de Bristol pour qu'il se prononçât sur le mérite de mon œuvre.

« Mais je ne vois pas le village, me dit-il, après avoir retourné le papier dans tous les sens.

— Quel village? lui demandai-je.

— Pardieu celui d'Ollantaytampu; est-ce qu'il y en aurait d'autres, par hasard?

— Il y a la ville, mon brave homme; la ville antique, qui vaut mieux que votre taupinière de village! »

Et du bout de mon crayon je lui montrai les constructions éparses dans la montagne. Il partit d'un éclat de rire qui fut suivi d'une quinte de toux et d'éternuments prolongés.

« Sérieusement, mon pauvre monsieur, vous avez pris cela pour une ville? me demanda-t-il, quand il fut en état de parler. »

A cette question, faite d'un ton railleur, j'avoue que je me sentis si vivement atteint dans ma susceptibilité d'archéologue, que, relevant la tête, comme le taureau sous l'aiguillon du picador, j'allais apostropher mon homme d'une façon peu courtoise, quand la réflexion vint m'arrêter à temps. Je me contentai de hausser les épaules et me remis à faire des hachures, regrettant toutefois de n'avoir pas sous la main l'édition de Malte-Brun, où se trouve citée la notice de M. Gay. Avec quelle satisfaction triomphante je l'eusse placée sous les yeux de ce chasseur ignorant, en lui disant : « Lisez ce qui est imprimé! » Mais j'étais privé de cet argument concluant; je me souvins d'ailleurs que le malheureux ne savait pas lire. Je me tus, et il profita de mon silence pour revenir à la charge.

« Mon aimable monsieur, me dit-il, mais c'est une ancienne carrière que vous avez prise pour une ville, une carrière d'où les Indiens du temps de la Gentilidad retiraient les pierres qu'ils employaient à la construction de leurs édifices ; les ruines que nous avons traversées en venant ici, aussi bien que les murs de la forteresse de Sacsahuaman, que vous avez pu voir à Cuzco, n'ont pas d'autre provenance. C'étaient de rudes carriers tout de même que ces païens! et quand ils avaient fait choix d'une montagne ou d'un rocher, au lieu de se borner à l'attaquer d'un seul côté, comme c'est l'usage en Europe, ils l'attaquaient sur tous les points, coupant à même de longues tranches, ni plus ni moins que si c'eût été un pain de six livres. Puis, quand ils étaient dégoûtés de travailler toujours dans le même endroit, ou qu'ils avaient atteint le cœur de la roche, ils la façonnaient alors à leur idée, tantôt en maison, tantôt en cuve, tantôt en pilier; c'était comme un spécimen de leur travail, en même temps qu'un souvenir de leur passage sur cette terre, qu'ils laissaient à ceux qui les remplaceraient un jour. Pour des brutes sans religion, ce n'était pas trop mal imaginé.

« Quant à leur manière d'opérer, elle était aussi simple que leur costume; vous savez qu'ils allaient nus comme des vers; eh bien! pour détacher les pierres d'une montagne ou d'un rocher, ils n'y met-

taient pas plus de malice. Ils équarrissaient d'abord la masse, traçaient sur ses côtés la figure des blocs qu'ils voulaient en tirer, et creusaient ensuite les contours au ciseau. Puis, quand c'était fait, ils enfonçaient des coins de bois sec, qu'ils mouillaient ensuite, et qui, en se gonflant, finissaient à la longue par faire éclater la pierre. J'ai trouvé souvent, dans les fentes des rochers, de ces coins pourris qui ressemblaient à des tampons d'amadou. Une fois leur pierre enlevée, ils la taillaient, la nivelaient, la frottaient si bien, qu'ils la rendaient polie comme l'acier, et la livraient alors aux maçons, qui n'avaient plus qu'à la mettre en place. Pour peu que vous teniez à visiter un chantier de tailleurs de pierres du temps de la Gentilidad, nous pousserons jusqu'à ces monticules de poussière grise et de moellons brisés, qui sont au pied de la montagne. C'est le produit de toutes les carrières d'en bas. Chaque pierre qu'on en a extraite y a laissé quelques miettes, et ces miettes réunies ont formé, après plusieurs siècles, les tas immenses que vous voyez.

« Tant que les carrières en exploitation se trouvaient au niveau du chantier, comme sont celles-ci, la pierre était transportée à dos d'homme ou roulée à renfort de bras, selon son volume, et passait des mains du carrier à celles du maçon ; rien n'était plus simple. Mais lorsque les carrières se furent élevées de 1500 à 2000 pieds, il fallut changer de

système, comme vous le pensez bien; les Indiens imaginèrent alors de tailler les pierres sur place, puis, une fois taillées, ils les descendaient de serro en serro, au moyen de tresses de cuir et de soguas de laine. Ces deux piliers, que vous voyez sur la hauteur, leur servaient de cabestans pour cet usage. La trace des cordes y est marquée à deux pouces de profondeur. Vous comprenez qu'un pareil travail est au-dessus des forces de l'homme; des ouvriers chrétiens seraient morts à la peine; si les païens s'en tirèrent à leur honneur, ce fut avec l'aide du diable. Satan, dit-on, protége les siens.

« Au reste, les carrières d'Ollantaytampu ne sont pas les seules qu'on rencontre dans la province; les alentours de Cuzco ont aussi les leurs, mais si bien cachées au milieu des serros, que les Cusqueños eux-mêmes en ignorent l'existence. Il n'y a guère que les condors, les bergers et moi, qui connaissions ces ouvertures. Si vous tenez à les visiter, pour vous assurer qu'elles sont bien pareilles à celles-ci, quoique moins nombreuses, et surtout plus petites, une fois arrivé à Cuzco, prenez le chemin de la Recoleta, puis tournez derrière le couvent et grimpez sur le serro auquel il est adossé; de là, vous apercevrez une gorge étroite qui vous conduira au *Sahuan del Cielo* et au *Pulpito del Diablo,* deux sites peu connus, que les Indiens, qui font du charbon dans la montagne, ont baptisés ainsi, je ne sais trop pour-

quoi. Vous y verrez plusieurs carrières et de véritables maisons, avec leurs escaliers, leurs chambres, leurs sofas, leurs baignoires, tout cela taillé dans le même rocher. Que de fois je m'y suis mis à l'abri de la pluie, quand je faisais des fagots de charamusca sur les hauteurs ! »

Ce coup d'œil rétrospectif que l'Espagnol venait de jeter sur son passé, fut suivi d'une pause, pendant laquelle j'eus le temps d'embrasser tout le cercle d'idées que j'avais parcouru en moins de dix minutes. Malgré tout mon désir d'ajouter foi aux relations imprimées, surtout quand ces relations se trouvent signées de noms illustres, je ne pouvais garder de plus longues illusions. A mesure que Pedro Diaz m'épelait la phrase et me donnait le sens du texte, je me faisais à moi-même l'effet d'un aveugle à qui des écailles tomberaient des yeux. Quand j'eus tout à fait recouvré la vue, ou, pour parler sans métaphore, quand j'eus compris, à n'en plus douter, que la science avait tort et que mon guide avait raison, si je ne lui tendis pas la main, c'est qu'une sotte vanité paralysa ce bon mouvement. Au bout de quelques minutes, étonné du silence que je gardais, il se pencha vers moi pour me regarder, et cette action si simple, dans laquelle mon amour-propre saignant vit une intention de raillerie, me fit monter le rouge au visage; craignant d'accroître le triomphe de l'Espagnol par cet aveu de ma défaite,

je rabattis vivement mon chapeau sur mes yeux, n'ayant pas le bonheur d'avoir un manteau, comme l'Agamemnon de Timanthe, pour me voiler la tête.

Les ruines d'Ollantaytampu m'étaient devenues odieuses depuis l'échec que j'avais subi. Tomber des hauteurs d'une ville antique dans des trous de carrières, et cela par le fait d'un homme illettré, me semblait le plus cruel outrage qu'on eût jamais reçu de mémoire d'archéologue. Aussi, dès que j'eus remis album et carton dans mes sacoches, m'empressai-je de remonter à cheval. Comme j'avais achevé mes préparatifs sans desserrer les dents, Pedro Diaz, qui commençait à s'inquiéter de ce mutisme, dont il était loin de soupçonner la véritable cause, me demanda d'un ton plein de sollicitude pourquoi je ne parlais pas. Je lui répondis que j'avais une migraine atroce.

En arrivant devant le ravin d'Occobamba, comme je me disposais à prendre congé de lui, il me représenta qu'il était imprudent à moi de voyager seul avec une migraine aussi tenace que celle que je paraissais avoir, et s'offrit à m'accompagner jusqu'à Urubamba. J'eus beau l'assurer que cette migraine était à peu près calmée, il n'en persista pas moins dans son offre, et ce ne fut qu'après m'avoir installé dans la maison de son amie, Lina Grégoria Tupayachi, où je trouvai le souper et le gîte, qu'il consentit à se séparer de moi.

Le lendemain, Pedro Diaz revint tout exprès d'Occobamba pour savoir, disait-il, comment j'avais passé la nuit. La nuit, comme on le pense bien, avait porté conseil : je serrai la main de l'excellent homme, et, après l'avoir remercié de son attention bienveillante, je le priai d'accepter, en souvenir de notre connaissance, certain couteau catalan que je portais à ma ceinture, et sur la trempe duquel il s'était prononcé en connaisseur.

De retour à Cuzco, mon premier soin fut de courir chez mes chanoines, que je soupçonnais fort d'avoir voulu me mystifier en me laissant aller à la recherche d'une ville qu'en leur double qualité d'autochthones et d'antiquaires, ils savaient pertinemment ne pas exister. Sahuaraura était absent de chez lui, mais je trouvai le révérend Ayala devant son bureau, entre une bouteille de vin de Carlon qu'il était en train de vider, et un problème de trigonométrie sphérique qu'il cherchait à résoudre. Il me reçut à bras ouverts. Je lui racontai mon odyssée et la déception dont j'étais victime.

« Mon cher enfant, me dit-il quand j'eus achevé, si je vous ai conseillé de faire le voyage d'Ollantay, c'était uniquement pour que vous vissiez ce qui reste d'un tampu célèbre du temps des Incas. Quant à la ville antique dont parlent vos compatriotes, vous me rendrez ce témoignage que, sans vous avouer qu'elle n'existait pas, je ne vous ai pas af-

firmé non plus qu'elle existât. Le silence prudent que j'ai cru devoir garder à ce sujet, n'avait d'autre but que de stimuler votre curiosité et de vous faire aller plus vite. Maintenant que vous voilà de retour et que vous connaissez le tampu d'Ollantay, il vous reste à connaître Ollantay lui-même. Ces notes, qu'en votre absence je suis allé prendre dans les archives de nos couvents, vous donneront, au sujet de l'individu, tous les renseignements désirables. C'est un cadeau véritable que je vous fais là, car Ollantay est un personnage à la fois illustre et inconnu, dont aucun auteur n'a parlé encore, pas même le naïf et judicieux Garcilaso, comme on dit chez vous. Allez et rappelez-vous notre refrain cusqueño : *De peor cosa algo se saca* (à quelque chose malheur est bon). Moi, je retourne à mon problème. »

Je remerciai le chanoine, et, rentré chez moi, je passai la soirée à parcourir les notes qu'il m'avait remises et à en extraire l'épisode suivant :

En 1463, c'est-à-dire vingt-neuf ans avant la découverte de l'Amérique, Tupac Yupanqui, onzième fils du Soleil et premier né de la descendance Capac Ayllu Panaca, régnait sur le Pérou. La mort de son père l'avait mis en possession de ce vaste empire, qui s'étendait alors des bords de la rivière Maule (Chili) aux confins du royaume de Lican, aujourd'hui république de l'Équateur. Marié à sa pro-

pre sœur, Mama Chimpu Ocllu, Tupac avait eu de sa femme et de ses nombreuses concubines, deux cent quatre-vingt-onze enfants, parmi lesquels on comptait vingt-trois fils légitimes, qui vivaient à la cour en attendant que la couronne échût, par droit d'hérédité, à l'aîné d'entre eux. Cet aîné, appelé Huayna Capac, devait un jour être père de Huascar et d'Atahualpa, et voir la race du Soleil s'éteindre dans un fratricide.

A l'époque où se passe cette histoire, la ville de Ccozco, capitale de l'empire, gardait encore, à peu de chose près, la physionomie que lui avait imprimée en 1042, Manco Capac, son fondateur. C'était le même parallélogramme d'une lieue de long sur mille toises de large, développé du nord au sud, et protégé sur trois de ses côtés par un rempart percé de meurtrières.

Pour embrasser à la fois dans leur ensemble et leurs détails les constructions de la ville sacrée, gravissons en imagination la colline de Sacsahuaman, que l'Inca régnant venait de couronner d'une forteresse, œuvre bizarre, figurant trois demi-lunes dentelées placées en retrait, et qui allaient s'amoindrissant, à mesure qu'elles se rapprochaient du faîte de l'éminence. De ce point élevé, le regard plongeait dans la ville, coupée de l'est à l'ouest par un large torrent, et divisée en deux faubourgs qui tiraient leurs noms de l'inégalité du terrain sur lequel ils étaient situés. Le premier de ces faubourgs, appelé

Hanan, ou faubourg d'en haut, était placé sous la protection du chef de l'État. Il était habité par le menu peuple. Le second, appelé Hurin, ou faubourg d'en bas, relevait de l'impératrice. Là vivaient les grands dignitaires et s'élevaient les principaux édifices.

C'était d'abord dans l'aire du sud le palais de Manco Capac, dont les murs, construits dans le genre d'appareil que les Grecs appelaient *dictuotetón,* étaient élevés en talus et d'une hauteur d'environ six mètres; la figure de cet édifice était celle d'un carré long; une des faces principales regardait la quebrada de Sapi, l'autre était tournée du côté de l'Acllahuasi ou maison des Vierges, de laquelle la séparait une ruelle étroite; à distance, palais et cloître, égaux en grandeur et construits dans le même style, semblaient ne former qu'un tout homogène, et, sans les vingt-quatre portes et les huit fenêtres du premier, et l'unique porte pratiquée dans les murs du second, qui lui donnait l'air d'un vaste sépulcre, il eût été difficile de les distinguer l'un de l'autre. A gauche de l'imposante masse, s'élevait le palais de Sinchi Roca, bâti en 1086; à sa droite celui de Mayta Capac, édifié en 1220; une large chaussée séparait ces deux édifices de la maison des Vierges; leurs murs étaient construits dans le genre du deuxième appareil de la période héroïque, c'est-à-dire formés de polygones irréguliers qui, bien qu'admirablement ajustés, ne laissaient

pas que de jurer un peu avec l'élégante régularité des parois voisines[1]; la façade du premier de ces édifices regardait l'est; celle du second était exposée au nord. Tous deux n'avaient d'autres ouvertures, que huit portes à pans inclinés et quatre huecos ou niches carrées, qui simulaient des fenêtres.

Au pied des murs du palais de Mayta Capac passait le torrent Huatanay, descendu de la quebrada d'Alcunca, qui charriait dans son cours, alors comme aujourd'hui, toutes les immondices de la ville. Trois ponts jetés sur ce torrent, établissaient des communications entre les édifices placés sur sa rive gauche et le temple du Soleil, situé sur sa rive droite, au milieu de la plaine de l'Épine (Iscaypampa).

Ce temple de soixante-dix mètres carrés, avec son cloître quadrangulaire, ses annexes dédiées à la lune, aux étoiles, à la foudre et à l'arc-en-ciel, son parvis décoré de cinq fontaines aux cariatides en ronde bosse, d'un style plus indou qu'égyptien, le palais du Villacumu ou grand pontife soudé à ses murailles, la demeure des prêtres et celle des trois

1. L'art de bâtir chez les Quechuas décrut avec le temps, au lieu de progresser. Ainsi, les édifices du commencement du onzième siècle l'emportent de beaucoup par l'élégance et la régularité de leurs murailles sur les édifices des siècles suivants. Les premiers rappellent les monuments grecs, les seconds l'œuvre puissante, mais grossière, des Pélasges. Dans l'ordre physique, comme dans l'ordre moral, la conquête espagnole fut une renaissance.

mille serviteurs attachés au culte de son Dieu, ce temple, disons-nous, avec ses grands bassins purificatoires, ses douze monolithes qui servaient de gnomons, ses volières d'oiseaux et sa ménagerie de lions, ses greniers d'abondance et son célèbre jardin, offrait aux regards un tel amas de constructions, qu'on eût dit une cité dans la cité. Devant son parvis, entouré d'un mur à hauteur d'homme, se trouvait un rond-point dédié à Vénus ou Coyllur Chasca, (l'étoile à la crinière hérissée, — ainsi nommée à cause de son rayonnement); — cinq rues, ou plutôt cinq galeries, séparées par des murailles si élevées qu'elles interceptaient la chaleur et la lumière, mais permettaient au vent d'y mugir avec un bruit sinistre, allaient aboutir à la grande place de la cité, qui servait de lieu de réjouissances à l'époque des fêtes équinoxiales Raymi et Citua; cette place, de huit cents pas carrés, était bordée, sur toutes ses faces, d'un mur de granit percé de deux cents ouvertures, et huit monolithes quadrangulaires, reliés par des chaînes d'or, en marquaient le centre.

Tel est, sommairement, le coup d'œil que présentait, vu du haut du Sacsahuaman, le faubourg Hurin, placé, comme nous l'avons dit, sous la gracieuse protection de la Coya ou impératrice. Le faubourg Hanan, quoique relevant du chef de l'État, n'offrait qu'une agglomération de salles huttes, aux murs de terre, aux toits de chaume, absolument pareilles aux

ranchos de nos jours; à quelque distance de ces huttes, sur la colline d'Amahuara, qui touchait presque au mur d'enceinte, deux édifices s'étaient fièrement retranchés, comme pour fuir le contact de la plèbe; l'un était le palais de Pachacutec, qui datait de la fin du douzième siècle, et qu'un tremblement de terre avait abattu en partie, l'autre était la ménagerie de serpents et de tigres de Yupanqui, père de l'empereur régnant, qui possédait, entre autres raretés zoologiques, une collection, aussi nombreuse que variée, d'Indiens Chancas, préalablement écorchés vifs par ordre de l'Inca et dont les peaux, bourrées de cendre, figuraient, soit des musiciens tenant des tambours et des flûtes, soit des danseurs accrochés aux plafonds.

Autour du parallélogramme architectural que nous venons d'indiquer à la hâte, s'étendaient les propriétés publiques et privées, consistant en carrés de fèves, de patates, de quinua[1] et de maïs. Ces verdures, bien que pâles et souffreteuses, ne laissaient pas que d'égayer un peu les alentours de la ville sacrée, à laquelle ses palais de granit à toiture de chaume et ses lourdes murailles d'un ton terreux, donnaient, comme on le voit, un aspect peu séduisant; enfin, au delà des plantations, un amphithéâtre circulaire de hautes montagnes à pentes

1. Chenopodium quinoa.

douces, aux sommets arrondis, aux flancs revêtus d'un gramen roussâtre, bornait l'horizon de tous les côtés; ainsi placée au fond de cet entonnoir, dont elle occupait le centre, la ville du Soleil justifiait admirablement l'épithète de Ccozco (nombril) que son fondateur lui avait donnée.

L'inca Tupac Yupanqui dont nous avons parlé en commençant, se disposait à partir pour la province de Tumipampa qu'il espérait enlever à la nation Charca pour l'ajouter à son empire; en son absence, un de ses oncles restait chargé du soin de l'État; pour conjurer les divinités malfaisantes et assurer le succès des armes impériales, des sacrifices de chicha avaient été offerts au Soleil; cent brassées de paille de maïs, teinte en rouge et noircie ensuite à la flamme, avaient été enterrées dans la campagne; et plus de mille cochons d'Inde tachetés de roux et de blanc, sans mélange d'autre couleur, avaient été brûlés vifs au seuil de la demeure des principaux caciques, dans la nuit de *pancuma* ou d'expiation.

Un matin que l'Inca revenait du temple, après s'être prosterné devant les momies embaumées de ses aïeux qui formaient, de chaque côté de l'autel, une double ligne où chacun de ces illustres personnages, homme ou femme, était placé par ordre chronologique, sa litière s'arrêta au milieu de la grande place, à quelques pas des monolithes qui la

décoraient. Si, parmi ceux qui nous lisent, quelqu'un est désireux d'avoir des renseignements sur la litière d'un Inca en l'an de grâce 1463, nous pouvons satisfaire sa curiosité : cette litière, formée d'un bois odorant donné par la nation Chilcas à titre de tribut, avait la forme prosaïque d'une civière; quatre verges d'or de la grosseur du doigt, partant des angles du carré et se courbant comme la carcasse d'un dais, formaient un dôme auquel, selon l'état atmosphérique ou la fantaisie de l'empereur, on pouvait adapter des rideaux de coton; un siége et un escabeau, ornés de lames d'or et d'incrustations précieuses, étaient cloués à demeure sur le plancher de la litière, que huit hommes vigoureux de la tribu des Lucanas, portaient sur leurs épaules.

Tupac Yupanqui, assis sur le siége et les pieds posés sur l'escabeau, était vêtu d'une tunique de laine d'Alpaca d'une blancheur de neige, rehaussée par une bordure multicolore. Ce vêtement, échancré à la poitrine, et si court qu'il permettait de voir les genouillères d'or que portait l'empereur, avait deux ouvertures pour laisser passer les bras. Un gorgerin de feuilles d'or battu, d'une flexibilité telle qu'il se prêtait aux moindres mouvements, entourait le col et la poitrine et venait former sur les épaules, auxquelles il servait à la fois d'ornement et de défense, cinq pointes écaillées comme l'armure d'un poisson. La coiffure se composait d'une couronne

sans couvre-chef, bordée d'une frange de laine d'un rouge obscur, qui laissait passer les cheveux coupés carrément sur le front, et formait, en s'adaptant à des oreillères d'or, larges comme des soucoupes, un encadrement au visage. Deux plumes de l'oiseau *Correquenque*[1], mi-parties de blanc et de noir, surmontaient ce bizarre diadème. La plante des pieds de Tupac Yupanqui était protégée par des sandales d'or lacées sur le cou-de-pied; sur son épaule gauche pendait une mante rayée, tissée avec la laine des vigognes; un cordon, passé en sautoir, soutenait sa bourse à coca[2], et le *champi*, sceptre souverain, pareil à une masse d'armes du moyen âge, reposait dans sa main droite.

Quant au visage de l'empereur, malgré tout notre désir de satisfaire la curiosité que nous pouvons avoir éveillée, nous avouons qu'il ne nous est pas possible d'en donner une idée complète; les notes du chanoine Ayala, auxquelles nous empruntons nos renseignements, ne contenant que quatre mots à ce sujet. Il est vrai que ces quatre mots équivalent à quatre lignes : *Sayayñin cumu cencca huarmica-mayoc*, ce qui signifie que notre Inca était de haute

1. Vultur grypho.

2. *Erythroxilum coca*, petit arbuste de la famille des Malpighiacées. Les Incas seuls avaient autrefois le privilége de mâcher les feuilles de cet arbuste, dont l'usage est aujourd'hui vulgarisé parmi les Indiens des deux sexes.

taille, d'apparence robuste, avait un long nez et était fort adonné aux femmes, appréciation qui doit être exacte, à en juger par la postérité nombreuse qu'il laissa après lui.

Autour de sa litière se pressait une garde d'élite, composée de ces curacas ou caciques, que les conquérants espagnols qualifièrent irrévérencieusement d'*orejones* (oreillards), sous prétexte que le lobe de leurs oreilles balayait leurs épaules. Quatre de ces dignitaires abritaient, sous des parasols de plumes, la personne de Tupac Yupanqui. A leur suite venaient des musiciens (*collas*), jouant d'une flûte à cinq trous, et donnant le ton aux morions et aux baladins de Huamanga, qui exécutaient des danses de leur pays, se perçaient la langue avec des aiguilles, éteignaient dans leur bouche des charbons enflammés, ou simulaient entre eux des combats grotesques. Derrière cette troupe joyeuse, s'avançait gravement, la tête couverte d'une draperie de laine, teinte avec l'ayrampu, cette pourpre des Quechuas, le respectable corps des Amautas, savants, selon les uns, philosophes, selon les autres. Les Yaravicus ou rhapsodes fermaient la marche, en chantant à haute voix les louanges du maître, que leurs vers hyperboliques appelaient *Pachayachachic*, c'est-à-dire vainqueur universel.

Au moment où la litière de l'Inca s'arrêtait devant les monolithes de la grande place, sur lesquels deux Amautas, assis à califourchon comme des ra-

moneurs sur le faîte d'une cheminée, étaient en train de calculer l'approche d'un équinoxe, un homme, caché derrière ces piliers, et qui guettait apparemment l'arrivée du cortége, abandonna son poste et, s'avançant vers l'empereur, se prosterna à quelques pas de lui, la face contre terre. Cet homme était vêtu d'une tunique bleue; il avait les cheveux courts sur le front et flottants sur les épaules. Un morceau de jonc, de la grosseur du doigt, traversait le lobe de ses oreilles. Tupac, occupé en ce moment de la préparation d'une chique de feuilles de coca, dont il retirait les nervures longitudinales avec le plus grand soin, suspendit son travail pour étendre vers l'inconnu le sceptre d'or qu'il tenait à la main; il avait reconnu dans le suppliant son cacique Ollantay, récemment promu au grade de général, en récompense de ses bons et loyaux services.

« Relève-toi, mon fils, lui dit-il; tu es un des fidèles qui réjouissent notre vue, et que nous aimons à voir auprès de nous. »

Ollantay se releva, fit trois pas de plus au-devant du maître, et croisa ses bras sur sa poitrine dans l'attitude d'un profond respect.

« Parle maintenant, lui dit l'inca.

— Fils du Soleil, répondit Ollantay, je n'étais autrefois qu'un Indien obscur de la nation Poque, condamné par tes aïeux à ne porter d'autre ornement qu'un flocon de laine blanche suspendu à mes

oreilles; il te plut de m'adjoindre à la tribu des Tampus, et de troquer cet ornement de laine contre un ornement de totora (jonc); grâces te soient rendues pour cette insigne faveur!

— Après, mon fils, dit l'empereur en ajoutant de nouvelles feuilles à la pelote volumineuse qu'il roulait déja dans sa bouche.

— Fils du Soleil, poursuivit le cacique, ta volonté suprême a fait successivement de moi un homme libre, un noble cacique, un général illustre.

— Celui que nous appelons Churi (le soleil), répondit l'Inca, prescrivit à Manco Capac, son premier fils, d'élever aux honneurs l'homme de mérite, et d'éloigner de sa vue l'homme paresseux et lâche, qu'il flétrit de l'épithète de *misqui-tullu*[1], en le vouant au mépris de ses semblables. Descendant de Manco Capac, je dois professer ses maximes sacrées.

— Aussi, pour te prouver ma reconnaissance, poursuivit Ollantay, me suis-je attaché d'âme et de corps à ta personne, et t'ai-je aidé à conquérir tour à tour les provinces de Huancrachucu, de Cassamarquilla et de Vilcanota....

— Tu oublies la dernière, fit l'empereur en regardant attentivement son favori, celle de Conturmarca, où tu reçus dans la poitrine cette pierre lancée par une fronde invisible dont le coup m'était destiné.

1. Os paresseux, — littéralement os sucrés.

— Ton serviteur l'oubliait, en effet, dit le cacique.

— Mais le fils du Soleil s'en est souvenu et veut acquitter la dette du combat. Qu'exiges-tu de notre faveur divine?

— Inca, murmura Ollantay d'une voix basse et presque suppliante, mon cœur et mes sens ont été surpris par la beauté de l'une de tes filles.... »

A ces paroles, l'empereur bondit si brusquement sur son siége d'or, que la litière, échappant aux porteurs, faillit rouler avec lui dans la poussière.

« Par le nom de Pachacamac, maître invisible de cet univers, explique-toi, misérable impur! »

Devant cette colère de dieu couronné, Ollantay, qui déjà sans doute avait fait le sacrifice de sa vie, poursuivit : « Ta fille Cusi-Coyllur a daigné descendre jusqu'à son humble esclave; une fleur d'Amancay, qu'elle m'a remise, m'a dit le secret de son cœur.

— L'infâme! s'écria l'empereur en cachant son visage dans les plis de sa mante, et le Soleil dont elle descend ne l'as pas consumée.... elle périra!

— Épargne ta fille! reprit vivement le cacique; Cusy-Coyllur n'est point coupable, et si l'un de nous doit mourir, que ce soit moi, qui ne puis être son époux!

— Son époux! s'écria Tupac Yupanqui, en qui l'orgueil du maître étouffa les regrets du père, tu songeais donc sérieusement à mêler ton sang d'es-

clave au sang des enfants du Soleil! Et croyais-tu aussi que le descendant du grand Manco Capac, le divin empereur de Cuzco, pourrait condescendre à cette union honteuse et nommer son gendre un Indien Poque qu'il a ramassé dans la boue? Par la race dont je descends! je me sentirais disposé à rire de tes prétentions extravagantes, si elles n'offensaient la dignité du Soleil! Retire-toi, serpent que nous avons réchauffé dans notre sein, ta présence souille l'air que nous respirons; demain, le châtiment que nous te réservons, retentira dans toutes nos provinces! »

Le cortége impérial se remit en marche, aux sons de la flûte et aux cris des bouffons qui recommençaient leurs danses.

Ollantay, désespéré, abandonna le soir même la ville de Cuzco et partit pour le tampu que son maître l'avait autorisé à faire construire dans la vallée de Yucay-Urubamba, habitée alors par la nation Poque à laquelle appartenait le cacique. Son premier soin, en arrivant, fut de dépêcher un messager aux tribus Pirahuas et Ayquis, ses alliées. Ce messager était porteur de quipus noirs et jaunes qui racontaient la disgrâce du favori, les douleurs de l'amant, et concluaient par un appel aux armes. Le secours demandé ne se fit pas attendre. Deux jours après le retour du messager, dix mille Indiens armés de lances et de frondes, occupaient les hauteurs

du tampu et n'attendaient que l'ordre d'Ollantay pour marcher sur Cuzco.

A la nouvelle de ces préparatifs de guerre, Tupac, tremblant pour la sûreté de son trône, allait envoyer au cacique rebelle des hérauts chargés de négocier un accommodement, quand un des généraux de l'empereur s'avisa, pour étouffer cette révolte naissante, d'un stratagème qui réussit à merveille. Ce cauteleux Indien, appelé Rumiñahui, franchit, par une nuit de lune, les murs du palais des Vierges, et s'introduisit jusque dans la dernière cour du gynécée. Les prêtresses du Soleil, épouvantées de ce trait d'audace, ameutèrent par leurs cris les gardiens de nuit, qui s'emparèrent de Rumiñahui et le conduisirent devant le Villacumu, qui faisait aussi les fonctions de juge. La législation péruvienne punissait de mort quiconque avait osé toucher aux vierges du Soleil, et le châtiment atteignait le coupable jusqu'à la seconde génération. Quant à la femme, sa complicité une fois établie, les statuts de 1042 la condamnaient, comme les vestales romaines, à être enterrée vive. Rumiñahui, interrogé sur les motifs de ce sacrilége, répondit que la curiosité de voir de près les riches lambris de l'édifice, l'avait poussé à en escalader les murs; qu'au reste, n'ayant parlé ni touché à aucune des vierges, il ne pouvait sans injustice être condamné à mort. La sentence du profanateur fut commuée en effet en une flagellation

publique, suivie de la dégradation de tous ses titres. Le lendemain de l'exécution, Rumiñahui disparaissait de Cuzco et allait se réfugier dans le tampu d'Ollantay, offrant à ce dernier de mettre en commun leur haine et leur vengeance.

Ollantay, informé de ce qui s'était passé par les intelligences qu'il entretenait dans la ville de Cuzco, reçut avec joie le fugitif, charmé d'avoir acquis un si puissant auxiliaire. Les deux bannis vécurent huit jours ensemble dans une intimité touchante. Au bout de ce temps, Rumiñahui, mettant à profit la connaissance topographique qu'il avait acquise du tampu et la confiance que lui témoignait son hôte, ouvrit à l'Inca les portes de la forteresse et lui livra Ollantay pieds et poings liés.

La vengeance de Tupac Yupanqui fut noble et généreuse; il réintégra le cacique rebelle dans ses anciennes dignités et lui donna sa fille en mariage. Le fruit des amours d'Ollantay et de Cusi-Coyllur fut une fille qui porta le nom d'Ima Sumac.

Quant à Rumiñahui, il n'est rien dit de la manière dont l'empereur Tupac, qu'il avait si bien servi, récompensa son dévouement infâme. Tout porte à croire que sa trahison fut oubliée au milieu de l'allégresse générale.

Voilà la chronique du cacique Ollantay, telle que les quipus des siècles passés l'ont transmise aux archives des couvents de Cuzco, où le chanoine Ayala,

mon révérend ami, l'alla prendre. Comme les textes originaux doivent, nous n'en doutons pas, s'y trouver encore à cette heure, chacun est libre d'aller les consulter, afin de s'assurer de l'exactitude de notre traduction.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.

Le dernier fils du Soleil..... 1
Une nuit de Noël à Tiabaya..... 79
Une cérémonie nautique au bord du lac de Titicaca..... 169
Les sources de l'Apurimac..... 267
Les ruines d'Ollantaytampu..... 341

FIN DE LA TABLE.

PARIS — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

JUL 3 '5[illegible]